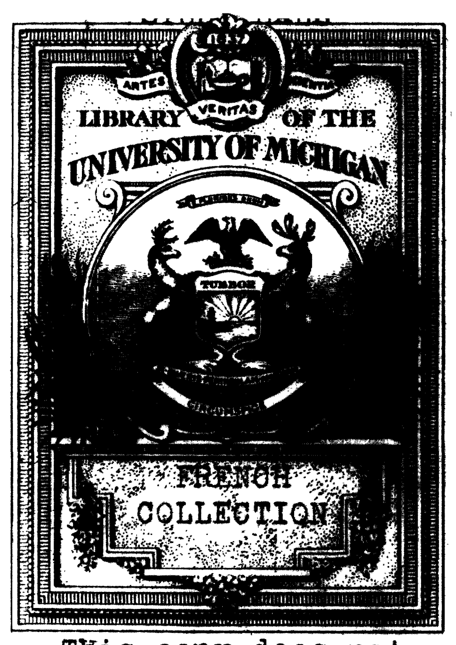

ARTES
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
FRENCH
COLLECTION

ESSAIS DE MONTAIGNE

TOME PREMIER



MICHEL EYQUEM DE MONTAIGNE.

ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

INTRODUCTION PAR

ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



TOME PREMIER

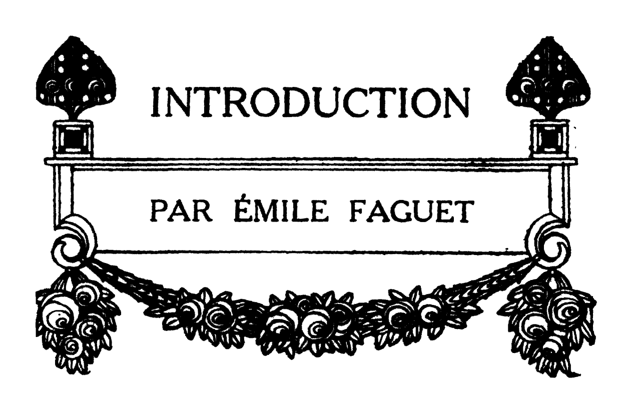
Paris

Nelson, Éditeurs

25, *rue Denfert-Rochereau*

Londres, Édimbourg et New-York

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN



INTRODUCTION

PAR ÉMILE FAGUET

Montaigne est le dernier en date des philosophes et moralistes du XVIe siècle en France, à en excepter Charron qui est son disciple, très indépendant du reste. Il est le fruit même de la sagesse de la renaissance française. Il est le représentant le plus exquis de cette renaissance même, par sa connaissance des anciens, par sa philosophie éclectique et indépendante mais très nourrie de philosophie antique, par son goût littéraire nourri et sans cesse entretenu de littérature grecque et latine. Il serait à lui seul la renaissance philosophique et littéraire en France, s'il était besoin de supprimer tous les autres qui y ont fait œuvre, et cette renaissance serait encore très brillante et très considérable, aussi considérable presque et surtout aussi brillante qu'elle l'a été.

Commençons par dire, de peur de l'oublier, que, du reste, il était chrétien, même bon catholique et

très peu favorable à la religion de Genève ; mais cela n'était pas l'aliment le plus ordinaire ni l'entretien continu de son esprit. L'entretien continuel de son esprit c'était la sagesse antique sous ses différentes formes, stoïcisme, héroïsme, scepticisme intelligent et modéré. Et le tout peut s'appeler, par définition même, eclectisme, puisqu'il est composé de parties si divergentes, ou dilettantisme, ce qui est à peu près la même chose avec un aspect artistique qui conviendrait très bien à Montaigne ; mais aucune définition ne s'appliquerait bien à Montaigne, qui est, non pas si fuyant, et le mot serait impropre, mais si souple, et qu'il vaut mieux décrire que définir.

Et donc essayons de le décrire en effet.

Il est stoïcien. On peut même avancer, avec prudence, qu'il a commencé par là, quoique les diverses parties constitutives de Montaigne se mêlent en lui dès les premiers temps qu'il a écrit ; mais enfin ce que l'on rencontre le plus dans ses écrits les plus anciens, c'est en effet le stoïcisme. Il l'admire de tout son cœur ; il en rapporte les exemples les plus significatifs et les plus illustres avec une admiration où il y a de l'enthousiasme ; détail très significatif, il l'admire, non pas seulement en humaniste, mais autour de lui, chez ses paysans, chez son jardinier, chez les gens qui l'entourent. Il sait fort bien que stoïque, il ne l'est pas lui-même, et il le reconnaît de bonne grâce, mais il admire le stoïcisme de tout son

cœur et sur un ton qui n'était pas habituel chez lui et très significatif, sur le ton de l'enthousiasme ou de la sensibilité très émue.

Rien ne peut, je dirai presque ne doit, plus inquiéter, plus solliciter au moins à l'égard de son christianisme ; car l'on sent bien que, si sa croyance est franchement chrétienne et catholique, son imagination et sa sensibilité sont stoïciennes, et si la croyance était exclusivement *ce qui émeut*, il faudrait dire que Montaigne est plus stoïcien que tout autre chose.

Le culte des héros est le second trait du caractère et aussi de l'esprit de Montaigne, et l'on peut rattacher ce trait à son stoïcisme lui-même, car l'héroïsme *et particulièrement celui qu'il admire*, celui d'Épaminondas, celui de Caton d'Utique, est du stoïcisme en action ; mais précisément c'est du stoïcisme en action, tandis que le stoïcisme proprement dit est plutôt passif qu'il n'est actif. Le culte des héros se distingue donc du stoïcisme proprement dit assez sensiblement. Or le culte des héros est une des religions de Montaigne qui en a plusieurs, comme tous ceux qui n'en ont pas une d'une façon très exclusive. Les grands exemplaires de l'humanité sont de sa part l'objet d'un culte fervent ; il y revient sans cesse, et pour lui appliquer un vers de La Fontaine, en parle si souvent qu'on en est étourdi. Très évidemment Montaigne est un de ces hommes qui, nés, mentalement, pour l'action, et je le vois très bien

grand diplomate ou grand ministre, trop faible de complexion (et du reste mal servi par les circonstances) pour mener une vie d'homme public, considèrent avec admiration et avec un peu d'envie les hommes qui ont été mêlés aux grandes affaires, sans cesser de rester attachés aux grandes vertus, et au contraire, pour leur donner un grand exercice et un grand objet.

Et enfin, il est sceptique dans le sens le plus humain, le plus modéré, le plus judicieux, le plus intelligent et le plus discret du mot. Il ne croit à rien très précisément parce qu'il croit à tout. Je veux dire qu'il sait trop bien qu'il y a du vrai dans le contraire de toute idée juste, pour affirmer jamais quelque chose sans rendre justice à ce qu'il y a encore de vrai dans son contraire. Je ne sais qui a dit que le Prince des ténèbres est celui qui nie toujours; Montaigne est le Prince des lumières en ce sens qu'il est celui qui ne nie jamais. Il est persuadé de ceci, *qu'il n'y a pas de contraires*, et que de ce qu'une chose est vraie il ne s'ensuit pas que sa contre-partie soit fausse. Et c'est-à-dire qu'il voit les nuances, toutes les nuances, jusqu'à les voir trop pour conclure; car une conclusion, dans les choses pratiques du moins, est toujours procurée par l'élimination des vérités de détail et le sacrifice que l'on en fait à une vérité générale ou simplement à une vérité qu'on préfère. Lui ne préfère point, ou préfère peu, et se plaît à saisir la vérité dans tout son détail,

dans toutes ses nuances et dans toutes ses contradictions, je veux dire dans tout ce qui en elle est contradiction pour nos esprits bornés et courts.

Et tout ce qui lui semble vrai est de son gibier, encore que souvent contradictoire en apparence, peut-être au fond ; et il s'embarrasse peu de se contredire, pourvu que chaque fois qu'il dit quelque chose, ce quelque chose soit juste en soi et satisfaisant pour l'esprit juste et l'esprit fin.

Et je ne nie point que cela ne devienne — quelque peu — un jeu, et ce jeu c'est ce qu'on appelle le dilettantisme. Le dilettantisme est le plaisir que l'on a précisément à jouer avec les idées sans les prendre tout à fait au sérieux, et non pas précisément en se moquant d'elles, mais en leur permettant de se moquer de nous, ce qui ne laisse pas d'être un peu la même chose. Le dilettantisme est le divertissement que prenait Montaigne avec sa chatte quand il se demandait s'il se jouait à elle ou si c'était elle qui se jouait à lui. Le dilettantisme est le scepticisme devenu un art, et qui ne consiste plus à douter, mais à jouir des délicatesses de son doute, et à ajouter à son doute pour le rendre plus délicat et en augmenter les matières pour en jouir plus diversement, et à se moquer de lui-même pour qu'il nous donne toutes les satisfactions délicates et variées qu'il peut nous donner.

Le dilettantisme est l'art de ce dont le sceptiscisme est la science. Il commence où le scepticisme

finit et ne donne plus rien. Quand le scepticisme a dit : « Il n'y a rien de sûr parce que tout est probable », le dilettantisme arrive (chez les esprits artistes) et dit : « Il est agréable que rien ne soit sûr et que tout soit probable, pour jouer avec les probabilités et les rapprocher des certitudes, et jouer avec les prétendues certitudes pour les rapprocher des probabilités; surtout pour se sentir libre au milieu des idées, pour ne les considérer ni comme des tyrans, ni comme des amies sûres, ni comme des amies perfides, mais comme des sociétés agréables dont on ne dépend pas, qui dépendent un peu de nous, qu'on peut quitter, qu'on peut reprendre, qu'on ne peut pas asservir, mais à qui on peut ne s'asservir point, et avec qui le meilleur est de jouer en honnête homme et d'entretenir un commerce de familiarité délicate et de conversation élégante. »

Le dilettante est le Don Juan des idées; il se prête à toutes, il se donne même avec une certaine ardeur à quelques-unes, il ne s'asservit à aucune, il converse avec toutes; il change même un peu le caractère de l'une ou de l'autre; il ne change jamais le sien, qui est de jouir délicatement de toutes les conversations intellectuelles; et si les idées ont à se plaindre de ses infidélités, elles n'ont point à se plaindre de lui-même, de ses attentions, puisque, comme il arrive ailleurs, dit-on, à les fréquenter, il les rend plus belles : « Madame, a dû dire ce Lauzun

ou ce duc de Richelieu, permettez-moi, si c'est possible, permettez-moi de vous embellir. »

En dehors des idées générales proprement dites, Montaigne s'est occupé avec, pour ainsi parler, la passion nonchalante qui lui était propre, c'est-à-dire avec vivacité et avec une bonne grâce courtoise, d'idées de son temps, et c'est à savoir des préjugés qui étaient en vogue à l'époque où il avait le malheur de vivre. Il s'est intéressé à l'astrologie, à l'intolérance religieuse, à la médecine, et à autres choses de ce genre. En ces matières il jouit malicieusement de la supériorité que lui donne sur son temps le fait d'être contemporain d'Aristote, de Platon, de Lucrèce et de Cicéron. Cette manière d'être en avance en étant très en retard le charme très évidemment et chatouille son scepticisme à l'égard de la perfectibilité humaine. Il persifle l'astrologie ; il s'étonnerait, s'il s'étonnait de quelque chose, de l'intrépidité de certitude qui pousse un homme à en massacrer un autre parce que celui-ci ne pense pas exactement comme lui sur des choses que personne peut-être ne peut comprendre, et il dit : « C'est mettre ses *conjectures* à un bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif », et ceci doit le charmer secrètement en ce qu'il s'applique également aux catholiques et aux huguenots.

Il raille impitoyablement les pures *inventions* et fantaisies des médecins dans une science qui ne saurait valoir que par l'observation scrupuleusement attentive et l'expérience scrupuleusement diligente.

Surtout il a en horreur la pédagogie de son temps et la manière que l'on a de discuter à son époque. En cela il n'est pas du tout le contemporain de ses contemporains, encore moins qu'en autre chose. Il est celui de Platon, de Cicéron ou de Pline le jeune, et il l'est par avance de Jean-Jacques Rousseau. A l'encontre de Rabelais, il déteste et maudit l'entassement des connaissances. Il veut une tête bien faite, bien préparée à bien comprendre, bien juste, point du tout encombrée et à peine meublée. Si Rabelais disait, admirablement : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme, » il dirait : « Science sans jugement n'est que ruine de l'esprit. »

De toutes ses forces il veut que l'on exerce, ou plutôt que l'on invite le jeune esprit à juger de toutes choses par lui-même, et avoir l'esprit plutôt toujours ouvert que lourdement meublé, ce qui le ferme. Il veut que l'enfant converse, circule, voyage, pour que sa curiosité s'excite et pour qu'il la satisfasse par lui-même en raison de l'excitation où elle est. Il veut qu'il converse un peu avec les livres, beaucoup plus avec les hommes, et qu'il se fasse ainsi des idées, non apprises, mais prises comme à la découverte et à la chasse. En un mot, il veut que l'enfant, dirigé seulement, ou plutôt orienté, soit son précepteur à lui-même.

Quant à ceux qui ne peuvent pas s'instruire ainsi, il n'a pas dit ce qu'il en pense, mais je suppose qu'il

pense qu'il vaut mieux pour eux ne s'instruire aucunement ; car contenir beaucoup sans l'avoir digéré et sans être maître est pire que ne rien posséder du tout, et l'ignorance toute nue vaut mieux que l'ignorance ornée et alourdie de connaissances qu'elle ne connaît pas.

Il n'y a de vrai que posséder peu de choses et les bien connaître, et en bien juger et par conséquent pouvoir s'en servir ; et en posséder beaucoup sans en avoir le maniement et l'usage, ce n'est pas les posséder, mais être possédé par elles et n'en sentir que l'accablement.

Il y a dans tout cela un effroi de Montaigne devant la voracité de savoir qui a caractérisé la Renaissance et qui a fait tant d'érudits aussi respectables qu'inutiles, et une impatience de voir s'élever une génération d'esprits justes, discrètement instruits, mais s'instruisant eux-mêmes, de bonne heure et constamment, et à travers toute la vie, par le commerce des hommes, avec un esprit juste, toujours en éveil, et, pour cela, non surchargé.

Les livres, pour Montaigne, n'instruisent pas, ils apprennent à s'instruire, ils dirigent à s'instruire par le commerce des hommes ; ils font un esprit capable de s'instruire par la conversation du monde ; excellents en tant que préparant à cette conversation, ils sont détestables s'ils en détournent. Saisir la mesure juste où ils y préparent, et n'en sont pas encore à en détourner et à couper la communi-

cation entre l'individu et le monde qui l'entoure, c'est l'art même de l'éducateur.

Mais la conversation du monde elle-même, le commerce avec les hommes lui-même a besoin d'être surveillé, et peut-être bien mauvais autant qu'il est nécessaire et autant qu'il serait naturel qu'il fût bon. C'est pour cela que le chapitre sur *l'Art de conférer*, si admiré de Pascal, est le complément naturel et nécessaire du chapitre sur *l'Institution des enfants*. La plupart des hommes *confèrent*, c'est-à-dire discutent pour avoir raison, c'est-à-dire, car le mot est déjà ridicule, pour être vainqueurs dans la discussion, et non pas pour avoir raison véritablement, pour être dans le vrai et pour se ranger à la vérité. Ils *confèrent* pour être vainqueurs, comme on est vainqueur à coups de poings ou à coups d'estoc. De là leurs cris, leurs injures, leurs railleries, leurs ironies, leurs sophismes, leur abondance de mots et leur éloquence. Quand ils sont au bout, ils n'ont rien persuadé et ils n'ont fait qu'irriter ; mais ceci n'est pas le plus grave; ce qui est le plus grave, c'est qu'ils n'ont rien appris eux-mêmes, et qu'ils ont beaucoup plus obscurci qu'éclairé l'idée peut-être juste qu'ils avaient, et, s'ils étaient dans l'erreur, beaucoup plus enfoncé en eux l'idée fausse qu'ils ne l'ont laissé ébranler.

Ne fût-ce que pour la politesse, la meilleure façon de causer, c'est d'écouter (je tiens cet axiome d'un homme qui n'écoutait jamais); mais pour l'utilité

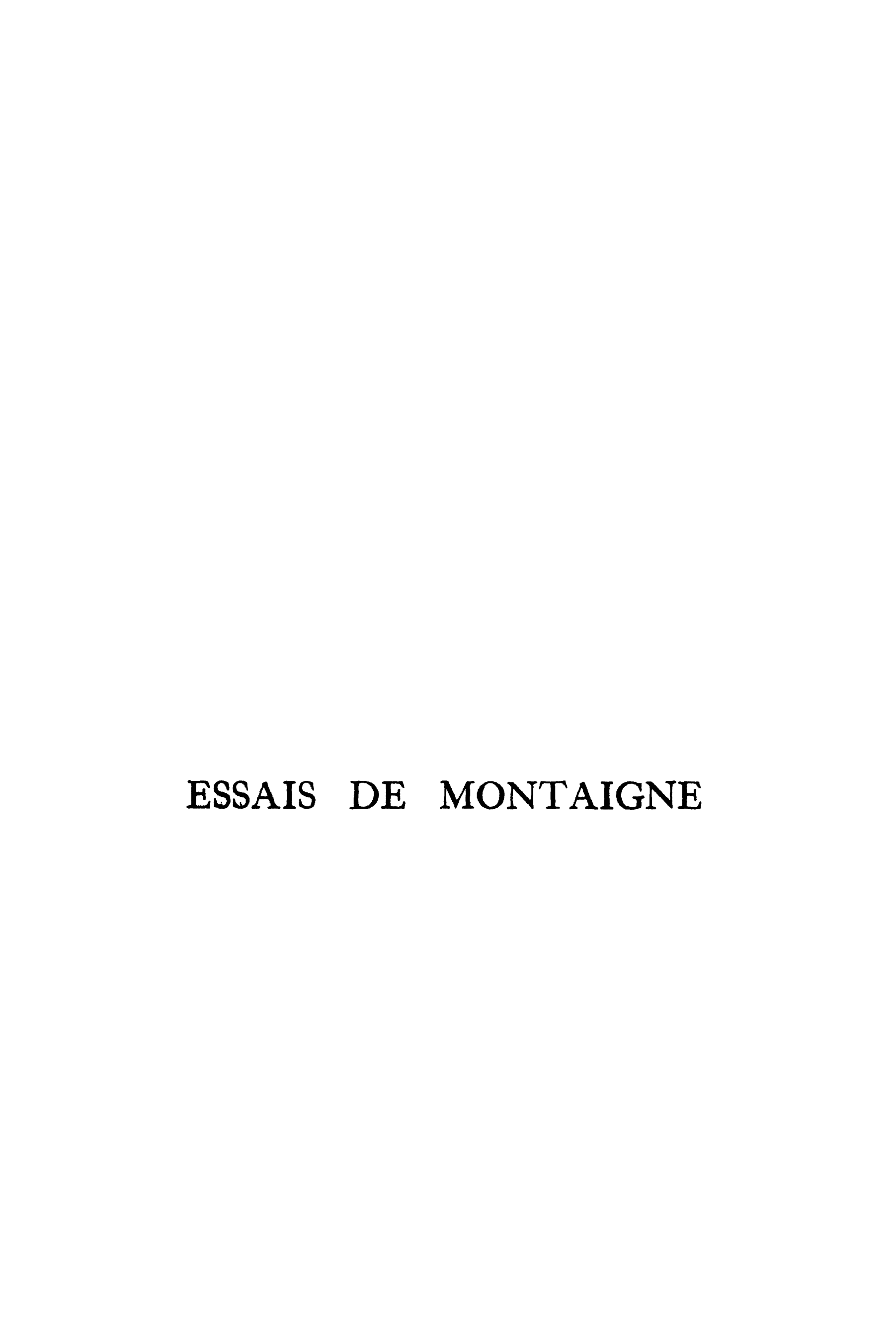
même de la conférence, il convient d'écouter avec le plus grand sang-froid, de comprendre absolument et à fond, de recevoir et de digérer l'objection jusque-là qu'on la fait sienne et qu'on y ajoute ; puis, quand on en est là, de l'accepter comme vérité que désormais l'on fera sienne, ou de la réfuter par les objections et arguments qui vous sont venus à partir du moment où vous l'avez faite vôtre ; car ce n'est et ce ne peut être qu'à partir de ce moment qu'elle aura pu être féconde, même en objections.

Voilà, en sommaire, l'art de discuter, le seul, selon lequel la discussion peut être féconde et servir à quelque chose. Si la moitié seulement des hommes discutaient ainsi, la discussion serait utile, mais l'amour-propre est si grand qu'il est rare qu'un homme sur dix discute de la sorte. Ne laissons pas de conseiller de conférer de cette manière pour l'utilité du dixième.

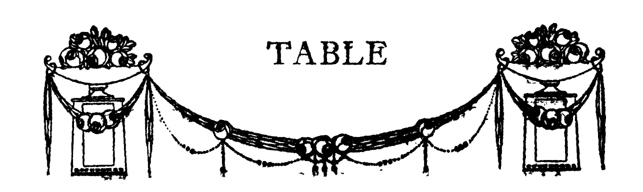
Montaigne, en vieillissant sur ses *Essais* qui avaient réussi et peut-être trop, ou trop tôt, versa dans son défaut qui était de trop parler de lui, et ayant commencé par ne rien dire de lui-même et ayant continué par parler de son caractère, il finit par parler de ses coliques, et c'est ici, ici seulement, que se comprend le mot de Pascal : « Le sot projet qu'il a de se peindre. » Mais à le prendre en son ensemble son livre est plein de bon sens, d'expérience et de sagesse humaine, autant que d'esprit, de malice et de belle langue à la fois spirituelle, sentencieuse et imagée.

D'Horace et de lui j'ai dit qu'on devrait les lire à vingt ans pour apprendre comment on doit vivre, et qu'on les lit à soixante pour apprendre comment il aurait fallu qu'on vécût. L'expérience, même qui nous vient des autres, est toujours tardive ; mais il passe peut-être quelque chose de cela dans l'hérédité, et nous serions peut-être encore plus fous que nous le sommes si nos pères n'avaient pas lu Montaigne. Lisons le donc pour nos héritiers.

ÉMILE FAGUET.



ESSAIS DE MONTAIGNE



TABLE

ESSAIS

LIVRE SECOND

L'AUCTEUR AU LECTEUR

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dez l'entree, que ie ne m'y suis proposé aulcune fin, que domestique et privee : ie n'y ay eu nulle consideration de ton service, ny de ma gloire ; mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Ie l'ay voué à la commodité particuliere de mes parents et amis ; à ce que m'ayants perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt), ils y puissent retrouver quelques traicts de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve la cognoissance qu'ils ont eue de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, ie me feusse paré de beautez empruntees : ie veulx qu'on m'y veoye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et artifice ; car c'est moy que ie peinds. Mes defaults s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïfve, autant que la reverence publicque me l'a permis. Que si i'eusse esté parmy ces nations qu'on dict vivre encores soubs la doulce liberté des premieres loix de nature, ie t'asseure que ie m'y feusse tres volontiers peinct tout entier et tout nud. Ainsi, lecteur, ie suis moy mesme la matiere de mon livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subiect si frivole et si vain ; adieu donc. De Montaigne, ce 12 de iuin 1580.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

PAR DIVERS MOYENS ON ARRIVE A PAREILLE FIN

LA plus commune façon d'amollir les cœurs de ceulx qu'on a offensez, lors qu'ayants la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir, par soubmission, à commiseration et à pitié : toutesfois la braverie, la constance et la resolution, moyens touts contraires, ont quelquesfois servy à ce mesme effect.

Edouard, prince de Galles, celuy qui regenta si long temps nostre Guienne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne peut estre arresté par les cris du peuple et des femmes et enfants abandonnez à la boucherie, luy criants mercy, et se iectants à ses pieds ; iusqu'à ce que passant tousiours oultre dans la ville, il apperceut trois gentilshommes françois qui, d'une hardiesse incroyable, soustenoient seuls l'effort de son armee victorieuse. La consideration et le respect d'une si notable vertu rebroucha premierement la poincte de sa cholere ; et com-

mencea par ces trois à faire misericorde à touts les aultres habitants de la ville.

Scanderberch, prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, ce soldat ayant essayé par toute espece d'humilitez et de supplications de l'appaiser, se resolut à toute extremité de l'attendre l'espee au poing : cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui pour luy avoir veu prendre un si honnorable party, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir aultre interpretation de ceulx qui n'auront leu la prodigieuse force et vaillance de ce prince là.

L'empereur Conrad troisiesme ayant assiegé Guelphe, duc de Bavieres, ne voulut condescendre à plus doulces conditions, quelques viles et lasches satisfactions qu'on luy offrist, que de permettre seulement aux gentilsfemmes qui estoient assiegees avecques le duc, de sortir, leur honneur sauve, à pied, avecques ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Et elles, d'un cœur magnanime, s'adviserent de charger sur leurs espaules leurs maris, leurs enfants, et le duc mesme. L'empereur print si grand plaisir à veoir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'ayse, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avoit portee à ce duc ; et dez lors en avant traicta humainement luy et les siens.

L'un et l'aultre de ces deux moyens m'emporteroit ayseement ; car i'ay une merveilleuse lascheté vers la misericorde et mansuetude. Tant y a, qu'à mon advis ie seroy pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation : si est la pitié passion vicieuse aux stoïcques ; ils veulent qu'on secoure les affligez, mais non pas qu'on flechisse et compatisse avecques eulx. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant

qu'on veoit ces ames, assaillies et essayees par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler, et courber soubs l'aultre. Il se peult dire, que de rompre son cœur à la commiseration, c'est l'effect de la facilité, debonnaireté et mollesse ; d'où il advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfants et du vulgaire, y sont plus subiectes ; mais ayant eu à desdaing les larmes et les pleurs, de se rendre à la seule reverence de la saincte image de la vertu, que c'est l'effect d'une ame forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vigueur masle et obstinee. Toutesfois, ez ames moins genereuses, l'estonnement et l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect : tesmoing le peuple thebain, lequel ayant mis en iustice d'accusation capitale ses capitaines, pour avoir continué leur charge oultre le temps qui leur avoit esté prescript et preordonné, absolut à toute peine Pelopidas, qui plioit soubs le faix de telles obiections, et n'employoit à se garantir que requestes et supplications ; et au contraire Epaminondas, qui veint à raconter magnifiquement les choses par luy faictes, et à les reprocher au peuple d'une façon fiere et arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes en main ; et se departit l'assemblee, louant grandement la haultesse du courage de ce personnage.

Dionysius le vieil, aprez des longueurs et difficultez extremes, ayant prins la ville de Regge, et en icelle le capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avoit si obstineement deffendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict premierement, comme le iour avant il avoit faict noyer son fils, et touts ceulx de sa parenté : à quoy Phyton respondit seulement, « qu'ils en estoient d'un iour plus heureux que luy. » Aprez

il le feit despouiller et saisir à des bourreaux, et le traisner par la ville, en le fouettant tres ignominieusement et cruellement, et en oultre le chargeant de felonnes paroles et contumelieuses : mais il eut le courage tousiours constant, sans se perdre ; et d'un visage ferme, alloit au contraire ramentevant à haulte voix l'honnorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son païs entre les mains d'un tyran ; le menaceant d'une prochaine punition des dieux. Dionysius lisant dans les yeulx de la commune de son armee, qu'au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef et de son triumphe, elle alloit s'amollissant par l'éstonnement d'une si rare vertu, et marchandoit de se mutiner et mesme d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergeants, feit cesser ce martyre, et à cachettes l'envoya noyer en la mer.

Certes c'est un subiect merveilleusement vain, divers, et ondoyant, que l'homme : il est malaysé d'y fonder iugement constant et uniforme. Voylà Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon, qui se chargeoit seul de la faulte publicque, et ne requeroit aultre grace que d'en porter seul la peine : et l'hoste de Sylla, ayant usé, en la ville de Peruse, de semblable vertu, n'y gaigna rien ny pour soy ny pour les aultres.

Et directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes et si gracieux aux vaincus, Alexandre, forceant, aprez beaucoup de grandes difficultez, la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit pendant ce siege senti des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despecees, tout couvert de sang et de playes,

combattant encores au milieu de plusieurs Macedoniens qui le chamailloient de toutes parts ; et luy dict, tout picqué d'une si chere victoire (car, entre aultres dommages, il avoit receu deux fresches bleceures sur sa personne) : « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis ; fais estat qu'il te fault souffrir toutes les sortes de torments qui se pourront inventer contre un captif. » L'aultre, d'une mine non seulement asseuree, mais rogue et altiere, se teint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre voyant son fier et obstiné silence : « A il flechy un genouil ? luy est il eschappé quelque voix suppliante ? Vrayement, ie vaincqueray ce silence ; et si ie n'en puis arracher parole, i'en arracheray au moins du gemissement : » et tournant sa cholere en rage, commanda qu'on luy perceast les talons ; et le feit ainsi traisner tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrette. Seroit ce que la force de courage luy feust si naturelle et commune, que, pour ne l'admirer point, il la respectast moins ? ou qu'il l'estimast si proprement sienne, qu'en cette haulteur il ne peust souffrir de la veoir en un aultre, sans le despit d'une passion envieuse ? ou que l'impetuosité naturelle de sa cholere feust incapable d'opposition ? De vray, si elle eust receu bride, il est à croire qu'en la prinse et desolation de la ville de Thebes, elle l'eust receue, à veoir cruellement mettre au fil de l'espee tant de vaillants hommes perdus et n'ayants plus moyen de deffense publicque ; car il en feut tué bien six mille, desquels nul ne feut veu ny fuyant, ny demandant mercy ; au rebours, cherchants qui çà qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux ; les provoquants à les faire mourir d'une mort honnorable. Nul ne feut veu si abbattu de bleceures, qui n'essayast en son dernier

souspir de se venger encores, et à tout les armes du desespoir, consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aulcune pitié, et ne suffisit la longueur d'un iour à assouvir sa vengeance : ce carnage dura iusques à la derniere goutte de sang espandable, et ne s'arresta qu'aux personnes desarmees, vieillards, femmes et enfants, pour en tirer trente mille esclaves.

CHAPITRE II

DE LA TRISTESSE

Ie suis des plus exempts de cette passion, et ne l'ayme ny l'estime ; quoy que le monde ayt entreprins, comme à prix faict, de l'honnorer de faveur particuliere : ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience ; sot et vilain ornement ! Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom la malignité : car c'est une qualité tousiours nuisible, tousiours folle ; et comme tousiours couarde et basse, les stoïciens en deffendent le sentiment à leur sage.

Mais le conte dict que Psammenitus, roy d'Aegypte, ayant esté desfaict et prins par Cambyses, roy de Perse, veoyant passer devant luy sa fille prisonniere habillee en servante, qu'on envoyoit puiser de l'eau, touts ses amis pleurants et lamentants autour de luy, se teint coy, sans mot dire, les yeulx fichez en terre ; et veoyant encores tantost qu'on menoit son fils à la mort, se mainteint en cette mesme contenance ; mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques conduict entre les captifs,

il se meit à battre sa teste, et mener un dueil extreme.

Cecy se pourroit apparier à ce qu'on veit dernierement d'un prince des nostres, qui ayant ouy à Trente, où il estoit, nouvelles de la mort de son frere aisné, mais un frere en qui consistoit l'appuy et l'honneur de toute sa maison, et bientost aprez d'un puisné sa seconde esperance, et ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire ; comme, quelques iours aprez, un de ses gents veint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident, et quittant sa resolution, s'abandonna au dueil et aux regrets, en maniere qu'aulcuns en prinrent argument qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette derniere secousse ; mais, à la verité, ce feut qu'estant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrieres de la patience. Il s'en pourroit, dis ie, autant iuger de notre histoire, n'estoit qu'elle adiouste, que Cambyses s'enquerant à Psammenitus, pourquoy ne s'estant esmeu au malheur de son fils et de sa fille, il portoit si impatiemment celuy d'un de ses amis : « C'est, respondit il, que ce seul dernier desplaisir se peult signifier par larmes, les deux premiers surpassants de bien loing tout moyen de se pouvoir exprimer. »

A l'adventure reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien peintre, lequel ayant à representer, au sacrifice d'Iphigenia, le dueil des assistants selon les degrez de l'interest que chascun apportoit à la mort de cette belle fille innocente, ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand ce veint au pere de la vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de dueil. Voilà pourquoy les poëtes feignent cette miserable mere Niobé, ayant perdu

premierement sept fils, et puis de suite autant de filles, surchargee de pertes, avoir esté enfin transmuee en rochier,

> Diriguisse malis [1],

pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité qui nous transit, lors que les accidents nous accablent surpassants nostre portee. De vray, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doibt estonner toute l'ame et luy empescher la liberté de ses actions : comme il nous advient, à la chaulde alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, et comme perclus de touts mouvements ; de façon que l'ame se relaschant aprez aux larmes et aux plainctes, semble se desprendre, se desmesler, et se mettre plus au large et à son ayse :

> Et via vix tandem voci laxata dolore est [2].

En la guerre que le roy Ferdinand mena contre la veufve du roy Iean de Hongrie, autour de Budé, un gendarme feut particulierement remarqué de chascun, pour avoir excessifvement bien faict de sa personne en certaine meslee, et incogneu, haultement loué et plainct, y estant demouré, mais de nul tant que de Raïsciac, seigneur allemand, esprins d'une si rare vertu. Le corps estant rapporté, cettuy cy, d'une commune curiosité, s'approcha pour veoir qui c'estoit ; et les armes ostees au trespassé, il recogneut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistants

[1] Pétrifiée par la douleur. OVIDE, *Métam.* VI, 304. Il y a dans le texte d'Ovide, *Diriguitque malis.*

[2] La douleur ouvre enfin le passage à sa voix.
VIRG. *Énéid.* XI, 151.

luy seul, sans rien dire, sans ciller les yeulx, se teint debout, contemplant fixement le corps de son fils ; iusques à ce que la vehemence de la tristesse ayant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

Chi può dir com' egli arde, è in picciol fuoco [1],

disent les amoureux qui veulent representer une passion insupportable :

Misero quod omnes
Eripit sensus mihi : nam simul te,
Lesbia, adspexi, nihil est super mi
Quod loquar amens :
Lingua sed torpet ; tenuis sub artus
Flamma dimanat ; sonitu suopte
Tinniunt aures ; gemina teguntur
Lumina nocte [2].

Aussi n'est ce pas en la vifve et plus cuysante chaleur de l'accez, que nous sommes propres à desployer nos plainctes et nos persuasions ; l'ame est lors aggravee de profondes pensees, et le corps abbattu et languissant d'amour : et de là s'engendre par fois la defaillance fortuite qui surprend les amoureux si hors de saison, et cette glace qui les saisit, par la force d'une ardeur extreme, au giron mesme de la iouïssance. Toutes passions

[1] C'est aimer peu que de pouvoir dire combien l'on aime. PÉTRARQUE, dernier vers du sonnet 137.

[2] De veine en veine une subtile flamme
Court dans mon sein sitôt que je te vois ;
Et dans le trouble où s'égare mon âme,
Je demeure sans voix.
Je n'entends plus ; un voile est sur ma vue ;
Je rêve, et tombé en de douces langueurs ;
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs !

CATULLE, *Carm.* LI, 5, trad. de Delille.

qui se laissent gouster et digerer ne sont que mediocres :

> Curæ leves loquuntur, ingentes stupent [1].

La surprinse d'un plaisir inesperé nous estonne de mesme :

> Ut me conspexit venientem, et Troïa circum
> Arma amens vidit : magnis exterrita monstris,
> Diriguit visu in medio ; calor ossa reliquit ;
> Labitur, et longo vix tandem tempore fatur [2].

Oultre la femme romaine qui mourut surprinse d'ayse de veoir son fils revenu de la route de Cannes, Sophocles et Denys le tyran qui trespasserent d'ayse, et Talva qui mourut en Corsegue, lisant les nouvelles des honneurs que le senat de Rome luy avoit decernez ; nous tenons en nostre siecle, que le pape Leon dixiesme ayant esté adverty de la prinse de Milan, qu'il avoit extremement souhaitee, entra en tel excez de ioye, que la fiebvre l'en print, et en mourut. Et pour un plus notable tesmoignage de l'imbecillité humaine, il a esté remarqué par les anciens, que Diodorus le dialecticien mourut sur le champ, esprins d'une extreme passion de honte pour, en son eschole et en public, ne se pouvoir desvelopper d'un argument qu'on luy avoit faict. Ie suis peu en prinse de ces violentes passions : i'ai l'apprehension naturellement dure ; et l'encrouste et espessis touts les iors par discours.

1 ... Légères, elles s'expriment ; extrêmes, elles se taisent. SÉNÈQUE, *Hipp.* acte II, scène 3, v. 607.

2 Dès qu'elle m'aperçoit, dès qu'elle reconnaît les armes troyennes, hors d'elle-même, frappée comme d'une vision effrayante, elle demeure immobile, son sang se glace, elle tombe, et ce n'est que longtemps après qu'elle parvient à retrouver la voix. VIRG. *Énéide*, III, 306.

CHAPITRE III

NOS AFFECTIONS S'EMPORTENT AU DELÀ DE NOUS

Ceulx qui accusent les hommes d'aller tousiours beant aprez les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens presents et nous rasseoir en ceulx là, comme n'ayants aulcune prinse sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeller erreur chose à quoy nature mesme nous achemine pour le service de la continuation de son ouvrage ; nous imprimant, comme assez d'aultres, cette imagination faulse, plus ialouse de nostre action que de nostre science.

Nous ne sommes iamais chez nous ; nous sommes tousiours au delà : la crainte, le desir, l'esperance, nous eslancent vers l'advenir, et nous desrobbent le sentiment et la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. *Calamitosus est animus futuri anxius*[1].

Ce grand precepte est souvent allegué en Platon : « Fay ton faict, et te cognoy. » Chascun de ces deux membres enveloppe generalement tout nostre debvoir, et semblablement enveloppe son compaignon. Qui auroit à faire son faict, verroit que sa premiere leçon, c'est cognoistre ce qu'il est, et ce qui luy est propre : et qui se cognoist, ne prend plus le faict estrangier pour le sien ; s'ayme et se cultive avant toute aultre chose ; refuse les occupa-

[1] Tout esprit inquiet de l'avenir est malheureux. Sénèque, *Epist.* 98.

tions superflues et les pensees et propositions inutiles. Comme la folie, quand on luy octroyera ce qu'elle desire, ne sera pas contente ; aussi est la sagesse contente de ce qui est present, ne se desplaist iamais de soy. Epicurus dispense son sage de la prevoyance et soucy de l'advenir.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide, qui oblige les actions des princes à estre examinees aprez leur mort. Ils sont compaignons, sinon maistres des loix : ce que la iustice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle le puisse sur leur reputation, et biens de leurs successeurs ; choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observee, et desirable à touts bons princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traicte la memoire des meschants comme la leur. Nous debvons la subiection et obeïssance egualement à touts roys, car elle regarde leur office ; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la debvons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment, indignes ; de celer leurs vices ; d'ayder de nostre recommendation leurs actions indifferentes, pendant que leur autorité a besoing de nostre appuy : mais nostre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la iustice et à nostre liberté l'expression de nos vrays ressentiments ; et nommeement de refuser aux bons subiects la gloire d'avoir reveremment et fidellement servy un maistre, les imperfections duquel leur estoient si bien cogneues ; frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceulx qui, par respect de quelque obligation privee, espousent iniquement la memoire d'un prince meslouable, font iustice particuliere aux depens de la iustice publicque. Titus Livius

dict vray, « que le langage des hommes nourris soubs la royauté, est tousiours plein de vaines ostentations et fauls tesmoignages : » chascun eslevant indifferemment son roy à l'extreme ligne de valeur et grandeur souveraine. On peult reprouver la magnanimité de ces deux soldats qui respondirent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy pourquoy il luy vouloit mal : « Ie t'aymoy quand tu le valois ; mais depuis que tu es devenu parricide, boutefeu, basteleur, cochier, ie te hay comme tu merites ; » l'aultre, pourquoy il le vouloit tuer : « Parce que ie ne treuve aultre remede à tes continuels malefices : » mais les publics et universels tesmoignages qui, aprez sa mort, ont esté rendus, et le seront à tout iamais à luy et à touts meschants comme luy, de ses tyranniques et vilains deportements, qui de sain entendement les peult reprouver ?

Il me desplaist qu'en une si saincte police que la lacedemonienne, se feust meslee une si feincte cerimonie : A la mort des roys, touts les confederez et voysins, et touts les ilotes, hommes, femmes, peslemesle, se descoupoient le front pour tesmoignage de dueil, et disoient en leurs cris et lamentations, que celuy là, quel qu'il eust esté, estoit le meilleur roy de touts les leurs ; attribuant au reng le loz qui appartenoit au merite, et qui appartient au premier merite, au postreme et dernier reng.

Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert, sur le mot de Solon, « que nul avant mourir ne peult estre dict heureux, » si celuy là mesme qui a vescu, et qui est mort à souhait, peult estre dict heureux si sa renommee va mal, si sa posterité est miserable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaist ;

mais estants hors de l'estre, nous n'avons aucune communication avecques ce qui est : et seroit meilleur de dire à Solon, que iamais homme n'est donc heureux, puis qu'il ne l'est qu'aprez qu'il n'est plus.

> Quisquam
> Vix radicitus e vita se tollit, et eiicit :
> Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse...
> Nec removet satis a proiecto corpore sese, et
> Vindicat [1].

Bertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Randon, prez du Puy en Auvergne : les assiegez s'estants rendus aprez, feurent obligez de porter les clefs de la place sur le corps du trespassé. Barthelemy d'Alviane, general de l'armee des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la pluspart de ceulx de l'armee estoient d'advis qu'on demandast saufconduict pour le passage à ceulx de Verone : mais Theodore Trivulce y contredict, et choisit plustost de le passer par vifve force, au hazard du combat : « N'estant convenable, disoit il, que celuy qui en sa vie n'avoit iamais eu peur de ses ennemis, estant mort feist demonstration de les craindre. » De vray, en chose voysine, par les loix grecques, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonceoit à la victoire, et ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophee : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gaing. Ainsi perdit Nicias l'advantage qu'il avoit nettement gaigné sur les Corinthiens ; et, au re-

[1] On trouve à peine un sage qui s'arrache totalement à la vie. Incertain de l'avenir, l'homme s'imagine qu'une partie de son être lui survit; il ne peut s'affranchir de ce corps qui périt et tombe. LUCRÈCE, III, 890 et 895.

bours, Agesilaus asseura celuy qui luy estoit bien doubteusement acquis sur les Bœotiens.

Ces traicts se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps, non seulement d'estendre le soing de nous au delà cette vie, mais encores de croire que bien souvent les faveurs celestes nous accompaignent au tumbeau et continuent à nos reliques. Dequoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que ie m'y estende. Edouard premier, roy d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy et Robert, roy d'Escosse, combien sa presence donnoit d'advantage à ses affaires, rapportant tousiours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne ; mourant obligea son fils, par solennel serment, à ce qu'estant trespassé il feist bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avecques les os, laquelle il feist enterrer ; et quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avecques luy et en son armee, toutes les fois qu'il luy adviendroit d'avoir guerre contre les Escossois : comme si la destinee avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. Iean Zischa, qui troubla la Boëme pour la deffense des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast aprez sa mort, et de sa peau qu'on feist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis ; estimant que cela ayderoit à continuer les advantages qu'il avoit eus aux guerres par luy conduictes contre eulx. Certains Indiens portoient ainsin au combat contre les Espaignols les ossements d'un de leurs capitaines, en consideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant : et d'aultres peuples, en ce mesme monde, traisnent à la guerre les corps des vaillants hommes qui sont morts en leurs battailles, pour leur servir de bonne fortune et d'encouragement. Les premiers exemples

ne reservent au tumbeau que la reputation acquise par leurs actions passees ; mais ceulx cy y veulent encores mesler la puissance d'agir.

Le faict du capitaine Bayard est de meilleure composition : lequel se sentant blecé à mort d'une arquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la meslee, respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy ; et ayant combattu autant qu'il eut de force, se sentant defaillir et eschapper du cheval, commanda à son maistre d'hostel de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce feust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemy : comme il feit.

Il me fault adiouster cet aultre exemple aussi remarquable, pour cette consideration, que nul des precedents. L'empereur Maximilian, bisayeul du roy Philippes qui est à present, estoit prince doué de tout plein de grandes qualitez, et entre aultres d'une beaulté de corps singuliere : mais parmy ses humeurs il avoit cette cy, bien contraire à celle des princes qui, pour despescher les plus importants affaires, font leur throsne de leur chaire percee ; c'est qu'il n'eut iamais valet de chambre si privé, à qui il permeist de le veoir en sa garderobbe : il se desrobboit pour tumber de l'eau, aussi religieux qu'une pucelle à ne descouvrir ny à medecin, ni à qui que ce feust, les parties qu'on a accoustumé de tenir cachees. Moy qui ay la bouche si effrontee, suis pourtant par complexion touché de cette honte : si ce n'est à une grande suasion de la necessité ou de la volupté, ie ne communique gueres aux yeulx de personne les membres et actions que nostre coustume ordonne estre couvertes ; i'y souffre plus de contraincte que ie n'estime bienseant à un homme, et sur tout à un homme de ma profession. Mais luy en veint à telle

superstition, qu'il ordonna, par paroles expresses de son testament, qu'on luy attachast des calessons quand il seroit mort. Il debvoit adiouster, par codicille, que celuy qui les luy monteroit eust les yeulx bandez. L'ordonnance que Cyrus faict à ses enfants, que ny eulx, ny aultre, ne veoye et touche son corps aprez que l'ame en sera separee, ie l'attribue à quelque sienne devotion ; car et son historien et luy, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie un singulier soing et reverence à la religion.

Ce conte me despleut, qu'un grand me feit d'un mien allié, homme assez cogneu et en paix et en guerre : c'est que mourant bien vieil en sa court, tormenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres, avec un soing vehement, à disposer l'honneur et la cerimonie de son enterrement; et somma toute la noblesse qui le visitoit de luy donner parole d'assister à son convoy : à ce prince mesme, qui le veit sur ses derniers traicts, il feit une instante supplication que sa maison feust commandee de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de sa sorte ; et sembla expirer content, ayant retiré cette promesse, et ordonné à son gré la distribution et ordre de sa montre. Ie n'ay gueres veu de vanité si perseverante.

Cette aultre curiosité contraire, en laquelle ie n'y point aussi faulte d'exemple domestique, me semble germaine à cette cy : d'aller se soignant et passionnant à ce dernier point, à regler son convoy à quelque particuliere et inusitee parcimonie, à un serviteur et une lanterne. Ie veoy louer cette humeur, et l'ordonnance de Marcus Aemilius Lepidus, qui deffendit à ses heritiers

d'employer pour luy les cerimonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est ce encores temperance et frugalité, d'éviter la despense et la volupté, desquelles l'usage et la cognoissance nous est imperceptible? voilà une aysee reformation, et de peu de coust. S'il estoit besoing d'en ordonner, ie seroy d'advis qu'en celle là, comme en toutes actions de la vie, chascun en rapportast la reigle au degré de sa fortune. Et le philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis de mettre son corps où ils adviseront pour le mieulx; et quant aux funerailles, de les faire ny superflues ny mechaniques. Ie lairray purement la coustume ordonner de cette cerimonie, et m'en remettray à la discretion des premiers à qui ie tumberay en charge. *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris*[1]. Et est sainctement dict à un sainct : *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa exsequiarum, magis sunt vivorum solatia, quam subsidia mortuorum*[2]. Pour tant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande comment il veult estre enterré : « Comme vous voudrez, » respond il. Si i'avois à m'en empescher plus avant, ie trouveroy plus galand d'imiter ceulx qui entreprennent, vivants et respirants, iouyr de l'ordre et honneur de leur sepulture, et qui se plaisent de veoir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sçachent resiouyr et gratifier leur sens par l'insensibilité, et vivre de leur mort!

A peu que ie n'entre en haine irreconciliable

[1] C'est un soin qu'il faut mépriser pour soi-même, et ne pas négliger pour les siens. Cicéron, *Tuscul. quæst.* I, 45.

[2] Le soin des funérailles, le choix de la sépulture, la pompe des obsèques, sont moins nécessaires à la tranquillité des morts qu'à la consolation des vivants. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, I, 12.

contre toute domination populaire, quoy qu'elle me semble la plus naturelle et equitable, quand il me souvient de cette inhumaine iniustice du peuple athenien, de faire mourir sans remission, et sans les vouloir seulement ouyr en leurs deffenses, ces braves capitaines venants de gaigner contre les Lacedemoniens la battaille navale prez les isles Argineuses, la plus contestee, la plus forte battaille que les Grecs ayent oncques donnee en mer de leurs forces ; parce qu'aprez la victoire ils avoient suyvy les occasions que la loi de la guerre leur presentoit, plustost que de s'arrester à recueillir et inhumer leurs morts. Et rend cette execution plus odieuse le faict de Diomedon : cettuy cy est l'un des condemnez, homme de notable vertu et militaire et politique, lequel se tirant avant pour parler, aprez avoir ouy l'arrest de leur condemnation, et trouvant seulement lors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause, et à descouvrir l'evidente iniustice d'une si cruelle conclusion, ne representa qu'un soing de la conservation de ses iuges, priant les dieux de tourner ce iugement à leur bien ; et à fin que, par faulte de rendre les vœux que luy et ses compaignons avoient vouez en recognoissance d'une illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des dieux sur eulx, les advertissant quels vœux c'estoient ; et sans dire aultre chose, et sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice.

La fortune, quelques annees aprez, les punit de mesme pain soupe : car Chabrias, capitaine general de leur armee de mer, ayant eu le dessus du combat contre Pollis, admiral de Sparte, en l'isle de Naxe, perdit le fruict tout net et comptant de sa victoire, tres important à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple ; et pour ne

perdre peu de corps morts de ses amis qui flottoient en mer, laissa voguer ensauveté un monde d'ennemis vivants qui, depuis, leur feirent bien acheter cette importune superstition.

Quæris, quo iaceas, post obitum, loco ?
Quo non nata iacent [1].

Cet aultre redonne le sentiment du repos à un corps sans ame :

Neque sepulcrum, quo recipiatur, habeat, portum corporis,
Ubi, remissa humana vita, corpus requiescat a malis [2] :

tout ainsi que nature nous faict veoir que plusieurs choses mortes ont encores des relations occultes à la vie : le vin s'altere aux caves, selon aulcunes mutations des saisons de sa vigne ; et la chair de venaison change d'estat aux saloirs, et de goust, selon les loix de la chair vifve, à ce qu'on dict.

CHAPITRE IV

COMME L'AME DESCHARGE SES PASSIONS SUR DES OBIECTS FAULS, QUAND LES VRAIS LUY DEFAILLENT

UN gentilhomme des nostres, merveilleusement subiect à la goutte, estant pressé par les medecins de laisser du tout l'usage des viandes salees, avoit accoustumé de respondre plaisamment, « que sur les efforts et torments du mal, il vouloit avoir à

[1] Veux-tu savoir où tu seras après la mort ? Où sont les choses à naître. SÉNÈQUE, *Troad. chor.* act. II, v. 30.

[2] Loin de toi, pour jamais, cette paix des tombeaux,
Où le corps fatigué trouve enfin le repos !
ENNIUS *apud* CIC. *Tuscul.* I, 44.

qui s'en prendre; et que s'escriant, et mauldissant tantost le cervelat, tantost la langue de bœuf et le iambon, il s'en sentoit d'autant allegé. » Mais, en bon escient, comme le bras estant haulsé pour frapper, il nous deult si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent; aussi que pour rendre une veue plaisante, il ne fault pas qu'elle soit perdue et escartee dans le vague de l'air, ains qu'elle ayt butte pour la soustenir à raisonnable distance :

> Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ
> Occurrant silvæ, spatio diffusus inani [1] :

de mesme il semble que l'ame esbranlee et esmue se perde en soy mesme si on ne luy donne prinse; et fault tousiours luy fournir d'obiect où elle s'abbutte et agisse. Plutarque dict, à propos de ceulx qui s'affectionnent aux guenons et petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faulte de prinse legitime, plustost que de demourer en vain, s'en forge ainsin une faulse et frivole. Et nous veoyons que l'ame en ses passions se pipe plustost elle mesme, se dressant un fauls subiect et fantastique, voire contre sa propre creance, que de n'agir contre quelque chose. Ainsin emporte les bestes leur rage à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blecees, et à se venger à belles dents sur soy mesme du mal qu'elles sentent :

> Pannonis haud àliter post ictum sævior ursa,
> Cui iaculum parva Libys amentavit habena;
> Se rotat in vulnus, telumque irata receptum
> Impetit, et secum fugientem circuit hastam [2].

---

[1] Et comme le vent, si d'épaisses forêts n'irritent sa fureur, perd ses forces dissipées dans le vague de l'air. LUCAIN, III, 362.

[2] Ainsi l'ourse, plus terrible après sa blessure, se replie sur sa plaie; furieuse, elle veut mordre le trait qui la déchire, et poursuit le fer qui tourne avec elle. LUCAIN, VI, 220.

Quelles causes n'inventons nous des malheurs qui nous adviennent ? à quoy ne nous prenons nous, à tort ou à droict, pour avoir où nous escrimer ? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu deschires, ny la blancheur de cette poictrine que despitee tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien aymé : prens t'en ailleurs. Livius parlant de l'armee romaine en Espaigne, aprez la perte des deux freres ses grands capitaines, *flere omnes repente, et offensare capita*[1] : c'est un usage commun. Et le philosophe Bion, de ce roy qui de dueil s'arrachoit les poils, feut il pas plaisant ? « Cettuy cy pense il que la pelade soulage le dueil ? » Qui n'a veu mascher et engloutir les chartes, se gorger d'une bale de dez, pour avoir où se venger de la perte de son argent ? Xerxes fouetta la mer, et escrivit un cartel de desfi au mont Athos ; et Cyrus amusa toute une armee plusieurs iours à se venger de la riviere de Gyndus, pour la peur qu'il avoit eue en la passant ; et Caligula ruina une tres belle maison, pour le plaisir que sa mere y avoit eu.

Le peuple disoit en ma ieunesse, qu'un roy de nos voysins, ayant receu de Dieu une bastonade, iura de s'en venger, ordonnant que de dix ans on ne le priast, ny parlast de luy, ny, autant qu'il estoit en son auctorité, qu'on ne creust en luy. Par où on vouloit peindre non tant la sottise que la gloire naturelle à la nation dequoy estoit le conte ; ce sont vices tousiours conioincts : mais telles actions tiennent, à la vérité, un peu plus encores d'oultrecuidance que de bestise. Augustus Cesar ayant esté battu de la tempeste sur mer, se print à desfier le dieu Neptunus, et en la pompe

[1] Chacun se mit aussitôt à pleurer et à se frapper la tête. Tite-Live, XXV, 37.

des ieux circenses feit oster son image du reng où elle estoit parmy les aultres dieux, pour se venger de luy : en quoy il est encores moins excusable que les precedents, et moins qu'il ne feut depuis, lors qu'ayant perdu une battaille soubs Quintilius Varus en Allemaigne, il alloit de cholere et de desespoir chocquant sa teste contre la muraille, en s'escriant : « Varus, rens moy mes soldats : » car ceulx là surpassent toute folie, d'autant que l'impieté y est ioincte, qui s'en adressent à Dieu mesme ou à la fortune, comme si elle avoit des aureilles subiectes à nostre batterie ; à l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou esclaire, se mettent à tirer contre le ciel d'une vengeance titanienne, pour renger Dieu à raison à coups de fleches. Or, comme dict cet ancien poëte, chez Plutarque,

> Point ne se fault courroucer aux affaires ;
> Il ne leur chault de toutes nos choleres.

Mais nous ne dirons iamais assez d'iniures au desreiglement de notre esprit.

CHAPITRE V

SI LE CHEF D'UNE PLACE ASSIEGEE DOIBT SORTIR POUR PARLEMENTER

Lucius Marcius, legat des Romains en la guerre contre Perseus, roi de Macedoine, voulant gaigner le temps qu'il luy falloit encores à mettre en poinct son armee, sema des entreiects d'accord, desquels le roy endormy accorda trefve pour quelques iours, fournissant par ce moyen son ennemy d'opportunité et loisir pour s'armer ; d'où le roy encourut sa derniere ruyne. Si est ce que les vieux

du senat, memoratifs des mœurs de leurs peres, accuserent cette practique, comme ennemie de leur style ancien, qui feut, disoient ils, combattre de vertu, non de finesse, ny par surprinses et rencontres de nuict, ni par fuittes appostees et recharges inopinees; n'entreprenants guerre qu'aprez l'avoir denoncee, et souvent aprez avoir assigné l'heure et le lieu de la battaille. De cette conscience ils renvoyerent à Pyrrhus son traistre medecin, et aux Phalisques leur desloyal maistre d'eschole. C'estoient les formes vrayement romaines, non de la grecque subtilité et astuce punique, où le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peult servir pour le coup : mais celuy seul se tient pour surmonté, qui sçait l'avoir esté ny par ruse ny de sort, mais par vaillance, de trouppe à trouppe, en une franche et iuste guerre. Il appert bien par ce langage de ces bonnes gents, qu'ils n'avoient encores receu cette belle sentence,

Dolus, an virtus, quis in hoste requirat [1] ?

Les Achaïens, dict Polybe, detestoient toute voye de tromperie en leurs guerres, n'estimants victoire, sinon où les courages des ennemis sont abbattus. *Eam vir sanctus et sapiens sciet veram esse victoriam, quæ, salva fide et integra dignitate, parabitur* [2], dict un aultre.

Vosne velit, an me, regnare hera, quidve ferat, fors,
Virtute experiamur [3].

---

[1] Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse ?
VIRG. *Én.* II, 390, trad. de Delille.

[2] L'homme sage et vertueux doit savoir que la seule victoire véritable est celle que peuvent avouer la bonne foi et l'honneur. FLORUS, I, 12.

[3] Éprouvons par le courage si c'est à vous ou à moi que la fortune, maîtresse des événements, destine l'empire. ENNIUS *apud* CIC. *de Officiis*, I, 12.

Au royaume de Ternate, parmy ces nations que si à pleine bouche nous appellons barbares, la coustume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir premierement denoncee ; y adioustants ample declaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensifves et defensifves ; mais aussi, cela faict, si leurs ennemis ne cedent et viennent à accord, ils se donnent loy de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui ayde à vaincre.

Les anciens Florentins estoient si esloingnez de vouloir gaigner advantage sur leurs ennemis par surprinse, qu'ils les advertissoient, un mois avant que de mettre leur exercite aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient *Martinella*.

Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le proufit, et qui, aprez Lysander, disons « que, où la peau du lyon ne peult suffire, il y fault coudre un loppin de celle du renard, » les plus ordinaires occasions de surprinse se tirent de cette practique ; et n'est heure, disons nous, où un chef doibve avoir plus l'œil au guet, que celle des parlements et traictez d'accord : et pour cette cause, c'est une reigle, en la bouche de touts les hommes de guerre de nostre temps, « qu'il ne fault iamais que le gouverneur en une place assiegee sorte luy mesme pour parlementer. » Du temps de nos peres, cela feut reproché aux seigneurs de Montmord et de l'Assigni, deffendants Mouson contre le comte de Nansau. Mais aussi, à ce compte, celuy là seroit excusable qui sortiroit en telle façon, que la seureté et l'advantage demourast de son costé ; comme feit en la ville de Regge le comte Guy de Rangon (s'il en fault croire du Bellay, car Guicciardin

dict que ce feut luy mesme), lors que le seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer; car il abandonna de si peu son fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement monsieur de l'Escut et sa trouppe, qui estoit approchee avecques luy, se trouva le plus foible, de façon qu'Alexandre Trivulce y feut tué, mais luy mesme feut contrainct, pour le plus seur, de suyvre le comte, et se iecter, sur sa foy, à l'abri des coups dans la ville.

Eumenes, en la ville de Nora, pressé par Antigonus, qui l'assiegeoit, de sortir pour luy parler, alleguant que c'estoit raison qu'il veinst devers luy, attendu qu'il estoit le plus grand et le plus fort ; aprez avoit faict cette noble response, « Ie n'estimeray iamais homme plus grand que moy, tant que i'auray mon espee en ma puissance, » n'y consentit, qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolemeus son propre nepveu en ostage, comme il demandoit.

Si est ce qu'encores en y a il qui se sont tres bien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant : tesmoing Henry de Vaux, chevalier champenois, lequel estant assiegé dans le chasteau de Commercy par les Anglois, Barthelemy de Bonnes, qui commandoit au siege, ayant par dehors faict sapper la pluspart du chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez soubs les ruynes, somma ledit Henry de sortir à parlementer pour son proufit, comme il feit luy quatriesme ; et son evidente ruyne luy ayant esté montree à l'œil, il s'en sentit singulierement obligé à l'ennemy ; à la discretion duquel aprez qu'il se feut rendu et sa trouppe, le feu estant mis à la mine, les estansons de bois venus à faillir, le chasteau feut emporté de fond en comble.

Ie me fie ayseement à la foy d'aultruy ; mais malayseement le feroy ie, lors que ie donnerois à iuger l'avoir plustost faict par desespoir et faulte de cœur, que par franchise et fiance de sa loyauté.

CHAPITRE VI

L'HEURE DES PARLEMENTS, DANGEREUSE

TOUTESFOIS ie veis dernierement en mon voysinage de Mussidan, que ceulx qui en feurent deslogez à force par nostre armee, et aultres de leur party, crioient, comme de trahison, de ce que pendant les entremises d'accord, et le traicté se continuant encores, on les avoit surprins et mis en pieces : chose qui eust eu à l'adventure apparence en aultre siecle. Mais, comme ie viens de dire, nos façons sont entierement esloingnees de ces reigles ; et ne se doibt attendre fiance des uns aux aultres, que le dernier sceau d'obligation n'y soit passé ; encores y a il lors assez à faire : et a tousiours esté conseil hazardeux de fier à la licence d'une armee victorieuse l'observation de la foy qu'on a donnee à une ville, qui vient de se rendre par doulce et favorable composition, et d'en laisser, sur la chaulde, l'entree libre aux soldats.

L. Aemilius Regillus, preteur romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocees à force, pour la singuliere prouesse des habitants à se bien deffendre, feit pache avec eulx de les recevoir pour amis du peuple romain, et d'y entrer comme en ville confederee, leur ostant toute crainte d'action hostile : mais y ayant quand et luy introduict son armee pour s'y faire veoir en

plus de pompe, il ne feut en sa puissance, quelque effort qu'il y employast, de tenir la bride à ses gents ; et veit devant ses yeulx fourrager bonne partie de la ville, les droicts de l'avarice et de la vengeance suppeditants ceulx de son auctorité et de la discipline militaire.

Cleomenes disoit que quelque mal qu'on peust faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la iustice, et non subiect à icelle, tant envers les dieux qu'envers les hommes; et ayant faict trefve avec les Argiens pour sept iours, la troisiesme nuict aprez il les alla charger touts endormis, et les desfeit, alleguant qu'en sa trefve il n'avoit pas esté parlé des nuicts ; mais les dieux vengerent cette perfide subtilité.

Pendant le parlement, et qu'ils musoient sur leurs seuretez, la ville de Casilinum feut saisie par surprinse; et cela pourtant au siecle et des plus iustes capitaines et de la plus parfaicte milice romaine : car il n'est pas dict qu'en temps et lieu il ne soit permis de nous prevaloir de la sottise de nos ennemis, comme nous faisons de leur lascheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables, au preiudice de la raison ; et icy fault la reigle, *neminem id agere, ut ex alterius prædetur inscitia*[1] : mais ie m'estonne de l'estendue que Xenophon leur donne, et par les propos, et par divers exploicts de son parfaict empereur ; aucteur de merveilleux poids en telles choses, comme grand capitaine, et philosophe des premiers disciples de Socrates ; et ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout et par tout.

Monsieur d'Aubigny assiegeant Capoue, et aprez y avoir faict une furieuse batterie, le seigneur

[1] Que personne ne doit chercher à faire son profit de la sottise d'autrui. Cic. *de Offic.* III, 17.

Fabrice Colonne, capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, et ses gents faisants plus molle garde, les nostres s'en emparerent et meirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire, à Yvoy, le seigneur Iulian Rommero ayant faict ce pas de clerc, de sortir pour parlementer avecques monsieur le connestable, trouva au retour sa place saisie. Mais à fin que nous ne nous en allions pas sans revenche, le marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où le duc Octavian Fregose commandoit soubs nostre protection, et l'accord entre eulx ayant esté poulsé si avant, qu'on le tenoit pour faict ; sur le point de la conclusion, les Espaignols s'estants coulés dedans, en userent comme en une victoire planiere. Et depuis, à Ligny en Barrois, où le comte de Brienne commandoit, l'empereur l'ayant assiegé en personne, et Bertheville, lieutenant dudict comte, estant sorty pour parlementer, pendant le parlement la ville se trouva saisie.

Fù il vincer sempremai laudabil cosa,
Vincasi o per fortuna, o per ingegno [1],

disent ils : mais le philosophe Chrysippus n'eust pas esté de cet advis ; et moy aussi peu : car il disoit que ceulx qui courent à l'envy doibvent bien employer toutes leurs forces à la vistesse, mais il ne leur est pourtant aulcunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester, ny de luy tendre la iambe pour le faire cheoir. Et plus genereusement encores ce grand Alexandre à Polypercon, qui luy suadoit de se servir de l'advantage que l'obscurité de la nuict

[1] Que la victoire soit due au hasard ou à l'habileté, elle est toujours glorieuse. ARIOSTO, cant. XV, v. 1.

luy donnoit pour assaillir Darius : « Point, dict il, ce n'est pas à moy de chercher des victoires desrobbees : *malo me fortunæ pœniteat, quam victoriæ pudeat*[1]. »

> Atque idem fugientem haud est dignatus Oroden
> Sternere, nec iacta cæcum dare cuspide vulnus :
> Obvius, adversoque occurrit, seque viro vir
> Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis[2].

CHAPITRE VII

QUE L'INTENTION IUGE NOS ACTIONS

LA mort, dict on, nous acquitte de toutes nos obligations. I'en sçay qui l'ont prins en diverse façon. Henry septiesme, roy d'Angleterre, feit composition avec dom Philippe, fils de l'empereur Maximilian, ou, pour le confronter plus honnorablement, pere de l'empereur Charles cinquiesme, que ledict Philippe remettroit entre ses mains le duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy et retiré au Païs Bas, moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie dudict duc : toutesfois, venant à mourir, il commanda par son testament à son fils, de le faire mourir soubdain aprez qu'il seroit decedé. Dernierement, en cette tragedie que le duc d'Albe nous feit veoir à Bruxelles ez comtes de Horne et d'Aiguemond, il y eut tout plein de choses remarquables ; et entre aultres, que le comte d'Aiguemond, soubs

[1] J'aime mieux avoir à me plaindre de la fortune, qu'à rougir de ma victoire. QUINTE-CURCE, IV, 13.

[2] Le fier Mézence ne daigne pas frapper Orode dans sa fuite, ni lancer un dard que l'œil de son ennemi ne puisse voir partir ; il le poursuit, l'atteint, l'attaque de front ; ennemi de la ruse, il veut vaincre par la seule valeur. VIRGILE, *Énéide*, X, 732.

la foy et asseurance duquel le comte de Horne s'estoit venu rendre au duc d'Albe, requit avec grande instance qu'on le feist mourir le premier, à fin que sa mort l'affranchist de l'obligation qu'il avoit audict comte de Horne. Il semble que la mort n'ayt point deschargé le premier de sa foy donnee, et que le second en estoit quitte, mesme sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces et de nos moyens ; à cette cause, parce que les effects et executions ne sont aulcunement en nostre puissance, et qu'il n'y a rien à bon escient en nostre puissance, que la volonté ; en celle là se fondent par necessité et s'establissent toutes les reigles du debvoir de l'homme : par ainsi le comte d'Aiguemond tenant son ame et volonté endebtee à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne feust pas en ses mains, estoit sans doubte absouls de son debvoir, quand il eust survescu le comte de Horne. Mais le roy d'Angleterre faillant à sa parole par son intention, ne se peult excuser pour avoir retardé iusques aprez sa mort l'execution de sa desloyauté ; non plus que le masson de Herodote, lequel ayant loyalement conservé durant sa vie le secret des thresors du roy d'Aegypte son maistre, mourant le descouvrit à ses enfants.

I'ay veu plusieurs de mon temps, convaincus par leur conscience retenir de l'aultruy, se disposer à y satisfaire par leur testament et aprez leur decez. Ils ne font rien qui vaille, ny de prendre terme à chose si pressante, ny de vouloir restablir une iniure avecques si peu de leur ressentiment et interest. Ils doibvent plus du leur ; et d'autant qu'ils payent plus poisamment et incommodeement, d'autant en est leur satisfaction plus iuste et meritoire : la penitence demande à charger. Ceulx

là font encores pis, qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers le proche, à leur derniere volonté, l'ayants cachee pendant la vie; et montrent avoir peu de soing du propre honneur, irritants l'offensé à l'encontre de leur memoire, et moins de leur conscience, n'ayants, pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur maltalent, et en estendants la vie oultre la leur. Iniques iuges, qui remettent à iuger alors qu'ils n'ont plus cognoissance de cause. Ie me garderay, si ie puis, que ma mort die chose que ma vie n'ayt premierement dict, et apertement.

CHAPITRE VIII

DE L'OYSIFVETÉ

COMME nous veoyons des terres oysifves, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que pour les tenir en office, il les fault assubiectir et employer à certaines semences pour nostre service; et comme nous veoyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas et pieces de chair informes, mais que pour faire une generation bonne et naturelle, il les fault embesongner d'une aultre semence : ainsin est il des esprits ; si on ne les occupe à certain subiect qui les bride et contraigne, ils se iectent desreglez, par cy par là, dans le vague champ des imaginations,

Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis
Sole repercussum, aut radiantis imagine lunæ,
Omnia pervolitat late loca ; iamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti [1] ;

[1] Ainsi, lorsque dans un vase d'airain une onde agitée réfléchit

et n'est folie ni resverie qu'ils ne produisent en cette agitation.

Velut ægri somnia, vanæ
Finguntur species [1].

L'ame qui n'a point de but estably, elle se perd : car, comme on dict, c'est n'estre en aulcun lieu, que d'estre par tout.

Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat [2].

Dernierement que ie me retiray chez moy, deliberé, autant que ie pourroy, ne me mesler d'aultre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie ; il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oysifveté s'entretenir soy mesme, et s'arrester et rasseoir en soy, ce que i'esperoy qu'il peust meshuy faire plus ayseement, devenu avecques le temps plus poisant et plus meur : mais ie treuve, comme

Variam semper dant otia mentem [3],

qu'au rebours, faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus de carriere à soy mesme qu'il n'en prenoit pour aultruy ; et m'enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les aultres, sans ordre et sans propos, que pour en contempler à mon ayse l'ineptie et l'estrangeté,

l'image du soleil ou les pâles rayons de Phébé, la lumière voltige incertaine, monte, descend, et frappe les lambris de ses mobiles reflets. VIRGILE, *Énéide*, VIII, 22.

[1] Se forgeant des chimères, qui ressemblent aux songes d'un malade. HORACE, *Art poétique*, v. 7.

[2] MARTIAL, I, VII, épig. 72. Montaigne a traduit ce vers avant de le citer.

[3] Dans l'oisiveté, l'esprit s'égare en mille pensées diverses. LUCAIN, IV, 704.

i'ay commencé de les mettre en roolle, esperant avecques le temps luy en faire honte à luy mesme.

CHAPITRE IX

DES MENTEURS

Il n'est homme à qui il siese si mal de se mesler de parler de memoire ; car ie n'en recognoy quasi trace en moy ; et ne pense qu'il y en ayt au monde une aultre si merveilleuse en defaillance. I'ay toutes mes aultres parties viles et communes ; mais en cette là, ie pense estre singulier et tres rare, et digne de gaigner nom et reputation. Oultre l'inconvenient naturel que i'en souffre (car certes, veu sa necessité, Platon a raison de la nommer une grande et puissante deesse, si en mon païs on veult dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de memoire ; et quand ie me plains du default de la mienne, ils me reprennent et mescroyent, comme si ie m'accusoy d'estre insensé : ils ne veoyent pas de chois entre memoire et entendement. C'est bien empirer mon marché ! Mais ils me font tort ; car il se veoid par experience, plustost au rebours, que les memoires excellentes se ioignent volontiers aux iugements debiles. Ils me font tort aussi en cecy, qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie, representent l'ingratitude ; on se prend de mon affection à ma memoire ; et d'un default naturel, on en faict un default de conscience : « Il a oublié, dict on, cette priere ou cette promesse : Il ne se souvient point de ses amis : Il ne s'est point souvenu de dire, ou faire,

ou taire cela, pour l'amour de moy. » Certes, ie puis ayseement oublier : mais de mettre à nonchaloir la charge que mon amy m'a donnee, ie ne le fois pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espece de malice, et de la malice autant ennemie de mon humeur !

Ie me console aulcunement : Premierement, sur ce, Que c'est un mal duquel principalement i'a y tiré la raison de corriger un mal pire, qui se feust facilement produict en moy, sçavoir est l'ambition ; car cette defaillance est insupportable à qui s'empestre des negociations du monde : Que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrez de nature, elle a volontiers fortifié d'aultres facultez en moy à mesure que cette cy s'est affoiblie ; et iroy facilement couchant et alanguissant mon esprit et mon iugement sur les traces d'aultruy, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions estrangieres m'estoient presentes par le benefice de la memoire : Que mon parler en est plus court ; car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celuy de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, i'eusse assourdy touts mes amis de babil, les subiects esveillants cette telle quelle faculté que i'ay de les manier et employer, eschauffants et attirants mes discours. C'est pitié : ie l'essaye par la preuve d'aulcuns de mes privez amis ; à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere leur narration, et la chargent de tant de vaines circonstances, que si le conte est bon, ils en estouffent la bonté ; s'il ne l'est pas, vous estes à mauldire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur iugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le coupper depuis qu'on est arrouté ; et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse

plus, qu'à faire un arrest rond et net. Entre les pertinents mesmes, i'en veoy qui veulent et ne se peuvent desfaire de leur course : ce pendant qu'ils cherchent le poinct de clorre le pas, ils s'en vont balivernant et traisnant comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Sur tout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passees demeure, et ont perdu la souvenance de leurs redictes : i'ay veu des recits bien plaisants devenir tres ennuyeux en la bouche d'un seigneur, chascun de l'assistance en ayant esté abbreuvé cent fois.

Secondement, qu'il me souvient moins des offenses receues, ainsi que disoit cet ancien : il me fauldroit un protocolle ; comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page, à touts les coups qu'il se mettoit à table, luy veinst rechanter par trois fois à l'aureille : « Sire, souvienne vous des Atheniens ; » d'aultre part, les lieux et les livres que ie reveoy, me rient tousiours d'une fresche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dict, que qui ne se sent point assez ferme de memoire, ne se doibt pas mesler d'estre menteur. Ie sçay bien que les grammairiens font difference entre dire mensonge, et mentir ; et disent que dire mensonge, c'est dire chose faulse, mais qu'on a prins pour vraye ; et que la definition du mot de mentir en latin, d'où nostre françois est party, porte autant comme aller contre sa conscience ; et que, par consequent, cela ne touche que ceulx qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels ie parle. Or ceulx icy, ou ils inventent marc et tout, ou ils desguisent et alterent un fond veritable. Lors qu'ils desguisent et changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est malaysé qu'ils ne se desferrent ; parce que la chose, comme elle est, s'estant logee la

premiere dans la memoire, et s'y estant empreinte par la voye de la cognoissance et de la science, il est malaysé qu'elle ne se represente à l'imagination, deslogeant la faulseté, qui n'y peult avoir le pied si ferme ny si rassis, et que les circonstances du premier apprentissage, se coulants à touts coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces rapportees faulses ou abbastardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire qui chocque leur faulseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mescompter. Toutesfois encores cecy, parce que c'est un corps vain et sans prinse, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien asseuree. Dequoy i'ay souvent veu l'experience, et plaisamment, aux despens de ceulx qui font profession de ne former aultrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils négocient, et qu'il plaist aux grands à qui ils parlent ; car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy et leur conscience, estant subiectes à plusieurs changements, il fault que leur parole se diversifie quand et quand : d'où il advient que de mesme chose ils disent tantost gris, tantost iaune, à tel homme d'une sorte, à tel d'une aultre; et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art ? oultre ce, qu'imprudemment ils se desferrent eulx mesmes si souvent ; car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgees en un mesme subiect ? I'ay veu plusieurs de mon temps envier la reputation de cette belle sorte de prudence; qui ne veoyent pas que si la reputation y est, l'effect n'y peult estre.

En verité le mentir est un mauldict vice. Nous

ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux aultres, que par la parole. Si nous en cognoissions l'horreur et le poids, nous le poursuyvrions à feu, plus iustement que d'aultres crimes. Ie treuve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfants des erreurs innocentes, tres mal à propos, et qu'on les tormente pour des actions temeraires qui n'ont ny impression ny suitte. La menterie seule, et un peu au dessoubs, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on debvroit à toute instance combattre la naissance et le progrez : elles croissent quand et eulx ; et depuis qu'on a donné ce fauls train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer : par où il advient que nous veoyens des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subiects et asservis. I'ay un bon garçon de tailleur à qui ie n'ouy iamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si, comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes ; car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur : mais le revers de la verité a cent mille figures et un champ indefiny. Les pythagoriens font le bien certain et finy, le mal infiny et incertain. Mille routes desvoyent du blanc ; une y va. Certes ie ne m'asseure pas que ie peusse venir à bout de moy, à guarantir un danger evident et extreme par une effrontee et solenne mensonge. Un ancien Pere dict, que nous sommes mieulx en la compaignie d'un chien cogneu, qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est incogneu. *Ut externus alieno non sit hominis vice*[1]. Et de combien est le langage fauls moins sociable que le silence !

[1] De sorte que deux hommes de différentes nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre. PLINE, *Nat. Hist.* VII, I.

Le roy François premier se vantoit d'avoir mis au rouet, par ce moyen, Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, homme tres fameux en science de parlerie. Cettuy cy avoit esté despesché pour excuser son maistre vers sa maiesté, d'un faict de grande consequence, qui estoit tel : Le roy, pour maintenir tousiours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernierement chassé, mesme au duché de Milan, avoit advisé d'y tenir prez du duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui feist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres ; d'autant que le duc, qui dependoit beaucoup plus de l'empereur (lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du roy de Danemarc, qui est à present douairiere de Lorraine), ne pouvoit descouvrir avoir aulcune practique et conference avecques nous, sans son grand interest. A cette commission se trouva propre un gentilhomme milanois, escuyer d'escurie chez le roy, nommé Merveille. Cettuy cy, despeché avecques lettres secrettes de creance et instructions d'ambassadeur, et avecques d'aultres lettres de recommendation envers le duc en faveur de ses affaires particulieres, pour le masque et la montre, feut si long temps auprez du duc, qu'il en veint quelque ressentiment à l'empereur, qui donna cause à ce qui s'ensuyvit aprez, comme nous pensons : ce feut que, soubs couleur de quelque meurtre, voylà le duc qui luy faict trencher la teste de belle nuict, et son procez faict en deux iours. Messire Francisque estant venu, prest d'une longue deduction contrefaicte de cette histoire (car le roy s'en estoit addressé, pour demander raison, à touts les princes de chrestienté et au duc

mesme), feut ouy aux affaires du matin ; et ayant estably pour le fondement de sa cause, et dressé à cette fin plusieurs belles apparences du faict : que son maistre n'avoit iamais prins nostre homme que pour gentilhomme privé et sien subiect, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoit iamais vescu là soubs aultre visage ; desadvouant mesme avoir sceu qu'il feust en estat de la maison du roy, ny cogneu de luy, tant s'en fault qu'il le prinst pour ambassadeur : le roy, à son tour, le pressant de diverses obiections et demandes, et le chargeant de toutes parts, l'accula enfin sur le poinct de l'execution faicte de nuict et comme à la desrobbee ; à quoy le pauvre homme embarrassé respondit, pour faire l'honneste, que pour le respect de sa maiesté, le duc eust été bien marry que telle execution se feust faicte de iour. Chascun peult penser comme il feut relevé, s'estant si lourdement couppé, à l'endroict d'un tel nez que celuy du roy François.

Le pape Iule second ayant envoyé un ambassadeur vers le roy d'Angleterre, pour l'animer contre le roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le roy d'Angleterre s'estant arresté en sa response aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il fauldroit pour combattre un roy si puissant, et en alleguant quelques raisons ; l'ambassadeur repliqua mal à propos qu'il les avoit aussi considerees de sa part, et les avoit bien dictes au pape. De cette parole, si esloingnee de sa proposition, qui estoit de le poulser incontinent à la guerre, le roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particuliere, pendoit du costé de France ; et en ayant adverty son maistre, ses biens feurent

confisquez, et ne teint à gueres qu'il n'en perdist la vie.

CHAPITRE X

DU PARLER PROMPT, OU TARDIF

Onc ne feurent à touts toutes graces donnees :

aussi veoyons nous qu'au don d'eloquence, les uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on dict, le boutehors si aysé, qu'à chasque bout de champ ils sont prests ; les aultres, plus tardifs, ne parlent iamais rien qu'elaboré et premedité.

Comme on donne des reigles aux dames, de prendre les ieux et les exercices du corps, selon l'advantage de ce qu'elles ont le plus beau ; si i'avois à conseiller de mesme en ces deux divers advantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle que les prescheurs et les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieulx prescheur, ce me semble, et l'aultre mieulx advocat : parce que la charge de cettuy là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer ; et puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suitte sans interruption : là où les commoditez de l'advocat le pressent à toute heure de se mettre en lice ; et les responses improuveues de sa partie adverse le reiectent de son bransle, où il luy fault sur le champ prendre nouveau party. Si est ce qu'à l'entrevue du pape Clement et du roy François à Marseille, il adveint, tout au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au pape, et l'ayant de longue main

pourpensee, voire, à ce qu'on dict, apportee de Paris toute preste ; le iour mesme qu'elle debvoit estre prononcee, le pape se craignant qu'on luy teinst propos qui peust offenser les ambassadeurs des aultres princes qui estoient autour de luy, manda au roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps et au lieu, mais, de fortune, tout aultre que celuy sur lequel monsieur Poyet s'estoit travaillé ; de façon que sa harangue demeuroit inutile, et luy en falloit promptement refaire une aultre : mais s'en sentant incapable, il fallut que monsieur le cardinal du Bellay en prinst la charge. La part de l'advocat est plus difficile que celle du prescheur ; et nous trouvons pourtant, ce m'est advis, plus de passables advocats que prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit, d'avoir son operation prompte et soubdaine ; et plus le propre du iugement, de l'avoir lente et posee. Mais celuy qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer, et celuy aussi à qui le loisir ne donne advantage de mieulx dire, sont en pareil degré d'estrangeté.

On recite de Severus Cassius, qu'il disoit mieulx sans y avoir pensé ; qu'il debvoit plus à la fortune qu'à sa diligence ; qu'il luy venoit à proufit d'estre troublé en parlant ; et que ses adversaires craignoient de le picquer, de peur que la cholere ne luy feist redoubler son eloquence. Ie cognoy par experience cette condition de nature, qui ne peult soustenir une vehemente premeditation et laborieuse : si elle ne va gayement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aulcuns ouvrages, qu'ils puent à l'huyle et à la lampe, pour certaine aspreté et rudesse que le travail imprime en ceulx où il a grande part. Mais oultre cela, la

solicitude de bien faire, et cette contention de l'ame trop bandee et trop tendue à son entreprinse, la rompt et l'empesche ; ainsi qu'il advient à l'eau qui, par force de se presser, de sa violence et abondance ne peult trouver issue en un goulet ouvert. En cette condition de nature dequoy ie parle, il y a quand et quand aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlee et picquee par ces passions fortes, comme la cholere de Cassius (car ce mouvement seroit trop aspre), elle veult estre non pas secouee, mais solicitee ; elle veult estre eschauffee et resveillee par les occasions estrangieres, presentes, et fortuites : si elle va toute seule, elle ne faict que traisner et languir ; l'agitation est sa vie et sa grace. Ie ne me tiens pas bien en ma possession et disposition : le hazard y a plus de droict que moy ; l'occasion, la compaignie, le bransle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit, que ie n'y treuve lors que ie le sonde et employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieulx que les escripts, s'il y peult avoir chois où il n'y a point de prix. Cecy m'advient aussi, qui ie ne me trouve pas où ie me cherche ; et me treuve plus par rencontre, que par inquisition de mon iugement. I'auray eslancé quelque subtibilité en escrivant (i'entens bien, mornee pour un aultre, affilee pour moy : laissons toutes ces honnestetez ; cela se dict par chascun selon sa force) : ie l'ay si bien perdue, que ie ne sçay ce que i'ay voulu dire ; et l'a l'estrangier descouverte par fois avant moy. Si ie portoy le rasoir par tout où cela m'advient, ie me desferoy tout. Le rencontre m'en offrira le iour quelque aultre fois, plus apparent que celuy du midy, et me fera estonner de ma hesitation.

CHAPITRE XI

DES PROGNOSTICATIONS

QUANT aux oracles, il est certain que bonne piece avant la venue de Iesus Christ, ils avoient commencé à perdre leur credit ; car nous veoyons que Cicero se met en peine de trouver la cause de leur defaillance ; et ces mots sont à luy : *Cur isto modo iam oracula Delphis non eduntur, non modo nostra ætate, sed iamdiu, ut nihil possit esse contemptius*[1] ? Mais quant aux aultres prognosticques qui se tiroient de l'anatomie des bestes aux sacrifices, ausquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux, *Aves quasdam... rerum augurandarum causa natas esse putamus*[2], des fouldres, du tournoyement des rivieres, *Multa cernunt aruspices, multa augures provident, multa oraculis declarantur, multa vaticinationibus, multa somniis, multa portentis*[3], et aultres sur lesquels l'antiquité appuyoit la pluspart des entreprinses tant publicques que privees, nostre religion les a abolies. Et encores qu'il reste entre nous quelques moyens de divination ez astres, ez esprits, ez figures du corps, ez songes, et ailleurs ; notable exemple de la forcenee curiosité de nostre nature, s'amusant à preoccuper les

[1] D'où vient que de nos jours, et même depuis longtemps, on ne rend plus de tels oracles ? d'où vient que le trépied de Delphes est si méprisé ? Cic. *de Divinat.* II, 57.

[2] Nous croyons qu'il est des oiseaux qui naissent exprès pour servir à l'art des augures. Cic. *de Nat. deor.* II, 64.

[3] Les aruspices voient quantité de choses ; les augures en prévoient aussi un grand nombre ; plusieurs événements sont annoncés par les oracles, et plusieurs par les devins, par les songes, par les prodiges. Id. *ibid.* c. 65.

choses futures, comme si elle n'avoit pas assez à faire à digerer les presentes,

> Cur hanc tibi, rector Olympi,
> Sollicitis visum mortalibus addere curam,
> Noscant venturas ut dira per omina clades ?
> . . . .
> Sit subitum, quodcumque paras ; sit cæca futuri
> Mens hominum fati ; liceat sperare timenti [1] :

Ne utile quidem est scire, quid futurum sit ; miserum est enim, nihil proficientem angi [2] *:* si est ce qu'elle est de beaucoup moindre auctorité. Voilà pourquoy l'exemple de François, marquis de Sallusses, m'a semblé remarquable : car lieutenant du roy François en son armee delà les monts, infiniment favorisé de nostre court, et obligé au roy du marquisat mesme qui avoit esté confisqué de son frere ; au reste ne se presentant occasion de le faire, son affection mesme y contredisant, se laissa si fort espouvanter, comme il a esté adveré, aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de touts costez à l'advantage de l'empereur Charles cinquiesme, et à nostre desadvantage (mesme en Italie, où ces folles propheties avoient trouvé tant de place, qu'à Rome il feut baillé grande somme d'argent au change pour cette opinion de nostre ruyne), qu'aprez s'estre souvent condolu à ses privez des maulx qu'il veoyoit inevitablement preparez à la couronne de France et aux amis qu'il y avoit, se revolta et changea de party ; à son

[1] Pourquoi, souverain maître des dieux, avoir ajouté aux malheurs des humains cette triste inquiétude ? pourquoi leur faire connaître, par d'affreux présages, leurs désastres à venir ?... Fais que nos maux arrivent soudain, que l'avenir soit inconnu à l'homme, et qu'il puisse du moins espérer en tremblant ! LUCAIN, II, 4, 14.

[2] On ne gagne rien à savoir ce qui doit nécessairement arriver ; car c'est une misère de se tourmenter en vain. CIC. *de Nat. deor.* III, 6.

grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combattu de diverses passions : car ayant et villes et forces en sa main, l'armee ennemie soubs Antoine de Leve à trois pas de luy, et nous sans souspeçons de son faict, il estoit en luy de faire pis qu'il ne feit ; car pour sa trahison nous ne perdismes ny homme ny ville que Fossan, encores aprez l'avoir long temps contestee.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus ;
Ridetque, si mortalis ultra
Fas trepidat,
. . . . Ille potens sui,
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse ; Vixi ; cras vel atra
Nube polum pater occupato,
Vel sole puro [1].
Lætus in præsens animus, quod ultra est,
Oderit curare [2].

Et ceulx qui croyent ce mot, au contraire, le croyent à tort : *Ista sic reciprocantur, ut et si divinatio sit, dii sint ; et si dii sint, sit divinatio* [3]. Beaucoup plus sagement Pacuvius,

Nam istis, qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno iecore sapiunt, quam ex suo,
Magis audiendum, quam auscultandum censeo [4].

---

[1] C'est par prudence que les dieux couvrent d'une nuit épaisse les événements de l'avenir ; ils se rient d'un mortel qui porte ses inquiétudes plus loin qu'il ne doit... Celui-là est maître de lui-même, celui-là est heureux qui peut dire chaque jour : J'ai vécu ; que demain Jupiter obscurcisse l'air de tristes nuages, ou nous donne un jour serein. Hor. *Od.* III, 29, 29 et suiv.

[2] Un esprit satisfait du présent se gardera bien de s'inquiéter de l'avenir. Id. *ibid.* II, 16, 25.

[3] Voici leur argument : S'il y a une divination, il y a des dieux ; et s'il y a des dieux, il y a une divination. Cic. *de Divin.* I, 6.

[4] Quant à ceux qui entendent le langage des oiseaux, et qui consultent le foie d'un animal plutôt que leur propre raison, je pense qu'il vaut mieux les écouter que les croire. Pacuvius *apud* Cic. *de Divin.* I, 57.

Ce tant celebre art de deviner des Toscans nasquit ainsin : Un laboureur, perceant de son coultre profondement la terre, en veit sourdre Tages, demi dieu, d'un visage enfantin, mais de senile prudence ; chascun y accourut, et feurent ses paroles et sa science recueillies et conservees à plusieurs siecles, contenants les principes et moyens de cet art : naissance conforme à son progrez. I'aimeroy bien mieulx reigler mes affaires par le sort des dez que par ces songes. Et de vray, en toutes republiques on a tousiours laissé bonne part d'auctorité au sort. Platon, en la police qu'il forge à discretion, luy attribue la decision de plusieurs effects d'importance, et veult, entre aultres choses, que les mariages se facent par sort entre les bons : et donne si grand poids à cette election fortuite, que les enfants qui en naissent, il ordonne qu'ils soyent nourris au païs ; ceulx qui naissent des mauvais, en soyent mis hors : toutesfois si quelqu'un de ces bannis venoit, par cas d'adventure, à montrer en croissant quelque bonne esperance de soy, qu'on le puisse rappeler ; et exiler aussi celuy d'entre les retenus qui montrera peu d'esperance de son adolescence.

I'en veoy qui estudient et glosent leurs almanacs, et nous en alleguent l'auctorité aux choses qui se passent. A tant dire, il fault qu'ils dient et la verité et le mensonge : *quis est enim, qui totum diem iaculans non aliquando collineet*[1] *?* Ie ne les estime de rien mieulx, pour les veoir tumber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude, s'il y avoit reigle et verité à mentir tousiours : ioinct que personne ne tient registre de leurs mescomptes, d'autant qu'ils sont ordinaires et infinis ; et faict

[1] Si l'on tire tout le jour, il faut bien que l'on touche quelquefois le but. Cic. *de Divinat.* II, 59.

on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroyables, et prodigieuses. Ainsi respondit Diagoras, qui feut surnommé l'Athee, estant en la Samothrace, à celuy qui, en luy montrant au temple force vœux et tableaux de ceulx qui avoient eschappé le nauffrage, luy dict : « Eh bien ! vous qui pensez que les dieux mettent à nonchaloir les choses humaines, que dictes vous de tant d'hommes sauvez par leur grâce ? — Il se faict ainsi, respondit il ; ceulx là ne sont pas peincts qui sont demourez noyez, en bien plus grand nombre. »

Cicero dict que le seul Xenophanes colophonien, entre touts les philosophes qui ont advoué les dieux, a essayé de desraciner toute sorte de divination. D'autant est il moins de merveille si nous avons veu, par fois à leur dommage, aulcunes de nos ames principesques s'arrester à ces vanitez. Ie vouldroy bien avoir recogneu de mes yeulx ces deux merveilles, du livre de Ioachim, abbé calabrois, qui predisoit touts les papes futurs, leurs noms et formes ; et celuy de Leon l'empereur, qui predisoit les empereurs et patriarches de Grece. Cecy ay ie recogneu de mes yeulx, qu'ez confusions publicques, les hommes, estonnez de leur fortune, se vont reiectant, comme à toute superstition, à rechercher au ciel les causes et menaces anciennes de leur malheur ; et y sont si estrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aigus et oisifs, ceulx qui sont duicts à cette subtilité de les replier et desnouer, seroient en touts escripts capables de trouver tout ce qu'ils y demandent : mais sur tout leur preste beau ieu le parler obscur, ambigu et fantastique du iargon prophetique, auquel leurs auteurs ne donnent aulcun sens clair, à fin que la

posterité y en puisse appliquer de tels qu'il luy plaira.

Le daimon de Socrates estoit à l'adventure certaine impulsion de volonté, qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours : en une ame bien espuree, comme la sienne, et preparee par continu exercice de sagesse et de vertu, il est vraysemblable que ces inclinations, quoy que temeraires et indigestes, estoient tousiours importantes et dignes d'estre suyvies. Chascun sent en soy quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente, et fortuite : c'est à moy de leur donner quelque auctorité, qui en donne si peu à nostre prudence ; et en ay eu de pareillement foibles en raison, et violentes en persuasion, ou en dissuasion, qui estoient plus ordinaires à Socrates, ausquelles ie me suis laissé emporter si utilement et heureusement qu'elles pourroient estre iugees tenir quelque chose d'inspiration divine.

CHAPITRE XII

DE LA CONSTANCE

La loy de la resolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous debvions couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maulx et inconvenients qui nous menacent ; ny par consequent ne deffend d'avoir peur qu'ils nous surprennent : au rebours, touts moyens honnestes de se guarantir des maulx, sont non seulement permis, mais louables ; et le ieu de la constance se ioue principalement à porter de pied ferme les inconvenients où il n'y a point de remede. De manière qu'il n'y a

souplesse de corps ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous guarantir du coup qu'on nous rue.

Plusieurs nations tres belliqueuses se servoient, en leurs faicts d'armes, de la fuitte, pour advantage principal, et montroient le dos à l'ennemy plus dangereusement que leur visage : les Turcs en retiennent quelque chose ; et Socrates, en Platon, se mocque de Laches, qui avoit definy la fortitude, « se tenir ferme en son reng contre les ennemis. » Quoy, feit il, seroit ce doncques lascheté de les battre en leur faisant place ? et luy allegue Homere, qui loue en Aeneas la science de fuyr. Et parce que Laches se radvisant advoue cet usage aux Scythes et enfin generalement à touts gents de cheval, il luy allegue encores l'exemple des gents de pied lacedemoniens, nation sur toutes duicte à combattre de pied ferme, qui, en la iournee de Platees, ne pouvant ouvrir la phalange persienne, s'adviserent de s'escarter et sier arriere ; pour, par l'opinion de leur fuitte, faire rompre et dissouldre cette masse, en les poursuyvant ; par où ils se donnerent la victoire.

Touchant les Scythes, on dict d'eux, quand Darius alla pour les subiuguer, qu'il manda à leur roy force reproches, pour le veoir tousiours reculant devant luy, et gauchissant la meslee. A quoy Indathyrses, car ainsi se nommoit il, feit response : « Que ce n'estoit pour avoir peur de luy ny d'homme vivant ; mais que c'estoit la façon de marcher de sa nation, n'ayant ny terre cultivee, ny ville, ny maison à deffendre, et à craindre que l'ennemy en peust faire proufit : mais s'il avoit si grand'faim d'y mordre, qu'il approchast pour veoir le lieu de leurs anciennes sepultures, et que là il trouveroit à qui parler tout son saoul. »

Toutesfois aux canonades, depuis qu'on leur est planté en butte, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est messeant de s'esbranler pour la menace du coup ; d'autant que, par sa violence et vistesse, nous le tenons inevitable ; et en y a maint un qui pour avoir haulsé la main, ou baissé la teste, en a pour le moins apresté à rire à ses compaignons. Si est ce qu'au voyage que l'empereur Charles cinquiesme feit contre nous en Provence, le marquis de Guast estant allé recognoistre la ville d'Arles, et s'estant iecté hors du couvert d'un moulin à vent à la faveur duquel il s'estoit approché, feut apperceu par les seigneurs de Bonneval et seneschal d'Agenois, qui se pourmenoient sus le theatre aux arenes : lesquels l'ayant montré au sieur de Villiers, commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une couleuvrine, que sans ce que ledict marquis veoyant mettre le feu, se lancea à quartier, il feut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de mesme quelques annees auparavant, Laurent de Medicis, duc d'Urbin, pere de la royne mere du roy, assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, veoyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la cane ; car aultrement le coup, qui ne luy rasa que le desuss de la teste, luy donnoit sans doubte dans l'estomach. Pour en dire le vray, ie ne croy pas que ces mouvements se feissent avecques discours ; car quel iugement pouvez vous faire de la mire haulte ou basse en chose si soubdaine ? et est bien plus aysé à croire que la fortune favorisa leur frayeur ; et que ce seroit moyen une aultre fois aussi bien pour se iecter dans le coup que pour l'eviter. Ie ne me puis deffendre, si le bruit esclatant d'une arquebusade vient à me frapper les aureilles à l'improuveu, en lieu où ie ne le

deusse pas attendre, que ie n'en tressaille : ce que i'ay veu encores advenir à d'aultres qui valent mieulx que moy.

Ny n'entendent les stoïciens que l'ame de leur sage puisse resister aux premieres visions et fantasies qui luy surviennent ; ains, comme à une subiection naturelle, consentent qu'il cede au grand bruit du ciel ou d'une ruyne, pour exemple, iusques à la pasleur et contraction, ainsin aux aultres passions, pourveu que son opinion demeure sauve et entiere, et que l'assiette de son discours n'en souffre atteinte ny alteration quelconque, et qu'il ne preste nul consentement à son effroy et souffrance. De celuy qui n'est pas sage, il en va de mesme en la premiere partie ; mais tout aultrement en la seconde : car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle, ains va penetrant iusques au siege de sa raison, l'infectant et la corrompant ; il iuge selon icelles, et s'y conforme. Veoyez bien disertement et plainement l'estat du sage stoïque :

Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes [1].

Le sage peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

CHAPITRE XIII

CERIMONIE DE L'ENTREVEUE DES ROYS

IL n'est subiect si vain qui ne merite un reng en cette rapsodie. A nos reigles communes, ce seroit

[1] Il pleure, mais son cœur demeure inébranlable.
VIRG. *Énéid.* IV, 449, trad. de Delille.

une notable discourtoisie, et à l'endroict d'un pareil, et plus à l'endroict d'un grand, de faillir à vous trouver chez vous quand il vous auroit adverty d'y debvoir venir; voire, adioustoit la royne de Navarre Marguerite à ce propos, que c'estoit incivilité a un gentilhomme de partir de sa maison, comme il se faict le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu'il soit; et qu'il est plus respectueux et civil de l'attendre pour le recevoir, ne feust que de peur de faillir sa route; et qu'il suffit de l'accompaigner à son partement. Pour moy i'oublie souvent l'un et l'aultre de ces vains offices; comme ie retranche en ma maison autant que ie puis de la cerimonie. Quelqu'un s'en offense, qu'y feroy ie? Il vault mieulx que ie l'offense pour une fois, que moy touts les iours; ce seroit une subiection continuelle. A quoy faire fuit on la servitude des courts, si on l'entraisne iusques en sa taniere? C'est aussi une reigle commune en toutes assemblees, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieulx deu aux plus apparents de se faire attendre.

Toutesfois, à l'entreveue qui se dressa du pape Clement et du roy François à Marseille, le roy y ayant ordonné les apprests necessaires, s'esloingna de la ville, et donna loisir au pape de deux ou trois iours pour son entree et refreschissement, avant qu'il le veinst trouver. Et de mesme, à l'entree aussi du pape et de l'empereur à Bouloigne, l'empereur donna moyen au pape d'y estre le premier, et y surveint aprez luy. C'est, disent ils, une cerimonie ordinaire aux abouchements de tels princes, que le plus grand soit avant les aultres au lieu assigné, voire avant celuy chez qui se faict l'assemblee; et le prennent de ce biais, que c'est à

fin que cette apparence tesmoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, et le recherchent, non pas luy eulx.

Non seulement chasque païs, mais chasque cité, et chasque vacation, a sa civilité particuliere. I'y ay esté assez soigneusement dressé en mon enfance, et ay vescu en assez bonne conpaignie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre françoise, et en tiendrois eschole. I'ayme à les ensuyvre, mais non pas si couardement que ma vie en demeure contraincte : elles ont quelques formes penibles, lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion, non par erreur, on n'en a pas moins de grace. I'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie.

C'est au demourant une tres utile science que la science de l'entregent. Elle est, comme la grace et la beaulté, conciliatrice des premiers abords de la societé et familiarité ; et par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'aultruy, et à exploicter et produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant et communicable.

CHAPITRE XIV

ON EST PUNY POUR S'OPINIASTRER A UNE PLACE SANS RAISON

LA vaillance a ses limites, comme les aultres vertus ; lesquels franchis, on se treuve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peult rendre à la temerité, obstination et folie, qui n'en sçait bien les bornes, malaysees en verité à choisir sur leurs confins. De cette consideration est nee la

coustume que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceulx qui s'opiniastrent à deffendre une place qui par les reigles militaires ne peult estre soustenue. Aultrement, soubs l'esperance de l'impunité, il n'y auroit poullier qui n'arrestast une armee.

Monsieur le connestable de Montmorency, au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin, et se loger aux fauxbourgs Sainct Antoine, estant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra iusques à se faire battre, feit pendre tout ce qui estoit dedans; et encores depuis, accompaignant monsieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant prins par force le chasteau de Villane, et tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, hormis le capitaine et l'enseigne, il les feit pendre et estrangler pour cette mesme raison : comme feit aussi le capitaine Martin du Bellay, lors gouverneur de Turin en cette mesme contree, le capitaine de Sainct Bony, le reste de ses gents ayant esté massacré à la prinse de la place.

Mais d'autant que le iugement de la valeur et foiblesse du lieu se prend par l'estimation et contrepoids des forces qui l'assaillent (car tel s'opiniastreroit iustement contre deux couleuvrines, qui feroit l'enragé d'attendre trente canons), où se met encores en compte la grandeur du prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on luy doibt; il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé là : et en advient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eulx et de leurs moyens, que ne leur semblant raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste, ils passent le coulteau par tout où ils treuvent resistance, autant que fortune leur dure; comme il se veoid par les

formes de sommation et desfi que les princes d'Orient, et leurs successeurs qui sont encores, ont en usage, fiere, haultaine et pleine d'un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugalois escornerent les Indes, ils trouverent des estats avecques cette loy universelle et inviolable, que tout ennemy vaincu par le roy en presence, ou par son lieutenant, est hors de composition de rançon et de mercy.

Ainsi sur tout il se fault garder, qui peult, de tumber entre les mains d'un iuge ennemy, victorieux et armé.

CHAPITRE XV

DE LA PUNITION DE LA COUARDISE

I'OUY aultrefois tenir à un prince et tres grand capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat ne pouvoit estre condemné à mort ; luy estant à table faict recit du procez du seigneur de Vervins, qui feut condemné à mort pour avoir rendu Bouloigne. A la verité, c'est raison qu'on face grande difference entre les faultes qui viennent de nostre foiblesse, et celles qui viennent de nostre malice : car en celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les reigles de la raison que nature a empreintes en nous ; et en celles là, il semble que nous puissions appeller à guarant cette mesme nature, pour nous avoir laissez en telle imperfection et defaillance. De maniere que prou de gents out pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous que de ce que nous faisons contre nostre conscience : et sur cette reigle est en partie fondee l'opinion de ceulx qui condemment les punitions capitales aux

heretiques et mescreants, et celle qui establit qu'un advocat et un iuge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

Mais quant à la couardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte et ignominie : et tient on que cette reigle a esté premierement mise en usage par le legislateur Charondas ; et qu'avant luy les loix de Grece punissoient de mort ceulx qui s'en estoient fuys d'une battaille : au lieu qu'il ordonna seulement qu'ils feussent par trois iours assis emmy la place publicque, vestus de robbe de femme ; esperant encores s'en pouvoir servir, leur ayant faict revenir la courage par cette honte. *Suffundere malis hominis sanguinem, quam effundere*[1]. Il semble aussi que les loix romaines punissoient anciennement de mort ceulx qui avoient fuy : car Ammianus Marcellinus dict que l'empereur Iulien condemna dix de ses soldats, qui avoient tourné le dos en une charge contre les Parthes, à estre degradez, et aprez à souffrir mort, suyvant, dict il, les loix anciennes. Toutesfois ailleurs, pour une pareille faulte, il en condemna d'aultres seulement à se tenir parmy les prisonniers soubs l'enseigne du bagage. L'aspre chastiement du peuple romain contre les soldats eschappez de Cannes, et en cette mesme guerre, contre ceulx qui accompaignerent Cn. Fulvius en sa desfaicte, ne veint pas à la mort. Si est il à craindre que la honte les desespere, et les rende non froids amis seulement, mais ennemis.

Du temps de nos peres, le seigneur de Franget, iadis lieutenant de la compaignie de monsieur le mareschal de Chastillon, ayant, par monsieur le

[1] Songez plutôt à faire rougir le coupable qu'à répandre son sang. TERTULLIEN, *Apologétique*, pag. 583, éd. de Paris, 1566.

mareschal de Chabannes, esté mis gouverneur de Fontarabie au lieu de monsieur du Lude, et l'ayant rendue aux Espaignols, fut condemné à estre degradé de noblesse, et tant luy que sa posterité declaré roturier, taillable, et incapable de porter armes : et feut cette rude sentence executee à Lyon. Depuis, souffrirent pareille punition touts les gentilshommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le comte de Nansau y entra, et aultres encores depuis. Toutesfois quand il y auroit une si grossiere et apparente ou ignorance ou couardise, qu'elle surpassast toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté et de malice, et de la chastier pour telle.

CHAPITRE XVI

UN TRAICT DE QUELQUES AMBASSADEURS

I'OBSERVE en mes voyages cette practique, pour apprendre tousiours quelque chose par la communication d'aultruy (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre), de ramener tousiours ceulx avecques qui ie confere, aux propos des choses qu'ils sçavent le mieulx ;

> Basti al nocchiero ragionar de' venti,
> Al bifolco dei tori ; e le sue piaghe
> Conti 'l guerrier, conti 'l pastor gli armenti[1] ;

---

[1] Que le pilote se content de parler des vents, le laboureur de ses taureaux, le guerrier de ses blessures, et le berger de ses troupeaux. *Traduction italienne de Properce*, II, 1, 43. Voici le texte latin :

> Navita de ventis, de tauris narrat arator ;
> Enumerat miles vulnera, pastor oves.

car il advient le plus souvent, au contraire, que chascun choisit plustost à discourir du mestier d'un aultre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : tesmoing le reproche qu'Archidamus feit à Periander, qu'il quittoit la gloire de bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte. Veoyez combien Cesar se desploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts et engins ; et combien, au prix, il va se serrant où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance, et conduicte de sa milice : ses exploicts le verifient assez capitaine excellent ; il se veult faire cognoistre excellent enginieur : qualité aulcunement estrangiere. Le vieil Dionysius estoit tres grand chef de guerre, comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommendation de soy par la poësie ; et si n'y sçavoit gueres. Un homme de vacation iuridique, mené ces iours passez veoir une estude fournie de toutes sortes de livres de son mestier et de tout aultre mestier, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir ; mais il s'arresta à gloser rudement et magistralement une barricade logee sur la vis de l'estude, que cent capitaines et soldats recognoissent touts les iours sans remarque et sans offense.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus [1].

Par ce train vous ne faictes iamais rien qui vaille. Ainsin il fault travailler de reiecter tousiours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chascun à son gibbier.

Et à ce propos, à la lecture des histoires, qui est

[1] Le bœuf pesant voudrait porter la selle, et le cheval tirer la charrue. HORACE, *Epist.* I, 14, 43.

le subiect de toutes gents, i'ay accoustumé de considerer qui en sont les escrivains : si ce sont personnes qui ne facent aultre profession que de lettres, i'en apprends principalement le style et le langage ; si ce sont medecins, ie les croy plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé et complexion des princes, des bleceures et maladies ; si iurisconsultes, il en fault prendre les controverses des droicts, les loix, l'establissement des polices, et choses pareilles ; si theologiens, les affaires de l'église, censures ecclesiastiques, dispenses et mariages ; si courtisans, les mœurs et les cerimonies ; si gents de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement les deductions des exploicts où ils se sont trouvez en personne ; si ambassadeurs, les menees, intelligences, et practiques, et manière de les conduire.

A cette cause, ce que i'eusse passé à un aultre sans m'y arrester, ie l'ay poisé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey, tres entendu en telles choses : c'est qu'aprez avoir conté ces belles remontrances de l'empereur Charles cinquiesme, faictes au consistoire à Rome, presents l'evesque de Mascon et le seigneur du Velly, nos ambassadeurs, où il avoit meslé plusieurs paroles oultrageuses contre nous, et entre aultres, que si ses capitaines et soldats n'estoient d'aultre fidelité et suffisance en l'art militaire, que ceulx du roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la chorde au col pour luy aller demander misericorde (et de cecy il semble qu'il en creust quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie, depuis, il luy adveint de redire ces mesmes mots) ; aussi qu'il desfia le roy de le combattre en chemise, avecques l'espee et le poiguard, dans un batteau : ledict seigneur de Langey, suyvant son histoire, adiouste que lesdicts ambas-

sadeurs faisants une despesche au roy de ces choses, luy en dissimulerent la plus grande partie, mesme luy celerent les deux articles precedents. Or i'ay trouvé bien estrange qu'il feust en la puissance d'un ambassadeur de dispenser sur les advertissements qu'il doibt faire à son maistre, mesme de telle consequence, venants de telle personne, et dicts en si grand'assemblée : et m'eust semblé l'office du serviteur estre de fidelement representer les choses en leur entier, comme elles sont advenues, à fin que la liberté d'ordonner, iuger et choisir, demeurast au maistre ; car de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la preigne aultrement qu'il ne doibt, et que cela ne le poulse à quelque mauvais party, et ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la receoit ; au curateur et maistre d'eschole, non à celuy qui se doibt penser inferieur, non en auctorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoy qu'il en soit, ie ne vouldroy pas estre servy de cette façon en mon petit faict.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement, soubs quelque pretexte, et usurpons sur la maistrise ; chascun aspire si naturellement à la liberté et auctorité, qu'au superieur nulle utilité ne doibt estre si chere, venant de ceulx qui le servent, comme luy doibt estre chere leur simple et naïfve obeïssance. On corrompt l'office du commander, quand on y obeït par discretion, non par subiection. Et P. Crassus, celuy que les Romains estimerent cinq fois heureux, lors qu'il estoit en Asie consul, ayant mandé à un enginieur grec de luy faire mener le plus grand des deux masts de navire qu'il avoit veus à Athenes, pour quelque engin de batterie qu'il en vouloit faire ;

cettuy cy, soubs tiltre de sa science, se donna loy de choisir aultrement, et mena le plus petit, et selon la raison de son art, le plus commode. Crassus ayant patiemment ouy ses raisons, luy feit tres bien donner le fouet, estimant l'interest de la discipline plus que l'interest de l'ouvrage.

D'aultre part pourtant, on pourroit aussi considerer que cette obeïssance si contraincte n'appartient qu'aux commandements precis et prefix. Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties depend souverainement de leur disposition : ils n'executent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maistre. I'ay veu, en mon temps, des personnes de commandement reprins d'avoir plustost obeï aux paroles des lettres du roy, qu'à l'occasion des affaires qui estoient prez d'eulx. Les hommes d'entendement accusent encores auiourd'hui l'usage des roys de Perse, de tailler les morceaux si courts à leurs agents et lieutenants, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance ; ce delay, en une si longue estendue de domination, ayant souvent apporté des notables dommages à leurs affaires. Et Crassus escrivant à un homme du mestier, et luy donnant advis de l'usage auquel il destinoit ce mast, sembloit il pas entrer en conference de sa deliberation, et le convier à interposer son decret ?

CHAPITRE XVII

DE LA PEUR

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit [1].

Ie ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent) et ne sçay gueres par quels ressorts la peur agit en nous ; mais tant y a que c'est une estrange passion ; et disent les medecins qu'il n'en est aulcune qui emporte plustost nostre iugement hors de sa deue assiette. De vray, i'ay veu beaucoup de gents devenus insensez de peur, et au plus rassis il est certain, pendant que son accez dure, qu'elle engendre de terribles esblouïssements. Ie laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeuls sortis du tumbeau enveloppez en leur suaire, tantost des loups garous, des lutins et des chimeres ; mais parmy les soldats mesmes, où elle debvroit trouver moins de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets ? des roseaux et des cannes, en gentsdarmes et lanciers ? nos amis, en nos ennemis ? et la croix blanche, à la rouge ? Lors que monsieur de Bourbon print Rome, un port'enseigne, qui estoit à la garde du bourg Sainct Pierre, feut saisi de tel effroy à la premiere alarme, que par le trou d'une ruyne, il se iecta, l'enseigne au poing, hors la ville, droict aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville ; et à peine enfin veoyant la trouppe de monsieur de Bourbon se renger pour le soustenir, estimant que ce feust une sortie que ceulx de la ville feissent, il se recogneut, et

[1] Je frémis, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent.
VIRG. *Énéid.* II, 774, trad. de Delille.

tournant teste, rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorty plus de trois cents pas avant en la campaigne. Il n'en adveint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitane Iulle, lors que Sainct Paul feut prins sur nous par le comte de Bures et monsieur du Reu ; car estant si fort esperdu de frayeur, que de se iecter à tout son enseigne hors de la ville par une canoniere, il feut mis en pieces par les assaillants : et, au mesme siege, feut memorable la peur qui serra, saisit et glacea si fort le cœur d'un gentilhomme, qu'il en tumba roide mort par terre, à la bresche, sans aulcune bleceure. Pareille rage poulse par fois toute une multitude : en l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses trouppes prinrent, d'effroy, deux routes opposites ; l'une fuyoit d'où l'aultre partoit. Tantost elle nous donne des ailes aux talons, comme aux deux premiers ; tantost elle nous cloue les pieds et les entrave, comme on lit de l'empereur Theophile, lequel, en une battaille qu'il perdit contre les Agarenes, deveint si estonné et si transy, qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr, *adeo pavor etiam auxilia formidat* [1] ; iusques à ce que Manuel, l'un des principaulx chefs de son armee, l'ayant tirassé et secoué, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dict : « Si vous ne me suyvez, ie vous tueray ; car il vault mieulx que vous perdiez la vie, que si estant prisonnier, vous veniez à perdre l'empire. » Lors exprime elle sa derniere force, quand, pour son service, elle nous reiecte à la vaillance, qu'elle a soustraicte à nostre debvoir et à nostre honneur : en la premiere iuste battaille que les Romains perdirent contre Hannibal, soubs

[1] Tant la peur s'effraye même de ce qui pourrait lui donner du secours. QUINTE-CURCE, III, II.

le consul Sempronius, une trouppe de bien dix mille hommes de pied qui print l'espouvante, ne veoyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, s'alla iecter au travers le gros des ennemis, lequel elle percea d'un merveilleux effort, avec grand meurtre de Carthaginois ; acheptant une honteuse fuitte au mesme prix qu'elle eust eu une glorieuse victoire.

C'est dequoy i'ay le plus de peur que la peur : aussi surmonte elle en aigreur touts aultres accidents. Quelle affection peult estre plus aspre et plus iuste que celle des amis de Pompeius, qui estoient en son navire, spectateurs de cet horrible massacre? Si est ce que la peur des voiles aegyptiennes, qui commenceoient à les approcher, l'estouffa de maniere qu'on a remarqué qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter et de se sauver à coups d'aviron ; iusques à ce que, arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensee à la perte qu'ils venoient de faire, et lascher la bride aux lamentations et aux larmes que cette aultre plus forte passion avoit suspendues.

Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat [1].

Ceulx qui auront esté bien frottez en quelque estour de guerre, touts blecez encores et ensanglantez, on les rameine bien landemein à la charge : mais ceulx qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceulx qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exilez, d'estre subiuguez, vivent en continuelle angoisse, en perdent le boire, le manger, et le repos : là où les

[1] L'effroi, loin de mon cœur, a chassé ma vertu.
ENNIUS, *ap.* CIC. *Tuscul.* IV, 8.

pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi ioyeusement que les autres. Et tant de gents qui, de l'impatience des poinctures de la peur, se sont pendus, noyez, et precipitez, nous ont bien apprins qu'elle est encores plus importune et plus insupportable que la mort.

Les Grecs en recognoissent une aultre espece, qui est oultre l'erreur de nostre discours, venant, disent ils, sans cause apparente et d'une impulsion celeste : des peuples entiers s'en veoyent souvent frappez, et des armees entieres. Telle feut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desolation : on n'y oyoit que cris et voix effrayees ; on veoyoit les habitants sortir de leurs maisons comme à l'alarme, et se charger, blecer et entretuer les uns les aultres, comme si ce feussent ennemis qui veinssent à occuper leur ville ; tout y estoit en desordre et en fureur; iusques à ce que par oraisons et sacrifices ils eussent appaisé l'ire des dieux. Ils nomment cela *terreurs paniques*.

CHAPITRE XVIII

QU'IL NE FAULT IUGER DE NOSTRE HEUR QU'APREZ LA MORT

Scilicet ultima semper
Exspectanda dies homini est ; dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet [1].

LES enfants sçavent le conte du roy Crœsus à ce

[1] . . . . Nul homme certain d'un bonheur sans retour
Ne peut se croire heureux avant son dernier jour.
OVIDE. *Métam.* III. 135. trad. de Saint-Ange.

propos : lequel ayant esté prins par Cyrus et condemné à la mort ; sur le poinct de l'execution il s'escria : « O Solon ! Solon ! » Cela rapporté à Cyrus, et s'estant enquis que c'estoit à dire, il luy feit entendre qu'il verifioit lors à ses despens l'advertissement qu'aultrefois luy avoit donné Solon, « que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, ne se peuvent appeller heureux iusques à ce qu'on leur ayt veu passer le dernier iour de leur vie, » pour l'incertitude et varieté des choses humaines, qui, d'un bien legier mouvement, se changent d'un estat en aultre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le roy de Perse, de ce qu'il estoit venu fort ieune à un si puissant estat : « Ouy ; mais, dict il, Priam en tel aage ne feut pas malheureux. » Tantost, des roys de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des menuisiers et greffiers à Rome ; des tyrans de Sicile, des pedantes à Corinthe ; d'un conquerant de la moitié du monde et empereur de tant d'armees, il s'en faict un miserable suppliant des belitres officiers d'un roy d'Aegypte : tant cousta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie ! Et du temps de nos peres, ce Ludovic Sforce, dixiesme duc de Milan, soubs qui avoit si long temps branslé toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches, mais aprez y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle royne, veufve du plus grand roy de la chrestienté, vient elle pas de mourir par la main d'un bourreau ? indigne et barbare cruauté ! Et mille tels exemples ; car il semble que comme les orages et tempestes se picquent contre l'orgueil et haultaineté de nos bastiments, il y ayt aussi là hault des esprits envieux des grandeurs de çà bas ;

Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur[1] !

et semble que la fortune quelquesfois guette à poinct nommé le dernier iour de nostre vie, pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avoit basty en longues annees, et nous faict crier, aprez Laberius,

Nimirum hac die
Una plus vixi mihi, quam vivendum fuit[2] !

Ainsi se peult prendre avecques raison ce bon advis de Solon : mais d'autant que c'est un philosophe (à l'endroict desquels les faveurs et disgraces de la fortune ne tiennent reng ni d'heur ny de malheur, et sont les grandeurs et puissances accidents de qualité à peu prez indifferente), ie treuve vraysemblable qu'il ayt regardé plus avant, et voulu dire que ce mesme bonheur de nostre vie, qui depend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien nay, et de la resolution et asseurance d'une ame reiglee, ne se doibve iamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy ayt veu iouer le dernier acte de sa comedie, et sans doubte le plus difficile. En tout le reste il y peult avoir du masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidents ne nous essayants pas iusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousiours nostre visage rassis ; mais à ce dernier roolle de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre : il fault parler françois, il fault montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot.

[1] Tant il est vrai qu'une force secrète se joue des choses humaines, se plaît à briser les haches consulaires, et foule aux pieds l'orgueil des faisceaux. LUCRÈCE, V, 1231.

[2] Ah ! j'ai vécu trop d'un jour ! MACROBE, *Saturnales*, II, 7.

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Eiiciuntur ; et eripitur persona, manet res[1].

Voylà pourquoy se doibvent à ce dernier traict toucher et esprouver toutes les aultres actions de nostre vie : c'est le maistre iour, c'est le iour iuge de touts les aultres ; c'est le iour, dict un ancien, qui doibt iuger de toutes mes annees passees. Ie remets à la mort l'essay du fruict de mes estudes : nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. I'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau pere de Pompeius, rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de luy iusques alors. Epaminondas, interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy mesme : « Il nous fault veoir mourir, dict il, avant que d'en pouvoir resouldre. » De vray, on desrobberoit beaucoup à celuy là, qui le poiseroit sans l'honneur et grandeur de sa fin.

Dieu l'a voulu comme il luy a pleu ; mais en mon temps trois les plus exsecrables personnes que ie cogneusse en toute abomination de vie, et les plus infames, ont eu des morts reiglees, et en toute circonstance composees iusques à la perfection. Il est des morts braves et fortunees : ie luy ay veu trencher le fil d'un progrez de merveilleux advancement, et dans la fleur de son croist, quelqu'un, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis ses ambitieux et courageux desseings n'avoient rien de si hault que feut leur interruption : il arriva, sans y aller, où il pretendoit, plus grandement et glorieusement que ne portoit son desir et espe-

[1] Alors la nécessité nous arrache des paroles sincères ; alors le masque tombe, et l'homme reste. LUCRÈCE, III, 57.

rance ; et devancea par sa cheute le pouvoir et le nom où il aspiroit par sa course. Au iugement de la vie d'aultruy ie regarde tousiours comment s'en est porté le bout ; et des principaulx estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est à dire quietement et sourdement.

CHAPITRE XIX

QUE PHILOSOPHER C'EST APPRENDRE A MOURIR

CICERO dict que philosopher ce n'est aultre chose que s'apprester à la mort. C'est d'autant que l'estude et la contemplation retirent aulcunement nostre ame hors de nous, et l'embesongnent à part du corps, qui est quelque apprentissage et ressemblance de la mort ; ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se resoult enfin à ce poinct, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vray, ou la raison se mocque, ou elle ne doibt viser qu'à nostre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à nostre ayse, comme dict la saincte Escriture. Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but, quoy qu'elles en prennent divers moyens : aultrement on les chasseroit d'arrivee ; car qui escouteroit celuy qui, pour sa fin, establiroit nostre peine et mesayse ? Les dissentions des sectes philosophiques en ce cas sont verbales ; *transcurramus solertissimas nugas* [1] ; il y a plus d'opiniastreté et de picoterie qu'il n'appartient à une si saincte profession : mais

[1] Ne nous arrêtons pas à ces jeux d'esprit. SÉNÈQUE, *Epist.* 117.

quelque personnage que l'homme entrepreigne, il ioue tousiours le sien parmy.

Quoy qu'ils dient, en la vertu mesme, le dernier but de nostre visee, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs aureilles de ce mot, qui leur est si fort à contrecœur : et s'il signifie quelque supreme plaisir et excessif contentement, il est mieulx deu à l'assistance de la vertu qu'à nulle aultre assistance. Cette volupté, pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse : et luy debvions donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doulx et naturel, non celuy de la vigueur, duquel nous l'avons denommee. Cette aultre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom, ce debvoit estre en concurrence, non par privilege : ie la treuve moins pure d'incommoditez et de traverses, que n'est la vertu ; oultre que son goust est plus momentanee, fluide et caducque, elle a ses veilles, ses ieusnes et ses travaulx, et la sueur et le sang, et en oultre particulierement ses passions trenchantes de tant de sortes, et à son costé une satieté si lourde, qu'elle equipolle à penitence. Nous avons grand tort d'estimer que ces incommoditez luy servent d'aiguillon, et de condiment à sa doulceur (comme en nature le contraire se vivifie par son contraire) ; et de dire, quand nous venons à la vertu, que pareilles suittes et difficultez l'accablent, la rendent austere et inaccessible ; là où, beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles anoblissent, aiguisent et rehaulsent le plaisir divin et parfaict qu'elle nous moyenne. Celuy là est certes bien indigne de son accointance, qui contrepoise son coust à son fruict ; et n'en cognoist ny les graces ny l'usage. Ceulx qui nous vont instruisant que sa queste est scabreuse et laborieuse, sa iouissance agreable ;

que nous disent ils par là, sinon qu'elle est tousiours desagreable ? car quel moyen humain arriva iamais à sa iouïssance ? les plus parfaicts se sont bien contentez d'y aspirer et de l'approcher, sans la posseder. Mais ils se trompent ; veu que de touts les plaisirs que nous cognoissons, la poursuitte mesme en est plaisante : l'entreprinse se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde ; car c'est une bonne portion de l'effect, et consubstantielle. L'heur et la beatitude qui reluit en la vertu remplit toutes ses appartenances et advenues, iusques à la premiere entree et extreme barriere.

Or des principaulx bienfaicts de la vertu est le mespris de la mort : moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité, et nous en donne le goust pur et amiable ; sans qui toute aultre volupté est esteincte. Voylà pourquoy toutes les reigles se rencontrent et conviennent à cet article. Et combien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur, la pauvreté, et aultres accidents à quoy la vie humaine est subiecte, ce n'est pas d'un pareil soing : tant parce que ces accidents ne sont pas de telle necessité (la pluspart des hommes passent leur vie sans gouster de la pauvreté, et tels encores sans sentiment de douleur et de maladie, comme Xenophilus le musicien qui vescut cent et six ans d'une entiere santé), qu'aussi d'autant qu'au pis aller la mort peult mettre fin, quand il nous plaira, et coupper broche à touts aultres inconvenients. Mais quant à la mort, elle est inevitable :

Omnes eodem cogimur ; omnium
Versatur urna serius ocius
Sors exitura, et nos in æternum
Exsilium impositura cymbæ [1] ;

[1] Nous sommes tous forcés d'arriver au même terme ; le sort

et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subiect continuel de torment, et qui ne se peult aulcunement soulager. Il n'est lieu d'où il ne nous vienne ; nous pouvons tourner sans cesse la teste ça et là, comme en païs suspect : *quæ, quasi saxum Tantalo, semper impendet*[1]. Nos parlements renvoyent souvent executer les criminels au lieu où le crime est commis : durant le chemin, promenez les par de belles maisons, faictes leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

> Non Siculæ dapes
> Dulcem elaborabunt saporem ;
> Non avium citharæque cantus
> Somnum reducent [2] :

pensez vous qu'ils s'en puissent resiouir ? et que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeulx, ne leur ayt alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez ?

> Audit iter, numeratque dies, spatioque viarum
> Metitur vitam, torquetur peste futura [3].

Le but de nostre carriere c'est la mort ; c'est l'obiect necessaire de nostre visee : si elle nous effroye, comme est il possible d'aller un pas avant sans fiebvre ? Le remede du vulgaire c'est de n'y penser pas : mais de quelle brutale stupidité luy peult venir un si grossier aveuglement ? Il luy fault faire brider l'asne par la queue,

de chacun de nous s'agite dans l'urne, pour en sortir tôt ou tard, et nous faire passer de la barque fatale dans un éternel exil. HORACE, *Od.* II, 3, 25.

[1] Elle est toujours menaçante, comme le rocher de Tantale. CIC. *de Finibus*, I, 18.

[2] Les mets les plus délicieux ne pourront réveiller leur goût ; ni les chants des oiseaux, ni les accords de la lyre, ne leur rendront le sommeil. HOR. *Od.* III, 1, 18.

[3] Il s'inquiète du chemin, il compte les jours, et mesure sa vie sur la longueur de la route, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qui l'attend. CLAUDIEN, *in Ruf.* II, 137.

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro [1].

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent prins au piege. On faict peur à nos gents seulement de nommer la mort ; et la pluspart s'en seignent, comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en faict mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ayt donné l'extreme sentence : et Dieu sçait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon iugement ils vous le pastissent.

Parce que cette syllabe frappoit trop rudement leurs aureilles, et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoient apprins de l'amollir ou l'estendre en periphrases ; au lieu de dire, Il est mort : « Il a cessé de vivre, disent ils, il a vescu ; » pourveu que ce soit vie, soit elle passee, ils se consolent. Nous en avons emprunté nostre *feu maistre Iehan*. A l'adventure est ce que, comme on dict, le terme vault l'argent. Ie nasquis entre unze heures et midy, le dernier iour de febvrier, mille cinq cents trente trois, comme nous comptons à cette heure, commenceant l'an en ianvier. Il n'y a iustement que quinze iours que i'ay franchy trente neuf ans : il m'en fault, pour le moins, encores autant. Ce pendant s'empescher du pensement de chose si esloingnee, ce seroit folie. Mais quoy ? les ieunes et les vieux laissent la vie de mesme condition : nul n'en sort aultrement que comme si tout presentement il y entroit ; ioinct qu'il n'est homme si decrepite, tant qu'il veoid Mathusalem devant, qui ne pense avoir encores vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie ? Tu te

[1] Puisque dans sa sottise il veut avancer à reculons. LUCRÈCE, IV, 474.

fondes sur les contes des medecins : regarde plustost l'effect et l'experience. Par le commun train des choses, tu vis pieça par faveur extraordinaire : tu as passé les termes accoutumez de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes cognoissants combien il en est mort avant ton aage plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint : et de ceulx mesmes qui ont anobli leur vie par renommee, fais en registre ; et i'entreray en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant qu'aprez trente cinq ans. Il est plein de raison et de pieté de prendre exemple de l'humanité mesme de Iesus Christ : or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de surprinse !

> Quid quisque vitet, nunquam homini satis
> Cautum est in horas [1] :

ie laisse à part les fiebvres et les pleuresies : qui eust iamais pensé qu'un duc de Bretaigne deust estre estouffé de la presse, comme feut celuy là à l'entree du pape Clement, mon voysin, à Lyon ? N'as tu pas veu tuer un de nos roys en se iouant ? et un de ses ancestres mourut il pas chocqué par un pourceau ? Aeschylus, menacé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airte ; le voylà assommé d'un toict de tortue, qui eschappa des pattes d'un aigle en l'air : l'aultre mourut d'un grain de raisin ; un empereur, de l'esgratigneure d'un peigne en se testonnant ; Aemilius Lepidus, pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huys ; et Aufidius, pour avoir chocqué, en entrant, contre la porte de la chambre du conseil ; et entre les cuisses des femmes, Cor-

[1] L'homme ne peut jamais assez prévoir quel danger le menace à chaque instant. Hor. *Od.* II, 13, 13.

nelius Gallus, preteur, Tigillinus, capitaine du guet à Rome, Ludovic, fils de Guy de Gonsague, marquis de Mantoue ; et d'un encores pire exemple, Speusippus, philosophe platonicien, et l'un de nos papes. Le pauvre Bebius, iuge, ce pendant qu'il donne delay de huictaine à une partie, le voylà saisy, le sien de vivre estant expiré ; et Caius Iulius, medecin, graissant les yeulx d'un patient, voylà la mort qui clost les siens : et s'il m'y fault mesler, un mien frere, le capitaine Saint Martin, aagé de vingt et trois ans, qui avoit desia faict assez bonne preuve de sa valeur, iouant à la paulme, receut un coup d'esteuf qui l'assena un peu au dessus de l'aureille droicte, sans aulcune apparence de contusion ny de bleceure ; il ne s'en assit ny reposa, mais cinq ou six heures aprez il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa.

Ces exemples si frequents et si ordinaires nous passants devant les yeulx, comme est il possible qu'on se puisse desfaire du pensement de la mort, et qu'à chasque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet ? Qu'importe il, me direz vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine ? Ie suis de cet advis : et en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, feust ce soubs la peau d'un veau, ie ne suis pas homme qui y reculast ; car il me suffit de passer à mon ayse, et le meilleur ieu que ie me puisse donner, ie le prends, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous vouldrez.

> Prætulerim . . . . . . delirus inersque videri,
> Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
> Quam sapere et ringi [1].

---

[1] Je consens à passer pour un fou, un impertinent, pourvu que mon erreur me plaise, ou que je ne m'en aperçoive pas, plutôt que d'être sage et d'enrager. HORACE, *Epist.* II, 2, 126.

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent ; de mort, nulles nouvelles : tout cela est beau ; mais aussi, quand elle arrive ou à eulx, ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessoude et à descouvert, quels torments, quels cris, quelle rage et quel desespoir les accable ! vistes vous iamais rien si rabbaissé, si changé, si confus ? Il y fault prouveoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement, ce que ie treuve entierement impossible, nous vend trop cher ses denrees. Si c'estoit ennemy qui se peust eviter, ie conseilleroy d'emprunter les armes de la couardise : mais puisqu'il ne se peult, puisqu'il vous attrappe fuyant et poltron aussi bien qu'honneste homme,

Nempe et fugacem persequitur virum ;
Nec parcit imbellis inventæ
Poplitibus timidoque tergo [1],

et que nulle trempe de cuirasse ne vous couvre,

Ille licet ferro cautus se condat et ære,
Mors tamen inclusum protrahet inde caput [2],

apprenons à le soustenir de pied ferme et à le combattre : et pour commencer à luy oster son plus grand advantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune ; ostons luy l'estrangeté, practiquons le, accoustumons le ; n'ayons rien si souvent en la teste que la mort, à touts instants representons la à nostre imagination et en touts visages ; au broncher d'un cheval, à la cheute

[1] Il poursuit le fuyard, il frappe sans pitié le lâche qui tourne le dos. HOR. *Od.* III, 2, 14.

[2] Vous avez beau vous couvrir de fer et d'airain, la mort vous frappera sous votre armure. PROPERCE, III, 18, 25.

d'une tuile, à la moindre picqueure d'espingle, remaschons soubdain : « Et bien ! quand ce seroit la mort mesme ? » et là dessus, roidissons nous, et nous efforceons. Parmy les festes et la ioye, ayons tousiours ce refrain de la souvenance de nostre condition ; et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette nostre alaigresse est en butte à la mort, et de combien de prinses elle la menace. Ainsi faisoient les Aegyptiens, qui au milieu de leurs festins, et parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'anatomie seiche d'un homme, pour servir d'advertissement aux conviez.

> Omnem crede diem tibi diluxisse supremum :
> Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora [1].

Il est incertain où la mort nous attende ; attendons la par tout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté : qui a apprins à mourir, il a desapprins à servir : il n'y a rien de mal en la vie pour celuy qui a bien comprins que la privation de la vie n'est pas mal : le sçavoir mourir nous affranchit de toute subiection et contraincte. Paulus Aemilius respondit à celuy que ce miserable roy de Macedoine, son prisonnier, luy envoyoit pour le prier de ne le mener pas en son triumphe : « Qu'il en face la requeste à soy mesme. »

A la vérité, en toutes choses, si nature ne preste un peu, il est malaysé que l'art et l'industrie aillent gueres avant. Ie suis de moy mesme non melancholique, mais songecreux : il n'est rien dequoy ie me soye, dez tousiours, plus entretenu que

[1] Imagine-toi que chaque jour est le dernier qui luit pour toi ; tu recevras avec reconnaissance le jour que tu n'espérais plus. Hor. *Epist.* I, 4, 13.

des imaginations de la mort ; voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

> Iucundum quum ætas florida ver ageret [1].

Parmy les dames et les ieux, tel me pensoit empesché à digerer, à part moy, quelque ialousie, ou l'incertitude de quelque esperance, ce pendant que ie m'entretenoy de ie ne sçay qui, surprins les iours precedents d'une fiebvre chaulde et de sa fin, au partir d'une feste pareille, la teste pleine d'oysiveté, d'amour et de bon temps, comme moy, et qu'autant m'en pendoit à l'aureille.

> Iam fuerit, nec post unquam revocare licebit [2].

Ie ne ridoy non plus le front de ce pensement là que d'un aultre. Il est impossible que d'arrivee nous ne sentions des picqueures de telles imaginations ; mais en les maniant et repassant, au long aller, on les apprivoise sans doubte : aultrement, de ma part, ie feusse en continuelle frayeur et frenesie ; car iamais homme ne se desfia tant de sa vie, iamais homme ne feit moins d'estat de sa duree. Ny la santé, que i'ay iouy iusques à present tres vigoreuse et peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance ; ny les maladies ne me l'accourcissent : à chasque minute il me semble que ie m'eschappe ; et me rechante sans cesse : « Tout ce qui peult estre faict un aultre iour, le peult estre auiourd'hui. » De vray, les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre

[1] Quand mon age fleury rouloit son gay printemps.
CATULLE, LXVIII, 16,
trad. de mademoiselle de Gournay.

[2] Bientôt le temps présent ne sera plus, et nous ne pourrons le rappeler. LUCRÈCE, III, 928.

fin : et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions d'aultres sur nos testes, nous trouverons que, gaillards et fiebvreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est egualement prez : *Nemo altero fragilior est; nemo in crastinum sui certior*[1]. Ce que i'ay à faire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, feust ce d'une heure.

Quelqu'un feuilletant l'aultre iour mes tablettes, trouva un memoire de quelque chose que ie voulois estre faicte aprez ma mort : ie luy dis, comme il estoit vray, que n'estant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, ie m'estoy hasté de l'escrire là, pour ne m'asseurer point d'arriver iusques chez moy. Comme celuy qui continuellement me couve de mes pensees et les couche en moy, ie suis à toute heure preparé environ ce que ie le puis estre, et ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il fault estre tousiours botté et prest à partir entant qu'en nous est, et sur tout se garder qu'on n'aye lors affaire qu'à soy ;

> Quid brevi fortes iaculamur ævo
> Multa[2] ?

car nous y aurons assez de besongne, sans aultre surcroist. L'un se plainct, plus que de la mort, dequoy elle luy rompt le train d'une belle victoire ; l'aultre, qu'il luy fault desloger avant qu'avoir marié sa fille, ou contreroollé l'institution de ses enfants : l'un plainct la compaignie de sa femme,

[1] Aucun homme n'est plus fragile que les autres, aucun plus assuré du lendemain. SÉNÈQUE, *Epist.* 19.

[2] Pourquoi, dans une vie si courte, former de si vastes projets ? HOR. *Od.* II, 16, 17.

l'aultre de son fils, comme commoditez principales de son estre. Ie suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que ie puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque. Ie me desnoue par tout ; mes adieux sont tantost prins de chascun, sauf de moy. Iamais homme ne se prepara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus universellement, que ie m'attens de faire. Les plus mortes morts sont les plus saines.

> Miser ! o miser ! (aiunt) omnia ademit
> Una dies infesta mihi tot præmia vitæ [1] :

et le bastisseur,

> Manent (*dict il*) opera interrupta, minæque
> Murorum ingentes [2].

Il ne fault rien desseigner de si longue haleine, ou au moins avecques telle intention de se passionner pour en veoir la fin. Nous sommes nayz pour agir :

> Quum moriar, medium solvar et inter opus [3] ;

ie veux qu'on agisse, et qu'on alonge les offices de la vie, tant qu'on peult ; et que la mort me treuve plantant mes choulx, mais nonchalant d'elle, et encores plus de mon iardin imparfaict. I'en veis mourir un qui, estant à l'extremité, se plaignoit incessamment dequoy sa destinee couppoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main, sur le quinziesme ou seiziesme de nos roys.

[1] O malheureux, malheureux que je suis ! disent-ils, un seul jour, un instant fatal me ravit tous les biens, tous les charmes de la vie ! LUCRÈCE, III, 911.

[2] Je laisserai donc imparfaits ces bâtiments superbes. *Énéide*, IV, 88. — Il y a dans VIRGILE, *pendent*.

[3] Je veux que la mort me surprenne au milieu du travail. OVIDE, *Amor.* II, 10, 36.

Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum
Iam desiderium rerum super insidet una [1].

Il fault se descharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetieres ioignant les eglises, et aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus, le bas populaire, les femmes et les enfants à ne s'effaroucher point de veoir un homme mort, et à fin que ce continuel spectacle d'ossements, de tumbeaux et de convois nous advertisse de nostre condition;

Quin etiam exhilarare viris convivia cæde
Mos olim, et miscere epulis spectacula dira
Certantum ferro, sæpe et super ipsa cadentum
Pocula, respersis non parco sanguine mensis [2]:

et comme les Aegyptiens, aprez leurs festins, faisoient presenter aux assistants une grande image de la mort par un qui leur crioit : « Boy, et t'esiouy; car, mort, tu seras tel : » aussi ay ie prins en coustume d'avoir, non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche. Et n'est rien dequoy ie m'informe si volontiers que de la mort des hommes, « quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu; » ny endroict des histoires que ie remarque si attentifvement : il y paroist à la farcissure de mes exemples, et que i'ay en particuliere affection cette matiere. Si i'estoy faiseur de livres, ie ferois un registre commenté des morts diverses. Qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre.

[1] Ils n'ajoutent pas que la mort nous ôte le regret de ce que nous quittons. Lucrèce, III, 913.

[2] C'était jadis la coutume d'égayer les festins par des meurtres, et de mettre sous les yeux des convives d'affreux combats de gladiateurs; souvent ils tombaient parmi les coupes du banquet, et inondaient les tables de sang. Silius Italicus, XI, 51.

Dicearchus en feit un de pareil titre, mais d'aultre et moins utile fin.

On me dira que l'effect surmonte de si loing la pensee, qu'il n'y a si belle escrime qui ne se perde quand on en vient là. Laissez les dire : le premediter donne sans doubte grand avantage ; et puis, n'est ce rien d'aller au moins iusques là sans alteration et sans fiebvre ? Il y a plus ; nature mesme nous preste la main, et nous donne courage : si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre ; si elle est aultre, ie m'apperceoy qu'à mesure que ie m'engage dans la maladie, i'entre naturellement en quelque desdaing de la vie. Ie treuve que i'ay bien plus à faire à digerer cette resolution de mourir, quand ie suis en santé, que quand je suis en fiebvre : d'autant que ie ne tiens plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que ie commence à en perdre l'usage et le plaisir ; i'en veoy la mort d'une veue beaucoup moins effroyee. Cela me faict esperer que plus ie m'esloingneray de celle là et approcheray de cette cy, plus ayseement i'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que i'ay essayé, en plusieurs aultres occurrences, ce que dict Cesar, que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de prez ; i'ay treuvé que sain j'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur que lors que ie les ay senties. L'alaigresse où ie suis, le plaisir et la force me font paroistre l'aultre estat si disproportionné à celuy là, que par imagination ie grossis ces incommoditez de la moitié, et les conceoy plus poisantes que ie ne les treuve quand ie les ay sur les espaules. I'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

Veoyons à ces mutations et declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous

desrobbe la veue de nostre perte et empirement. Que reste il à un vieillard de la vigueur de sa ieunesse et de sa vie passee ?

> Heu : senibus vitæ portio quanta manet [1] !

Cesar, à un soldat de sa garde, recreu et cassé, qui veint en la rue luy demander congé de se faire mourir, regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment : « Tu penses doncques estre en vie ? » Qui y tumberoit tout à un coup, ie ne croy pas que nous feussions capables de porter un tel changement : mais conduicts par sa main, d'une doulce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, et nous y apprivoise ; si que nous ne sentons aulcune secousse quand la ieunesse meurt en nous, qui est, en essence et en verité, une mort plus dure que n'est la mort entiere d'une vie languissante, et que n'est la mort de la vieillesse ; d'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doulx et fleurissant à un estre penible et douloureux. Le corps courbe et plié a moins de force à soustenir un fais : aussi a nostre ame ; il la fault dresser et eslever contre l'effort de cet adversaire. Car, comme il est impossible qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint ; si elle s'en asseure aussi, elle se peult vanter (qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquietude, le torment et la peur, non le moindre desplaisir, loge en elle :

> Non vultus instantis tyranni
>   Mente quatit solida, neque Auster,

---

[1] Ah ! qu'il reste aux vieillards peu de part en la vie !
MARIMIAN. *vel Pseudo-Gallus*, I, 16.

Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Iovis manus [1];

elle est rendue maistresse de ses passions et concupiscences ; maistresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté, et de toutes aultres iniures de fortune. Gaignons cet advantage, qui pourra. C'est icy la vraye et souveraine liberté, qui nous donne dequoy faire la figue à la force et à l'iniustice, et nous mocquer des prisons et des fers.

In manicis et
Compedibus sævo te sub custode tenebo.
Ipse deus, simul atque volam, me solvet. Opinor,
Hoc sentit : Moriar. Mors ultima linea rerum est [2].

Nostre religion n'a point eu de plus asseuré fondement humain, que le mespris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle ; car pourquoy craindrions nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peult estre regrettee ? mais aussi, puis que nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soustenir une ? Que chault il quand ce soit, puis qu'elle est inevitable ? A celuy qui disoit à Socrates : Les trente tyrans t'ont condemné à la mort : « Et nature, eulx, » respondit il. Quelle sottise de nous peiner, sur le poinct du passage à l'exemption de toute peine ! Comme nostre naissance nous apporta la naissance de toutes choses ; aussi fera la mort de toutes

[1] Ni le regard cruel d'un tyran, ni l'autan furieux qui bouleverse les mers, rien ne peut ébranler sa constance, non pas même la main terrible, la main foudroyante de Jupiter. Hor. *Od.* III, 3, 3.

[2] Je te chargerai de chaînes aux pieds et aux mains, je te livrerai à un geôlier cruel. — Un dieu me délivrera, dès que je le voudrai. — Ce dieu, je pense, est la mort : la mort est le terme de toutes choses. Hor. *Epist.* I, 16, 76.

choses, nostre mort. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une aultre vie ; ainsi pleurasmes nous, ainsi nous cousta il d'entrer en cette cy, ainsi nous despouillasmes nous de nostre ancien voile en y entrant. Rien ne peult estre grief, qui n'est qu'une fois. Est ce raison de craindre si long temps chose de si brief temps ? Le long temps vivre, et le peu de temps vivre, est rendu tout un par la mort : car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dict qu'il y a des petites bestes sur la riviere Hypanis, qui ne vivent qu'un iour : celle qui meurt à huict heures du matin, elle meurt en ieunesse ; celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa decrepitude. Qui de nous ne se mocque de veoir mettre en consideration d'heur ou de malheur ce moment de duree ? Le plus et le moins en la nostre, si nous la comparons à l'eternité, ou encores à la duree des montaignes, des rivieres, des estoiles, des arbres, et mesme d'aulcuns animaulx, n'est pas moins ridicule.

Mais nature nous y force. « Sortez, dict elle, de « ce monde, comme vous y estes entrez. Le mesme « passage que vous feistes de la mort à la vie, sans « passion et sans frayeur, refaictes le de la vie à la « mort. Vostre mort est une des pieces de l'ordre « de l'univers : c'est une piece de la vie du monde.

Inter se mortales mutua vivunt,

. . . .

Et, quasi cursores, vitaï lampada tradunt [1].

« Changeray ie pas pour vous cette belle contexture

[1] Les mortels se prêtent la vie pour un moment ; c'est la course des jeux sacrés, où l'on se passe de main en main le flambeau. Lucrèce, II, 75, 78.

« des choses ? C'est la condition de vostre creation, « c'est une partie de vous, que la mort ; vous vous « fuyez vous mesmes. Cettuy vostre estre, que vous « iouïssez, est également party à la mort et à la « vie. Le premier iour de vostre naissance vous « achemine à mourir comme à vivre.

Prima, quæ vitam dedit, hora, carpsit [1].
Nascentes morimur, finisque ab origine pendet [2].

« Tout ce que vous vivez, vous le desrobbez à la « vie ; c'est à ses despens. Le continuel ouvrage « de vostre vie, c'est bastir la mort. Vous estes en « la mort pendant que vous estes en vie ; car vous « estes aprez la mort quand vous n'estes plus en « vie ; ou, si vous l'aymez mieulx ainsi, vous estes « mort aprez la vie ; mais pendant la vie, vous estes « mourant ; et la mort touche bien plus rudement « le mourant que le mort, et plus vifvement et « essentiellement. Si vous avez faict vostre proufit « de la vie, vous en estes repeu : allez vous en « satisfaict.

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis [3] ?

« Si vous n'en avez sceu user, si elle vous estoit « inutile, que vous chault il de l'avoir perdue ? « à quoy faire la voulez vous encores ?

Cur amplius addere quæris,
Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne [4] ?

---

[1] L'heure qui nous a donné la vie, l'a déjà diminuée. Sénèque, *Hercul. fur.* act. 3, *chor.* v. 874.

[2] Naître, c'est commencer de mourir ; le dernier moment de notre vie est la conséquence du premier. Manilius, *Astronom.* IV, 16.

[3] Pourquoi ne sortez-vous pas du festin de la vie, comme un convive rassasié ? Lucrèce, III, 951.

[4] Pourquoi vouloir multiplier des jours que vous laisseriez perdre de même sans en mieux profiter ? Lucrèce, III, 954.

« La vie n'est de soy ny bien ny mal ; c'est la place « du bien et du mal, selon que vous la leur faictes. « Et si vous avez vescu un iour, vous avez tout « veu : un iour est egual à touts iours. Il n'y a point « d'aultre lumiere ny d'aultre nuict : ce soleil, cette « lune, ces estoiles, cette disposition, c'est celle « mesme que vos ayeuls ont iouye, et qui entre- « tiendra vos arriere-nepveux.

Non alium videre patres, aliumve nepotes
Adspicient [1].

« Et au pis aller, la distribution et varieté de touts « les actes de ma comedie se parfournit en un an. « Si vous avez prins garde au bransle de mes quatre « saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, « la virilité, et la vieillesse du monde : il a ioué « son ieu ; il n'y sçait aultre finesse que de recom- « mencer ; ce sera tousiours cela mesme.

Versamur ibidem, atque insumus usque [2].
Atque in se sua per vestigia volvitur annus [3].

« Ie ne suis pas deliberee de vous forger aultres « nouveaux passetemps :

Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque,
Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper [4].

« Faictes place aux aultres, comme d'aultres vous « l'ont faicte. L'equalité est la premiere piece de

[1] Vos neveux ne verront que ce qu'ont vu vos pères.
MANIL. I, 529.

[2] L'homme tourne toujours dans le cercle qui l'enferme. LUCRÈCE, III, 1093.

[3] L'année recommence sans cesse la route qu'elle a parcourue. VIRG. *Georgic.* II, 402.

[4] Je ne puis rien trouver, rien produire de nouveau en votre faveur ; ce sont, ce seront toujours les mêmes plaisirs. LUCRÈCE, III, 957.

« l'equité. Qui se peult plaindre d'estre comprins « où touts sont comprins ? Aussi avez vous beau « vivre, vous n'en rabbattrez rien du temps que « vous avez à estre mort : c'est pour neant ; aussi « long temps serez vous en cet estat là que vous « craignez, comme si vous estiez mort en nourrice :

Licet quot vis vivendo vincere secla,
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit [1].

« Et si vous mettray en tel poinct, auquel vous « n'aurez aulcun mescontentement ;

In vera nescis nullum fore morte alium te,
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque iacentem [2] ?

« ny ne desirerez la vie que vous plaignez tant ;

Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit.
. . . .
Nec desiderium nostri nos afficit ullum [3].

« La mort est moins à craindre que rien, s'il y « avoit quelque chose de moins que rien :

Multo . . . mortem minus ad nos esse putandum ;
Si minus esse potest, quam quod nihil esse videmus [4] ;

« elle ne vous concerne ny mort ny vif : vif, parce « que vous estes, mort, parce que vous n'estes

[1] Vivez autant de siècles que vous voudrez, la mort, après cette longue vie, n'en restera pas moins éternelle. LUCRÈCE, III, 1103.

[2] Ne savez-vous pas que la mort ne laissera pas subsister un autre vous-même, qui puisse, vivant, gémir sur votre trépas, et pleurer debout sur votre cadavre ? LUCRÈCE, III, 898.

[3] Alors nous ne nous inquiétons ni de la vie ni de nous-mêmes... alors il ne nous reste aucun regret de l'existence. LUCRÈCE, III, 932, 935.

[4] LUCRÈCE, III, 939. La phrase précédente est la traduction de ces deux vers.

« plus. Davantage, nul ne meurt avant son heure : « ce que vous laissez de temps n'estoit non plus « vostre, que celuy qui s'est passé avant vostre « naissance, et ne vous touche non plus.

> Respice enim quam nil ad nos anteacta vetustas
> Temporis æterni fuerit [1].

« Où que vostre vie finisse, elle y est toute. L'utilité « du vivre n'est pas en l'espace ; elle est en l'usage : « tel a vescu long temps, qui a peu vescu. Attendez « vous y pendant que vous y estes : il gist en « vostre volonté, non au nombre des ans, que vous « ayez assez vescu. Pensiez vous iamais n'arriver « là où vous alliez sans cesse ? encores n'y a il « chemin qui n'ayt son issue. Et si la compaignie « vous peult soulager, le monde ne va il pas mesme « train que vous allez ?

> Omnia te, vita perfuncta, sequentur [2].

« Tout ne bransle il pas vostre bransle ? y a il « chose qui ne vieillisse quand et vous ? mille « hommes, mille animaulx et mille aultres crea- « tures meurent en ce mesme instant que vous « mourez.

> Nam nox nulla diem, neque noctem aurora sequuta est,
> Quæ non audierit mixtos vagitibus ægris
> Ploratus, mortis comites et funeris atri [3].

« A quoy faire y reculez vous, si vous ne pouvez « tirer arriere ? Vous en avez assez veu qui se sont

[1] Considérez les siècles sans nombre qui nous ont précédés ; ne sont-ils pas pour nous comme s'ils n'avaient jamais été ? LUCRÈCE, III, 985.

[2] Les races futures vont vous suivre. LUCRÈCE, III, 981.

[3] Jamais l'aurore, jamais la sombre nuit, n'ont visité ce globe, sans entendre à la fois et les cris plaintifs de l'enfance au berceau, et les sanglots de la douleur éplorée auprès d'un cercueil. LUCRÈCE, V, 579.

« bien trouvez de mourir, eschevant par là des « grandes miseres : mais quelqu'un qui s'en soit « mal trouvé, en avez vous veu ? si est ce grand' « simplesse de condemner chose que vous n'avez « esprouvee, ny par vous, ny par aultre. Pourquoy « te plains tu de moy et de la destinee ? Te faisons « nous tort ? Est ce à toy de nous gouverner, ou à « nous toy ? Encores que ton aage ne soit pas achevé, « ta vie l'est : un petit homme est homme entier « comme un grand ; ny les hommes ny leurs vies « ne se mesurent à l'aulne. Chiron refusa l'immor- « talité, informé des conditions d'icelle par le dieu « mesme du temps et de la duree, Saturne son « pere. Imaginez, de vray, combien seroit une vie « perdurable moins supportable à l'homme, et plus « penible, que n'est la vie que ie luy ay donnee. « Si vous n'aviez la mort, vous me mauldiriez « sans cesse de vous en avoir privé : i'y ay à escient « meslé quelque peu d'amertume, pour vous em- « pescher, veoyant la commodité de son usage, de « l'embrasser trop avidement et indiscrettement. « Pour vous loger en cette moderation, ny de fuyr « la vie, ny de refuyr à la mort, que ie demande « de vous, i'ay temperé l'une et l'aultre entre « la doulceur et l'aigreur. I'apprins à Thales, le « premier de vos sages, que le vivre et le mourir « estoit indifferent : par où, à celuy qui luy demanda « pourquoy doncques il ne mouroit, il respondit « très sagement : *Pource qu'il est indifferent*. L'eau, « la terre, l'air et le feu, et aultres membres de ce « mien bastiment, ne sont non plus instruments « de ta vie qu'instruments de ta mort. Pourquoy « crains tu ton dernier iour ? il ne confere non plus « à ta mort que chascun des aultres : le dernier « pas ne faict pas la lassitude ; il la declare. Touts « les iours vont à la mort : le dernier y arrive. »

Voylà les bons advertissements de nostre mere nature.

Or i'ay pensé souvent d'où venoit cela, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la veoyions en nous ou en aultruy, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons (aultrement ce seroit une armee de medecins et de pleurars) ; et elle estant tousiours une, qu'il y ayt toutesfois beaucoup plus d'asseurance parmy les gents de village et de basse condition, qu'ez aultres. Ie croy, à la verité, que ce sont ces mines et appareils effroyables, dequoy nous l'entournons, qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre ; les cris des meres, des femmes et des enfants ; la visitation de personnes estonnees et transies ; l'assistance d'un nombre de valets pasles et esplorez, une chambre sans iour, des cierges allumez ; nostre chevet assiegé de medecins et de prescheurs ; somme, tout horreur et tout effroy autour de nous : nous voylà desia ensepvelis et enterrez. Les enfants ont peur de leurs amis mesmes, quand ils les veoyent masquez : aussi avons nous. Il fault oster le masque aussi bien des choses que des personnes : osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessoubs que cette mesme mort, qu'un valet ou simple chambriere passerent dernierement sans peur. Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprests de tel equipage.

CHAPITRE XX

DE LA FORCE DE L'IMAGINATION

Fortis imaginatio generat casum[1], disent les clercs.

Ie suis de ceulx qui sentent tres grand effort de l'imagination : chascun en est heurté, mais aulcuns en sont renversez. Son impression me perce ; et mon art est de luy eschapper, par faulte de force à luy resister. Ie vivroy de la seule assistance de personnes saines et gayes : la veue des angoisses d'aultruy m'angoisse materiellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers ; un tousseur continuel irrite mon poulmon et mon gosier. Ie visite plus mal volontiers les malades ausquels le debvoir m'interesse, que ceulx ausquels ie m'attens moins et que ie considere moins : ie saisis le mal que i'estudie, et le couche en moy. Ie ne treuve pas estrange qu'elle donne et les fiebvres et la mort à ceulx qui la laissent faire et qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps : il me souvient que me rencontrant un iour à Toulouse, chez un riche vieillard pulmonique, et traictant avec luy des moyens de sa guarison, il luy dict que c'en estoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compaignie ; et que fichant ses yeulx sur la frescheur de mon visage, et sa pensee sur cette alaigresse et vigueur qui regorgeoit de mon adolescence, et remplissant touts ses sens de cet estat florissant en quoy i'estoy, son habitude s'en pourroit amender : mais il oublioit à dire que

[1] « Une imagination forte produit l'événement même, » disent les savants, les gens habiles.

la mienne s'en pourroit empirer aussi. Gallus Vibius banda si bien son ame à comprendre l'essence et les mouvements de la folie, qu'il emporta son iugement hors de son siege, si qu'oncques puis il ne l'y peut remettre, et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par sagesse. Il y en a qui de frayeur anticipent la main du bourreau ; et celuy qu'on desbandoit pour luy lire sa grace, se trouva roide mort sur l'eschaffaut, du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous paslissons, et rougissons, aux secousses de nos imaginations ; et renversez dans la plume, sentons nostre corps agité à leur bransle, quelquesfois iusques à en expirer : et la jeunesse bouillante s'eschauffe si avant en son harnois, toute endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs :

> Ut, quasi transactis sæpe omnibu' rebu', profundant
> Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent [1].

Et encores qu'il ne soit pas nouveau de veoir croistre la nuict des cornes à tel qui ne les avoit pas en se couchant ; toutesfois l'evenement de Cippus, roy d'Italie, est memorable, lequel pour avoir assisté le iour, avecques grande affection, au combat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Crœsus la voix que nature luy avoit refusée. Et Antiochus print la fiebvre par la beaulté de Stratonicé trop vifvement empreinte en son ame. Pline dict avoir veu Lucius Cossitius, de femme changé en homme le iour de ses nopces. Pontanus et d'aultres racontent pareilles meta-

[1] LUCRÈCE, IV, 1029. Ces vers expriment avec plus de licence ce que Montaigne vient de dire.

morphoses advenues en Italie ces siecles passez. Et par vehement desir de luy et de sa mere,

Vota puer solvit, quæ femina voverat, Iphis [1].

Passant à Vitry le François, ie peus veoir un homme que l'evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel touts les habitants de là ont cogneu et veu fille iusques à l'aage de vingt deux ans, nommee Marie. Il estoit à cette heure là fort barbu et vieil, et point marié. Faisant, dict il, quelque effort en saultant, ses membres virils se produisirent : et est encores en usage, entre les filles de là une chanson, par laquelle elles s'entr'advertissent de ne faire point de grandes eniambees, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveille que cette sorte d'accident se rencontre frequent ; car si l'imagination peult en telles choses, elle est si continuellement et si vigoreusement attachee à ce subiect, que pour n'avoir si souvent à recheoir en mesme pensee et aspreté de desir, elle a meilleur compte d'incorporer, une fois pour toutes, cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du roy Dagobert et de sainct François. On dict que les corps s'en enlevent, telle fois, de leur place ; et Celsus recite d'un presbtre qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demouroit longue espace sans respiration et sans sentiment. Sainct Augustin en nomme un aultre, à qui il ne falloit que faire ouyr des cris lamentables et plainctifs ; soubdain il defailloit, et s'emportoit

[1] Iphis paya garçon les vœux qu'il fit pucelle.
Ovide, *Mét.* IX, 793.

si vifvement hors de soy, qu'on avoit beau le tempester, et hurler, et le pincer, et le griller, iusques à ce qu'il feust ressuscité : lors il disoit avoir ouy des voix, mais comme venants de loing ; et s'appercevoit de ses eschauldures et meurtrisseures. Et que ce ne feust une obstination appostee contre son sentiment, cela le montroit, qu'il n'avoit ce pendant ny pouls ny haleine.

Il est vraysemblable que le principal credit des visions, des enchantements et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, plus molles ; on leur a si fort saisy la creance, qu'ils pensent veoir ce qu'ils ne veoyent pas.

Ie suis encores en ce doubte, que ces plaisantes liaisons dequoy nostre monde se veoid si entravé, qu'il ne se parle d'aultre chose, ce sont volontiers des impressions de l'apprehension et de la crainte : car ie sçay, par experience, que tel de qui ie puis respondre comme de moy mesme, en qui il ne pouvoit cheoir souspeçon aulcun de foiblesse et aussi peu d'enchantement, ayant ouy faire le conte à un sien compaignon d'une defaillance extraordinaire, en quoy il estoit tumbé, sur le poinct qu'il en avoit le moins de besoing, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy veint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il encourut une fortune pareille ; et de là en hors feut subiect à y recheoir, ce vilain souvenir de son inconvenient le gourmandant et tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie par une aultre resverie ; c'est qu'advouant luy mesme et preschant avant la main cette sienne subiection, la contention de son ame se soulageoit sur ce qu'apportant ce mal comme attendu, son obligation en

amoindrissoit et luy en poisoit moins. Quand il a eu loy, à son chois (sa pensee desbrouillee et desbandee, son corps se trouvant en son deu), de le faire lors premierement tenter, saisir et surprendre à la cognoissance d'aultruy, il s'est guary tout net. A qui on a esté une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par iuste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprinses où nostre ame se treuve oultre mesure tendue de desir et de respect, et notamment où les commoditez se rencontrent improuveues et pressantes : on n'a pas moyen de se ravoir de ce trouble. I'en sçay à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, demy rassasié d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur, et qui, par l'aage, se treuve moins impuissant de ce qu'il est moins puissant ; et tel aultre à qui il a servy aussi qu'un amy l'ayt asseuré d'estre fourny d'une contrebatterie d'enchantements certains à le preserver. Il vault mieulx que ie die comment ce feut.

Un comte de tres bon lieu de qui i'estoy fort privé, se mariant avecques une belle dame, qui avoit esté poursuyvie de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis, et nommeement une vieille dame sa parente, qui presidoit à ces nopces et les faisoit chez elle, craintifve de ces sorcelleries : ce qu'elle me feit entendre. Ie la priay s'en reposer sur moy. I'avoy, de fortune, en mes coffres certaine petite piece d'or platte, où estoient gravees quelques figures celestes, contre le coup du soleil, et pour oster la douleur de teste, la logeant à poinct sur la cousture du test ; et pour l'y tenir, elle estoit cousue à un ruban propre à rattacher soubs le menton ; resverie germaine à celle dequoy nous parlons. Iacques Peletier, vivant chez moy, m'avoit faict ce present singulier.

l'advisay d'en tirer quelque usage, et dis au comte qu'il pourroit courre fortune comme les aultres, ayant là des hommes pour luy en vouloir prester une ; mais que hardiment il s'allast coucher ; que ie luy ferois un tour d'amy, et n'espargnerois à son besoing un miracle qui estoit en ma puissance, pourveu que sur son honneur il me promist de le tenir tres fidelement secret : seulement, comme sur la nuict on iroit luy porter le resveillon, s'il luy estoit mal allé, il me feist un tel signe. Il avoit eu l'ame et les aureilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, et me feit son signe à l'heure susdicte. Ie luy dis lors à l'aureille, qu'il se levast, soubs couleur de nous chasser, et prinst en se iouant la robbe de nuict que i'avoy sur moy (nous estions de taille fort voysine), et s'en vestist tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui feut : Quand nous serions sortis, qu'il se retirast à tumber de l'eau, dist trois fois telles parolles, et feist tels mouvements ; qu'à chascune de ces trois fois il ceignist le ruban que ie luy mettois en main, et couchast bien soigneusement la medaille qui y estoit attachee, sur ses roignons, la figure en telle posture : cela faict, ayant, à la derniere fois, bien estreinct ce ruban pour qu'il ne se peust ny desnouer ny mouvoir de sa place, qu'en toute asseurance il s'en retournast à son prix faict, et n'oubliast de reiecter ma robbe sur son lict, en maniere qu'elle les abriast touts deux. Ces singeries sont le principal de l'effect, nostre pensee ne se pouvant desmesler que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science : leur inanité leur donne poids et reverence. Somme, il feut certain que mes characteres se trouverent plus veneriens que solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce feut une humeur prompte et curieuse qui me convia à

tel effect, esloingné de ma nature. Ie suis ennemy des actions subtiles et feinctes ; et hay la finesse en mes mains, non seulement recreative, mais aussi proufitable : si l'action n'est vicieuse, la route l'est.

Amasis, roi d'Aegypte, espousa Laodicé, tres belle fille grecque : et luy, qui se monstroit gentil compaignon par tout ailleurs, se trouva court à iouyr d'elle, et menacea de la tuer, estimant que ce feust quelque sorciere. Comme ez choses qui consistent en fantasie, elle le reiecta à la devotion : et ayant faict ses vœus et promesses à Venus, il se trouva divinement remis dez la premiere nuict, d'aprez ses oblations et sacrifices. Or elles ont tort de nous recueillir de ces contenances mineuses, querelleuses et fuyardes, qui nous esteignent en nous allumant. La bru de Pythagoras disoit que la femme qui se couche avecques un homme, doibt avecques sa cotte laisser quand et quand la honte, et la reprendre avecques sa cotte. L'ame de l'assaillant, troublee de plusieurs diverses alarmes, se perd ayseement : et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (et elle ne la faict souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus ardentes et aspres, et aussi qu'en cette premiere cognoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commencé, il entre en fiebvre et despit de cet accident, qui luy dure aux occasions suyvantes.

Les mariez, le temps estant tout leur, ne doibvent ny presser ny taster leur entreprinse, s'ils ne sont prests : et vault mieux faillir indecemment à estrener la couche nuptiale, pleine d'agitation et de fiebvre, attendant une et une aultre commodité plus privee et moins alarmee, que de tumber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné et deses-

peré du premier refus. Avant la possession prinse, le patient se doibt, à saillies et divers temps, legierement essayer et offrir, sans se picquer et opiniastrer à se convaincre definitivement soy mesme. Ceulx qui sçavent leurs membres de nature docile, qu'ils se soignent seulement de contrepiper leur fantasie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant si importuneement lors que nous n'en avons que faire, et defaillant si importuneement lors que nous en avons le plus affaire, et contestant de l'auctorité si imperieusement avecques nostre volonté, refusant avecques tant de fierté et d'obstination nos sollicitations et mentales et manuelles. Si toutesfois, en ce qu'on gourmande sa rebellion, et qu'on en tire preuve de sa condemnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause, à l'adventure mettroy ie en souspeçon nos aultres membres ses compaignons de luy estre allé dresser, par belle envie de l'importance et doulceur de son usage, cette querelle appostee, et avoir, par complot, armé le monde à l'encontre de luy, le chargeant malignement, seul, de leur faulte commune : car ie vous donne à penser s'il y a une seule des parties de nostre corps qui ne refuse à nostre volonté souvent son operation, et qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. Elles ont chascune des passions propres, qui les esveillent et endorment sans nostre congé. A quant de fois tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage les pensees que nous tenions secrettes, et nous trahissent aux assistants ! Cette mesme cause qui anime ce membre anime aussi, sans nostre sceu, le cœur, le poulmon, et le pouls ; la veue d'un obiect agreable respandant imperceptiblement en nous la flamme d'une esmotion fiebvreuse. N'y a il que ces

muscles et ces veines qui s'eslevent et se couchent sans l'adveu non seulement de nostre volonté, mais aussi de nostre pensee ? Nous ne commandons pas à nos cheveux de se herisser, et à nostre peau de fremir de desir ou de crainte ; la main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas ; la langue se transit, et la voix se fige à son heure. Lors mesme que n'ayants dequoy frire, nous le luy deffendrions volontiers, l'appetit de manger et de boire ne laisse pas d'esmouvoir les parties qui luy sont subiectes, ny plus ny moins que cet aultre appetit ; et nous abandonne de mesme hors de propos, quand bon luy semble. Les utils qui servent à descharger le ventre ont leurs propres dilatations et compressions, oultre et contre nostre advis, comme ceulx cy destinés à descharger les roignons. Et ce que, pour auctoriser la puissance de nostre volonté, sainct Augustin allegue avoir veu quelqu'un qui commandoit à son derriere autant de pets qu'il en vouloit, et que Vives son glossateur encherit d'un aultre exemple de son temps, de pets organisez, suyvant le ton des voix qu'on leur prononceoit, ne suppose non plus pure l'obeïssance de ce membre ; car en est il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire ? ioinct que i'en cognoy un si turbulent et revesche, qu'il y a quarante ans qu'il tient son maistre à peter d'une haleine et d'une obligation constante et irremittente, et le meine ainsin à la mort. Et pleust à Dieu que ie ne le sceusse que par les histoires, combien de fois nostre ventre, par le refus d'un seul pet, nous meine iusques aux portes d'une mort tres angoisseuse ! et que l'empereur qui nous donna liberté de peter par tout, nous en eust donné le pouvoir ! Mais nostre volonté, pour les droicts de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vraysemblablement la

pouvons nous marquer de rebellion et sedition, par son desreiglement et desobeïssance ? Veult elle tousiours ce que nous vouldrions qu'elle voulsist ? ne veult elle pas souvent ce que nous luy prohibons de vouloir, et à nostre evident dommage ! se laisse elle non plus mener aux conclusions de nostre raison ? Enfin, ie diroy pour monsieur ma partie, que plaise à considerer qu'en ce faict sa cause estant inseparablement conioincte à un consort, et indistinctement, on ne s'addresse pourtant qu'à luy, et par les arguments et charges qui ne peuvent appartenir à sondict consort : car l'effect d'iceluy est bien de convier inopportuneement par fois, mais refuser, iamais ; et de convier encores tacitement et quietement : partant se veoid l'animosité et illegalité manifeste des accusateurs. Quoy qu'il en soit, protestant que les advocats et iuges ont beau quereller et sentencier, nature tirera cependant son train ; qui n'auroit faict que raison, quand elle auroit doué ce membre de quelque particulier privilege ; aucteur du seul ouvrage immortel des mortels : ouvrage divin, selon Socrates ; et amour, desir d'immortalité et daimon immortel luy mesme.

Tel, à l'adventure, par cet effect de l'imagination, laisse icy les escrouelles, que son compaignon reporte en Espaigne. Voylà pourquoy, en telles choses, l'on a accoustumé de demander une ame preparee. Pourquoy practiquent les medecins avant main la creance de leur patient, avec tant de faulses promesses de sa guarison, si ce n'est à fin que l'effect de l'imagination supplee l'imposture de leur apozeme ? Ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escript, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veue de la medecine faisoit l'operation. Et tout ce caprice m'est tumbé presentement en main, sur le conte

que me faisoit un domestique apotiquaire de feu mon père, homme simple, et Souysse, nation peu vaine et mensongiere, d'avoir cogneu longtemps un marchand à Toulouse, maladif et subiect à la pierre, qui avoit souvent besoing de clysteres, et se les faisoit diversement ordonner aux medecins selon l'occurrence de son mal : apportez qu'ils estoient, il n'y avoit rien obmis des formes accoustumees ; souvent il tastoit s'ils estoient trop chauds ; le voylà couché, renversé, et toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit aulcune iniection. L'apotiquaire retiré aprez cette cerimonie, le patient accommodé comme s'il avoit veritablement prins le clystere, il en sentoit pareil effect à ceulx qui les prennent. Et si le medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il luy en donnoit deux ou trois aultres de mesme forme. Mon tesmoing iure que pour espargner la despense (car il les payoit comme s'il les eust receus), la femme de ce malade ayant quelquesfois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en descouvrit la fourbe ; et pour avoir trouvé ceulx là inutiles, qu'il faulsit revenir à la premiere façon.

Une femme pensant avoir avalé une espingle avecques son pain, crioit et se tormentoit comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la sentir arrestee : mais parce qu'il n'y avoit ny enfleure ny alteration par le dehors, un habile homme ayant iugé que ce n'estoit que fantasie et opinion, prinse de quelque morceau de pain qui l'avoit picquee en passant, la feit vomir, et iecta à la desrobbee dans ce qu'elle rendit une espingle tortue. Cette femme cuidant l'avoir rendue, se sentit soubdain deschargee de sa douleur. Ie sçay qu'un gentilhomme ayant traicté chez lui une bonne compaignie, se vanta trois ou quatre

iours aprez, par maniere de ieu (car il n'en estoit rien), de leur avoir faict manger un chat en paste : dequoy une damoiselle de la trouppe print telle horreur, qu'en estant tumbee en un grand desvoyement d'estomach et fiebvre, il feut impossible de la sauver. Les bestes mesmes se veoyent, comme nous, subiectes à la force de l'imagination ; tesmoings les chiens qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres : nous les veoyons aussi iapper et tremousser en songe, hennir les chevaulx et se debattre.

Mais tout cecy se peult rapporter à l'estroicte cousture de l'esprit et du corps s'entrecommuniquants leurs fortunes ; c'est aultre chose, que l'imagination agisse quelquesfois, non contre son corps seulement, mais contre le corps d'aultruy. Et tout ainsi qu'un corps reiecte son mal à son voysin, comme il se veoid en la peste, en la verolle, et au mal des yeulx, qui se chargent de l'un à l'aultre :

> Dum spectant oculi læsos, læduntur et ipsi ;
> Multaque corporibus transitione nocent [1] :

pareillement l'imagination, esbranlee avecques vehemence, eslance des traicts qui puissent offenser l'obiect estrangier. L'antiquité a tenu de certaines femmes en Scythie, qu'animees et courroucees contre quelqu'un, elles le tuoient du seul regard. Les tortues et les austruches couvent leurs œufs de la seule veue ; signe qu'ils y ont quelque vertu eiaculatrice. Et quant aux sorciers, on les dict avoir des yeulx offensifs et nuisants :

[1] En regardant des yeux malades, les yeux le deviennent eux-mêmes, et les maux se communiquent souvent d'un corps à l'autre. Ovide, *de Remedio amoris*, v. 615.

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos [1].

Ce sont pour moy mauvais respondants que magiciens. Tant y a que nous veoyons par experience les femmes envoyer aux corps des enfants qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantasies ; tesmoing celle qui engendra le More : et il feut presenté à Charles, roy de Boëme et empereur, une fille d'auprez de Pise, toute velue et herissee, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceue à cause d'une image de sainct Iean Baptiste pendue en son lict.

Des animaulx il en est de mesme ; tesmoings les brebis de Iacob, et les perdris et lievres que la neige blanchit aux montaignes. On veit dernierement chez moy un chat guettant un oyseau au hault d'un arbre, et s'estants fichez la veue ferme l'un contre l'aultre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé cheoir comme mort entre les pattes du chat ; ou enyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceulx qui ayment la volerie ont ouy faire le conte du faulconnier, qui arrestant obstineement sa veue contre un milan en l'air, gageoit, de la seule force de sa veue, le ramener contrebas, et le faisoit, à ce qu'on dict ; car les histoires que i'emprunte, ie les renvoye sur la conscience de ceulx de qui ie les prens. Les discours sont à moy, et se tiennent par la preuve de la raison, non de l'experience : chascun y peult ioindre ses exemples ; et qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre et varieté des accidents. Si ie ne comme bien, qu'un aultre comme pour moy. Aussi en l'estude que ie traicte de nos

[1] Je ne sais quel malin regard ensorcelle mes tendres agneaux. VIRG. *Eclog.* III, 103.

mœurs et mouvements, les tesmoignages fabuleux, pourveu qu'ils soyent possibles, y servent comme les vrays : advenu ou non advenu, à Rome ou à Paris, à Iean ou à Pierre, c'est tousiours un tour de l'humaine capacité, duquel ie suis utilement advisé par ce recit. Ie le veoy, et en fais mon proufit, egualement en umbre qu'en corps ; et aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires, ie prens à me servir de celle qui est la plus rare et memorable. Il y a des aucteurs desquels la fin c'est dire les evenements : la mienne, si i'y sçavois arriver, seroit dire sur ce qui peult advenir. Il est iustement permis aux escholes de supposer des similitudes, quand ils n'en ont point : ie n'en fais pas ainsi pourtant, et surpasse de ce costé là en religion superstitieuse toute foy historiale. Aux exemples que ie tire ceans de ce que i'ay leu, ouy, faict, ou dict, ie me suis deffendu d'oser alterer iusques aux plus legieres et inutiles circonstances : ma conscience ne falsifie pas un iota ; mon inscience, ie ne sçay.

Sur ce propos, i'entre par fois en pensee qu'il puisse assez bien convenir à un theologien, à un philosophe, et telles gents d'exquise et exacte conscience et prudence, d'escrire l'histoire. Comment peuvent ils engager leur foy sur une foy populaire ? comment respondre des pensees de personnes incogneues, et donner pour argent comptant leurs coniectures ? Des actions à divers membres qui se passent en leur presence, ils refuseroient d'en rendre tesmoignage, assermentez par un iuge ; et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement respondre. Ie tiens moins hazardeux d'escrire les choses passees, que presentes : d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntee.

Aulcuns me convient d'escrire les affaires de mon temps, estimants que ie les veoy d'une veue moins blecee de passion qu'un aultre, et de plus prez, pour l'accez que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas, Que pour la gloire de Salluste ie n'en prendroy pas la peine ; ennemy iuré d'obligation, d'assiduité, de constance : Qu'il n'est rien si contraire à mon style, qu'une narration estendue ; ie me recouppe si souvent, à faulte d'haleine, ie n'ay ny composition ny explication qui vaille ; ignorant, au delà d'un enfant, des frases et vocables qui servent aux choses plus communes ; pourtant ay ie prins à dire ce que ie sçay dire, accommodant la matiere à ma force ; si i'en prenoy qui me guidast, ma mesure pourroit faillir à la sienne : Que ma liberté estant si libre, i'eusse publié des iugements, à mon gré mesme et selon raison, illegitimes et punissables.

Plutarque nous diroit volontiers, de ce qu'il en a faict, que c'est l'ouvrage d'aultruy que ses exemples soyent en tout et par tout veritables : qu'ils soyent utiles à la posterité, et presentez d'un lustre qui nous esclaire à la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en une drogue medicinale, en un conte ancien, qu'il soit ainsin ou ainsi.

CHAPITRE XXI

LE PROUFIT DE L'UN EST DOMMAGE DE L'AULTRE

Demades, Athenien, condemna un homme de sa ville qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterrements, soubs tiltre de ce qu'il en

demandoit trop de proufit, et que ce proufit ne luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gents. Ce iugement semble estre mal prins ; d'autant qu'il ne se faict aulcun proufit qu'au dommage d'aultruy, et qu'à ce compte il fauldroit condemner toute sorte de gaings. Le marchand ne faict bien ses affaires qu'à la desbauche de la ieunesse ; le laboureur, à la cherté des bleds ; l'architecte, à la ruyne des maisons ; les officiers de la iustice, aux procez et querelles des hommes : l'honneur mesme et practique des ministres de la religion se tire de nostre mort et de nos vices ; nul medecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien comique grec ; ny soldat, à la paix de sa ville : ainsi du reste. Et qui pis est, que chascun se sonde au dedans, il trouvera que nos souhaits interieurs, pour la pluspart, naissent et se nourrissent aux despens d'aultruy. Ce que considérant, il m'est venu en fantasie, comme nature ne se desment point en cela de sa generale police ; car les physiciens tiennent que la naissance, nourrissement et augmentation de chasque chose, est l'alteration et corruption d'une aultre :

> Nam quodcumque suis mutatum finibus exit,
> Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante [1].

CHAPITRE XXII

DE LA COUSTUME, ET DE NE CHANGER AYSEEMENT UNE LOY RECEUE

Celuy me semble avoir tres bien conceu la force de la coustume, qui premier forgea ce conte, qu'une

[1] Un corps ne peut sortir de sa nature sans que ce qu'il était cesse d'être. Lucrèce, II, 752.

femme de village ayant apprins de caresser et porter entre ses bras un veau dez l'heure de sa naissance, et continuant tousiours à ce faire, gaigna cela par l'accoustumance, que tout grand bœuf qu'il estoit, elle le portoit encores : car c'est à la verité une violente et traistresse maistresse d'eschole que la coustume. Elle establit en nous, peu à peu, à la desrobbee, le pied de son auctorité : mais par ce doulx et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'ayde du temps, elle nous descouvre tantost un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de haulser seulement les yeulx. Nous luy veoyons forcer, touts les coups, les reigles de nature : *Usus efficacissimus rerum omnium magister*[1]. I'en croy l'antre de Platon en sa Republique ; et les medecins, qui quittent si souvent à son auctorité les raisons de leur art ; et ce roy qui par son moyen rengea son estomach à se nourrir de poison ; et la fille qu'Albert recite s'estre accoustumee à vivre d'araignees : et en ce monde des Indes nouvelles, on trouva des grands peuples, et en fort divers climats, qui en vivoient, en faisoient provision et les appastoient, comme aussi des saulterelles, formis, lezards, chauvesouris ; et feut un crapaud vendu six escus en une necessité de vivres ; ils les cuysent et apprestent à diverses saulses : il en feut trouvé d'aultres ausquels nos chairs et nos viandes estoient mortelles et venimeuses. *Consuetudinis magna vis est : pernoctant venatores in nive ; in montibus uri se patiuntur ; pugiles, cæstibus contusi, ne ingemiscunt quidem*[2].

[1] En tout, l'usage est le meilleur maître. PLINE, *Nat. hist.* XXVI, 2.

[2] Rien de plus puissant que l'habitude. Passer les nuits au milieu des neiges, se brûler dans les montagnes au plus ardent

Ces exemples estrangiers ne sont pas estranges, si nous considerons, ce que nous essayons ordinairement, combien l'accoustumance hebete nos sens. Il ne nous fault pas aller chercher ce qu'on dict des voysins des cataractes du Nil ; et ce que les philosophes estiment de la musique celeste, que les corps de ces cercles, estants solides, polis, et venants à se lescher et frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux couppures et muances de laquelle se manient les contours et changements des carolles des astres ; mais qu'universellement les ouyes des creatures de çà bas, endormies, comme celles des Aegyptiens, par la continuation de ce son, ne le peuvent apperceveoir, pour grand qu'il soit : les mareschaulx, meusniers, armuriers, ne sçauroient demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perceoit comme nous.

Mon collet de fleurs sert à mon nez : mais aprez que ie m'en suis vestu trois iours de suitte, il ne sert qu'aux nez assistants. Cecy est plus estrange, que nonobstant des longs intervalles et intermissions, l'accoustumance puisse ioindre et establir l'effect de son impression sur nos sens ; comme essayent les voysins des clochiers. Ie loge chez moy en une tour où, à la diane et à la retraicte, une fort grosse cloche sonne touts les iours l'*Ave Maria.* Ce tintamarre estonne ma tour mesme : et aux premiers iours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoisa de manière que ie l'oy sans offense, et souvent sans m'en esveiller.

Platon tansa un enfant qui iouoit aux noix. Il luy respondit : « Tu me tanses de peu de chose. —

soleil, voilà la vie des chasseurs. Ces athlètes qui se meurtrissent à coups de ceste ne poussent pas même un gémissement. Cic. *Tusc. quæst.* II, 17.

L'accoustumance, repliqua Platon, n'est pas chose de peu. » Ie treuve que nos plus grands vices prennent leur ply dez nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passetemps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blecer un chien et un chat : et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il veoid son fils gourmer iniurieusement un païsan ou un laquay qui ne se deffend point ; et à gentillesse, quand il le veoid affiner son compaignon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison : elles se germent là, et s'eslevent aprez gaillardement, et proufitent à force entre les mains de la coustume. Et est une tres dangereuse institution, d'excuser ces vilaines inclinations par la foiblesse de l'aage et legiereté du subiect : premierement, c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus naïfve, qu'elle est plus graile et plus neufve : secondement, la laideur de la piperie ne depend pas de la difference des escus aux espingles ; elle depend de soy. Ie treuve bien plus iuste de conclure ainsi : « Pourquoy ne tromperoit il aux escus, puis qu'il trompe aux espingles ? » que comme ils font : « Ce n'est qu'aux espingles ; il n'auroit garde de le faire aux escus. » Il fault apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture ; et leur en fault apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuyent non en leur action seulement, mais sur tout en leur cœur ; que la pensee mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent.

Ie sçay bien que pour m'estre duict, en ma

puerilité, de marcher tousiours mon grand et plain chemin, et avoir eu à contrecœur de mesler ny tricotterie ny finesse à mes ieux enfantins (comme de vray il fault noter que les ieux des enfants ne sont pas ieux, et les fault iuger en eulx comme leurs plus serieuses actions), il n'est passetemps si legier où ie n'apporte, du dedans et d'une propension naturelle et sans estude, une extreme contradiction à tromper. Ie manie les chartes pour les doubles, et tiens compte, comme pour les doubles doublons ; lors que le gaigner et le perdre, contre ma femme et ma fille, m'est indifferent, comme lors qu'il va de bon. En tout et par tout, il y a assez de mes yeulx à me tenir en office ; il n'y en a point qui me veillent de si prez, ny que ie respecte plus.

Ie viens de veoir chez moy un petit homme natif de Nantes, nay sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que luy debvoient les mains, qu'ils en ont à la verité à demy oublié leur office naturel. Au demourant, il les nomme ses mains ; il trenche, il charge un pistolet et le lasche, il enfile son aiguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il ioue aux chartes et aux dez, et les remue avecques autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'aultre : l'argent que ie luy ay donné (car il gaigne sa vie à se faire veoir), il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main. I'en veis un aultre, estant enfant, qui manioit une espee à deux mains, et une hallebarde, du ply du col, à faulte de mains ; les iectoit en l'air, et les reprenoit ; lanceoit une dague ; et faisoit craqueter un fouet aussi bien que charretier de France.

Mais on descouvre bien mieulx ses effects aux estranges impressions qu'elle faict en nos ames, où elle ne treuve pas tant de resistance. Que ne

peult elle en nos iugements, et en nos creances? y a il opinion si bizarre, ie laisse à part la grossiere imposture des religions dequoy tant de grandes nations et tant de suffisants personnages se sont veus enyvrez (car cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement esclairé par faveur divine), mais d'aultres opinions, y en a il de si estranges, qu'elle n'aye planté et estably par loix ez regions que bon luy a semble? et est tres iuste cette ancienne exclamation : *Non pudet physicum, id est, speculatorem venatoremque naturæ, ab animis consuetudine imbutis quærere testimonium veritatis* [1] !

I'estime qu'il ne tumbe en l'imagination humaine aulcune fantasie si forcenee, qui ne rencontre l'exemple de quelque usage publicque, et par consequent que nostre raison n'estaye et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celuy qu'on salue, et ne regarde lon iamais celuy qu'on veult honnorer. Il en est où, quand le roy crache, la plus favorie des dames de sa court tend la main ; et en aultre nation, les plus apparents, qui sont autour de luy, se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure. Desrobbons icy la place d'un conte.

Un gentilhomme françois se mouchoit tousiours de sa main, chose tres ennemie de nostre usage : deffendant là dessus son faict (et estoit fameux en bons rencontres), il me demanda quel privilege avoit ce sale excrement, que nous allassions luy apprestant un beau linge delicat à le recevoir, et

[1] Quelle honte à un physicien, qui doit poursuivre sans relâche les secrets de la nature, d'alléguer pour des preuves de la vérité, ce qui n'est que prévention et coutume ! Cic. *de Nat. deor.* I, 30. — Il y a dans le texte *petere* au lieu de *quærere*.

puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous : que cela debvoit faire plus de mal au cœur, que de le veoir verser où que ce feust, comme nous faisons toutes nos aultres ordures. Ie trouvay qu'il ne parloit pas du tout sans raison : et m'avoit la coustume osté l'appercevance de cette estrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitee d'un aultre païs. Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature ; l'assuefaction endort la veue de nostre iugement : les barbares ne nous sont de rien plus merveilleux, que nous sommes à eulx, ny avecques plus d'occasion ; comme chascun advoueroit, si chascun sçavoit, aprez s'estre promené par ces loingtains exemples, se coucher sur les propres, et les conferer sainement. La raison humaine est une teincture infuse environ de pareil poids à toutes son opinions et mœurs, de quelque forme qu'elles soyent ; infinie en matiere, infinie en diversité. Ie m'en retourne.

Il est des peuples où, sauf sa femme et ses enfants, aulcun ne parle au roy que par sarbatane. En une mesme nation, et les vierges monstrent à descouvert leurs parties honteuses, et les mariees les couvrent et cachent soigneusement. A quoy cette aultre coustume, qui est ailleurs, a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage ; car les filles se peuvent abandonner à leur poste, et, engroissees, se faire avorter par medicaments propres, au veu d'un chascun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se marie, touts les marchands conviez à la nopce couchent avecques l'espousee avant luy ; et plus il y en a, plus a elle d'honneur et de recommendation de fermeté et de capacité : si un officier se

marie, il en va de mesme ; de mesme si c'est un noble ; et ainsi des aultres : sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple ; car lors c'est au seigneur à faire : et si, on ne laisse pas d'y recommender estroictement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se veoid des bordeaux publics de masles, voire et des mariages : où les femmes vont à la guerre quand et leurs maris, et ont reng, non au combat seulement, mais aussi au commandement : où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux ioues, et aux orteils des pieds ; mais des verges d'or bien poisantes au travers des tettins et des fesses : où en mangeant on s'essuye les doigts aux cuisses, et à la bourse des genitoires, et à la plante des pieds : où les enfants ne sont pas heritiers, ce sont les freres et nepveux, et ailleurs les nepveux seulement ; sauf en la succession du prince : où pour reigler la communauté des biens, qui s'y observe, certains magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruicts, selon le besoing d'un chascun : où l'on pleure la mort des enfants et festoye lon celle des vieillards : où ils couchent en des licts dix ou douze ensemble avec leurs femmes : où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les aultres non : où l'on estime si mal de la condition des femmes, que l'on y tue les femelles qui y naissent, et achepte lon, des voysins, des femmes pour le besoing : où les maris peuvent repudier, sans alleguer aulcune cause ; les femmes non, pour cause quelconque : où les maris ont loy de les vendre si elles sont steriles : où ils font cuyre le corps du trespassé, et puis piler, iusques à ce qu'il se forme comme en bouillie ; laquelle ils meslent à leur vin, et la boivent : où la

plus desirable sepulture est d'estre mangé des chiens; ailleurs, des oyseaux : où l'on croit que les ames heureuses vivent, en toute liberté, en des champs plaisants fournis de toutes commoditez, et que ce sont elles qui font cet echo que nous oyons : où ils combattent en l'eau, et tirent seurement de leurs arcs en nageant : où pour signe de subiection, il fault haulser les espaules et baisser la teste ; et deschausser ses souliers quand on entre au logis du roy : où les eunuques qui ont les femmes religieuses en garde, ont encores le nez et les levres à dire, pour ne pouvoir estre aymez ; et les presbtres se crevent les yeulx, pour accointer les daimons et prendre les oracles : où chascun faict un dieu de ce qu'il luy plaist ; le chasseur, d'un lyon ou d'un regnard ; le pescheur, de certain poisson ; et des idoles, de chasque action ou passion humaine ; le soleil, la lune, et la terre, sont les dieux principaulx ; la forme de iurer, c'est toucher la terre regardant le soleil ; et y mange lon la chair et le poisson crud : où le grand serment, c'est iurer le nom de quelque homme trespassé qui a esté en bonne reputation au païs, touchant de la main sa tumbe : où les estrenes annuelles que le roy envoye aux princes ses vassaux, touts les ans, c'est du feu ; lequel apporté, tout le vieil feu est esteinct : et de ce feu nouveau, le peuple dependant de ce prince, en doibt venir prendre chascun pour soy, sur peine de crime de leze maiesté : où, quand le roy, pour s'adonner du tout à la devotion, se retire de sa charge, ce qui advient souvent, son premier successeur est obligé d'en faire autant, et passe le droict du royaume au troisiesme successeur : où l'on diversifie la forme de la police, selon que les affaires semblent le requerir ; on depose le roy, quand il semble bon ; et luy substitue lon

des anciens à prendre le gouvernail de l'estat ; et le laisse lon par fois aussi ez mains de la commune : où hommes et femmes sont circoncis, et pareillement baptisez : où le soldat qui, en un ou divers combats, est arrivé à presenter à son roy sept testes d'ennemis, est faict noble : où l'on vit soubs cette opinion si rare et insociable de la mortalité des ames : où les femmes s'accouchent sans plaincte et sans effroy : où les femmes, en l'une et l'aultre iambe, portent des greves de cuivre ; et si un pouil les mord, sont tenues par debvoir de magnanimité de le remordre ; et n'osent espouser, qu'elles n'ayent offert à leur roy, s'il le veut, leur pucellage : où l'on salue mettant le doigt à terre, et puis le haulsant vers le ciel : où les hommes portent les charges sur la teste, les femmes sur les espaules ; elles pissent debout, les hommes accroupis : où ils envoyent de leur sang en signe d'amitié, et encensent, comme les dieux, les hommes qu'ils veulent honnorer : où non seulement iusques au quatriesme degré, mais en aulcun plus esloingné, la parenté n'est soufferte aux mariages : où les enfants sont quatre ans à nourrice, et souvent douze ; et là mesme il est estimé mortel de donner à l'enfant à tetter tout le premier iour : où les peres ont charge du chastiement des masles ; et les meres, à part, des femelles ; et est le chastiement de les fumer pendus par les pieds : où on faict circoncire les femmes : où l'on mange toutes sortes d'herbes, sans aultre discretion que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur : où tout est ouvert ; et les maisons, pour belles et riches qu'elles soyent, sans porte, sans fenestre, sans coffre qui ferme ; et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs : où ils tuent les pouils avec les dents comme les magots, et trou-

vent horrible de les veoir escacher soubs les ongles : où l'on ne couppe en toute la vie ny poil ny ongle ; ailleurs où l'on ne couppe que les ongles de la droicte, ceulx de la gauche se nourrissent par gentillesse : où ils nourrissent tout le poil du costé droict, tant qu'il peult croistre, et tiennent raz le poil de l'aultre costé ; et en voysines provinces, celle icy nourrit le poil de devant, celle là le poil de derriere, et rasent l'opposite : où les peres prestent leurs enfants, les maris leurs femmes, à iouyr aux hostes, en payant : où on peult honnestement faire des enfants à sa mere, les peres se mesler à leurs filles et à leurs fils : où, aux assemblees des festins, ils s'entreprestent, sans distinction de parenté, les enfants les uns aux aultres : icy on vit de chair humaine : là c'est office de pieté de tuer son pere en certain aage : ailleurs les peres ordonnent, des enfants encores au ventre des meres, ceulx qu'ils veulent estre nourris et conservez, et ceulx qu'ils veulent estre abandonnez et tuez : ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes à la ieunesse pour s'en servir ; et ailleurs elles sont communes sans peché ; voire, en tel païs, portent pour marque d'honneur autant de belles houppes frangees au bord de leurs robbes, qu'elles ont accointé de masles. N'a pas faict la coustume encores une chose publicque de femmes à part ? leur a elle pas mis les armes à la main ? faict dresser des armees, et livrer des battailles ? Et ce que toute la philosophie ne peult planter en la teste des plus sages, ne l'apprend elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? car nous sçavons des nations entieres où non seulement la mort estoit mesprisee, mais festoyee ; où les enfants de sept ans souffroient à estre fouettez iusques à la mort, sans changer de visage ; où la

richesse estoit en tel mespris, que le plus chestif citoyen de la ville n'eust daigné baisser le bras pour amasser une bourse d'escus. Et sçavons des regions tres fertiles en toutes façons de vivres, où toutesfois les plus ordinaires mets et les plus savoureux, c'estoient du pain, du nasitort et de l'eau. Feit elle pas encores ce miracle en Cio, qu'il s'y passa sept cents ans, sans memoire que femme ny fille y eust faict faulte à son honneur ?

Et somme, à ma fantasie, il n'est rien qu'elle ne face, ou qu'elle ne puisse ; et avecques raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dict, « la royne et emperiere du monde. » Celuy qu'on rencontra battant son pere, respondit que c'estoit la coustume de sa maison ; que son pere avoit ainsi battu son ayeul ; son ayeul, son bisayeul ; et montrant son fils : « Cettuy cy me battre, quand il sera venu au terme de l'aage où ie suis. » Et le pere, que le fils tirassoit et sabouloit emmy la rue, luy commanda de s'arrester à certain huys, car luy n'avoit traisné son pere que iusques là ; que c'estoit la borne des iniurieux traictements hereditaires que les enfants avoient en usage de faire aux peres, en leur famille. Par coustume, dit Aristote, aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons et de la terre ; et plus par coustume que par nature, les masles se meslent aux masles.

Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume ; chascun ayant en veneration interne les opinions et mœurs approuvees et receues autour de luy, ne s'en peult desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement. Quand ceulx de Crete vouloient, au temps passé, mauldire quelqu'un, ils prioient les dieux de l'engager en quelque mauvaise cous-

tume. Mais le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir et empieter de telle sorte, qu'à peine soit il en nous de nous ravoir de sa prinse, et de rentrer en nous, pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vray, parce que nous les humons avec le laict de nostre naissance, et que le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere veue, il semble que nous soyons nayz à la condition de suyvre ce train ; et les communes imaginations que nous trouvons en credit autour de nous, et infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generales et naturelles : par où il advient que ce qui est hors les gonds de la coustume, on le croit hors les gonds de la raison ; Dieu sçait combien desraisonnablement le plus souvent !

Si comme nous, qui nous estudions, avons apprins de faire, chascun qui oid une iuste sentence, regardoit incontinent par où elle luy appartient en son propre, chascun trouveroit que cette cy n'est pas tant un bon mot, qu'un bon coup de fouet à la bestise ordinaire de son iugement : mais on receoit les advis de la verité et ses preceptes comme addressez au peuple, non iamais à soy ; et au lieu de les coucher sur ses mœurs, chascun les couche en sa memoire, tres sottement et tres inutilement. Revenons à l'empire de la coustume.

Les peuples nourris à la liberté, et à se commander eulx mesmes, estiment toute aultre forme de police monstrueuse et contre nature : ceulx qui sont duicts à la monarchie, en font de mesme ; et quelque facilité que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont, avecques grandes difficultez, desfaicts de l'importunité d'un maistre, ils courent à en replanter un nouveau

avecques pareilles difficultez, pour ne se pouvoir resouldre de prendre en haine la maistrise. C'est par l'entremise de la coustume que chascun est content du lieu où nature l'a planté ; et les sauvages d'Escosse n'ont que faire de la Touraine, ny les Scythes, de la Thessalie. Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils vouldroient prendre la coustume des Indes, de manger leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimants ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture que dans eulx mesmes) ; ils luy respondirent, que pour chose du monde ils ne le feroient : mais s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon, et prendre celle de Grece, qui estoit de brusler les corps de leurs peres, il leur feit encores plus d'horreur. Chascun en faict ainsi, d'autant que l'usage nous desrobbe le vray visage des choses.

Nil adeo magnum, nec tam mirabile quidquam
Principio, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim [1].

Aultrefois ayant à faire valoir quelqu'une de nos observations, et receue avecques resolue auctorité bien loing autour de nous ; et ne voulant point, comme il se faict, l'establir seulement par la force des loix et des exemples, mais questant tousiours iusques à son origine, i'y trouvay le fondement si foible, qu'à peine que ie ne m'en desgoustasse, moy, qui avois à la confirmer en aultruy. C'est cette recepte, par laquelle Platon entreprend de chasser les desnaturees et prepos-

[1] Il n'est rien de si grand, rien de si admirable au premier abord, que peu à peu l'on ne regarde avec moins d'admiration. LUCRÈCE, II, 1027.

teres amours de son temps, qu'il estime souveraine et principale ; à sçavoir, que l'opinion publicque les condemne ; que les poëtes, que chascun en face des mauvais contes : recepte par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres, ny les freres plus excellents en beaulté, l'amour des sœurs ; les fables mesmes de Thyestes, d'Oedipus, de Macareus, ayant, avecques le plaisir de leur chant, infus cette utile creance en la tendre cervelle des enfants. De vray, la pudicité est une belle vertu, et de laquelle l'utilité est assez cogneue ; mais de la traicter et faire valoir selon nature, il est autant malaysé, comme il est aysé de la faire valoir selon l'usage, les loix et les preceptes. Les premieres et universelles raisons sont de difficile perscrutation ; et les passent nos maistres en escumant ; ou en ne les osant pas seulement taster, se iectent d'abordee dans la franchise de la coustume ; là ils s'enflent et triumphent à bon compte. Ceulx qui ne se veulent laisser tirer hors cette originelle source faillent encores plus, et s'obligent à des opinions sauvages ; tesmoing Chrysippus, qui sema en tant de lieux de ses escripts, le peu de compte en quoy il tenoit les conionctions incestueuses, quelles qu'elles feussent.

Qui vouldra se desfaire de ce violent preiudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses receues d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompaigne : mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité et à la raison, il sentira son iugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, ie luy demanderay lors, quelle chose peult estre plus estrange, que de veoir un peuple obligé à suyvre

les loix qu'il n'entendit oncques ; attaché en touts ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes et achapts, à des reigles qu'il ne peult sçavoir, n'estants escriptes ny publiees en sa langue, et desquelles, par necessité, il luy faille achepter l'interpretation et l'usage : non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son roy de rendre les traficques et negociations de ses subiects, libres, franches et lucratifves, et leurs debats et querelles, onereuses, chargees de poisants subsides ; mais selon une opinion prodigieuse, de mettre en traficque la raison mesme, et donner aux loix cours de marchandise. Ie sçay bon gré à la fortune dequoy, comme disent nos historiens, ce feut un gentilhomme gascon et de mon pays, qui le premier s'opposa à Charlemaigne nous voulant donner des loix latines et imperiales.

Qu'est il plus farouche que de veoir une nation où, par legitime coustume, la charge de iuger se vende, et les iugements soyent payez à purs deniers comptants, et où legitimement la iustice soit refusee à qui n'a dequoy la payer ; et ayt cette marchandise si grand credit, qu'il se face en une police un quatriesme estat de gents maniants les procez, pour le ioindre aux trois anciens, de l'eglise, de la noblesse, et du peuple ; lequel estat ayant la charge des loix et souveraine auctorité des biens et des vies, face un corps à part de celuy de la noblesse : d'où il advienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur, et celles de la iustice, en plusieurs choses fort contraires ; aussi rigoureusement condemnent celles là un dementy souffert, comme celles icy un dementy revenché ; par le debvoir des armes, celuy là soit degradé d'honneur et de noblesse, qui souffre une iniure, et par le debvoir civil, celuy qui s'en venge encoure une

peine capitale ; qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offense faicte à son honneur, il se deshonnore ; et qui ne s'y adresse, il en est puny et chastié par les loix : et de ces deux pieces si diverses, se rapportants toutesfois à un seul chef, ceulx là ayent la paix, ceulx cy la guerre, en charge ; ceulx là ayent le gaing, ceulx cy l'honneur ; ceulx là le sçavoir, ceulx cy la vertu ; ceulx là la parole, ceulx cy l'action ; ceulx là la iustice, ceulx cy la vaillance ; ceulx là la raison, ceulx cy la force ; ceulx là la robbe longue, ceulx cy la courte, en partage ?

Quant aux choses indifferentes, comme vestements, qui les vouldra ramener à leur vraye fin, qui est le service et commodité du corps, d'où depend leur grace et bienseance originelle : pour les plus fantastiques à mon gré qui se puissent imaginer, ie luy donray entre aultres nos bonnets quarrez ; cette longue queue de veloux plissé qui pend aux testes de nos femmes avecques son attirail bigarré ; et ce vain modele et inutile d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutesfois nous faisons montre et parade en public. Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suyvre le style commun : ains au rebours, il me semble que toutes façons escartees et particulieres partent plustost de folie ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison ; et que le sage doibt au dedans retirer son ame de la presse, et la tenir en liberté et puissance de iuger librement des choses ; mais quant au dehors, qu'il doibt suyvre entierement les façons et formes receues, La societé publicque n'a que faire de nos pensees ; mais le demourant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes, et nostre vie, il les fault

prester et abandonner à son service et aux opinions communes : comme ce bon et grand Socrates refusa de sauver sa vie, par la desobeïssance du magistrat, voire d'un magistrat tres iniuste et tres inique ; car c'est la reigle des reigles, et generale loy des loix, que chascun observe celle du lieu où il est :

Νόμοις ἕπεσθαι τοῖσιν ἐγχωρίοις καλόν [1].

En voycy d'une aultre cuvee. Il y a grand doubt s'il se peult trouver si evident proufit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a du mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces ioinctes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une que tout le corps ne s'en sente. Le legislateur des Thuriens ordonna que quiconque vouldroit, on abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au peuple la chorde au col ; à fin que si la nouvelleté n'estoit approuvee d'un chascun, il feust incontinent estranglé : et celuy de Lacedemone employa sa vie, pour tirer de ses citoyens une promesse asseuree de n'enfreindre aulcune de ses ordonnances. L'ephore qui couppa si rudement les deux chordes que Phrynis avoit adiousté à la musique, ne s'esmoye pas si elle en vault mieulx, ou si les accords en sont mieulx remplis ; il luy suffit, pour les condemner, que ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette espee rouillee de la iustice de Marseille.

[1] Il est beau d'obéir aux lois de son pays.

Excerpta ex tragœd. græcis, H. Grotio *interpr.* 1626, in-4°, p. 937.

Ie suis desgouté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte ; et ay raison, car i'en ay veu des effects tres dommageables : celle qui nous presse depuis tant d'ans, elle n'a pas tout exploicté ; mais on peult dire, avecques apparence, que par accident elle a tout produict et engendré, voire et les maulx et ruynes qui se font depuis, sans elle et contre elle : c'est à elle de s'en prendre au nez :

Heu ! patior telis vulnera facta meis [1] ;

Ceulx qui donnent le bransle à un estat, sont volontiers les premiers absorbez en sa ruyne : le fruict du trouble ne demeure gueres à celuy qui l'a esmeu ; il bat et brouille l'eau pour d'aultres pescheurs. La liaison et contexture de cette monarchie et ce grand bastiment ayant esté desmis et dissoult, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veult d'ouverture et d'entree à pareilles iniures : la majesté royale s'avalle plus difficilement du sommet au milieu, qu'elle ne se precipite du milieu à fond. Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux, de se iecter en des exemples desquels ils ont senty et puny l'horreur et le mal : et s'il y a quelque degré d'honneur, mesme au mal à faire, ceulx cy doibvent aux aultres la gloire de l'invention et le courage du premier effort. Toutes sortes de nouvelles desbauches puisent heureusement, en cette premiere et feconde source, les images et patrons à troubler nostre police ; on lit en nos loix mesmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toutes

[1] Ah ! c'est de moi que vient tout le mal que j'endure !
OVIDE, *Epist. Phyllidis Demophoonti*, v. 48.

sortes de mauvaises entreprinses ; et nous advient ce que Thucydides dict des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publicques on les baptisoit de mots nouveaux plus doulx pour leur excuse, abastardissant et amollissant leurs vrays tiltres ; c'est pourtant pour reformer nos consciences et nos creances ! *honesta oratio est*[1]. Mais le meilleur pretexte de nouvelleté est tres dangereux : *adeo nihil motum ex antiquo probabile est*[2] *!* Si me semble il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et presumption, d'estimer ses opinions iusques là que, pour les establir, il faille renverser une paix publicque, et introduire tant de maulx inevitables, et une si horrible corruption de mœurs que les guerres civiles apportent, et les mutations d'estat en chose de tel poids, et les introduire en son païs propre. Est ce pas mal mesnagé, d'avancer tant de vices certains et cogneus, pour combattre des erreurs contestees et debattables ? est il quelque pire espece de vices, que ceulx qui chocquent la propre conscience et naturelle cognoissance ? Le senat osa donner en payement cette desfaicte, sur le different d'entre luy et le peuple, pour le ministere de leur religion, *ad deos id magis, quam ad se, pertinere ; ipsos visuros, ne sacra sua polluantur*[3] *;* conformement à ce que respondit l'oracle à ceulx de Delphes, en la guerre medoise, craignants l'invasion des Perses. Ils demanderent au dieu ce qu'ils avoient à faire des tresors sacrez de son temple, ou les cacher, ou les emporter : il leur respondit, qu'ils ne bougeassent

[1] Le prétexte est honnête. TÉRENCE, *Andr.* act. I, sc. 1, v. 114.

[2] Tant il est vrai que nous avons toujours tort de changer les institutions de nos pères. TITE-LIVE, XXXIV, 54.

[3] Que cette affaire intéressait les dieux plus qu'eux-mêmes ; ces dieux, disaient-ils, sauront bien empêcher la profanation de leur culte. TITE-LIVE, X, 6.

rien, qu'ils se souciassent d'eulx, qu'il estoit suffisant pour prouveoir à ce qui luy estoit propre.

La religion chrestienne a toutes les marques d'extreme iustice et utilité, mais nulle plus apparente que l'exacte recommendation de l'obeïssance du magistrat et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui pour establir le salut du genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique ; et a soubmis son progrez, et la conduicte d'un si hault effect et si salutaire, à l'aveuglement et iniustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'esleus ses favoris, et souffrant une longue perte d'annees à meurir ce fruict inestimable ! Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suit les formes et les loix de son païs, et celuy qui entreprend de les regenter et changer : celuy là allegue pour son excuse la simplicité, l'obeïssance et l'exemple ; quoy qu'il face, ce ne peult estre malice ; c'est, pour le plus, malheur : *quis est enim, quem non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas* [1] ? oultre ce que dict Isocrates, que la defectuosité a plus de part à la moderation que n'a l'excez : l'aultre est en bien plus rude party ; car qui se mesle de choisir et de changer, usurpe l'auctorité de iuger, et se doibt faire fort de veoir la faulte de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduict.

Cette si vulgaire consideration m'a fermy en mon siege, et tenu ma ieunesse mesme, plus temeraire, en bride, de ne charger mes espaules

[1] Qui pourrait ne pas respecter une antiquitié qui nous a été conservée et transmise par les plus éclatants témoignages ? CICÉRON, *de Divin.* I, 40.

d'un si lourd fais, que de me rendre respondant d'une science de telle importance, et oser en cette cy ce qu'en sain iugement ie ne pourrois oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruict, et ausquelles la temerité de iuger est de nul preiudice ; me semblant tres inique de vouloir soubmettre les constitutions et observances publicques et immobiles à l'instabilité d'une privee fantasie (la raison privee n'a qu'une iurisdiction privee), et entreprendre sur les loix divines ce que nulle police ne supporteroit aux civiles ; ausquelles encores que l'humaine raison ayt beaucoup plus de commerce, si sont elles souverainement iuges de leurs iuges ; et l'extreme suffisance sert à expliquer et estendre l'usage qui en est receu, non à le destourner et innover. Si quelquesfois la providence divine a passé par dessus les reigles ausquelles elle nous a necessairement astreincts, ce n'est pas pour nous en dispenser : ce sont coups de la main divine, qu'il nous fault non pas imiter, mais admirer ; et exemples extraordinaires marquez d'un exprez et particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour tesmoignage de sa toute puissance, au dessus de nos ordres et de nos forces, qu'il est folie et impieté d'essayer à representer, et que nous ne debvons pas suyvre, mais contempler avec estonnement, acte de son personnage, non pas du nostre. Cotta proteste bien opportuneement : *Quum de religione agitur, Ti. Coruncanium, P. Scipionem, P. Scævolam, pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chyrsippum sequor*[1]. Dieu le sçache, en nostre presente querelle, où il y a cent articles à oster

[1] En matière de religion, j'écoute Tib. Coruncanius, P. Scipion, P. Scévola, souverains pontifes, et non pas Zénon, Cléanthe, ou Chrysippe. Cic. *de Nat. deor.* III, 2.

et remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement recogneu les raisons et fondements de l'un et l'aultre party : c'est un nombre, si c'est nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette aultre presse, où va elle ? soubs quelle enseigne se iecte elle à quartier ? Il advient de la leur comme des aultres medecines foibles et mal appliquees : les humeurs qu'elle vouloit purger en nous, elle les a eschauffees, exasperees et aigries par le conflict ; et si, nous est demeuree dans le corps : elle n'a sceu nous purger par sa foiblesse, et nous a cependant affoiblis ; en maniere que nous ne la pouvons vuider non plus, et ne recevons de son operation que des douleurs longues et intestines.

Si est ce que la fortune reservant tousiours son auctorité au dessus de nos discours, nous presente aulcunesfois la necessité si urgente, qu'il est besoing que les loix lui facent quelque place : et quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout et par tout en bride et en reigle contre ceulx qui ont la clef des champs, ausquels tout cela est loisible qui peult advancer leur desseing, qui n'ont ny loy ny ordre que de suyvre leur advantage, c'est une dangereuse obligation et inequalité.

Aditum nocendi perfido præstat fides [1] :

d'autant que la discipline ordinaire d'un estat, qui est en sa santé, ne pourveoit pas à ces accidents extraordinaires ; elle presuppose un corps qui se

[1] Se fier à un perfide, c'est lui donner moyen de nuire. SÉNÈQUE, *Œdip.* act. III, v. 686.

tient en ses principaulx membres et offices, et un commun consentement à son observation et obeïssance. L'aller legitime est un aller froid, poisant et contrainct, et n'est pas pour tenir bon à un aller licentieux et effrené. On sçait qu'il est encores reproché à ces deux grands personnages, Octavius et Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'aultre de Cesar, d'avoir plustost laissé encourir toutes extremitez à leur patrie, que de la secourir aux despens de ses loix, et que de rien remuer : car, à la verité, en ces dernieres necessitez où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'adventure plus sagement faict de baisser la teste et prester un peu au coup, que s'aheurtant, oultre la possibilité, à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds ; et vauldroit mieulx faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi feit celuy qui ordonna qu'elles dormissent vingt et quatre heures ; et celuy qui remua pour cette fois un iour du calendrier ; et cet aultre qui du mois de iuin feit le second may. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur païs, estants pressez de leur loy qui deffendoit d'eslire par deux fois admiral un mesme personnage, et de l'aultre part leurs affaires requerants de toute necessité que Lysander prinst derechef cette charge, ils feirent bien un Aracus admiral, mais Lysander surintendant de la marine : et de mesme subtilité, un de leurs ambassadeurs estant envoyé vers les Atheniens pour obtenir le changement de quelque ordonnance, et Pericles luy alleguant qu'il estoit deffendu d'oster le tableau où une loy estoit une fois posee, luy conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas deffendu. C'est ce dequoy Plutarque loue Philopœmen, qu'estant

nay pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, mais aux loix mesmes, quand la necessité publicque le requeroit.

CHAPITRE XXIII

DIVERS EVENEMENTS DE MESME CONSEIL

IACQUES AMYOT, grand aumosnier de France, me recita un iour cette histoire à l'honneur d'un prince des nostres, et nostre estoit il à tres bonnes enseignes, encores que son origine feust estrangiere, que durant nos premiers troubles, au siege de Rouan, ce prince ayant esté adverty, par la royne mere du roy, d'une entreprinse qu'on faisoit sur sa vie, et instruict particulierement, par ses lettres, de celuy qui la debvoit conduire à chef, qui estoit un gentilhomme angevin, ou manceau, frequentant lors ordinairement pour cet effect la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet advertissement : mais se promenant lendemain au mont Saincte Catherine, d'où se faisoit nostre batterie à Rouan (car c'estoit au temps que nous la tenions assiegee), ayant à ses costez ledit seigneur grand aumosnier et un aultre evesque, il apperceut ce gentilhomme qui luy avoit esté remarqué, et le feit appeller. Comme il feut en sa presence, il luy dict ainsi, le veoyant desia paslir et fremir des alarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu, vous vous doubtez bien de ce que ie vous veulx, et vostre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher ; car ie suis instruict de votre affaire si avant, que vous ne feriez qu'empirer vostre marché d'essayer à le couvrir. Vous sçavez bien telle chose

et telle (qui estoient les tenants et aboutissants des plus secrettes pieces de cette menee) : ne faillez, sur vostre vie, à me confesser la verité de tout ce desseing. » Quand ce pauvre homme se trouva prins et convaincu (car le tout avoit esté descouvert à la royne par l'un des complices), il n'eut qu'à ioindre les mains et requerir la grace et misericorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut iecter ; mais il l'en garda, suyvant ainsi son propos : « Venez ça ; vous ay ie aultrefois faict desplaisir ? ay ie offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere ? Il n'y a pas trois semaines que ie vous cognoy; quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort ? » Le gentilhomme respondit à cela, d'une voix tremblante, que ce n'estoit aulcune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party, et qu'aulcuns luy avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté, d'extirper, en quelque maniere que ce feust, un si puissant ennemy de leur religion. « Or, suyvit ce prince, ie vous veulx montrer combien la religion que ie tiens est plus doulce que celle dequoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m'ouyr, n'ayant receu de moy aulcune offense ; et la mienne me commande que ie vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison. Allez vous en, retirez vous ; que ie ne vous veoye plus icy : et si vous estes sage, prenez doresnavant en vos entreprinses des conseillers plus gents de bien que ceulx là. »

L'empereur Auguste, estant en la Gaule, receut certain advertissement d'une coniuration que luy brassoit L. Cinna : il delibera de s'en venger, et manda pour cet effect au lendemain le conseil de ses amis. Mais la nuict d'entre deux, il la passa

avecques grande inquietude, considerant qu'il avoit à faire mourir un ieune homme de bonne maison et nepveu du grand Pompeius, et produisoit en se plaignant plusieurs divers discours : « Quoy doncques, disoit il, sera il vray que ie demeureray en crainte et en alarme, et que ie lairray mon meurtrier se promener ce pendant à son ayse? S'en ira il quitte, ayant assailly ma teste, que i'ay sauvee de tant de guerres civiles, de tant de battailles par mer et par terre, et aprez avoir estably la paix universelle du monde ? sera il absoult, ayant deliberé non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier ? » car la coniuration estoit faicte de le tuer comme il feroit quelque sacrifice. Aprez cela, s'estant tenu coy quelque espace de temps, il recommenceoit d'une voix plus forte, et s'en prenoit à soy mesme : « Pourquoy vis tu, s'il importe à tant de gents que tu meures? n'y aura il point de fin à tes vengeances et à tes cruautez ? Ta vie vault elle que tant de dommage se face pour la conserver ? » Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y seront ils receus ? luy dict elle : fay ce que font les medecins ; quand les receptes accoustumees ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par severité, tu n'as iusques à cette heure rien proufité; Lepidus a suyvi Salvidienus ; Murena, Lepidus ; Caepio, Murena ; Egnatius, Caepio : commence à experimenter comment te succederont la doulceur et la clemence. Cinna est convaincu; pardonne luy : de te nuire desormais, il ne pourra, et proufitera à ta gloire. » Auguste feut bien ayse d'avoir trouvé un advocat de son humeur ; et ayant remercié sa femme, et contremandé ses amis qu'il avoit assignez au conseil, commanda qu'on feist venir à luy Cinna tout seul, et ayant faict sortir tout le monde

de sa chambre, et faict donner un siege à Cinna, il luy parla en cette maniere : « En premier lieu, ie te demande, Cinna, paisible audience ; n'interromps pas mon parler ; ie te donray temps et loisir d'y respondre. Tu sçais, Cinna, que t'ayant prins au camp de mes ennemis, non seulement t'estant faict mon ennemy, mais estant nay tel, ie te sauvay, ie te meis entre mains touts tes biens, et t'ay enfin rendu si accommodé et si aysé, que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas, ie te l'octroyay, l'ayant refusé à d'aultres, desquels les peres avoient tousiours combattu avecques moy. T'ayant si fort obligé, tu as entreprins de me tuer. » A quoy Cinna s'estant escrie qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensee : « Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avois promis, suyvit Auguste ; tu m'avois asseuré que ie ne seroy pas interrompu. Ouy, tu as entreprins de me tuer en tel lieu, tel iour, en telle compaignie, et de telle façon. » Et le veoyant transy de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoy, adiousta il, le fais tu ? Est ce pour estre empereur ? Vrayement il va bien mal à la chose publicque, s'il n'y a que moy qui t'empesche d'arriver à l'empire. Tu ne peulx pas seulement deffendre ta maison, et perdis dernierement un procez par la faveur d'un simple libertin. Quoy ? n'as tu moyen ny pouvoir en aultre chose qu'à entreprendre Cesar ? Ie le quitte, s'il n'y a que moy qui empesche tes esperances. Penses tu que Paulus, que Fabius, que les Cosseens et Serviliens te souffrent, et une si grande trouppe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui, par leur vertu, honorent leur noblesse ? » Aprez plusieurs aultres propos (car il parla à luy plus de

deux heures entieres) : « Or va, luy dict il, ie te donne, Cinna, la vie à traistre et à parricide, que ie te donnay aultrefois à ennemy ; que l'amitié commence de ce iourd'huy entre nous ; essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie, ou tu l'ayes receue. » Et se despartit d'avecques luy en cette maniere. Quelque temps aprez il luy donna le consulat, se plaignant dequoy il ne le luy avoit osé demander. Il l'eut depuis pour fort amy, et feut seul faict par luy heritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui adveint à Auguste au quarantiesme an de son aage, il n'y eut iamais de coniuration ny d'entreprinse contre luy, et receut une iuste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en adveint pas de mesme au nostre ; car sa doulceur ne le sceut guarantir qu'il ne cheust depuis aux lacs de pareille trahison : tant c'est chose vaine et frivole que l'humaine prudence ! et au travers de touts nos proiects, de nos conseils et precautions, la fortune maintient tousiours la possession des evenements.

Nous appellons les medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avoit que leur art qui ne se peust maintenir d'elle mesme, et qui eust les fondements trop frailes pour s'appuyer de sa propre force, et comme s'il n'y avoit qu'elle qui aye besoing que la fortune preste la main à ses operations. Ie croy d'elle tout le pis ou le mieulx qu'on vouldra : car nous n'avons, Dieu mercy ! nul commerce ensemble. Ie suis au rebours des aultres ; car ie la mesprise bien tousiours : mais quand ie suis malade, au lieu d'entrer en composition, ie commence encores à la haïr et à la craindre ; et respons à ceulx qui me pressent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que ie soy rendu à mes forces et à ma santé, pour

avoir plus de moyen de soustenir l'effort et le hazard de leur bruvage. Ie laisse faire nature, et presuppose qu'elle se soit pourveue de dents et de griffes, pour se deffendre des assaults qui luy viennent, et pour maintenir cette contexture dequoy elle fuit la dissolution. Ie crains, au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prinses bien estroictes et bien ioinctes avecques la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, et qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Or ie dis que, non en la medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part : les saillies poëtiques qui emportent leur aucteur et le ravissent hort de soy, pourquoy ne les attribuerons nous à son bonheur, puis qu'il confesse luy mesme qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et les recognoist venir d'ailleurs que de soy, et ne les avoir aulcunement en sa puissance ; non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvements et agitations extraordinaires qui les poulsent au delà de leur desseing ? Il en est de mesme en la peincture, qu'il eschappe par fois des traicts de la main du peintre, surpassants sa conception et sa science, qui le tirent luy mesme en admiration, et qui l'estonnent. Mais la fortune monstre bien encores plus evidemment la part qu'elle a en touts ces ouvrages, par les graces et beaultez qui s'y treuvent non seulement sans l'intention, mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier : un suffisant lecteur descouvre souvent ez esprits d'aultruy des perfections aultres que celles que l'aucteur y a mises et apperceues, et y preste des sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprinses militaires, chascun veoid comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mesmes et en nos deliberations, il fault

certes qu'il y ayt du sort et du bonheur meslé parmy ; car tout ce que nostre sagesse peult, ce n'est pas grand'chose : plus elle est aiguë et vifve, plus elle treuve en soy de foiblesse, et se desfie d'autant plus d'elle mesme. Ie suis de l'advis de Sylla ; et quand ie me prens garde de prez aux plus glorieux exploicts de la guerre, ie veoy, ce me semble, que ceulx qui les conduisent n'y employent la deliberation et le conseil que par acquit, et que la meilleure part de l'entreprinse, ils l'abandonnent à la fortune ; et sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à touts les coups au delà des bornes de tout discours. Il survient des alaigresses fortuites et des fureurs estrangieres parmy leurs deliberations, qui les poulsent le plus souvent à prendre le party le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils temeraires, d'alleguer à leurs gents qu'ils y estoient conviez par quelque inspiration, par quelque signe et prognosticque.

Voylà pourquoy, en cette incertitude et perplexité que nous apporte l'impuissance de veoir et choisir ce qui est plus commode, pour les difficultez que les divers accidents et circonstances de chaque chose tirent, le plus seur, quand aultre consideration ne nous y convieroit, est, à mon advis, de se reiecter au party où il y a plus d'honnesteté et de iustice ; et puis qu'on est en doubte du plus court chemin, tenir tousiours le droict : comme en ces deux exemples, que ie viens de proposer, il n'y a point de doubte qu'il ne feust plus beau et plus genereux à celuy qui avoit receu l'offense, de la pardonner, que s'il eust faict aultrement. S'il en est mesadvenu au premier, il ne

s'en fault pas prendre à ce sien bon desseing ; et ne sçait on, quand il eust prins le party contraire, s'il eust eschappé à la fin à laquelle son destin l'appelloit ; et si, eust perdu la gloire d'une telle humanité.

Il se veoid, dans les histoires, force gents en cette crainte ; d'où la pluspart ont suyvi le chemin de courir au devant des coniurations qu'on faisoit contre eulx, par vengeance et par supplices ; mais i'en veoy fort peu ausquels ce remede ayt servy ; tesmoings tant d'empereurs romains. Celuy qui se treuve en ce danger, ne doibt pas beaucoup esperer ny de sa force ny de sa vigilance : car combien est il mal aysé de se guarantir d'un ennemy qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons, et de cognoistre les volontez et pensements interieurs de ceulx qui nous assistent ? Il a beau employer des nations estrangieres pour sa garde, et estre tousiours ceinct d'une haye d'hommes armez ; quiconque aura sa vie à mespris se rendra tousiours maistre de celle d'aultruy ; et puis, ce continuel souspeçon qui met le prince en doubte de tout le monde, luy doibt servir d'un merveilleux torment. Pourtant Dion, estant adverty que Callippus espioit les moyens de le faire mourir, n'eut iamais le cœur d'en informer, disant qu'il aymoit mieulx mourir, que vivre en cette misere, d'avoir à se garder, non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis : ce qu'Alexandre representa bien plus vifvement par effect, et plus roidement, quand ayant eu advis, par une lettre de Parmenion, que Philippus, son plus cher medecin, estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner ; en mesme temps qu'il donnoit à lire sa lettre à Philippus, il avalla le bruvage qu'il luy avoit presenté. Feut ce pas exprimer cette resolution, que

si ses amis le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire ? Ce prince est le souverain patron des actes hazardeux ; mais ie ne sçay s'il y a traict en sa vie qui ayt plus de fermeté que cettuy cy, ny une beaulté illustre par tant de visages.

Ceulx qui preschent aux princes la desfiance si attentifve, soubs couleur de leur prescher leur seureté, leur preschent leur ruyne et leur honte : rien de noble ne se faict sans hazard. I'en sçay un de courage tres martial de sa complexion, et entreprenant, de qui touts les iours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions : « qu'il se resserre entre les siens ; qu'il n'entende à aulcune reconciliation de ses anciens ennemis ; se tienne à part, et ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on luy face, quelque utilité qu'il y veoye. » I'en sçay un aultre qui a inespereement advancé sa fortune pour avoir prins conseil tout contraire.

La hardiesse, dequoy ils cherchent si avidement la gloire, se represente, quand il est besoing, aussi magnifiquement en pourpoinct, qu'en armes ; en un cabinet, qu'en un camp ; le bras pendant, que le bras levé.

La prudence si tendre et circonspecte est mortelle ennemie des haultes executions. Scipion sceut, pour practiquer la volonté de Syphax, quittant son armee, et abandonnant l'Espaigne doubteuse encores sous sa nouvelle conqueste, passer en Afrique dans deux simples vaisseaux, pour se commettre, en terre ennemie, à la puissance d'un roy barbare, à une foy incogneue, sans obligation, sans ostage, soubs la seule seureté de la grandeur de son propre courage, de son bonheur, et de la promesse de ses haultes esperances. *Habita fides ipsam ple-*

rumque fidem obligat[1]. A une vie ambitieuse et fameuse, il fault, au rebours, prester peu et porter la bride courte aux souspeçons : la crainte et la desfiance attirent l'offense, et la convient. Le plus desfiant de nos roys establit ses affaires principalement pour avoir volontairement abandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemis : montrant avoir entiere fiance d'eulx, à fin qu'ils la prinssent de luy. A ses legions mutinees et armees contre luy, Cesar opposoit seulement l'auctorité de son visage et la fierté de ses paroles ; et se fioit tant à soy et à sa fortune, qu'il ne craignoit point de s'abandonner et commettre à une armee seditieuse et rebelle :

Stetit aggere fultus
Cespitis, intrepidus vultu ; meruitque timeri,
Nil metuens [2].

Mais il est bien vray que cette forte asseurance ne se peult representer bien entiere et naïfve, que par ceulx ausquels l'imagination de la mort, et du pis qui peult advenir aprez tout, ne donne point d'effroy : car de la representer tremblante encores, doubteuse et incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gaigner le cœur et volonté d'aultruy, de s'y aller soubmettre et fier, pourveu que ce soit librement et sans contraincte d'aulcune necessité, et que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure et nette, le front au moins deschargé de tout scrupule. Ie

[1] La confiance que nous accordons à un autre nous gagne souvent la sienne. TITE-LIVE, XXII, 22.

[2] Il parut sur un tertre de gazon, debout, avec un visage intrépide ; il mérita d'être craint, en ne craignant pas. LUCAIN, V, 316.

veis, en enfance, un gentilhomme commandant à une grande ville, empressé à l'esmotion d'un peuple furieux : pour esteindre ce commencement de trouble, il print party de sortir d'un lieu tres asseuré où il estoit, et se rendre à cette tourbe mutine ; d'où mal luy print, et y feut malheureusement tué. Mais il ne me semble pas que sa faulte feust tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa memoire, comme ce feut d'avoir prins une voye de soubmission et de mollesse, et d'avoir voulu endormir cette rage plustost en suyvant qu'en guidant, et en requerant plustost qu'en remontrant ; et estime qu'une gracieuse severité, avecques un commandement militaire plein de securité et de confiance, convenable à son reng et à la dignité de sa charge, luy eust mieulx succedé, au moins avecques plus d'honneur et de bienseance. Il n'est rien moins esperable de ce monstre ainsin agité, que l'humanité et la doulceur; il recevra bien plustost la reverence et la crainte. Ie luy reprocherois aussi, qu'ayant prins une resolution, plustost brave à mon gré que temeraire, de se iecter foible et en pourpoinct, emmy cette mer tempestueuse d'hommes insensez, il la debvoit avaller toute, et n'abandonner ce personnage : au lieu qu'il luy adveint, aprez avoir recogneu le danger de prez, de saigner du nez, et d'alterer encores depuis cette contenance desmise et flatteuse, qu'il avoit entreprinse, en une contenance effroyee ; chargeant sa voix et ses yeulx d'estonnement et de penitence, cherchant à conniller et à se desrobber, il les enflamma et appella sur soy.

On deliberoit de faire une montre generale de diverses trouppes en armes (c'est le lieu des vengeances secrettes ; et n'est poinct où, en plus

grande seureté, on les puisse exercer) : il y avoit publicques et notoires apparences qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aulcuns, ausquels touchoit la principale et necessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile, et qui avoit beaucoup de poids et de suitte. Le mien feut qu'on evitast sur tout de donner aulcun tesmoignage de ce doubte ; et qu'on s'y trouvast et meslast parmy les files, la teste droicte et le visage ouvert ; et qu'au lieu d'en retrencher aulcune chose (à quoy les aultres opinions visoient le plus), au contraire, l'on solicitast les capitaines d'advertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes, en l'honneur des assistants, et n'espargner leur pouldre. Cela servit de gratification envers ces trouppes suspectes, et engendra dez lors en avant une mutuelle et utile confiance.

La voye qu'y teint Iulius Cesar, ie treuve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premierement, il essaya par clemence à se faire aymer de ses ennemis mesmes, se contentant, aux coniurations qui luy estoient descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverty : cela faict, il print une tres noble resolution d'attendre sans effroy et sans solicitude ce qui luy en pourroit advenir, s'abandonnant et se remettant à la garde des dieux et de la fortune ; car certainement c'est l'estat où il estoit, quand il feut tué.

Un estrangier ayant dict et publié par tout, qu'il pourroit instruire Dionysius, tyran de Syracuse, d'un moyen de sentir et descouvrir en toute certitude les parties que ses subiects machineroient contre luy, s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent ; Dionysius en estant adverty, le feit

appeller à soy, pour s'esclaircir d'une art si necessaire à sa conservation. Cet estrangier luy dict qu'il n'y avoit pas d'aultre art, sinon qu'il luy feist delivrer un talent et se vantast d'avoir apprins de luy un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne, et luy feit compter six cents escus. Il n'estoit pas vraysemblable qu'il eust donné si grande somme à un homme incogneu, qu'en recompense d'un tres utile apprentissage; et servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant les princes sagement publient les advis qu'ils reçoivent des menees qu'on dresse contre leur vie; pour faire croire qu'ils sont bien advertis, et qu'il ne se peult rien entreprendre dequoy ils ne sentent le vent. Le duc d'Athenes feit plusieurs sottises, en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence : mais cette cy la plus notable, qu'ayant receu le premier advis des monopoles que ce peuple dressoit contre luy, par Matteo di Morozo, complice d'icelles, il le feit mourir pour supprimer cet advertissement, et ne faire sentir qu'aulcun en la ville s'ennuyast de sa domination.

Il me souvient avoir leu aultrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel fuyant la tyrannie du triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceulx qui le poursuyvoient, par la subtibilité de ses inventions. Il adveint un iour qu'une trouppe de gents de cheval, qui avoit charge de le prendre, passa tout ioignant un hallier où il s'estoit tapy, et faillit de le descouvrir; mais luy, sur ce poinct là, considerant la peine et les difficultez ausquelles il avoit desia si long temps duré, pour se sauver des continuelles et curieuses recherches qu'on faisoit de luy par tout, le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, et

combien il luy valoit mieulx passer une fois le pas, que demourer tousiours en cette transe, luy mesme les rappella et leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eulx et luy d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard : si croy ie qu'encores vauldroit il mieulx le prendre, que de demourer en la fiebvre continuelle d'un accident qui n'a point de remede. Mais puis que les provisions qu'on y peult apporter sont pleines d'inquietude et d'incertitude, il vault mieulx d'une belle asseurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir, et tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas asseuré qu'il advienne.

CHAPITRE XXIV

DU PEDANTISME

Ie me suis souvent despité, en mon enfance, de veoir ez comedies italiennes tousiours un Pedante pour badin, et le surnom de Magister n'avoir gueres plus honnorable signification parmy nous : car leur estant donné en gouvernement, que pouvoy ie moins faire que d'estre ialoux de leur reputation ? Ie cherchoy bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire et les personnes rares et excellentes en iugement et en sçavoir, d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des aultres ; mais en cecy perdoy ie mon latin, que les plus galants hommes c'es-

toient ceulx qui les avoient le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay :

> Mais ie hay par sur tout un sçavoir pedantesque ;

et est cette coustume ancienne ; car Plutarque dict que Grec et Escholier estoient mots de reproche entre les Romains, et de mespris. Depuis, avec l'aage, i'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*[1]. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses n'en devienne pas plus vifve et plus esveillee ; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les iugements des plus excellents esprits que le monde ait portés, i'en suis encores en doubte. A recevoir tant de cervelles estrangieres, et si fortes et si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne et rappetisse, pour faire place aux aultres : ie diroy volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, et les lampes de trop d'huyle ; aussi faict l'action de l'esprit, par trop d'estude et de matiere : lequel, occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se desmesler, et que cette charge le tienne courbe et croupy. Mais il en va aultrement ; car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit : et aux exemples des vieux temps, il se veoid, tout au rebours, des suffisants hommes aux maniements des choses publicques, des grands capitaines, et grands con-

[1] Pardieu, les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.
RABELAIS, *Gargantua*, I, 39,
trad. de Regnier (*Sat.* 3, dernier vers).

seillers aux affaires d'estat, avoir esté ensemble tres sçavants.

Et quant aux philosophes, retirez de toute occupation publicque, ils ont esté aussi quelquesfois, à la verité, mesprisez par la liberté comique de leur temps, leurs opinions et façons les rendants ridicules. Les voulez vous faire iuges des droicts d'un procez, des actions d'un homme? ils en sont bien prests! ils cherchent encores s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est aultre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir et souffrir; quelles bestes ce sont que loix et iustice. Parlent ils du magistrat, ou parlent ils à luy? c'est d'une liberté irreverente et incivile. Oyent ils louer leur prince ou un roy? c'est un pastre pour eulx, oisif comme un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes, mais bien plus rudement qu'un pastre. En estimez vous quelqu'un plus grand, pour posseder deux mille arpents de terre? eulx s'en mocquent, accoustumez d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous vantez vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeulx riches? ils vous estiment de peu, ne concevant l'image universelle de nature, et combien chascun de nous a eu de predecesseurs, riches, pauvres, roys, valets, grecs, barbares; et quand vous seriez cinquantiesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdaignoit le vulgaire, comme ignorants les premieres choses et communes, et comme presumptueux et insolents.

Mais cette peincture platonique est bien esloingnee de celle qu'il fault à nos hommes. On envioit ceulx là comme estants au dessus de la commune façon, comme mesprisants les actions publicques, comme ayants dressé une vie particuliere et ini-

mitable, reiglee à certains discours haultains et hors d'usage : ceulx cy, on les desdaigne comme estants au dessoubs de la commune façon, comme incapables des charges publicques, comme traisnants une vie et des mœurs basses et viles aprez le vulgaire :

Odi homines ignava opera, philosopha sententia [1].

Quant à ces philosophes, dis ie, comme ils estoient grands en science, ils estoient encores plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dict de ce geometrien de Syracuse, lequel ayant esté destourné de sa contemplation, pour en mettre quelque chose en practique à la deffense de son païs, qu'il meit soubdain en train des engins espouvantables et des effets surpassants toute creance humaine; desdaignant toutesfois luy mesme toute cette sienne manufacture, et pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage et le iouet : aussi eulx, si quelquesfois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aile si haulte, qu'il paroissoit bien leur cœur et leur ame s'estre merveilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses. Mais aulcuns veoyants la place du gouvernement politique saisie par des hommes incapables, s'en sont reculez; et celuy qui demanda à Crates, iusques à quand il fauldroit philosopher, en receut cette response : « Iusques à tant que ce ne soient plus des asniers qui conduisent nos armees. » Heraclitus resigna la royauté à son frere; et aux Ephesiens, qui luy reprochoient à quoy il passoit

[1] Je hais ces hommes incapables d'agir, dont la philosophie est toute en paroles. PACUVIUS *ap.* GELLIUM, XIII, 8.

son temps, à iouer avecques les enfants devant le temple : « Vaut il pas mieulx faire cecy, que gouverner les affaires en vostre compaignie ? » D'aultres, ayants leur imagination logee au dessus de la fortune et du monde, trouverent les sieges de la iustice, et les throsnes mesmes des roys, bas et vils ; et refusa Empedocles la royauté que les Agrigentins luy offrirent. Thales accusant quelquesfois le soing du mesnage et de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du regnard, pour n'y pouvoir advenir : il luy print envie, par passetemps, d'en montrer l'experience ; et ayant pour ce coup ravallé son sçavoir au service du proufit et du gaing, dressa une traficque qui dans un an rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie les plus experimentez de ce mestier là en pouvoient faire de pareilles. Ce qu'Aristote recite d'aulcuns, qui appelloient et celuy là, et Anaxagoras, et leurs semblables, sages et non prudents, pour n'avoir assez de soing des choses plus utiles : oultre ce que ie ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gents ; et à veoir la basse et necessiteuse fortune dequoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer touts les deux, qu'ils sont et non sages et non prudents.

Ie quitte cette premiere raison, et croy qu'il vault mieulx dire que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences ; et qu'à la mode dequoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille, si ny les escholiers, ny les maistres, n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray, le soing et la despense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du iugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : « O le

sçavant homme ! » et d'un aultre : O le bon homme ! » il ne fauldra pas à destourner les yeulx et son respect vers le premier. Il y fauldroit un tiers crieur : « O les lourdes testes ! » Nous nous enquerons volontiers : « Sçait il du grec ou du latin ? escrit il en vers ou en prose ? » mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquesfois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster pour en faire bechee à leurs petits : ainsi nos pedantes vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la desgorger seulement et mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple ; est ce pas faire de mesme ce que ie fois en la pluspart de cette composition ? ie m'en vois escorniflant, par cy par là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder (car ie n'ay point de gardoire), mais pour les transporter en cettuy cy ; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes qu'en leur première place ; nous ne sommes, ce croy ie, sçavants que de la science presente ; non de la passee, aussi peu que de la future. Mais, qui pis est, leurs escholiers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus ; ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir aultruy, et d'en faire des contes, comme une vaine monnoye inutile à tout aultre usage et emploite qu'à compter et iecter. *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum*[1].

[1] Ils ont appris à parler aux autres, et non pas à eux-mêmes. CIC. *Tusc. quæst.* V, 36.

Non est loquendum, sed gubernandum[1]. Nature, pour monstrer qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduict, faict naistre souvent, ez nations moins cultivees par art, des productions d'esprit qui luictent les plus artistes productions. Comme, sur mon propos, le proverbe gascon, tiré d'une chalemie, est il delicat, « *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em ?* Souffler pour souffler ; mais à remuer les doigts, nous en sommes là. » Nous sçavons dire : « Cicero dict ainsi ; Voylà les mœurs de Platon ; Ce sont les mots mesmes d'Aristote ; » mais nous, que disons nous nous mesmes ? que iugeons nous ? que faisons nous ? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce riche Romain qui avoit esté soigneux, à fort grande despense, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, afin que quand il escheeoit entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'aultre, ils suppleassent en sa place, et feussent touts prests à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chascun selon son gibbier ; et pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gents ; et comme font aussi ceulx desquels la suffisance loge en leurs sumptueuses librairies. I'en cognoy à qui quand ie demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour me le monstrer ; et n'oseroit me dire qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ estudier, en son lexicon, que c'est que Galeux, et que c'est que Derriere.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'aultruy, et puis c'est tout : il les fault faire

[1] Il ne s'agit pas de parler, mais de conduire le vaisseau. SÉNÈQUE, *Epist.* 108.

nostres. Nous semblons proprement celuy qui ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voysin, et y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formerent si grand capitaine sans l'experience, les eust prinses à nostre mode? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'aultruy, que nous aneantissons nos forces. Me veulx ie armer contre la crainte de la mort? c'est aux despens de Seneca. Veulx ie tirer de la consolation pour moy ou pour un aultre? ie l'emprunte de Cicero. Ie l'eusse prinse en moy mesme, si on m'y eust exercé. Ie n'ayme point cette suffisance relative et mendiee : quand bien nous pourrions estre sçavants du sçavoir d'aultruy, au moins sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μισῶ σοφιστὴν, ὅστις οὐχ αὑτῷ σοφός.

« Ie hay le sage qui n'est pas sage pour soy mesme. » *Ex quo Ennius : Nequidquam sapere sapientem, qui ipse sibi prodesse non quiret*[1] :

Si cupidus, si
Vanus, et Euganea quantumvis mollior agna[2].

Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est[3].

[1] Aussi Ennius dit-il : « Vaine est la sagesse, si elle n'est pas utile au sage. » *Apud* Cic. *de Offic.* III, 15.

[2] S'il est avare, s'il est menteur, s'il est efféminé. Juv. VIII, 14.

[3] Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en user. Cic. *de Finib.* I, 1.

Dionysius se mocquoit des grammairiens qui ont soing de s'enquerir des maulx d'Ulysses, et ignorent les propres ; des musiciens qui accordent leurs fleutes, et n'accordent pas leurs mœurs ; des orateurs qui estudient à dire iustice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le iugement plus sain, i'aymerois aussi cher que mon escholier eust passé le temps à iouer à la paulme : au moins le corps en seroit plus alaigre. Voyez le revenir de là, aprez quinze ou seize ans employez ; il n'est rien si mal propre à mettre en besongne : tout ce que vous y recognoissez davantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et presumptueux qu'il n'estoit party de la maison. Il en debvoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie ; et l'a seulement enflee, en lieu de la grossir.

Ces maistres icy, comme Platon dict des sophistes leurs germains, sont, de touts les hommes, ceulx qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes ; et seuls, entre touts les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier et un masson, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré. Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples estoit suyvie, « ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils iurassent au temple combien ils estimoient le proufit qu'ils avoient receu de sa discipline, et selon iceluy satisfissent sa peine, » mes paidagogues se trouveroient chouez, s'estants remis au serment de mon experience. Mon vulgaire perigordin appelle fort plaisamment *Lettreferits*, ces sçavanteaux ; comme si vous disiez *Lettreferus*, ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravallez, mesme du sens commun :

car le païsant et le cordonnier, vous leur veoyez aller simplement et naïfvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent ; ceulx cy, pour se vouloir eslever et gendarmer de ce sçavoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empestrant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles, mais qu'un aultre les accommode : ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade : ils vous ont desia remply la teste de loix, et si n'ont encores conceu le nœud de la cause : ils sçavent la theorique de toutes choses, cherchez qui la mette en practique.

I'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passetemps, ayant à faire à un de ceulx cy, contrefaire un iargon de galimatias, propos sans suitte, tissu de pieces rapportees, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un iour ce sot à debattre, pensant tousiours respondre aux objections qu'on luy faisoit : et si estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robbe.

> Vos, o patricius sanguis, quos vivere par est
> Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ [1].

Qui regardera de bien prez à ce genre de gents, qui s'estend bien loing, il trouvera comme moy que le plus souvent ils ne s'entendent ny aultruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le iugement entierement creux ; sinon que leur nature d'elle mesme le leur ayt aultrement façonné : comme i'ay veu Adrianus Turnebus, qui n'ayant faict aultre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme

[1] Nobles patriciens, qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derriere vous, prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos ne rient à vos dépens. PERS. I, v. 61.

qui feust il y a mille ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisee à la courtisane, qui sont choses de neant; et hay nos gents qui supportent plus mal ayseement une robbe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est; car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Ie l'ay souvent à mon escient iecté en propos esloingnez de son usage : il y veoyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un iugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust iamais faict aultre mestier que la guerre et affaires d'estat. Ce sont natures belles et fortes,

Queis arte benigna
Et meliore luto finxit præcordia Titan [1],

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas ; il fault qu'elle nous change en mieulx.

Il y a aulcuns de nos parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science : les aultres y adioustent encores l'essay du sens, en leur presentant le iugement de quelque cause. Ceulx cy me semblent avoir un beaucoup meilleur style ; et encores que ces deux pieces soient necessaires, et qu'il faille qu'elles s'y treuvent toutes deux, si est ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable que celle du iugement ; cette cy se peult passer de l'aultre, et non l'aultre de cette cy. Car, comme dict ce vers grec,

Ὡς οὐδὲν ἡ μάθησις, ἣν μὴ νοῦς παρῇ.

[1] Que Prométhée a formées d'un meilleur limon, et douées d'un plus heureux génie. JUVEN. XIV, 34.

« A quoy faire la science, si l'entendement n'y est ? » Pleust à Dieu que pour le bien de nostre iustice, ces compaignies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme elles sont encores de science ! *Non vitæ, sed scholæ discimus*[1]. Or il ne fault pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y fault incorporer ; il ne l'en fault pas arrouser, il l'en fault teindre ; et s'il ne la change, et meliore son estat imparfaict, certainement il vault beaucoup mieulx le laisser là : c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offense son maistre, s'il est en main foible, et qui n'en sçache l'usage ; *ut fuerit melius non didicisse*[2].

A l'adventure est ce la cause que et nous et la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretaigne, fils de Iean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Escosse, et qu'on luy adiousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aulcune instruction de lettres, respondit, « qu'il l'en aymoit mieulx, et qu'une femme estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoinct de son mary. »

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores auiourd'huy elles ne se treuvent que par rencontre aux principaulx conseils de nos roys ; et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est auiourd'huy proposee, par le moyen de la iurisprudence, de la medecine, du pedantisme, et de la theologie encores, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubte aussi

[1] On ne nous instruit pas pour le monde, mais pour l'école. SÉNÈQUE, *Epist.* 106.

[2] De sorte qu'il aurait mieux valu n'avoir rien appris. CIC. *Tusc. quæst.* II, 4.

marmiteuses qu'elles furent oncques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser ny à bien faire ! *Postquam docti prodierunt, boni desunt*[1]. Toute aultre science est dommageable à celuy qui n'a la science de la bonté.

Mais la raison que ie cherchoy tantost seroit elle pas aussi de là, que nostre estude en France n'ayant quasi aultre but que le proufit, moins de ceulx que nature a faict naistre à plus genereux offices que lucratifs, s'addonnants aux lettres ; ou si courtement (retirez, avant que d'en avoir prins le goust, à une profession qui n'a rien de commun avecques les livres), il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à faict à l'estude, que les gents de basse fortune, qui y questent des moyens à vivre ? et de ces gents là les ames estants, et par nature, et par institution domestique et exemple, du plus bas aloy, rapportent faulsement le fruict de la science : car elle n'est pas pour donner iour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire veoir un aveugle ; son mestier est, non de luy fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy reigler ses allures, pourveu qu'elle ayt de soy les pieds et les iambes droictes et capables. C'est une bonne drogue que la science ; mais nulle drogue n'est assez forte pour se preserver sans alteration et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye. Tel a la veue claire, qui ne l'a pas droicte : et par consequent veoid le bien, et ne le suyt pas ; et veoid la science, et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa Republique, c'est « donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge. » Nature peult tout, et faict tout. Les

[1] SÉNÈQUE, *Epist.* 95, trad. ainsi par Rousseau, *Disc. sur les Lettres* : « Depuis que les savants ont commencé à paraître parmi nous, les gens de bien se sont éclipsés. »

boiteux sont mal propres aux exercices du corps ; et aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses : les bastardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous veoyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille s'il est chaussetier : de mesme il semble que l'experience nous offre souvent un medecin plus mal medeciné, un theologien moins reformé, et coustumierement un sçavant moins suffisant que tout aultre.

Aristo Chius avoit anciennement raison de dire, que les philosophes nuisoient aux auditeurs ; d'autant que la pluspart des ames ne se treuvent propres à faire leur proufit de telle instruction, qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : *ἀσώτους ex Aristippi, acerbos ex Zenonis schola exire*[1].

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfants, comme les aultres nations font les lettres. Platon dict que le fils aisné, en leur succession royale, estoit ainsi nourry : aprez sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere auctorité autour des roys, à cause de leur vertu. Ceulx cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain ; et aprez sept ans le duisoient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le deposoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus iuste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation. Le premier luy apprenoit la religion ; le second, à estre tousiours veritable ; le tiers, à se rendre maistre des cupiditez ; le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de tres grande consideration,

[1] Il sortait, disait-il, des débauchés de l'école d'Aristippe, et de celle de Zénon, des sauvages. CIC. *de Nat. deor.* III, 31.

qu'en cette excellente police de Lycurgus, et à la verité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale charge, et au giste mesme des Muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si cette genereuse ieunesse desdaignant tout aultre ioug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et iustice : exemple que Platon a suyvy en ses loix. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le iugement des hommes et de leurs actions ; et s'ils condemnoient et louoient ou ce personnage ou ce faict, il falloit raisonner leur dire ; et par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement, et apprenoient le droict. Astyages, en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon : « C'est, dict il, qu'en nostre eschole un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compaignons de plus petite taille, et luy osta son saye, qui estoit plus grand. Nostre precepteur m'ayant faict iuge de ce differend, ie iugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'aultre sembloit estre mieulx accommodé en ce poinct : sur quoy il me remonstra que i'avoy mal faict ; car ie m'estois arresté à considerer la bienseance, et il falloit premierement avoir pourveu à la iustice, qui vouloit que nul ne feust forcé en ce qui luy appartenoit. » Et dict qu'il en feust fouetté, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω[1]. Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son eschole vault cette là. Ils ont voulu coupper

[1] *Je frappe.*

chemin ; et puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesme qu'on les prend de droict fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie et la resolution, ils ont voulu d'arrivee mettre leurs enfants au propre des effects, et les instruire, non par ouyr dire, mais par l'essay de l'action, en les formant et moulant vifvement, non seulement de preceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres : à fin que ce ne feust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude ; que ce ne feust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'advis que les enfants apprinssent : « Ce qu'ils doibvent faire estants hommes, » respondit il. Ce n'est pas merveille si une telle institution a produict des effects si admirables.

On alloit, dict on, aux aultres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens ; mais en Lacedemone, des legislateurs, des magistrats, et empereurs d'armee. A Athenes on apprenoit à bien dire, et icy à bien faire : là à se desmesler d'un argument sophistique, et à rabbattre l'imposture des mots captieusement entrelacez ; icy à se desmesler des appasts de la volupté, et à rabbattre, d'un grand courage, les menaces de la fortune et de la mort : ceulx là s'embesongnoient aprez les paroles, ceulx cy aprez les choses : là c'estoit une continuelle exercitation de la langue, icy une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si, Antipater leur demandant cinquante enfants pour ostages, ils respondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieulx donner deux fois autant d'hommes faicts : tant ils estimoient la perte de l'education de leur païs ! Quand Agesilaus

convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfants à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhetorique ou dialectique ; mais « pour apprendre (ce dict il) la plus belle science qui soit, à sçavoir la science d'obeïr et de commander. »

Il est tres plaisant de veoir Socrates, à sa mode, se mocquant de Hippias, qui luy recite comment il a gaigné, specialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent à regenter ; et qu'à Sparte il n'a gaigné pas un sol ; que ce sont gents idiots, qui ne sçavent ny mesurer ny compter, ne font estat ny de grammaire ny de rhythme, s'amusants seulement à sçavoir la suitte des roys, establissements et decadences des estats, et tels fatras de contes : et au bout de cela, Socrates luy faisant advouer par le menu l'excellence de leur forme de gouvernement publicque, l'heur et vertu de leur vie privee, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police et en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit et effemine les courages plus qu'il ne les fermit et aguerrit. Le plus fort estat qui paroisse pour le present au monde est celui des Turcs, peuples egualement duicts à l'estimation des armes et mesprits des lettres. Ie treuve Rome plus vaillante avant qu'elle feust sçavante. Les belliqueuses nations, en nos iours, sont les plus grossieres et ignorantes : les Scythes, les Parthes, Tamburlan, nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les librairies d'estre passees au feu, ce feut un d'entre eulx qui sema cette opinion, qu'il falloit laisser ce meuble entier aux ennemis, propre à les destourner de l'exercice militaire, et amuser à des occupations sedentaires et oysifves.

Quand nostre roy Charles huictiesme, quasi sans tirer l'espee du fourreau, se veit maistre du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suitte attribuerent cette inesperee facilité de conqueste, à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingenieux et sçavants, que vigoreux et guerriers.

CHAPITRE XXV

DE L'INSTITUTION DES ENFANTS

A MADAME DIANE DE FOIX, COMTESSE DE GURSON

IE ne veis iamais pere, pour bossé ou teigneux que feust son fils, qui laissast de l'advouer ; non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cette affection, qu'il ne s'apperceoive de sa defaillance : mais tant y a qu'il est sien. Aussi moy, ie veoy mieulx que tout aultre que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage : un peu de chasque chose, et rien du tout, à la françoise. Car, en somme, ie sçay qu'il y a une medecine, une iurisprudence, quatre parties en la mathematique, et grossierement ce à quoy elles visent ; et à l'adventure encores sçay ie la pretention des sciences en general au service de nostre vie : mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniastré aprez quelque science, ie ne l'ay iamais faict ; ny n'est art dequoy ie sceusse peindre

seulement les premiers lineaments ; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas dequoy l'examiner sur sa premiere leçon ; et si l'on m'y force, ie suis contrainct assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy i'examine son iugement naturel : leçon qui leur est autant incogneue comme à moy la leur.

Ie n'ay dressé commerce avecques aulcun livre solide, sinon Plutarque et Seneque, où ie puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. I'en attache quelque chose à ce papier ; à moy, si peu que rien. L'histoire, c'est mon gibbier en matiere de livres, ou la poësie, que i'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix, contraincte dans l'estroict canal d'une trompette, sort plus aigre et plus forte ; ainsi me semble il que la sentence, pressee aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement, et me fiert d'une plus vifve secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est ici l'essay, ie les sens flechir soubs la charge : mes conceptions et mon iugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant et chopant ; et quand ie suis allé le plus avant que ie puis, si ne me suis ie aulcunement satisfaict ; ie veoy encores du païs au delà, mais d'une veue trouble et en nuage, que ie ne puis desmesler. Et entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantasie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il faict souvent, de rencontrer de bonne fortune dans les bons aucteurs ces mesmes lieux que i'ay entreprins de traicter (comme ie viens de faire chez Plutarque tout presentement son discours de la force de

l'imagination), à me recognoistre, au prix de ces gents là, si foible et si chestif, si poisant et si endormy, ie me fois pitié ou desdaing à moy mesme : si me gratifie ie de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs, et que ie vois au moins de loing aprez, disant que voire ; aussi que i'ay cela, que chascun n'a pas, de cognoistre l'extreme difference d'entre eulx et moy ; et laisse, ce neantmoins, courir mes inventions ainsi foibles et basses comme ie les ay produictes, sans en replastrer et recoudre les defaults que cette comparaison m'y a descouverts.

Il fault avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avecques ces gents là. Les escrivains indiscrets de nostre siecle, qui, parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens aucteurs, pour se faire honneur, font le contraire ; car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terny et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent.

C'estoient deux contraires fantasies : le philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'aultres aucteurs, et en un la Medee d'Euripides ; et disoit Apollodorus que qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estrangier, son papier demeureroit en blanc. Epicurus, au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avoit pas mis une seule allegation.

Il m'adveint l'aultre iour de tumber sur un tel passage : i'avoy traisné languissant aprez des paroles françoises si exsangues, si descharnees et si vuides de matiere et de sens, que ce n'estoit voirement que paroles françoises ; au bout d'un long et ennuyeux chemin, ie veins à rencontrer

une piece haulte, riche, et eslevee iusques aux nues. Si i'eusse trouvé la pente doulce, et la montee un peu alongee, cela eust esté excusable : c'estoit un precipice si droict et si couppé, que, des six premieres paroles, ie cogneus que ie m'envolois en l'aultre monde ; de là ie descouvris la fondriere d'où ie venoy, si basse et si profonde, que ie n'eus oncques puis le cœur de m'y ravaller. Si i'estoffoy l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des aultres. Reprendre en aultruy mes propres faultes, ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme ie fois souvent, celles d'aultruy en moy : il les fault accuser par tout, et leur oster tout lieu de franchise. Si sçay ie combien audacieusement i'entreprens moy mesme à touts coups, de m'egualer à mes larrecins, d'aller pair à pair quand et eulx, non sans une temeraire esperance que ie puisse tromper les yeulx des iuges à les discerner ; mais c'est autant par le benefice de mon application que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis, ie ne luicte point en gros ces vieux champions là, et corps à corps ; c'est par reprinses, menues et legieres attainctes : ie ne m'y aheurte pas ; ie ne fois que les taster ; et ne vois point tant, comme ie marchande d'aller. Si ie leur pouvoy tenir palot, ie serois honneste homme ; car ie ne les entreprens que par où ils sont les plus roides. De faire ce que i'ay descouvert d'aulcuns, se couvrir des armes d'aultruy iusques à ne monstrer pas seulement le bout de ses doigts ; conduire son desseing, comme il est aysé aux sçavants en une matiere commune, soubs les inventions anciennes rappiecees par cy par là : à ceulx qui les veulent cacher et faire propres, c'est premierement iniustice et lascheté, que n'ayants rien en

leur vaillant par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangiere ; et puis, grande sottise, se contentants par piperie de s'acquerir l'ignorante approbation du vulgaire, se descrier envers les gents d'entendement, qui hochent du nez cette incrustation empruntee ; desquels seuls la louange a du poids. De ma part, il n'est rien que ie veuille moins faire : ie ne dis les aultres, sinon pour d'autant plus me dire. Cecy ne touche pas les centons, qui se publient pour centons ; et i'en ay veu de tres ingenieux en mon temps, entre aultres un, sous le nom de Capilupus, oultre les anciens : ce sont des esprits qui se font veoir, et par ailleurs et par là, comme Lipsius, en ce docte et laborieux tissu de ses Politiques.

Quoy qu'il en soit, veulx ie dire, et quelles que soient ces inepties, ie n'ay pas deliberé de les cacher, non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant où le peintre auroit mis non un visage parfaict, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions ; ie les donne pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire : ie ne vise icy qu'à descouvrir moy mesme, qui seray par adventure aultre demain, si nouvel apprentissage me change. Ie n'ay point l'auctorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruict pour instruire aultruy.

Quelqu'un doncques ayant veu l'article precedent, me disoit chez moy l'aultre iour, que ie me debvois estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfants. Or, madame, si i'avoy quelque suffisance en ce subiect, ie ne pourroy la mieulx employer que d'en faire un present à ce petit homme qui vous menace de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse pour commencer aultrement que par

un masle) : car ayant eu tant de part à la conduicte de vostre mariage, i'ay quelque droict et interest à la grandeur et prosperité de tout ce qui en viendra ; oultre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude m'oblige assez à desirer honneur, bien et advantage à tout ce qui vous touche : mais à la verité ie n'y entens, sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroict, où il se traicte de la nourriture et institution des enfants. Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons qui vont avant le planter sont certaines et aysees, et le planter mesme ; mais depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande varieté de façons, et difficulté : pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter ; mais depuis qu'ils sont nayz, on se charge d'un soing divers, plein d'embesongnement et de crainte, à les dresser et nourrir. La monstre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage et si obscure, les promesses si incertaines et faulses, qu'il est mal aysé d'y establir aulcun solide iugement. Veoyez Cimon, veoyez Themistocles, et mille aultres, combien ils se sont disconvenus à eulx mesmes. Les petits des ours et des chiens monstrent leur inclination naturelle ; mais les hommes se iectants incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se desguisent facilement : si est il difficile de forcer les propensions naturelles. D'où il advient que par faulte d'avoir bien choisy leur route, pour neant se travaille on souvent, et employe lon beaucoup d'aage, à dresser des enfants aux choses ausquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer tousiours aux meilleures choses et plus proufitables ;

et qu'on se doibt peu appliquer à ces legieres divinations et prognosticques que nous prenons des mouvements de leur enfance : Platon, en sa Republique, me semble leur donner trop d'auctorité.

Madame, c'est un grand ornement que la science, et un util de merveilleux service, notamment aux personnes eslevees en tel degré de fortune, comme vous estes. A la verité, elle n'a point son vray usage en mains viles et basses : elle est bien plus fiere de prester ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à practiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, madame, parce que ie croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savouré la doulceur, et qui estes d'une race lettree (car nous avons encores les escripts de ces anciens comtes de Foix, d'où monsieur le comte vostre mary et vous estes descendus ; et François monsieur de Candale, vostre oncle, en faict naistre touts les iours d'aultres qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siècles) ; ie vous veulx dire là dessus une seule fantasie que i'ay, contraire au commun usage : c'est tout ce que ie puis conferer à vostre service en cela.

La charge du gouverneur que vous luy donnerez, du chois duquel depend tout l'effect de son institution, elle a plusieurs aultres grandes parties, mais ie n'y touche point, pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille ; et de cet article sur lequel ie me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour le gaing (car une fin si abiecte est indigne de la grace et faveur des

Muses, et puis elle regarde et depend d'aultruy), ny tant pour les commoditez externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'en reussir habile homme qu'homme sçavant, ie vouldrois aussi qu'on feust soigneux de luy choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine ; et qu'on y requist touts les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science ; et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de criailler à nos aureilles, comme qui verseroit dans un entonnoir ; et nostre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dict : ie vouldroy qu'il corrigeast cette partie, et que de belle arrivee, selon la portee de l'ame qu'il a en main, il commenceast à la mettre sur la monstre, luy faisant gouster les choses, les choisir, et discerner d'elle mesme, quelquesfois luy ouvrant chemin, quelquesfois le luy laissant ouvrir. Ie ne veulx pas qu'il invente et parle seul ; ie veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Arcesilaus, faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eulx. *Obest plerumque iis, qui discere volunt, auctoritas eorum, qui docent*[1]. Il est bon qu'il le face trotter devant luy pour iuger de son train, et iuger iusques à quel poinct il se doibt ravaller pour s'accommoder à sa force. A faulte de cette proportion, nous gastons tout ; et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesureement, c'est une des plus ardues besongnes que ie sçache ; et est l'effect d'une haulte ame et bien forte, sçavoir condescendre à ces allures pueriles, et les guider. Ie marche plus seur et plus ferme à mont qu'à val.

[1] L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. Cic. *de Nat. deor.* I, 5.

Ceulx qui, comme nostre usage porte, entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduicte, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes ; ce n'est pas merveille si en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque iuste fruict de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance ; et qu'il iuge du proufit qu'il aura faict, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subiects, pour veoir s'il l'a encores bien prins et bien faict sien : prenant l'instruction de son progrez, des paidagogismes de Plato. C'est tesmoignage de crudité et indigestion, que de regorger la viande comme on l'a avallee : l'estomach n'a pas faict son operation, s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuyre. Nostre ame ne bransle qu'à credit, liee et contraincte à l'appetit des fantasies d'aultruy, serve et captivee soubs l'auctorité de leur leçon : on nous a tant assubiectis aux chordes, que nous n'avons plus de franches allures ; nostre vigueur et liberté est esteincte : *nunquam tutelæ suæ fiunt*[1].

Ie veis priveement à Pise un honneste homme, mais si aristotelicien, que le plus general de ses dogmes est, « que la touche et reigle de toutes imaginations solides et de toute verité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote ; que hors de là, ce ne sont que chimeres et inanité ; qu'il a tout veu et tout dict : » cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement et iniquement

[1] Ils sont toujours en tutelle. SÉNÈQUE, *Epist.* 33.

interpretee, le meit aultrefois et teint longtemps en grand accessoire à l'inquisition à Rome.

Qu'il luy face tout passer par l'estamine, et ne loge rien en sa teste par simple auctorité et à credit. Les principes d'Aristote ne luy soient principes, non plus que ceulx des stoïciens ou epicuriens : qu'on luy propose cette diversité de iugements, il choisira, s'il peult ; sinon il en demeurera en doubte.

Che non men che saper dubbiar m'aggrada [1] :

car s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes : qui suyt un aultre, il ne suyt rien, il ne treuve rien, voire il ne cherche rien. *Non sumus sub rege ; sibi quisque se vindicet* [2]. Qu'il sçache qu'il sçait, au moins. Il fault qu'il imboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes : et qu'il oublie hardiement, s'il veult, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premierement, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puis que luy et moy l'entendons et veoyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs ; mais elles en font aprez le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym, ny mariolaine : ainsi les pieces empruntees d'aultruy, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son iugement : son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté se-

[1] Aussi bien que savoir, douter a son mérite.
DANTE, *Inferno*, cant. XI, v. 93.

[2] Nous n'avons pas de roi ; que chacun dispose librement de soi-même. SÉNÈQUE, *Epist.* 33.

couru, et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts ; non pas ce qu'ils tirent d'aultruy : vous ne veoyez pas les espices d'un homme de parlement ; vous veoyez les alliances qu'il a gaignees, et honneurs à ses enfants : nul ne met en compte publicque sa recepte ; chascun y met son acquest.

Le gaing de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. C'est, disoit Epicharmus, l'entendement qui veoid et qui oyt ; c'est l'entendement qui approufite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne ; toutes aultres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda iamais à son disciple ce qu'il luy semble de la rhetorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicero ? on nous les placque en la memoire toutes empennees, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir ; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droictement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeulx vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque ! Ie m'attens qu'elle serve d'ornement, non de fondement ; suyvant l'advis de Platon, qui dict « la fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie ; les aultres sciences, et qui visent ailleurs, n'estre que fard. » Ie vouldroy que le Paluël ou Pompee, ces beaux danseurs de mon temps, apprinssent des caprioles à les veoir seulement faire, sans nous bouger de nos places ; comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler : ou qu'on nous apprinst à manier un cheval,

ou une picque, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer ; comme ceulx cy nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer à parler ny à iuger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se presente à nos yeulx sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des païs estrangiers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a Santa Rotonda, ou la richesse des calessons de la signora Livia ; ou, comme d'aultres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celuy de quelque pareille medaille : mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy. Ie vouldroy qu'on commenceast à le promener dez sa tendre enfance ; et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voysines où le langage est plus esloingné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peult plier.

Aussi bien est ce une opinion receue d'un chascun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents : cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voire les plus sages ; ils ne sont capables ny de chastier ses faultes, ny de le veoir nourry grossierement comme il fault et hazardeusement ; ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et pouldreux de son exercice, boire chauld, boire froid, ny le veoir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la premiere arquebuse. Car il n'y a remede : qui en veult faire un homme de bien, sans doubte il

ne le fault espargner en cette ieunesse ; et fault souvent chocquer les reigles de la medecine :

> Vitamque sub dio, et trepidis agat
> In rebus [1].

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame ; il luy fault aussi roidir les muscles : elle est trop pressee, si elle n'est secondee ; et a trop à faire de, seule, fournir à deux offices. Ie sçay combien ahanne la mienne en compaignie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle ; et apperceoy souvent, en ma leçon, qu'en leurs escripts mes maistres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et dureté des os.

I'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nayz, qu'une bastonade leur est moins qu'à moy une chiquenaude ; qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne : quand les athletes contrefont les philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accoustumance à porter le travail est accoustumance à porter la douleur : *labor callum obducit dolori* [2]. Il le fault rompre à la peine et aspreté des exercices, pour le dresser à la peine et aspreté de la dislocation, de la cholique, du cautere, et de la geaule aussi et de la torture ; car de ces dernieres icy, encores peult il estre en prinse, qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants : nous en sommes à l'espreuve ; quiconque combat les loix, menace les plus gents de bien d'escourgees et de la chorde.

[1] Qu'il n'ait de toit que le ciel, qu'il vive au milieu des alarmes. Hor. *Od.* III, 2, 5.

[2] Le travail vous endurcit à la douleur. Cicér. *Tusc. quæst.* II, 15.

Et puis, l'auctorité du gouverneur, qui doibt estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parents : ioinct que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont pas, à mon opinion, legieres incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, i'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'aultruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous ; et sommes plus en peine de debiter nostre marchandise que d'en acquerir de nouvelle : le silence et la modestie sont qualitez tres commodes à la conversation. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise ; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence : car c'est une incivile importunité de chocquer tout ce qui n'est pas de nostre appetit. Qu'il se contente de se corriger soy mesme ; et ne semble pas reprocher à aultruy tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster aux mœurs publicques : *licet sapere sine pompa, sine invidia*[1]. Fuye ces images regenteuses et inciviles, et cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre aultre ; et comme si ce feust marchandise mal aysee que reprehensions et nouvelletez, vouloir tirer de là nom de quelque peculiere valeur. Comme il n'affiert qu'aux grands poëtes d'user des licences de l'art, aussi n'est il supportable qu'aux grandes ames et illustres de se privilegier au dessus de la coustume. *Si quid Socrates aut Aristippus contra morem et consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere : magnis enim illi et divinis bonis*

[1] On peut être sage sans éclat, sans orgueil. SÉNÈQUE, *Epist.* 103.

hanc licentiam assequebantur[1]. On luy apprendra de n'entrer en discours et contestation, que là où il verra un champion digne de sa luicte ; et là mesme, à n'employer pas touts les tours qui luy peuvent servir, mais ceulx là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois et triage de ses raisons, et aymant la pertinence, et par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre et à quitter les armes à la verité tout aussitost qu'il l'appercevra ; soit qu'elle naisse ez mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy mesme par quelque radvisement : car il ne sera pas mis en chaise pour dire un roolle prescript ; il n'est engagé à aulcune cause, que parce qu'il l'appreuve ; ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et recognoistre : *neque, ut omnia, quæ præscripta et imperata sint, defendat, necessitate ulla cogitur*[2].

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tres loyal serviteur de son prince, et tres affectionné et tres courageux ; mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher aultrement que par un debvoir publicque. Oultre plusieurs aultres inconvenients qui blecent nostre liberté par ces obligations particulieres, le iugement d'un homme gagé et achepté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peult avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'aultres

[1] Si Aristippe ou Socrate n'ont pas toujours respecté les coutumes et les mœurs de leur pays, ce serait une erreur de croire que vous puissiez les imiter. Leur mérite transcendant et presque divin autorisait cette liberté. Cic. *de Offic.* I, 41.

[2] Nulle nécessité ne l'oblige de défendre tout ce qu'on voudrait impérieusement lui prescrire. Cic. *Acad.* II, 3.

subiects, l'a choisy pour le nourrir et eslever de sa main ; cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l'esblouïssent : pourtant veoid on coustumierement le langage de ces gents là divers à tout aultre langage en un estat, et de peu de foy en telle matiere.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'ayent que la raison pour conduicte. Qu'on luy face entendre que de confesser la faulte qu'il descouvrira en son propre discours, encores qu'elle ne soit apperceue que par luy, c'est un effect de iugement et de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche ; que l'opiniastrer et contester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames ; que se radviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques. On l'advertira, estant en compaignie, d'avoir les yeulx par tout ; car ie treuve que les premiers sieges sont communement saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se treuvent gueres meslees à la suffisance : i'ai veu, ce pendant qu'on s'entretenoit au hault bout d'une table de la beaulté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'aultre bout. Il sondera la portee d'un chascun : un bouvier, un masson, un passant, il fault tout mettre en besongne, et emprunter de chascun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage ; la sottise mesme et foiblesse d'aultruy luy sera instruction : à contrerooller les graces et façons d'un chascun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honneste curiosité de s'enquerir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra ;

un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une battaille ancienne, le passage de Cesar ou de Charlemaigne ;

> Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu ;
> Ventus in Italiam quis bene vela ferat [1] ;

il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celuy là : ce sont choses tres plaisantes à apprendre, et tres utiles à sçavoir.

En cette practique des hommes, i'entens y comprendre, et principalement, ceulx qui ne vivent qu'en la memoire des livres : il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude, qui veult ; mais qui veult aussi, c'est un estude de fruict inestimable, et le seul estude, comme dict Platon, que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel proufit ne fera il, en cette part là, à la lecture des Vies de nostre Plutarque ? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge ; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruyne de Carthage, que les mœurs de Hannibal et de Scipion ; ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il feut indigne de son debvoir qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en iuger. C'est à mon gré, entre toutes, la matière à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure : i'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu ; Plutarque y en a leu cent, oultre ce que i'y ay sceu lire, et à l'adventure oultre ce que l'aucteur y avoit mis : à d'aulcuns, c'est un pur estude grammairien ; à d'aultres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus

[1] Quelle contrée est engourdie par le froid, ou brûlée par le soleil ; quel vent propice pousse les vaisseaux en Italie. PROPERCE, IV, 3, 39.

abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus tres dignes d'estre sceus ; car, à mon gré, c'est le maistre ouvrier de telle besongne ; mais il y en a mille qu'il n'a que touchez simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist ; et se contente quelquesfois de ne donner qu'une attaincte dans le plus vif d'un propos. Il les fault arracher de là, et mettre en place marchande : comme ce sien mot, « Que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui est Non, » donna peut estre la matiere et l'occasion à la Boëtie de sa SERVITUDE VOLONTAIRE. Cela mesme de luy veoir trier une legiere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gents d'entendement ayment tant la briefveté : sans doubte leur reputation en vault mieulx ; mais nous en valons moins. Plutarque ayme mieulx que nous le vantions de son iugement, que de son sçavoir ; il ayme mieulx nous laisser desir de soy, que satieté : il sçavoit qu'ez choses bonnes mesme on peult trop dire ; et qu'Alexandridas reprocha iustement à celuy qui tenoit aux ephores des bons propos, mais trop longs : « O estrangier, tu dis ce qu'il fault aultrement qu'il ne fault. » Ceulx qui ont le corps graile, le grossissent d'embourrures ; ceulx qui ont la matiere exile, l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le iugement humain, de la frequentation du monde : nous sommes touts contraincts et amoncellez en nous, et avons la veue raccourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit : il ne respondit pas, d'Athenes ; mais, du monde : luy qui avoit l'imagination plus pleine et plus estendue,

embrassoit l'univers comme sa ville, iectoit ses cognoissances, sa societé et ses affections à tout le genre humain ; non pas comme nous, qui ne regardons que soubs nous. Quand les vignes gelent en mon village, mon prebstre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et iuge que la pepie en tienne desia les Cannibales. A veoir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le iour du iugement nous prend au collet ? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps ce pendant : moy, selon leur licence et impunité, admire de les veoir si doulces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage ; et disoit le Savoïard, « que si ce sot roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc : » son imagination ne concevoit aultre plus eslevee grandeur que celle de son maistre. Nous sommes insensiblement touts en cette erreur : erreur de grande suitte et preiudice. Mais qui se presente comme dans un tableau cette grande image de nostre mere nature en son entiere maiesté ; qui lit en son visage une si generale et constante varieté ; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une poincte tres delicate, celuy là seul estime les choses selon leur iuste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encores comme especes soubs un genre, c'est le mirouer où il nous fault regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme, ie veulx que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de iugements, d'opinions, de loix et de coustumes, nous apprennent à iuger sainement des nostres, et apprennent

nostre iugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse ; qui n'est pas un legier apprentissage : tant de remuements d'estat et changements de fortune publicque nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre : tant de noms, tant de victoires et conquestes ensepvelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eternizer nostre nom par la prinse de dix argoulets et d'un poullier qui n'est cogneu que de sa cheute : l'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangieres, la maiesté si enflee de tant de courts et de grandeurs, nous fermit et asseure la veue à soustenir l'esclat des nostres sans ciller les yeulx : tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compaignie en l'aultre monde ; ainsi du reste. Nostre vie, disoit Pythagoras, retire à la grande et populeuse assemblee des ieux Olympiques : les uns s'y exercent le corps, pour en acquerir la gloire des ieux ; d'aultres y portent des marchandises à vendre, pour le gaing ; il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels n'y cherchent aultre fruict que de regarder comment et pourquoy chasque chose se faict, et estre spectateurs de la vie des aultres hommes, pour en iuger et reigler la leur.

Aux exemples se pourront proprement assortir touts les plus proufitables discours de la philosophie, à laquelle se doibvent toucher les actions humaines comme à leur reigle. On luy dira,

> Quid fas optare ; quid asper
> Utile nummus habet ; patriæ carisque propinquis
> Quantum elargiri deceat : quem te Deus esse
> Jussit, et humana qua parte locatus es in re ;
> Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur...[1]

[1] Ce qu'on peut désirer ; à quoi doit servir l'argent ; ce qu'on doit faire pour sa patrie et sa famille ; ce que Dieu a voulu

que c'est que sçavoir et ignorer, qui doibt estre le but de l'estude ; que c'est que vaillance, temperance et iustice ; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subiection, la licence et la liberté ; à quelles marques on cognoist le vray et solide contentement ; iusques où il fault craindre la mort, la douleur et la honte ;

Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem [1] ;

quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant de divers bransles en nous : car il me semble que les premiers discours dequoy on luy doibt abbruver l'entendement, ce doibvent estre ceulx qui reiglent ses mœurs et son sens, qui luy apprendront à se cognoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts liberaux, commenceons par l'art qui nous faict libres : elles servent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie et à son usage, comme toutes aultres choses y servent en quelque maniere aussi ; mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement. Si nous sçavions restreindre les appartenances de nostre vie à leurs iustes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage, est hors de nostre usage : et en celles mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues et enfonceures tres inutiles que nous ferions mieulx de laisser là ; et suyvant l'institution de Socrates, borner le cours de nostre estude en celles où fault l'utilité.

Sapere aude,
Incipe : vivendi recte qui prorogat horam,

---

que l'homme fût sur la terre, et quel rang il lui a assigné dans le monde ; ce que nous sommes, et dans quel dessein il nous a donné l'être. Pers. III, 69.

[1] Et comment nous devons éviter ou supporter les peines. Virg. *Énéid.* III, 459.

Rusticus exspectat, dum defluat amnis ; at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum [1].

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants,

Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,
Lotus et Hesperia quid Capricornus aqua [2] ;

la science des astres et le mouvement de la huictiesme sphere, avant que les leurs propres :

Τί Πλειάδεσσι κἀμοί ;
Τί δ' ἄστρασι Βοώτεω ; [3]

Anaximenes escrivant à Pythagoras : « De quel sens puis ie m'amuser au secret des estoiles, ayant la mort ou la servitude tousiours presente aux yeulx ? » car lors les roys de Perse preparoient la guerre contre son païs. Chascun doibt dire ainsin : « Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, et ayant au dedans tels aultres ennemis de la vie, iray ie songer au bransle du monde ? »

Aprez qu'on luy aura apprins ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique, geometrie, rhetorique ; et la science qu'il choisira, ayant desia le iugement formé, il en viendra bientost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'aucteur mesme,

[1] Ose être vertueux ; commence : différer de régler sa conduite, c'est imiter la simplicité du voyageur qui, trouvant un fleuve sur son chemin, attend qu'il soit écoulé ; le fleuve coule, et coulera éternellement. HOR. *Epist.* II, 1, 40.

[2] Quelle est l'influence des Poissons, du Lion enflammé, et du Capricorne qui se plonge dans la mer occidentale. PROPERCE, IV, 1, 89.

[3] Que m'importent les Pléiades, ou les étoiles du Bouvier ? ANACR. *Od.* XVII, 10.

propre à cette fin de son institution ; tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschee ; et si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son desseing, on lui pourra ioindre quelque homme de lettres qui à chaque besoing fournisse les munitions qu'il fauldra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aysee et naturelle que celle de Gaza, qui y peult faire doubte ? Ce sont là preceptes espineux et mal plaisants, et des mots vains et descharnez, où il n'y a point de prinse, rien qui vous esveille l'esprit : en cette cy l'ame treuve où mordre et où se paistre. Ce fruict est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soient là en nostre siecle, que la philosophie soit, iusques aux gents d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix, par opinion et par effect. Ie croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisy ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrongné, sourcilleux et terrible : qui me l'a masquee de ce fauls visage, pasle et hideux ? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enioué, et à peu que ie ne die folastre ; elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie monstre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le grammairien rencontrant dans le temple de Delphes une trouppe de philosophes assis ensemble, il leur dict : « Ou ie me trompe, ou, à vous veoir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous. » A quoy l'un d'eulx, Heracleon le Megarien, respondit : « C'est à faire à ceulx qui cherchent si le futur du

verbe *βάλλω* a double λ, ou qui cherchent la dérivation des comparatifs *χεῖρον* et *βέλτιον*, et des superlatifs *χείριστον* et *βέλτιστον*, qu'il fault rider le front, s'entretenants de leur science : mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resiouyr ceulx qui les traictent, non les renfrongner et contrister. »

> Deprendas animi tormenta latentis in ægro
> Corpore ; deprendas et gaudia : sumit utrumque
> Inde habitum facies [1].

L'ame qui loge la philosophie doibt, par sa santé, rendre sain encores le corps : elle doibt faire luire iusques au dehors son repos et son ayse ; doibt former à son moule le port exterieur, et l'armer, par consequent, d'une gratieuse fierté, d'un maintien actif et alaigre, et d'une contenance contente et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esiouïssance constante ; son estat est, comme des choses au dessus de la lune, tousiours serein : c'est *baroco* et *baralipton* qui rendent leurs supposts ainsi crottez et enfumez ; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par ouyr dire. Comment ! elle faict estat de sereiner les tempestes de l'ame, et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire, non par quelques epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables : elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dict l'eschole, plantee à la teste d'un mont couppé, rabotteux et inaccessible : ceulx qui l'ont approchee la tiennent, au rebours, logee dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle veoid bien soubs soy toutes choses ; mais si peult on y arriver, qui en sçait

[1] Les tourments d'un esprit inquiet percent à l'extérieur aussi bien que la joie ; le visage réfléchit ces diverses affections de l'âme. JUVÉNAL, IX, 18.

l'addresse, par des routes ombrageuses, gazonnees et doux fleurantes, plaisamment, et d'une pente facile et polie, comme est celle des voultes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triumphante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contraincte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compaignes ; ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rochier à l'escart, emmy des ronces ; fantosme à estonner les gents.

Mon gouverneur, qui cognoist debvoir remplir la volonté de son disciple autant ou plus d'affection que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire que les poëtes suyvent les humeurs communes, et luy faire toucher au doigt que les dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinets de Venus, que de Pallas. Et quand il commencera de se sentir, luy presentant Bradamante ou Angelique pour maistresse à iouyr ; et d'une beaulté naïfve, actifve, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beaulté molle, affettee, delicate, artificielle ; l'une travestie en garson, coiffee d'un morion luisant ; l'aultre vestue en garse, coiffee d'un attiffet emperlé : il iugera masle son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé pasteur de Phrygie.

Il luy fera cette nouvelle leçon : Que le prix et haulteur de la vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice ; si esloingné de difficulté, que les enfants y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le reiglement c'est son util, non pas la force. Socrates, son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïfveté

et aysance de son progrez. C'est la mere nourrice des plaisirs humains : en les rendant iustes, elle les rend seurs et purs ; les moderant, elle les tient en haleine et en appetit ; retranchant ceulx qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceulx qu'elle nous laisse ; et nous laisse abondamment touts ceulx que veult nature, et iusques à la satieté, sinon iusques à la lasseté, maternellement : si n'adventure nous ne voulons dire que le regime qui arreste le beuveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de nos plaisirs. Si la fortune commune luy fault, elle luy eschappe, ou elle s'en passe, et s'en forge une aultre toute sienne, non plus flottante et roulante. Elle sçait estre riche, et puissante, et sçavante, et coucher en des matelats musquez ; elle aime la vie, elle aime la beaulté, et la gloire, et la santé : mais son office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens là reigleement, et les sçavoir perdre constamment ; office plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent et difforme, et y peut on iustement attacher ces escueils, ces halliers, et ces monstres.

Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il ayme mieulx ouyr une fable que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra ; qui, au son du tabourin qui arme la ieune ardeur de ses compaignons, se destourne à un aultre qui l'appelle au ieu des batteleurs ; qui, par souhait, ne treuve plus plaisant et plus doulx revenir pouldreux et victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avecques le prix de cet exercice : ie n'y treuve aultre remede, sinon qu'on le mette pastissier dans quelque bonne ville, feust il fils d'un duc ; suyvant le precepte de Platon, « qu'il fault colloquer les enfants, non selon les

facultez de leur pere, mais selon les facultez de leur ame. »

Puis que la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les aultres aages, pourquoy ne la luy communique lon ?

Udum et molle lutum est ; nunc nunc properandus, et acri
Fingendus sine fine rota [1].

On nous apprend à vivre quand la vie est passee. Cent escholiers ont prins la verole, avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote, De la temperance. Cicero disoit que quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'estudier les poëtes lyriques ; et ie treuve ces ergotistes plus tristement encores inutiles. Notre enfant est bien plus pressé : il ne doibt au paidagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie, le demourant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus : ostez toutes ces subtilitez espineuses de la dialectique, dequoy nostre vie ne se peult amender ; prenez les simples discours de la philosophie ; sçachez les choisir et traicter à poinct : ils sont plus aysez à concevoir qu'un conte de Boccace ; un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieulx que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

Ie suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes

[1] L'argile est encore molle et humide : vite, hâtons-nous, et, sans perdre un instant, façonnons-la sur la roue. PERS. III, 23.

touchant la vaillance, prouesse, la magnanimité et temperance, et l'asseurance de ne rien craindre ; et avecques cette munition, il l'envoya encores enfant subiuguer l'empire du monde à tout trente mille hommes de pied, quatre mille chevaulx, et quarante-deux mille escus seulement. Les aultres arts et sciences, dict il, Alexandre les honnoroit bien, et louoit leur excellence et gentillesse ; mais pour plaisir qu'il y prinst, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

Petite hinc, iuvenesque senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis [1].

C'est ce que dict Epicurus au commencement de sa lettre à Meniceus : « Ny le plus ieune refuye à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse. » Qui faict aultrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison. Pour tout cecy, ie ne veulx pas qu'on emprisonne ce garson ; ie ne veulx pas qu'on l'abandonne à la cholere et humeur melancholique d'un furieux maistre d'eschole ; ie ne veulx pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne et au travail, à la mode des aultres, quatorze ou quinze heures par iour, comme un portefais ; ny ne trouveroy bon, quand, par quelque complexion solitaire et melancholique, on le verroit addonné d'une application trop indiscrette à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist : cela les rend ineptes à la conversation civile, et les destourne de meilleures occupations. Et combien ay ie veu de mon temps d'hommes abbestis par temeraire avidité

[1] Jeunes gens, vieillards, tirez de là de quoi régler votre conduite ; faites-vous des provisions pour le triste hiver de la vie. PERS. V, 64.

de science? Carneades s'en trouva si affolé, qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles. Ny ne veulx gaster ses mœurs genereuses par l'incivilité et barbarie d'aultruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonne heure, et n'avoit gueres de tenue. A la verité, nous veoyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants en France; mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceue; et hommes faicts, on n'y veoid aulcune excellence : i'ay ouy tenir à gents d'entendement que ces colleges où on les envoye, dequoy ils ont foison, les abbrutissent ainsin.

Au nostre, un cabinet, un iardin, la table et le lict, la solitude, la compaignie, le matin et le vespre, toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude : car la philosophie, qui, comme formatrice des iugements et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur estant prié en un festin de parler de son art, chascun treuve qu'il eut raison de respondre : « Il n'est pas maintenant temps de ce que ie sçay faire; et ce dequoy il est maintenant temps, ie ne le sçay pas faire : » car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compaignie assemblee pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord; et autant en pourroit on dire de toutes les aultres sciences. Mais quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses debvoirs et offices, ç'a esté le iugement commun de touts les sages, que pour la doulceur de sa conversation, elle ne debvoit estre refusee ny aux festins ny aux ieux; et Platon l'ayant invitee à son Convive, nous veoyons comme elle entretient l'assistance, d'une façon molle et accommodee au temps

et au lieu, quoy que ce soit de ses plus haults discours et plus salutaires.

> Æque pauperibus prodest, locupletibus æque ;
> Et, neglecta, æque pueris senibusque nocebit [1].

Ainsi, sans doubte, il choumera moins que les aultres. Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une gallerie, quoy qu'il y en ayt trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceulx que nous mettons à quelque chemin desseigné : aussi nostre leçon se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir ; les ieux mesmes et les exercices seront une bonne partie de l'estude, la course, la luicte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaulx et des armes. Ie veulx que la bienseance exterieure, et l'entregent, et la disposition de la personne, se façonne quand et quand l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps qu'on dresse ; c'est un homme : il n'en fault pas faire à deux ; et comme dict Platon, il ne fault pas les dresser l'un sans l'aultre, mais les conduire egualement, comme une couple de chevaulx attellez à mesme timon ; et, à l'ouyr, semble il pas prester plus de temps et plus de solicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quand et quand, et non au contraire ?

Au demourant, cette institution se doibt conduire par une severe doulceur, non comme il se faict : au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur presente, à la verité, qu'horreur et cruauté. Ostez moy la violence et la force : il n'est rien, à

[1] Elle est utile aux riches ; elle l'est également aux pauvres : jeunes gens, vieillards, ne la négligeront pas sans s'en repentir. Hor. *Epist.* I, I, 25.

mon advis, qui abbastardisse et estourdisse si fort une nature bien nee. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiement, ne l'y endurcissez pas : endurcissez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards qu'il luy fault mespriser; ostez luy toute mollesse et délicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire; accoustumez le à tout; que ce ne soit pas un beau garson et dameret, mais un garson vert et vigoreux. Enfin, homme vieil, i'ay tousiours creu et iugé de mesme. Mais, entre aultres choses, cette police de la pluspart de nos colleges m'a tousiours despleu : on eust failly, à l'adventure, moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de ieunesse captifve : on la rend desbauchee, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le poinct de leur office; vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames et craintifves, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armees de fouets! Inique et pernicieuse forme! ioinct, ce que Quintilian en a très bien remarqué, que cette imperieuse auctorité tire des suittes perilleuses, et nommeement à nostre façon de chastiement. Combien leurs classes seroient plus decemment ionchees de fleurs et de feuillees, que de tronçons d'osier sanglants! I'y feroy pourtraire la Ioie, l'Alaigresse, et Flora, et les Graces, comme feit en son eschole le philosophe Speusippus. Où est leur proufit, que là feust aussi leur esbat : on doibt ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se monstre soigneux, en ses loix, de la gayeté et passetemps de la ieunesse de sa cité; et combien il s'arreste à leurs courses, ieux, chan-

sons, saults et danses, desquelles il dict que l'antiquité a donné la conduicte et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, les Muses et Minerve : il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases ; pour les sciences lettrees, il s'y amuse fort peu, et semble ne recommender particulierement la poësie que pour la musique.

Toute estrangeté et particularité en nos mœurs et conditions est evitable, comme ennemie de societé. Qui ne s'estonneroit de la complexion de Demophon, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'umbre, et trembloit au soleil ? I'en ay veu fuyr la senteur des pommes plus que les arquebusades ; d'aultres s'effrayer pour une souris ; d'aultres rendre la gorge à veoir de la cresme ; d'aultres, à veoir brasser un lict de plume ; comme Germanicus ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs. Il y peult avoir, à l'adventure, à cela quelque proprieté occulte ; mais on l'esteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonne heure. L'institution a gaigné cela sur moy (il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing) que, sauf la biere, mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses dequoy on se paist.

Le corps est encores souple ; on le doibt, à cette cause, plier à toutes façons et coustumes ; et pourveu qu'on puisse tenir l'appetit et la volonté soubs boucle, qu'on rende hardiement un ieune homme commode à toutes nations et compaignies, voire au desreiglement et aux excez, si besoing est. Son exercitation suyve l'usage : qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne treuvent pas louable en Callisthenes d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre, son maistre, pour n'avoir voulu boire

d'autant à luy. Il rira, il folastrera, il se desbauchera avecques son prince. Ie veulx qu'en la desbauche mesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compaignons ; et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faulte de force ny de science, mais à faulte de volonté : *multum interest, utrum peccare aliquis nolit, an nesciat*[1]. Ie pensoy faire honneur à un seigneur aussi esloingné de ces desbordements qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compaignie, combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour la necessité des affaires du roy en Allemaigne : il le print de cette façon, et me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. I'en sçay qui, à faulte de cette faculté, se sont mis en grand'peine, ayants à practiquer cette nation. I'ay souvent remarqué avecques grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades, de se transformer si ayseement à des façons si diverses, sans interest de sa santé ; surpassant tantost la sumptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lacedemonienne ; autant reformé à Sparte comme voluptueux en Ionie :

> Omnis Aristippum decuit color, et status, et res[2] ;

tel vouldroy ie former mon disciple.

> Quem duplici panno patientia velat,
> Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
> Personamque feret non inconcinnus utramque[3].

---

[1] Il y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faire le mal. SÉNÈQUE, *Epist.* 90.

[2] Aristippe sut s'accommoder de tout état et de toute fortune. HOR. *Epist.* I, 17, 23.

[3] J'admirerai celui qui ne rougit pas de ses haillons, qui change de fortune sans s'étonner, et qui joue les deux rôles avec grâce. HOR. *Epist.* I, 17, 25. — Montaigne prête à ces vers un sens directement opposé à celui que leur donne Horace.

Voycy mes leçons : celuy là y a mieulx proufité, qui les faict, que qui les sçait. Si vous le veoyez, vous l'oyez ; si vous l'oyez, vous le veoyez. Ia à Dieu ne plaise, dict quelqu'un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, et traicter les arts ! *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam, vita magis, quam litteris, persecuti sunt*[1] *!* Leon, prince des Phliasiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus, de quelle science, de quelle art il faisoit profession : « Ie ne sçay, dict il, ny art ny science ; mais ie suis philosophe. » On reprochoit à Diogenes, comment estant ignorant, il se mesloit de la philosophie : « Ie m'en mesle, dict il, d'autant mieulx à propos. » Hegesias le prioit de luy lire quelque chose : « Vous estes plaisant, luy respondit il : vous choisissez les figues vrayes et naturelles, non peinctes ; que ne choisissez vous aussi les exercitations naturelles, vrayes, et non escriptes ? » Il ne dira pas tant sa leçon comme il la fera ; il la repetera en ses actions : on verra s'il y a de la prudence en ses entreprinses ; s'il y a de la bonté, de la iustice en ses deportements ; s'il a du iugement et de la grace en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses ieux, de la temperance en ses voluptez, de l'ordre en son œconomie, de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau : *qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet ; quique obtemperet ipse sibi, et decretis pareat*[2]. Le vrai mirouer de nos discours est le cours de nos vies. Zeuxidamus respondit à un

[1] C'est par leurs mœurs plutôt que par leurs études qu'ils se sont dévoués au plus grand de tous les arts, à celui de bien vivre. Cic. *Tusc. quæst.* IV, 3.

[2] Si ce qu'il sait lui sert, non à montrer qu'il sait, mais à régler ses mœurs ; s'il s'obéit à lui-même, et agit conformément à ses principes. Cic. *Tusc. quæst.* II, 4.

qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escript les ordonnances de la prouesse, et ne les donnoient à lire à leurs ieunes gents, « Que c'estoit parce qu'ils les vouloient accoustumer aux faicts, non pas aux paroles. » Comparez, au bout de quinze ou seize ans, à cettuy cy un de ces latineurs de college, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil ; et ne veis iamais homme qui ne die plustost plus, que moins qu'il ne doibt. Toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là : on nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots et les coudre en clauses ; encores autant a en proportionner un grand corps, estendu en quatre ou cinq parties ; aultres cinq, pour le moins, à les sçavoir briefvement mesler et entrelacer de quelque subtile façon : laissons le à ceulx qui en font profession expresse.

Allant un iour à Orleans, ie trouvay dans cette plaine, au deça de Clery, deux regents qui venoient à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'aultre : plus loing derriere eulx ie veoyois une trouppe, et un maistre en teste, qui estoit feu M. le comte de la Rochefoucault. Un de mes gents s'enquit au premier de ces regents, qui estoit ce gentilhomme qui venoit aprez luy : luy qui n'avoit pas veu ce train qui le suyvoit, et qui pensoit qu'on luy parlast de son compaignon, respondit plaisamment : « Il n'est pas gentilhomme ; c'est un grammairien ; et ie suis logicien. » Or nous qui cherchons icy, au rebours, de former, non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme, laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suyvront que trop ; il les traisnera, si elles ne veulent suyvre. I'en oy qui

s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faulte d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye. Sçavez vous, à mon advis, que c'est que cela? ce sont des umbrages qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent desmesler et esclaircir au dedans, ny par consequent produire au dehors ; ils ne s'entendent pas encores eulx mesmes ; et veoyez les un peu bégayer sur le poinct de l'enfanter, vous iugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font que leicher cette matière imparfaicte. De ma part, ie tiens, et Socrates l'ordonne, que qui a dans l'esprit une vifve imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines, s'il est muet :

Verbaque prævisam rem non invita sequentur [1].

Et comme disoit celuy là, aussi poëtiquement en sa prose, *quum res animum occupavere, verba ambiunt* [2] ; et cet aultre, *ipsæ res verba rapiunt* [3]. Il ne sçait pas ablatif, coniunctif, substantif, ny la grammaire : ne faict pas son laquay ou une harangiere du Petit pont ; et si, vous entretiendront tout vostre saoul, si vous en avez envie, et se desferreront aussi peu, à l'adventure, aux reigles de leur langage, que le meilleur maistre ez arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny, pour avant ieu, capter la

1 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
HOR. *Art. poét.* v. 311, imité par Boileau.

2 Quand les choses ont saisi l'esprit, les mots viennent en foule. SÉNÈQUE, *Controvers.* III, *proem.*

3 Les choses entraînent les paroles. CIC. *de Finib.* III, 5.

benevolence du candide lecteur; ny ne luy chault de le sçavoir. De vray, toute cette belle peincture s'efface ayseement par le lustre d'une verité simple et naïfve : ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massifve et plus ferme, comme Afer monstre bien clairement chez Tacitus. Les ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes, roy de Sparte, preparez d'une belle et longue oraison, pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates; aprez qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit : « Quant à vostre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu; et quant à vostre conclusion, ie n'en veulx rien faire. » Voylà une belle response, ce me semble, et des harangueurs bien camus! Et quoy cet aultre? Les Atheniens estoient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique : le premier, plus affetté, se presenta avecques un beau discours premedité sur le subiect de cette besongne, et tiroit le iugement du peuple en sa faveur; mais l'aultre en trois mots : « Seigneurs Atheniens, ce que cettuy a dict, ie le feray. » Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en entroient en admiration; mais Caton n'en faisant que rire : « Nous avons, disoit il, un plaisant consul. » Aille devant ou aprez, une utile sentence, un beau traict, est tousiours de saison : s'il n'est pas bien pour ce qui va devant, ny pour ce qui vient aprez, il est bien en soy. Ie ne suis pas de ceulx qui pensent la bonne rhythme faire le bon poëme : laissez lui alonger une courte syllabe, s'il veult; pour cela, non force : si les inventions y rient, si l'esprit et le iugement y ont bien faict leur office; voylà un bon poëte, diray ie, mais un mauvais versificateur.

Emunctæ naris, durus componere versus [1].

Qu'on face, dict Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coustures et mesures,

> Tempora certa modosque, et quod prius ordine verbum est,
> Posterius facias, præponens ultima primis...
> Invenias etiam disiecti membra poetæ [2] :

il ne se desmentira point pour cela ; les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tansa, approchant le iour auquel il avoit promis une comedie, dequoy il n'y avoit encores mis la main : « Elle est composee et preste ; il ne reste qu'à y adiouster les vers. » Ayant les choses et la matiere disposee en l'ame, il mettoit en peu de compte le demourant. Depuis que Ronsard et du Bellay ont donné credit à nostre poësie françoise, ie ne veoy si petit apprenty qui n'enfle des mots, qui ne renge les cadences à peu prez comme eulx : *plus sonat, quam valet* [3]. Pour le vulgaire, il ne feut iamais tant de poëtes ; mais comme il leur a esté bien aysé de representer leurs rhythmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un, et les delicates inventions de l'aultre.

Voire mais, que fera il si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme ? « Le iambon faict boire ; le boire desaltere : parquoy le iambon desaltere. » Qu'il s'en mocque : il est plus subtil de s'en mocquer que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse : « Pourquoy le deslieray ie, puis que

[1] Ses vers sont négligés, mais il a de la verve. HOR. *Sat.* I, 4, 8.

[2] Ôtez-en le rythme et la mesure, changez l'ordre des mots ; vous retrouverez le poète dans ses membres dispersés. HOR. *Sat.* I, 4, 58.

[3] Dans tout cela, plus de son que de sens. SÉNÈQUE, *Epist.* 40.

tout lié il m'empesche ? » Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques ; à qui Chrysippus dict : « Ioue toy de ces battelages avecques les enfants ; et ne destourne à cela les pensees serieuses d'un homme d'aage. » Si ces sottes arguties, *contorta et aculeata sophismata* [1], luy doibvent persuader un mensonge, cela est dangereux ; mais si elles demeurent sans effect, et ne l'esmeuvent qu'à rire, ie ne veoy pas pourquoy il s'en doibve donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue pour courir aprez un beau mot ; *aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecus arcessunt, quibus verba conveniant* [2] : et l'aultre, *qui, alicuius verbi decore placentis, vocentur ad id, quod non proposuerant scribere* [3]. Ie tors bien plus volontiers une bonne sentence, pour la coudre sur moy, qui ie ne destors mon fil pour l'aller querir. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suyvre ; et que le gascon y arrive, si le françois n'y peult aller. Ie veulx que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aulcune souvenance des mots. Le parler que i'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche ; un parler succulent et nerveux, court et serré ; non tant delicat et peigné, comme vehement et brusque ;

Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet [4] ;

---

[1] Ces sophismes entortillés et épineux. CIC. *Acad.* II, 24.

[2] Ou qui ne choisissent pas les mots pour les choses, mais qui vont chercher, hors du sujet, des choses auxquelles les mots puissent convenir. QUINTIL. VIII, 3.

[3] Qui, pour ne pas perdre un mot qui leur plaît, s'engagent dans une matière qu'ils n'avaient pas dessein de traiter. SÉNÈQUE, *Epist.* 59.

[4] Que l'expression frappe, elle plaira. *Épitaphe de Lucain, citée dans la Bibliothèque latine de Fabricius*, II, 10.

plustost difficile qu'ennuyeux ; esloingné d'affectation, desreiglé, descousu et hardy : chasque loppin y face son corps ; non pedantesque, non fratesque, non plaideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Iulius Cesar ; et si, ne sens pas bien pourquoy il l'en appelle.

I'ay volontiers imité cette desbauche qui se veoid en nostre ieunesse au port de leurs vestements : un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces parements estrangiers, et nonchalante de l'art ; mais ie la treuve encores mieulx employee en la forme de parler. Toute affectation, nommeement en la gayeté et liberté françoise, est mesadvenante au courtisan ; et en une monarchie, tout gentilhomme doibt estre dressé au port d'un courtisan : parquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et mesprisant. Ie n'ayme point de tissure où les liaisons et les coustures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps il ne fault pas qu'on y puisse compter les os et les veines. *Quæ veritati operam dat oratio, incomposita sit et simplex* [1]. *Quis accurate loquitur, nisi qui vult putide loqui* [2]? L'eloquence faict iniure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme aux accoustrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particuliere et inusitee : de mesme au langage, la recherche des frases nouvelles et des mots peu cogneus, vient d'une ambition scholastique et puerile. Peusse ie ne me servir que de ceulx qui servent aux hales à Paris ! Aristophanes le gram-

[1] La vérité doit parler un langage simple et sans art. SÉNÈQUE, *Epist.* 40.

[2] Quiconque parle avec affectation est sûr de causer du dégoût et de l'ennui. SÉNÈQUE, *Epist.* 75.

mairien n'y entendoit rien, de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots, et la fin de son art oratoire, qui estoit perspicuité de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suit incontinent tout un peuple : l'imitation du iuger, de l'inventer, ne va pas si viste. La pluspart des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, pensent tres faulsement tenir un pareil corps : la force et les nerfs ne s'empruntent point ; les atours et le manteau s'empruntent. La pluspart de ceulx qui me hantent parlent de mesme les Essais ; mais ie ne sçay s'ils pensent de mesme. Les Atheniens, dict Platon, ont pour leur part le soing de l'abondance et elegance du parler ; les Lacedemoniens, de la briefveté ; et ceulx de Crete, de la fecondité des conceptions, plus que du langage : ceulx cy sont les meilleurs. Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns, qu'il nommoit φιλολόγους, curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons ; les aultres λογοφίλους, qui n'avoient soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire ; mais non pas si bonne qu'on la faict ; et suis despit dequoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Ie vouldroy premierement bien sçavoir ma langue, et celle de mes voysins où i'ay plus ordinaire commerce.

C'est un bel et grand adgencement sans doubte que le grec et latin, mais on l'achepte trop cher. Ie diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayee en moy mesme : s'en servira qui vouldra. Feu mon pere ayant faict toutes les recherches qu'homme peult faire parmy les gents sçavants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, feut advisé de cet inconvenient qui estoit en usage ; et luy

disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains. Ie ne croy pas que c'en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce feut qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tres bien versé en la latine. Cettuy cy, qu'il avoit faict venir exprez, et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en sçavoir, pour me suyvre, et soulager le premier : ceulx cy ne m'entretenoient d'aultre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une reigle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compaignie qu'autant de mots de latin que chascun avoit apprins pour iargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chascun y feit : mon pere et ma mere y apprindrent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité, comme feirent aussi les aultres domestiques qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizasmes tant, qu'il en regorgea iusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, i'avoy plus de six ans avant que i'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque ; et sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet, sans larmes, i'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole

le sçavoit : car ie ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges ; on le donne aux aultres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy, qui a escript *de Comitiis Romanorum ;* Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote ; George Buchanan, ce grand poëte escossois ; Marc Antoine Muret, que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps, mes precepteurs domestiques, m'ont dict souvent que i'avoy ce langage en mon enfance si prest et si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Buchanan, que ie veis depuis à la suitte de feu monsieur le mareschal de Brissac, me dict qu'il estoit aprez à escrire de l'institution des enfants, et qu'il prenoit l exemplaire de la mienne ; car il avait lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

Quant au grec, duquel ie n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseigna me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceulx qui, par certains ieux de tablier, apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car entre aultres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouster la science et le debvoir par une volonté non forcee, et de mon propre desir ; et d'eslever mon ame en doulceur et liberté, sans rigueur et contraincte : ie dis iusques à telle superstition, que pas ce qu'aulcuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le matin en sursault, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence ; il me faisoit esveiller par le son

de quelque instrument ; et ne feus iamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en iuger le reste, et pour recommender aussi et la prudence et l'affection d'un si bon pere ; auquel il ne se fault prendre, s'il n'a recueilly aulcuns fruicts respondants à une si exquise culture. Deux choses en feurent cause : en premier, le champ sterile et incommode ; car quoy que i'eusse la santé ferme et entiere, et quand et quand un naturel doulx et traictable, i'estoy parmy cela si poisant, mol et endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oysifveté, non pas pour me faire iouer. Ce que ie veoyoy, ie le veoyoy bien ; et soubs cette complexion lourde, nourrissoy des imaginations hardies et des opinions au dessus de mon aage. L'esprit, ie l'avoy lent, et qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit ; l'apprehension, tardifve ; l'invention, lasche ; et aprez tout, un incroyable default de memoire. De tout cela, il n'est pas merveille s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceulx que presse un furieux desir de guarison se laissent aller à toute sorte de conseils, le bon homme ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit tousiours ceulx qui vont devant, comme les grues, et se rengea à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceulx qui luy avoient donné ces premieres institutions, qu'il avoit apportees d'Italie ; et m'envoya environ mes six ans au college de Guienne, tres florissant pour lors, et le meilleur de France : et là, il n'est possible de rien adiouster au soing qu'il eut, et à me choisir des precepteurs de chambre suffisants, et à toutes les aultres circonstances de ma nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres,

contre l'usage des colleges ; mais tant y a que c'estoit tousiours college. Mon latin s'abbastardit incontinent, duquel depuis par desaccoustumance i'ay perdu tout usage ; et ne me servit cette mienne inaccoustumee institution, que de me faire eniamber d'arrivee aux premieres classes ; car à treize ans que ie sortis du college, i'avois achevé mon cours (qu'ils appellent), et à la verité sans aulcun fruict que ie peusse à present mettre en compte.

Le premier goust que i'eus aux livres, il me veint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ovide : car environ l'aage de sept ou huict ans, ie me desrobboy de tout aultre plaisir pour les lire ; d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle, et que c'estoit le plus aysé livre que ie cogneusse, et le plus accommodé à la foiblesse de mon age, à cause de la matiere : car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bourdeaux, et tels fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse, ie n'en cognoissoy pas seulement le nom, ny ne fois encores le corps ; tant exacte estoit ma discipline ! Ie m'en rendoy plus nonchalant à l'estude de mes aultres leçons prescriptes. Là il me veint singulierement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceut dextrement conniver à cette mienne desbauche et aultres pareilles : car par là i'enfilay tout d'un train Virgile en l'Aeneide ; et puis Terence, et puis Plaute, et des comedies italiennes, leurré tousiours par la doulceur du subiect. S'il eust esté si fol de rompre ce train, i'estime que ie n'eusse rapporté du college que la haine des livres, comme faict quasi toute nostre noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en veoir rien : il aiguisoit ma faim, ne me laissant

qu'à la desrobbee gourmander ces livres, et me tenant doulcement en office pour les aultres estudes de la reigle : car les principales parties que mon pere cherchoit à ceulx à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté et facilité de complexion. Aussi n'avoit la mienne aultre vice que langueur et paresse. Le danger n'estoit pas que ie feisse mal, mais que ie ne feisse rien : nul ne prognosticquoit que ie deusse devenir mauvais, mais inutile ; on y preveoyoit de la faineantise, non pas de la malice. Ie sens qu'il en est advenu de mesme : les plainctes qui me cornent aux aureilles sont telles : « Il est oysif, froid aux offices d'amitié et de parenté ; et aux offices publicques, trop particulier, trop desdaigneux. » Les plus iniurieux mesmes ne disent pas : « Pourquoy a il prins ? pourquoy n'a il payé ? » mais, « Pourquoy ne quitte il ? pourquoy ne donne il ? » Ie recevrois à faveur qu'on ne desirast en moy que tels effects de supererogation ; mais ils sont iniustes d'exiger ce que ie ne doy pas, plus rigoreusement beaucoup qu'ils n'exigent d'eulx ce qu'ils doibvent. En m'y condemnant, ils effacent la gratification de l'action, et la gratitude qui m'en seroit deue : là où le bien faire actif debvroit plus poiser de ma main, en consideration de ce que ie n'en ay de passif nul qui soit. Ie puis d'autant plus librement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne ; et de moy, que ie suis plus mien. Toutefois, si i'estoy grand enlumineur de mes actions, à l'adventure rembarreroy ie bien ces reproches ; et à quelques uns apprendroy qu'ils ne sont pas si offensez que ie ne face pas assez, que dequoy ie puisse faire assez plus que ie ne fois.

Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps

d'avoir, à part soy, des remuements fermes, et des iugements seurs et ouverts autour des obiects qu'elle cognoissoit ; et les digeroit seule, sans aulcune communication ; et entre aultres choses, ie croy, à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence. Mettray ie en compte cette faculté de mon enfance ? une asseurance de visage, et soupplesse de voix et de geste à m'appliquer aux roolles que i'entreprenoy : car, avant l'aage,

> Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus [1],

i'ay soustenu les premiers personnages ez tragedies latines de Buchanan, de Guerente, et de Muret, qui se representerent en nostre college de Guienne avecques dignité : en cela, Andreas Goveanus, nostre principal, comme en toutes aultres parties de sa charge, feut sans comparaison le plus grand principal de France ; et m'en tenoit on maistre ouvrier. C'est un exercice que ie ne mesloue point aux ieunes enfants de maison ; et ay veu nos princes s'y addonner depuis en personne, à l'exemple d'aulcuns des anciens, honnestement et louablement : il estoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur, et en Grece : *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant ; nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat* [2] : car i'ay tousiours accusé d'impertinence ceulx qui condemnent ces esbattements ; et d'iniustice ceulx qui refusent l'entree

[1] A peine étais-je alors dans ma douzième année.
VIRG. *Eclog.* VIII, 39.

[2] Il découvre son projet à l'acteur tragique Ariston. C'était un homme distingué par sa naissance et sa fortune, et son art ne lui ôtait point l'estime de ses concitoyens ; car il n'a rien de honteux chez les Grecs. TITE-LIVE, XXIV, 24.

de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, et envient au peuple ces plaisirs publicques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens, et de les rallier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices et ieux ; la societé et amitié s'en augmente ; et puis on ne leur sçauroit conceder des passetemps plus reiglez que ceulx qui se font en presence d'un chascun, et à la veue mesme du magistrat : et trouveroy raisonnable que le prince, à ses despens, en gratifiast quelquesfois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle ; et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez et disposez pour ces spectacles, quelque divertissement de pires actions et occultes.

Pour revenir à mon propos, il n'y a rien tel que d'alleicher l'appetit et l'affection : aultrement on ne faict que des asnes chargez de livres ; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science ; laquelle, pour bien faire, il ne fault pas seulement loger chez soy, il la fault espouser.

CHAPITRE XXVI

C'EST FOLIE DE RAPPORTER LE VRAY ET LE FAULS AU IUGEMENT DE NOSTRE SUFFISANCE

Ce n'est pas à l'adventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader : car il me semble avoir apprins aultrefois que la creance estoit comme une impression qui se faisoit en nostre ame ; et à mesure qu'elle se trouvoit plus molle et de moindre resistance, il estoit plus aysé à y

empreindre quelque chose. *Ut necesse est, lancem in libra, ponderibus impositis, deprimi ; sic animum perspicuis cedere*[1]. D'autant que l'ame est plus vuide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement soubs la charge de la premiere persuasion : voylà pourquoy les enfants, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus subiects à estre menez par les aureilles. Mais aussi, de l'aultre part, c'est une sotte presumption d'aller desdaignant et condemnant pour fauls ce qui ne nous semble pas vraysemblable : qui est un vice ordinaire de ceulx qui pensent avoir quelque suffisance oultre la commune. I'en faisois ainsin aultrefois ; et si i'oyoy parler ou des esprits qui reviennent, ou du prognosticque des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque aultre conte où ie ne peusse pas mordre,

> Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
> Nocturnos lemures, portentaque Thessala[2],

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et à present ie treuve que i'estoy pour le moins autant à plaindre moy mesme ; non que l'experience m'aye depuis rien faict veoir au dessus de mes premieres creances, et si n'a pas tenu à ma curiosité ; mais la raison m'a instruict que, de condemner ainsi resoluement une chose pour faulse et impossible, c'est se donner l'advantage d'avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de nostre nature ; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde,

[1] Comme le poids fait nécessairement pencher la balance, ainsi l'évidence en traîne l'esprit. Cic. *Academ.* II, 12.

[2] De songes, de visions magiques, de miracles, de sorcières, d'apparitions nocturnes, et d'autres prodiges de Thessalie. Hor. *Epist.* II, 2, 208.

que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appellons monstres ou miracles ce où nostre raison ne peult aller, combien s'en presente il continuellement à nostre veue ? Considerons au travers de quels nuages, et comment à tastons, on nous meine à la cognoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains : certes nous trouverons que c'est plustost accoustumance que science qui nous en oste l'estrangeté :

Iam nemo, fessus saturusque videndi,
Suspicere in cœli dignatur lucida templa [1] :

et que ces choses là, si elles nous estoient presentees de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aulcunes aultres.

Si nunc primum mortalibus adsint
Ex improviso, ceu sint obiecta repente,
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus ante quod auderent fore credere gentes [2].

Celuy qui n'avoit iamais veu de riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce feust l'Ocean ; et les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes, nous les iugeons entre les extremes que nature face en ce genre :

Scilicet et fluvius qui non est maximus, ei est
Qui non ante aliquem maiorem vidit ; et ingens

---

[1] Fatigués et rassasiés du spectacle des cieux, nous ne daignons plus lever les yeux vers ces palais de lumière. LUCRÈCE, II, 1037. — On trouve *fessus satiate videndi* dans Lucrèce.

[2] Si, par une apparition soudaine, ces merveilles frappaient nos regards pour la première fois, que pourrions-nous leur comparer dans la nature ? Avant de les avoir vues, nous n'aurions pu rien imaginer de semblable. LUCRÈCE, II, 1032.

Arbor, homoque videtur ; et omnia de genere omni
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit [1].

Consuetudine oculorum assuescunt animi ; neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum, quas semper vident [2]. La nouvelleté des choses nous incite, plus que leur grandeur, à en rechercher les causes. Il fault iuger avecques plus de reverence de cette infinie puissance de nature, et plus de recognoissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a il de choses peu vraysemblables, tesmoignees par gents dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les faut il laisser en suspens? car de les condemner impossibles, c'est se faire fort par une temeraire presumption, de sçavoir iusques où va la possibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit la reigle de Rien trop, commandee par Chilon.

Quand on treuve dans Froissard que le comte de Foix sceut, en Bearn, la defaicte du roy Iean de Castille à Iuberoth, le lendemain qu'elle feut advenue, et les moyens qu'il en allegue, on s'en peult mocquer ; et de ce mesme que nos annales disent, que le pape Honorius, le propre iour que le roy Philippe Auguste mourut à Mante, feit faire ses funerailles publicques, et les manda faire par

[1] Un fleuve paraît grand à qui n'en a pas vu de plus grand ; il en est de même d'un arbre, d'un homme, et de tout autre objet, quand on n'a vu rien de plus grand dans la même espèce. LUCRÈCE, VI, 674.

[2] Notre esprit, familiarisé avec les objets qui frappent tous les jours notre vue, ne les admire point, et ne songe pas à en rechercher les causes. CIC. *de Nat. deor.* II, 38.

toute l'Italie : car l'auctorité de ces tesmoings n'a pas à l'adventure assez de reng pour nous tenir en bride. Mais quoy ! si Plutarque, oultre plusieurs exemples qu'il allegue de l'antiquité, dict sçavoir de certaine science que, du temps de Domitian, la nouvelle de la battaille perdue par Antonius en Allemaigne, à plusieurs iournees de là, feut publiee à Rome, et semee par tout le monde, le mesme iour qu'elle avoit esté perdue ; et si Cesar tient qu'il est souvent advenu que la renommee a devancé l'accident, dirons nous pas que ces simples gents là se sont laissez piper aprez le vulgaire, pour n'estre pas clairvoyants comme nous ? Est il rien plus delicat, plus net et plus vif que le iugement de Pline, quand il luy plaist de le mettre en ieu ? rien plus esloingné de vanité? ie laisse à part l'excellence de son sçavoir, duquel ie fois moins de compte : en quelle partie de ces deux là le surpassons-nous ? toutesfois il n'est si petit escholier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne luy veuille faire leçon sur le progrez des ouvrages de nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de sainct Hilaire, passe ; son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire : mais de condemner d'un train toutes pareilles histoires, me semble singuliere impudence. Ce grand sainct Augustin tesmoigne avoir veu, sur les reliques sainct Gervais et Protaise à Milan, un enfant aveugle recouvrer la veue ; une femme, à Carthage, estre guarie d'un cancer par le signe de la croix qu'une femme nouvellement baptisee lui feit ; Hesperius, un sien familier, avoir chassé les esprits qui infestoient sa maison, avecques un peu de terre du sepulchre de nostre Seigneur ; et cette terre depuis transportee à l'eglise, un paralytique en avoir esté soubdain guary ; une

femme en une procession ayant touché à la chasse sainct Estienne d'un bouquet, et de ce bouquet s'estant frotté les yeulx, avoir recouvré la veue pieça perdue ; et plusieurs aultres miracles, où il dict luy mesme avoir assisté. De quoy accuserons nous et luy et deux saincts evesques Aurelius et Maximinus, qu'il appelle pour ses recors ? sera ce d'ignorance, simplesse, facilité ? ou de malice et imposture ? Est il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable, soit en vertu et pieté, soit en sçavoir, iugement et suffisance ? *Qui ut rationem nullam afferrent, ipsa auctoritate me frangerent*[1].

C'est une hardiesse dangereuse et de consequence, oultre l'absurde temerité qu'elle traisne quand et soy, de mespriser ce que nous ne concevons pas : car aprez que selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se treuve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes desia obligé de les abandonner. Or ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur creance. Il leur semble faire bien les moderez et les entendus quand ils quittent aux adversaires aulcuns articles de ceulx qui sont en debat : mais oultre ce qu'ils ne veoyent pas quel advantage c'est à celuy qui vous charge, de commencer à luy ceder et vous tirer arriere, et combien cela l'anime à poursuyvre sa poincte ; ces articles là qu'ils choisissent pour les plus legiers, sont aulcunefois tres importants. Ou il fault se soubmettre du tout

[1] Quand même ils n'apporteraient aucune raison, ils me persuaderaient par leur seule autorité. Cic. *Tusc. quæst.* I, 21.

à l'auctorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy debvons d'obeïssance. Et davantage, ie le puis dire pour l'avoir essayé, ayant aultrefois usé de cette liberté de mon chois et triage particulier, mettant à nonchaloir certains poincts de l'observance de nostre eglise qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange ; venant à en communiquer aux hommes sçavants, i'ay trouvé que ces choses là ont un fondement massif et tres solide, et que ce n'est que bestise et ignorance qui nous faict les recevoir avecques moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient il combien nous sentons de contradiction en nostre iugement mesme ! combien de choses nous servoient hier d'articles de foy, qui nous sont fables auiourd'hui ! La gloire et la curiosité sont les fleaux de nostre ame : cette cy nous conduict à mettre le nez par tout ; et celle là nous deffend de rien laisser irresolu et indecis.

CHAPITRE XXVII

DE L'AMITIÉ

CONSIDERANT la conduicte de la besongne d'un peintre que i'ay, il m'a prins envie de l'ensuyvre. Il choisit le plus bel endroict et milieu de chasque paroy, pour y loger un tableau eslaboré de toute sa suffisance ; et le vuide tout autour, il le remplit de crotesques, qui sont peinctures fantasques, n'ayants grace qu'en la varieté et estrangeté. Que sont ce icy aussi, à la verité, que crotesques et corps monstrueux, rappiecez de divers membres, sans

certaine figure, n'ayants ordre, suitte, ny proportion que fortuite?

Desinit in piscem mulier formosa superne [1].

Ie vay bien iusques à ce second poinct avecques mon peintre : mais ie demeure court en l'auitre et meilleure partie ; car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poly et formé selon l'art. Ie me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de la Boëtie, qui honnorera tout le reste de cette besongne : c'est un discours auquel il donna nom LA SERVITUDE VOLONTAIRE ; mais ceulx qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé, LE CONTR'UN. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa premiere ieunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ez mains des gents d'entendement, non sans bien grande et meritee recommendation ; car il est gentil et plein ce qu'il est possible. Si y a il bien à dire que ce ne soit le mieulx qu'il peust faire : et si en l'aage que ie l'ay cogneu plus avancé, il eust prins un tel desseing que le mien, de mettre par escript ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, et qui approcheroient bien prez de l'honneur de l'antiquité ; car notamment en cette partie des dons de nature, ie n'en cognoy point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encores par rencontre, et croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa ; et quelques memoires sur cet edict de ianvier, fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut estre leur place. C'est tout ce que i'ay peu recouvrer de ses reliques,

[1] La partie supérieure est une belle femme, et le reste un poisson. HORACE, *Art poétique*, v. 4.

moy qu'il laissa, d'une si amoureuse recommendation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa bibliotheque et de ses papiers, oultre le livret de ses œuvres que i'ay faict mettre en lumiere. Et si, suis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance ; car elle me feut monstree longue espace avant que ie l'eusse veu, et me donna la premiere cognoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaicte, que certainement il ne s'en lit gueres de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en veoid aulcune trace en usage. Il fault tant de rencontres à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

Il n'est rien à quoy il semble que nature nous aye plus acheminez qu'à la societé ; et dict Aristote, que les bons legislateurs ont eu plus de soing de l'amitié que de la iustice. Or le dernier poinct de sa perfection est cettuy cy : car en general toutes celles que la volupté, ou le proufit, le besoing publicque ou privé, forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et genereuses, et d'autant moins amitiez, qu'elles meslent aultre cause et but et fruict en l'amitié, qu'elle mesme. Ny ces quatre especes anciennes, naturelle, sociale, hospitaliere, venerienne, particulierement n'y conviennent, ny conioinctement.

Des enfants aux peres, c'est plustost respect. L'amitié se nourrit de communication, qui ne peult se trouver entre eulx pour la trop grande disparité, et offenseroit à l'adventure les debvoirs de nature : car ny toutes les secrettes pensees des peres ne se peuvent communiquer aux enfants, pour n'y engendrer une messeante privauté, ny les

advertissements et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroient exercer des enfants aux peres. Il s'est trouvé des nations où, par usage, les enfants tuoient leurs peres, et d'aultres où les peres tuoient leurs enfants, pour eviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelquesfois entreporter ; et naturellement l'un depend de la ruyne de l'aultre. Il s'est trouvé des philosophes desdaignants cette cousture naturelle : tesmoing Aristippus, qui quand on le pressoit de l'affection qu'il debvoit à ses enfants pour estre sortis de luy, il se meit à cracher, disant que cela en estoit aussi bien sorty ; que nous engendrions bien des pouils et des vers : et cet aultre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avecques son frere : « Ie n'en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorty de mesme trou. » C'est à la verité un beau nom et plein de dilection, que le nom de frere, et à cette cause en feismes nous luy et moy nostre alliance : mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'aultre, cela destrempe merveilleusement et relasche cette soudure fraternelle ; les freres ayants à conduire le progrez de leur advancement en mesme sentier et mesme train, il est force qu'ils se heurtent et chocquent souvent. Davantage, la correspondance et relation qui engendre ces vrayes et parfaictes amitiez, pourquoy se trouvera elle en ceulx cy ? Le pere et le fils peuvent estre de complexion entierement esloingnee, et les freres aussi : c'est mon fils, c'est mon parent ; mais c'est un homme farouche, un meschant, ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitiez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre chois et liberté volontaire ; et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus

propprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que ie n'aye essayé de ce costé là tout ce qui en peult estre, ayant eu le meilleur pere qui feut oncques, et le plus indulgent iusques à son extreme vieillesse ; et estant d'une famille fameuse de pere en fils, et exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle :

Et ipse
Notus in fratres animi paterni[1].

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse de nostre chois, on ne peult, ny la loger en ce roolle. Son feu, ie le confesse,

(Neque enim est dea nescia nostri,
Quæ dulcem curis miscet amaritiem) [2],

est plus actif, plus cuysant et plus aspre ; mais c'est un feu temeraire et volage, ondoyant et divers, feu de fiebvre, subiect à accez et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale et universelle, temperee, au demourant, et eguale ; une chaleur constante et rassise, toute doulceur et polissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. Qui plus est, en l'amour, ce n'est qu'un desir forcené aprez ce qui nous fuit :

Come segue la lepre il cacciatore
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito ;
Nè più la stima poi che presa vede ;
E sol dietro a chi fugge affretta il piede [3] :

aussitost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volontez, il s'esvanouït

[1] Connu moi-même par mon affection paternelle pour mes frères. HOR. *Od.* II, 2, 6.

[2] Car je ne suis pas inconnu à la déesse qui mêle une douce amertume aux peines de l'amour. CATULLE, LXVIII, 17.

[3] Tel, à travers les frimas et les chaleurs, à travers les montagnes et les vallées, le chasseur poursuit le lièvre ; il ne désire l'atteindre qu'autant qu'il fuit, et n'en fait plus de cas dès qu'il l'atteint. ARIOSTO, cant. X, stanz. 7.

et s'alanguit ; la iouïssance le perd, comme ayant la fin corporelle et subiecte à satieté. L'amitié, au rebours, est iouye à mesure qu'elle est desiree ; ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la iouïssance, comme estant spirituelle, et l'ame s'affinant par l'usage. Soubs cette parfaicte amitié, ces affections volages ont aultrefois trouvé place chez moy, à fin que ie ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers : ainsi ces deux passions sont entrees chez moy en cognoissance l'une de l'aultre, mais en comparaison, iamais ; la premiere maintenant sa route d'un vol haultain et superbe, et regardant desdaigneusement cette cy passer ses poinctes bien loing au dessoubs d'elle.

Quant au mariage, oultre ce que c'est un marché qui n'a que l'entree libre, sa duree estant contraincte et forcee, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, et marché qui ordinairement ne se faict à aultres fins ; il y survient mille fusees estrangieres à desmesler parmy, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vifve affection : là où, en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme. Ioinct qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference et communication, nourrice de cette saincte cousture ; ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreincte d'un nœud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre et volontaire, où non seulement les ames eussent cette entiere iouïssance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme feust engagé tout entier, il est certain que l'amitié en seroit plus pleine et plus comble : mais ce sexe, par nul exemple, n'y est encores peu arriver, et par le

commun consentement des escholes anciennes, en est reiecté.

Et cette aultre licence grecque est iustement abhorree par nos mœurs : laquelle pourtant, pour avoir, selon leur usage, une si necessaire disparité d'aages et difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaicte union et convenance qu'icy nous demandons. *Quis est enim iste amor amicitiæ ? Cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem*[1] ? Car la peincture mesme qu'en faict l'Academie ne me desadvouera pas, comme ie pense, de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur, inspiree par le fils de Venus au cœur de l'amant sur l'obiect de la fleur d'une tendre ieunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents et passionnez efforts que peult produire une ardeur immoderee, estoit simplement fondee en une beaulté externe, faulse image de la generation corporelle ; car elle ne se pouvoit fonder en l'esprit, duquel la monstre estoit encores cachee, qui n'estoit qu'en sa naissance et avant l'aage de germer : Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuitte, c'estoient richesses, presents, faveur à l'advancement des dignitez, et telle aultre basse marchandise qu'ils reprouvent ; si elle tumboit en un courage plus genereux, les entremises estoient genereuses de mesme, instructions philosophiques, enseignements à reverer la religion, obeïr aux loix, mourir pour le bien de son païs, exemples de vaillance, prudence, iustice ; s'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace et beaulté de son ame, celle de

[1] Qu'est-ce, en effet, que cet amour d'amitié ? d'où vient qu'il ne s'attache ni à un jeune homme laid, ni à un beau vieillard ? Cic. *Tusc. quæst.* IV, 34.

son corps estant fanee, et esperant, par cette societé mentale, establir un marché plus ferme et durable. Quand cette poursuitte arrivoit à l'effect en sa saison (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant, qu'il apportast loisir et discretion en son entreprinse, ils le requierent exactement en l'aymé, d'autant qu'il luy falloit iuger d'une beaulté interne, de difficile cognoissance et abstruse descouverte), lors naissoit en l'aymé le desir d'une conception spirituelle, par l'entremise d'une spirituelle beaulté. Cette cy estoit icy principale ; la corporelle, accidentale et seconde : tout le rebours de l'amant. A cette cause preferent ils l'aymé, et verifient que les dieux aussi le preferent ; et tansent grandement le poëte Aeschylus d'avoir en l'amour d'Achilles et de Patroclus donné la part de l'amant à Achilles, qui estoit en la premiere et imberbe verdeur de son adolescence, et le plus beau des Grecs. Aprez cette communauté generale, la maistresse et plus digne partie d'icelle exerçant ses offices et predominant, ils disent qu'il en provenoit des fruicts tres utiles au privé et au public ; que c'estoit la force des païs qui en recevoient l'usage, et la principale deffense de l'equité et de la liberté : tesmoings les salutaires amours de Harmodius et d'Aristogiton. Pourtant la nomment ils sacree et divine ; et n'est, à leur compte, que la violence des tyrans et lascheté des peuples qui luy soit adversaire. Enfin tout ce qu'on peult donner à la faveur de l'Academie, c'est dire que c'estoit un amour se terminant en amitié ; chose qui ne se rapporte pas mal à la definition stoïque de l'amour : *Amorem conatum esse amicitiæ faciendæ ex pulchritudinis specie* [1].

[1] L'amour est l'envie d'obtenir l'amitié d'une personne qui nous attire par sa beauté. Cic. *Tuscul. quæst.* IV, 34.

Ie reviens à ma description de façon plus equitable et plus equable. *Omnino amicitiæ, corroboratis iam confirmatisque et ingeniis et ætatibus, iudicandæ sunt*[1]. Au demourant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitiez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouees par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié dequoy ie parle, elles se meslent et confondent l'une en l'aultre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. Si on me presse de dire pourquoy ie l'aymoy, ie sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : « Parce que c'estoit luy ; parce que c'estoit moy. » Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que i'en puis dire particulierement, ie ne sçay quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports ; ie croy par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre premiere rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'aultre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiee, par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé (car nous estions touts deux hommes faicts, et luy plus de quelque annee), elle n'avoit point à perdre temps ;

[1] L'amitié ne peut être solide que dans la maturité de l'âge et de l'esprit. CIC. *de Amicit.* c. 20.

et n'avoit à se reigler au patron des amitiez molles et regulieres, ausquelles il fault tant de precautions de longue et prealable conversation. Cette cy n'a point d'aultre idee que d'elle mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille ; c'est ie ne sçay quelle quintessence de tout ce meslange, qui ayant saisy toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : ie dis perdre, à la verité, ne nous reservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien.

Quand Lelius, en presence des consuls romains, lesquels, aprez la condemnation de Tiberius Gracchus, poursuyvoient touts ceulx qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquerir de Caius Blosius (qui estoit le principal de ses amis), combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eut respondu, Toutes choses : « Comment toutes choses ? suyvit il : et quoy ! s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples ? — Il ne me l'eust iamais commandé, » repliqua Blosius. « Mais s'il l'eust faict ? » adiousta Lelius. « I'y eusse obey, » respondit il. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette derniere et hardie confession ; et ne se debvoit despartir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceulx qui accusent cette response comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance : ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou qu'ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition et de trouble ; s'estants parfaictement commis l'un à l'aultre, ils tenoient

parfaictement les resnes de l'inclination l'un de l'aultre : et faictes guider ce harnois par la vertu et conduicte de la raison, comme aussi est il du tout impossible de l'atteller sans cela, la response de Blosius est telle qu'elle debvoit estre. Si leurs actions se desmancherent, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure, l'un de l'aultre, ny amis à eulx mesmes. Au demourant, cette response ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez vous ? » et que ie l'accordasse : car cela ne porte aulcun tesmoignage de consentement à ce faire ; parce que ie ne suis point en doubte de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de touts les discours du monde de me desloger de la certitude que i'ay des intentions et iugements du mien : aulcune de ses actions ne me sçauroit estre presentee, quelque visage qu'elle eust, que ie n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniement ensemble ; elles se sont considerees d'une si ardente affection, et de pareille affection descouvertes iusques au fin fond des entrailles l'une de l'aultre, que non seulement ie cognoissoy la sienne comme la mienne, mais ie me feusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Qu'on ne mette pas en ce reng ces aultres amitiez communes ; i'en ay autant de cognoissance qu'un aultre, et des plus parfaictes de leur genre : mais ie ne conseille pas qu'on confonde leurs reigles ; on s'y tromperoit. Il fault marcher en ces aultres amitiez la bride à la main, avecques prudence et precaution : la liaison n'est pas nouee en maniere qu'on n'ayt aulcunement à s'en desfier. « Aymez le, disoit Chilon, comme ayant quelque iour à le haïr ;

haïssez le comme ayant à l'aymer. » Ce precepte, qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires et coustumieres ; à l'endroict desquelles il fault employer le mot qu'Aristote avoit tres familier : « O mes amis ! il n'y a nul amy. » En ce noble commerce, les offices et les bienfaicts, nourriciers des aultres amitiez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte ; cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que ie me donne au besoing, quoy que dient les stoïciens, et comme ie ne me sçay aulcun gré du service que ie me fois, aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs, et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division et de difference, bienfaict, obligation, recognoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volontez, pensements, iugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la tres propre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voylà pourquoy les faiseurs de loix, pour honnorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, deffendent les donations entre le mary et la femme, voulants inferer par là que tout doibt estre à chascun d'eulx, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Si, en l'amitié dequoy ie parle, l'un pouvoit donner à l'aultre, ce seroit celuy qui recevroit le bienfaict qui obligeroit son compaignon : car cherchant l'un et l'aultre, plus que toute aultre chose, de s'entrebienfaire, celuy qui en preste

la matiere et l'occasion est celuy là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy, d'effectuer en son endroict ce qu'il desire le plus. Quand le philosophe Diogenes avoit faulte d'argent, il disoit, qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit. Et pour monstrer comment cela se practique par effect, i'en reciteray un ancien exemple singulier. Eudamidas, Corinthien, avoit deux amis, Charixenus, Sicyonien, et Areteus, Corinthien : venant à mourir estant pauvre, et ses deux amis riches, il feit ainsi son testament : « Ie legue à Areteus de nourrir ma mere, et l'entretenir en sa vieillesse ; à Charixenus, de marier ma fille, et luy donner le douaire le plus grand qu'il pourra : et au cas que l'un d'eulx vienne à defaillir, ie substitue en sa part celuy qui survivra. » Ceulx qui premiers veirent ce testament, s'en mocquerent ; mais ses heritiers en ayants esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement : et l'un d'eulx, Charixenus, estant trespassé cinq iours aprez, la substitution estant ouverte en faveur d'Areteus, il nourrit curieusement cette mere ; et de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il feit les nopces en mesme iour.

Cet exemple est bien plein ; si, une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis ; car cette parfaicte amitié dequoy ie parle est indivisible : chascun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à despartir ailleurs ; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subiect. Les amitiez communes, on les peult despartir : on peult aymer

en cettuy cy la beaulté ; en cet aultre, la facilité de ses mœurs ; en l'aultre, la liberalité ; en celuy là, la paternité ; en cet aultre, la fraternité ; ainsi du reste : mais cette amitié qui possede l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez-vous ? S'ils requeroient des offices contraires, quel ordre y trouveriez vous ? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui feust utile à l'aultre de sçavoir, comment vous en desmesleriez vous ? L'unique et principale amitié descoust toutes aultres obligations : le secret que i'ay iuré de ne deceler à un aultre, ie le puis sans pariure communiquer à celuy qui n'est pas aultre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler ; et n'en cognoissent pas la haulteur ceulx qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil : et qui presupposera que de deux i'en ayme autant l'un que l'aultre, et qu'ils s'entr'ayment et m'ayment autant que ie les ayme, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et dequoy une seule est encores la plus rare à trouver au monde. Le demourant de cette histoire convient tres bien à ce que ie disoy : car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoing ; il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bienfaire : et sans doubte la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict qu'en celui d'Areteus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honnorer à merveille la response de ce ieune soldat à Cyrus, s'enquerant à luy pour combien il vouldroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de gaigner le prix de la course, et s'il le vouldroit eschanger à

un royaume : « Non certes, sire; mais bien le lairroy ie volontiers pour en acquerir un amy, si ie trouvois homme digne de telle alliance. » Il ne disoit pas mal, « si ie trouvoy ; » car on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette cy, en laquelle on negocie du fin fond de son courage, qui ne faict rien de reste, certes il est besoing que tous les ressorts soient nets et seurs parfaictement.

Aux confederations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourveoir qu'aux imperfections qui particulierement interessent ce bout là. Il n'importe de quelle religion soit mon medecin, et mon advocat ; cette consideration n'a rien de commun avecques les offices de l'amitié qu'ils me doibvent : et en l'accointance domestique que dressent avecques moy ceulx qui me servent, i'en fois de mesme ; et m'enquiers peu d'un laquay s'il est chaste, ie cherche s'il est diligent ; et ne crains pas tant un muletier ioueur qu'imbecille, ny un cuisinier iureur qu'ignorant. Ie ne me mesle pas de dire ce qu'il fault faire au monde, d'aultres assez s'en meslent, mais ce que i'y fois.

Mihi sic usus est : tibi, ut opus est facto, face [1].

A la familiarité de la table i'associe le plaisant, non le prudent; au lict, la beaulté avant la bonté; en la societé du discours, la suffisance, voire sans la preud'hommie : pareillement ailleurs. Tout ainsi que cil qui feut rencontré à chevauchons sur un baston, se iouant avecques ses enfants, pria l'homme qui l'y surprint de n'en rien dire iusques à ce qu'il feust pere luy mesme, estimant que la

[1] C'est ainsi que j'en use ; vous, faites comme vous l'entendrez. TÉRENCE, *Heautont.* act. I, sc. 1, v. 28.

passion qui luy naistroit lors en l'ame, le rendroit iuge equitable d'une telle action ; ie souhaiterois aussi parler à des gents qui eussent essayé ce que ie dis : mais sçachant combien c'est chose esloingnee du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, ie ne m'attens pas d'en trouver aulcun bon iuge ; car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissez sur ce subiect, me semblent lasches au prix du sentiment que i'en ay, et en ce poinct les effects surpassent les preceptes mesmes de la philosophie.

Nil ego contulerim iucundo sanus amico [1].

L'ancien Menander disoit celuy là heureux qui avoit peu rencontrer seulement l'umbre d'un amy : il avoit certes raison de le dire, mesme s'il en avoit tasté. Car, à la verité, si ie compare tout le reste de ma vie, quoy qu'avecques la grace de Dieu ie l'aye passee doulce, aysee, et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poisante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant prins en payement mes commoditez naturelles et originelles, sans en rechercher d'aultres ; si ie la compare, dis ie, toute, aux quatre annees qu'il m'a esté donné de iouyr de la doulce compaignie et societé de ce personnage, ce n'est que fumee, ce n'est qu'une nuict obscure et ennuyeuse. Depuis le iour que ie le perdis,

Quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic dî voluistis !) habebo [2],

ie ne fois que traisner languissant ; et les plaisirs

[1] Tant que j'aurai ma raison, je ne trouverai rien de comparable à un tendre ami. HORACE, *Sat.* I, 5, 44.

[2] Jour fatal que je dois pleurer, que je dois honorer à jamais, puisque telle a été, grands dieux, votre volonté suprême ! VIRG. *Énéide*, V, 49.

mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous estions à moitié de tout ; il me semble que ie luy desrobbe sa part :

> Nec fas esse ulla me voluptate hic frui
> Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps [1].

I'estoy desia si faict et accoustumé à estre deuxiesme par tout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

> Illam meæ si partem animæ tulit
> Maturior vis, quid moror altera,
> Nec carus æque, nec superstes
> Integer ? Ille dies utramque
> Duxit ruinam [2].

Il n'est action ou imagination où ie ne le treuve à dire ; comme si eust il bien faict à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute aultre suffisance et vertu, aussi faisoit il au debvoir de l'amitié.

> Quis desiderio sit pudor, aut modus
> Tam cari capitis [3] ?

> O misero frater adempte mihi !
> Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
> Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
> Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater ;
> Tecum una tota est nostra sepulta anima :
> Cuius ego interitu tota de mente fugavi
> Hæc studia, atque omnes delicias animi.

---

[1] Et je ne pense pas qu'aucun plaisir me soit permis, maintenant que je n'ai plus celui avec qui je devais tout partager. TÉRENCE, *Heautont.* act. I, sc. 1, v. 97. Montaigne, comme il fait souvent, a changé ici plusieurs mots.

[2] Puisqu'un sort cruel m'a ravi trop tôt cette douce moitié de mon âme, qu'ai-je à faire de l'autre moitié, séparée de celle qui m'était bien plus chère ? Le même jour nous a perdus tous deux. HOR. *Od.* II, 17, 5.

[3] Puis-je rougir ou cesser de pleurer une tête si chère ? HOR. *Od.* I, 24, 1.

Alloquar ? audiero nunquam tua verba loquentem ?
Nunquam ego te, vita frater amabilior,
Adspiciam posthac ? At certe semper amabo [1].

Mais oyons un peu parler ce garson de seize ans.

Parce que i'ay trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumiere, et à mauvaise fin, par ceulx qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'aultres escripts de leur farine, ie me suis desdict de le loger icy. Et à fin que la memoire de l'aucteur n'en soit interessee en l'endroict de ceulx qui n'ont peu cognoistre de prez ses opinions et ses actions, ie les advise que ce subiect feut traicté par luy en son enfance par maniere d'exercitation seulement, comme subiect vulgaire et tracassé en mille endroicts des livres. Ie ne fois nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit ; car il estoit assez consciencieux pour ne mentir pas mesme en se iouant : et sçay davantage que s'il eust au à choisir, il eust mieulx aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac ; et avecques raison. Mais il avoit une aultre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeïr et de se soubmettre tres religieusement aux loix sous lesquelles il estoit nay. Il ne feut iamais un meilleur citoyen, ny plus

[1] O mon frère ! que je suis malheureux de t'avoir perdu ! Ta mort a détruit tous nos plaisirs. Avec toi s'est évanoui tout le bonheur que me donnait ta douce amitié ! avec toi mon âme est tout entière ensevelie ! Depuis que tu n'es plus, j'ai dit adieu aux Muses, à tout ce qui faisait le charme de ma vie !... Ne pourrai-je donc plus te parler ni t'entendre ? O toi qui m'étais plus cher que la vie, ô mon frère ! ne pourrai-je plus te voir ? Ah ! du moins je t'aimerai toujours ! CATULLE, LXVIII, 20 ; LXV, 9.

affectionné au repos de son païs, ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps ; il eust bien plustost employé sa suffisance à les esteindre qu'à leur fournir dequoy les esmouvoir davantage : il avoit son esprit moulé aux patrons d'aultres siecles que ceulx cy. Or, en eschange de cet ouvrage serieux, i'en substitueray un aultre, produict en cette mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enioué.

CHAPITRE XXVIII

VINGT ET NEUF SONNETS D'ESTIENNE DE LA BOËTIE

A MADAME DE GRAMMONT, COMTESSE DE GUISSEN

MADAME, ie ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est desia vostre, ou pour ce que ie n'y treuve rien digne de vous ; mais i'ay voulu que ces vers, en quelque lieu qu'ils se veissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France qui iugent mieulx, et se servent plus à propos que vous de la poësie ; et puis, qu'il n'en est point qui la puissent rendre vifve et animee comme vous faictes par ces beaux et riches accords dequoy, parmy un million d'aultres beaultez, nature vous a estrenee. Madame, ces vers meritent que vous les cherissiez ; car vous serez de mon advis, qu'il n'en est point sorty de Gascoigne qui eussent plus d'invention et de

gentillesse, et qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en ialousie dequoy vous n'avez que le reste de ce que pieça i'en ay faict imprimer soubs le nom de monsieur de Foix, vostre bon parent : car, certes, ceulx cy ont ie ne sçay quoy de plus vif et de plus bouillant; comme il les feit en sa plus verte ieunesse, et eschauffé d'une belle et noble ardeur que ie vous diray, madame, un iour à l'aureille. Les aultres furent faicts depuis, comme il estoit à la poursuitte de son mariage, en faveur de sa femme ; et sentent desia ie ne sçay quelle froideur maritale. Et moy ie suis de ceulx qui tiennent que la poësie ne rid point ailleurs, comme elle faict en un subiect folastre et desreiglé.

SONNETS

I.

Pardon, amour, pardon ; ô seigneur ! ie te voue
Le reste de mes ans, ma voix et mes escrits,
Mes sanglots, mes souspirs, mes larmes et mes cris ;
Rien, rien tenir d'aulcun, que de toy, ie n'advoue.

Helas ! comment de moy ma fortune se ioue !
De toy n'a pas long temps, amour, ie me suis ris.
I'ay failly, ie le veoy, ie me rends, ie suis pris.
I'ay trop gardé mon cœur, or' ie le desadvoue.

Si i'ay pour le garder retardé ta victoire,
Ne l'en traicte plus mal, plus grande en est ta gloire ;
Et si du premier coup tu ne m'as abbattu,

Pense qu'un bon vainqueur, et nay pour estre grand,
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
Il prise et l'ayme mieulx, s'il a bien combattu.

II.

C'est amour, c'est amour, c'est luy seul, ie le sens :
Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,

A qui oncq pauvre cœur ait ouverte la porte.
Ce cruel n'a pas mis un de ses traicts perçants,

Mais arc, traicts et carquois, et luy tout dans mes sens.
Encor un mois n'a pas que ma franchise est morte,
Que ce venin mortel dans mes veines ie porte,
Et desia i'ay perdu et le cœur et le sens.

Et quoy ! si cet amour à mesure croissoit,
Qui en si grand tourment dedans moy se conceoit ?
O crois, si tu peulx croistre, et amende en croissant.

Tu te nourris de pleurs, des pleurs ie te promets,
Et pour te refreschir, des souspirs pour iamais :
Mais que le plus grand mal soit au moins en naissant.

III.

C'est faict, mon cœur, quittons la liberté.
Dequoy meshuy serviroit la deffense,
Que d'aggrandir et la peine et l'offense ?
Plus ne suis fort, ainsi que i'ay esté.

La raison feut un temps de mon costé :
Or' revoltee, elle veult que ie pense
Qu'il fault servir, et prendre en recompense
Qu'oncq d'un tel nœud nul ne feut arresté.

S'il se fault rendre, alors il est saison,
Quand on n'a plus devers soy la raison.
Ie veoy qu'amour, sans que ie le deserve,

Sans aulcun droict, se vient saisir de moy ;
Et veoy qu'encor il fault à ce grand roy,
Quand il a tort, que la raison luy serve.

IV.

C'estoit alors, quand les chaleurs passees,
Le sale Automne aux cuves va foulant
Le raisin gras dessoubs le pied coulant,
Que mes douleurs feurent encommencees.

Le paisan bat ses gerbes amassees,
Et aux caveaux ses bouillants muys roulant,
Et des fruictiers son automne croulant,
Se venge lors des peines advancees.

Seroit ce point un presage donné
Que mon espoir est desia moissonné ?
Non, certes, non. Mais pour certain ie pense,

I'auray, si bien à deviner i'entens,
Si lon peult rien prognosticquer du temps,
Quelque grand fruict de ma longue esperance.

V.

I'ay veu ses yeulx perçants, i'ay veu sa face claire ;
Nul iamais, sans son dam, ne regarde les dieux :
Froid, sans cœur me laissa son œil victorieux,
Tout estourdy du coup de sa forte lumière.

Comme un surpris de nuict aux champs, quand il esclaire,
Estonné, se palit, si la fleche des cieulx
Sifflant luy passe contre, et luy serre les yeulx ;
Il tremble, et veoid, transy, Iupiter en cholere.

Dy moy, ma dame, au vray, dy moy, si tes yeulx verts
Ne sont pas ceulx qu'on dict que l'amour tient couverts.
Tu les avois, ie croy, la fois que ie t'ay veue ;

Au moins il me souvient qu'il me feut lors advis
Qu'amour, tout à un coup, quand premier ie te vis,
Desbanda dessus moy et son arc et ta veue.

VI.

Ce dict maint un de moy : Dequoy se plainct il tant,
Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere ?
Qu'a il tant à crier, si encor il espere ?
Et s'il n'espere rien, pourquoy n'est il content ?

Quand i'estoy libre et sain, i'en disoy bien autant.
Mais, certes, celuy là n'a la raison entière,
Ains a le cœur gasté de quelque rigueur fiere,
S'il se plainct de ma plaincte, et mon mal il n'entend.

Amour tout à un coup de cent douleurs me poinct,
Et puis lon m'advertit que ie ne crie point.
Si vain ie ne suis pas que mon mal i'aggrandisse

A force de parler : s'on m'en peult exempter,
Ie quitte les sonnets, ie quitte le chanter ;
Qui me deffend le dueil, celuy là me guerisse.

VII.

Quand à chanter ton loz par fois ie m'adventure,
Sans oser ton grand nom dans mes vers exprimer,
Sondant le moins profond de cette large mer,
Ie tremble de m'y perdre, et aux rives m'asseure.

Ie crains, en louant mal, que ie te face iniure.
Mais le peuple estonné d'ouyr tant t'estimer,
Ardant de te cognoistre, essaye à te nommer,
Et cherchant ton sainct nom ainsin à l'adventure,

Esblouy n'attainct pas à veoir chose si claire ;
Et ne te trouve point ce grossier populaire,
Qui n'ayant qu'un moyen, ne veoid pas celuy là :

C'est que, s'il peult trier, la comparaison faicte
Des parfaictes du monde, une la plus parfaicte,
Lors, s'il a voix, qu'il crie hardiment, La voylà.

VIII.

Quand viendra ce iour là, que ton nom au vray passe
Par France, dans mes vers ? combien et quantesfois
S'en empresse mon cœur, s'en demangent mes doigts ?
Souvent dans mes escrits de soy mesme il prend place.

Maugré moy ie t'escris, maugré moy ie t'efface.
Quand Astree viendroit, et la foy, et le droict,
Alors ioyeux, ton nom au monde se rendroit.
Ores, c'est à ce temps, que cacher il te face,

C'est à ce temps maling une grande vergoigne.
Donc, ma dame, tandis tu seras ma Dourdoigne.
Toutesfois laisse moy, laisse moy ton nom mettre ;

Aye pitié du temps : si au iour ie te mets,
Si le temps te cognoist, lors ie te le promets,
Lors il sera doré, s'il le doibt iamais estre.

IX.

O, entre tes beaultez, que ta constance est belle !
C'est ce cœur asseuré, ce courage constant,
C'est parmy tes vertus ce que l'on prise tant.
Aussi qu'est il plus beau qu'une amitié fidelle ?

Or ne charge donc rien de ta sœur infidelle,
De Vesere ta sœur : elle va s'escartant
Tousiours flottant mal seure en son cours inconstant.
Veois tu comme à leur gré les vents se iouent d'elle ?

Et ne te repens point, pour droict de ton aisnage,
D'avoir desia choisy la constance en partage.
Mesme race porta l'amitié souveraine

Des bons iumeaux, desquels l'un à l'aultre despart
Du ciel et de l'enfer la moitié de sa part,
Et l'amour diffamé de la trop belle Heleine.

X.

Ie veoy bien, ma Dourdoigne, encor humble tu vas ;
De te montrer Gasconne en France, tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on faict ores grand conte,
Si a il bien esté quelquesfois aussi bas.

Veois tu le petit Loir comme il haste le pas ?
Comme desia parmy les plus grands il se conte ?
Comme il marche haultain d'une course plus prompte
Tout à costé du Mince, et il ne s'en plainct pas ?

Un seul Olivier d'Arne, enté au bord de Loire,
Le faict courir plus brave et lui donne sa gloire.
Laisse, laisse moy faire, et un iour, ma Dourdoigne,

Si ie devine bien, on te cognoistra mieulx ;
Et Garonne, et le Rhône, et ces aultres grands dieux,
En auront quelque envie, et possible vergoigne.

XI.

Toy qui oys mes souspirs, ne me sois rigoureux
Si mes larmes à part toutes miennes ie verse,
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse
Du Florentin transy les regrets langoureux,

Ny de Catulle aussi, le folastre amoureux,
Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy perce,
Ny le sçavant amour du migregeois Properce ;
Ils n'ayment pas pour moy, ie n'ayme pas pour eulx.

Qui pourra sur aultruy ses douleurs limiter,
Celuy pourra d'aultruy les plainctes imiter :
Chascun sent son tourment, et sçait ce qu'il endure ;

Chascun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.
Ie dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
Que celuy ayme peu, qui ayme à la mesure !

XII.

Quoy ? qu'est ce ? ô vents ! ô nues ! ô l'orage !
A poinct nommé, quand d'elle m'approchant,
Les bois, les monts, les baisses vois trenchant,
Sur moy d'aguet vous poussez vostre rage.

Ores mon cœur s'embrase davantage.
Allez, allez faire peur au marchand,
Qui dans la mer les thresors va cherchant ;
Ce n'est ainsi qu'on m'abbat le courage.

Quand i'oy les vents, leur tempeste, et leurs cris,
De leur malice en mon cœur ie me ris.
Me pensent ils pour cela faire rendre ?

Face le ciel du pire, et l'air aussi :
Ie veulx, ie veulx, et le declaire ainsi,
S'il fault mourir, mourir comme Leandre.

XIII.

Vous qui aymer encores ne sçavez,
Ores m'oyant parler de mon Leandre,
Ou iamais non, vous y debvez apprendre,
Si rien de bon dans le cœur vous avez.

Il osa bien, branslant ses bras lavez,
Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,
Qui pour tribut la fille voulut prendre,
Ayant le frere et le mouton sauvez.

Un soir, vaincu par les flots rigoureux,
Voyant desia, ce vaillant amoureux,
Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne,

Parlant aux flots, leur iecta cette voix :
Pardonnez moy maintenant que i'y vois,
Et gardez moy la mort quand ie retourne.

XIV.

O cœur legier ! ô courage mal seur !
Penses tu plus que souffrir ie te puisse ?
O bonté creuse ! ô couverte malice,
Traistre beaulté, venimeuse doulceur !

Tu estois donc tousiours sœur de ta sœur ?
Et moy, trop simple, il falloit que i'en fisse
L'essay sur moy, et que tard i'entendisse
Ton parler double et tes chants de chasseur ?

Depuis le iour que i'ay prins à t'aymer,
I'eusse vaincu les vagues de la mer.
Qu'est ce meshuy que ie pourrois attendre ?

Comment de toy pourroy ie estre content ?
Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
Puis que le mien ne le luy peult apprendre ?

XV.

Ce n'est pas moy que l'on abuse ainsi ;
Qu'à quelque enfant ses ruses on employe,
Qui n'a nul goust, qui n'entend rien qu'il oye :
Ie sçay aimer, ie sçay haïr aussi.

Contente toy de m'avoir iusqu'icy
Fermé les yeulx ; il est temps que i'y veoye,
Et que meshuy las et honteux ie soye
D'avoir mal mis mon temps et mon soucy.

Oserois tu, m'ayant ainsi traicté,
Parler à moy iamais de fermeté ?
Tu prens plaisir à ma douleur extreme ;

Tu me deffens de sentir mon tourment ;
Et si veulx bien que ie meure en t'aymant.
Si ie ne sens, comment veulx tu que i'ayme ?

XVI.

O l'ay ie dict ? Helas ! l'ay ie songé ?
Ou si pour vray i'ai dict blaspheme telle ?
Çà, faulse langue, il fault que l'honneur d'elle,
De moy, par moy, dessus moy, soit vengé.

Mon cœur chez toy, ô ma dame, est logé :
Là, donne luy quelque geine nouvelle ;
Fay luy souffrir quelque peine cruelle ;
Fay, fay luy tout, fors luy donner congé.

Or seras tu (ie le sçay) trop humaine,
Et ne pourras longuement veoir ma peine.
Mais un tel faict, faut il qu'il se pardonne ?

A tout le moins, hault ie me desdiray
De mes sonnets, et me desmentiray :
Pour ces deux fauls, cinq cents vrays ie t'en donne.

XVII.

Si ma raison en moy s'est peu remettre,
Si recouvrer astheure ie me puis,
Si i'ay du sens, si plus homme ie suis,
Ie t'en mercie, ô bienheureuse lettre !

Qui m'eust, helas ! qui m'eust sçeu recognoistre
Lors qu'enragé, vaincu de mes ennuis,
En blasphemant ma dame ie poursuis ?
De loing, honteux, ie te veis lors paroistre,

O sainct papier ! alors ie me reveins,
Et devers toy devotement ie veins.
Ie te donrois un autel pour ce faict,

Qu'on veist les traicts de cette main divine.
Mais de les veoir aulcun homme n'est digne ;
Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust faict.

XVIII.

I'estoy prest d'encourir pour iamais quelque blasme ;
De cholere eschauffé mon courage brusloit,
Ma folle voix au gré de ma fureur bransloit,
Ie despitoy les dieux, et encores ma dame :

Lors qu'elle de loing iecte un brevet dans ma flamme ;
Ie le sentis soubdain comme il me rabilloit,
Qu'aussitost devant luy ma fureur s'en alloit,
Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon âme.

Entre vous, qui de moy ces merveilles oyez,
Que me dictes vous d'elle ? et, ie vous pri', veoyez
S'ainsi comme ie fais, adorer ie la dois ?

Quels miracles en moy pensez vous qu'elle face,
De son œil tout puissant, ou d'un ray de sa face,
Puis qu'en moy firent tant les traces de ses doigts ?

XIX.

Ie trembloy devant elle, et attendoy, transy,
Pour venger mon forfaict quelque iuste sentence,
A moy mesme consent du poids de mon offense,
Lors qu'elle me dict : Va, ie te prens à mercy.

Que mon loz desormais par tout soit esclaircy :
Employe là tes ans ; et sans plus, meshuy pense
D'enrichir de mon nom par tes vers nostre France ;
Couvre de vers ta faulte, et paye moy ainsi.

Sus donc, ma plume, il fault, pour iouyr de ma peine,
Courir par sa grandeur d'une plus large veine.
Mais regarde à son œil, qu'il ne nous abandonne.

Sans ses yeulx, nos esprits se mourroient languissants :
Ils nous donnent le cœur, ils nous donnent le sens.
Pour se payer de moy, il faut qu'elle me donne.

XX.

O vous, mauldicts sonnets, vous qui prinstes l'audace
De toucher à ma dame ! ô malings et pervers,
Des Muses le reproche, et honte de mes vers !
Si ie vous feis iamais, s'il fault que ie me face

Ce tort de confesser vous tenir de ma race,
Lors pour vous les ruisseaux ne furent pas ouverts
D'Apollon le doré, des Muses aux yeulx verts ;
Mais vous reçeut naissants Tisiphone en leur place.

Si i'ay oncq quelque part à la postérité,
Ie veulx que l'un et l'aultre en soit desherité.
Et si au feu vengeur dez or' ie ne vous donne,

C'est pour vous diffamer : vivez, chestifs, vivez ;
Vivez aux yeulx de tous, de tout honneur privez ;
Car c'est pour vous punir qu'ores ie vous pardonne.

XXI.

N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie
Que ie cesse d'aymer ; laissez moy, obstiné,
Vivre et mourir ainsi, puis qu'il est ordonné :
Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie.

Ainsi me dict la fee ; ainsin en Oeagrie
Elle feit Meleagre à l'amour destiné,
Et alluma sa souche à l'heure qu'il feut né,
Et dict : Toy et ce feu, tenez vous compaignie.

Elle le dict ainsin, et la fin ordonnee
Suyvit aprez le fil de cette destinee.
La souche (ce dict lon) au feu feut consommee ;

Et dez lors (grand miracle !), en un mesme moment
On veid, tout à un coup, du miserable amant
La vie et le tison s'en aller en fumée.

XXII.

Quand tes yeulx conquerants estonné ie regarde,
I'y veoy dedans à clair tout mon espoir escrit,
I'y veoy dedans amour luy mesme qui me rit,
Et m'y monstre mignard le bonheur qu'il me garde.

Mais quand de te parler par fois ie me hazarde,
C'est lors que mon espoir desseiché se tarit ;
Et d'advouer iamais ton œil, qui me nourrit,
D'un seul mot de faveur, cruelle, tu n'as garde.

Si tes yeulx sont pour moy, or veoy ce que ie dis :
Ce sont ceulx là, sans plus, à qui ie me rendis.
Mon Dieu, quelle querelle en toy mesme se dresse,

Si ta bouche et tes yeulx se veulent desmentir !
Mieulx vault, mon doulx tourment, mieulx vault les despartir,
Et que ie prenne au mot de tes yeulx la promesse.

XXIII.

Ce sont tes yeulx trenchants qui me font le courage
Ie veoy saulter dedans la gaye liberté,
Et mon petit archer, qui meine à son costé
La belle gaillardise et le plaisir volage.

Mais aprez, la rigueur de ton triste langage
Me monstre dans ton cœur la fiere honnesteté ;
Et condamné, ie veoy la dure chasteté
Là gravement assise, et la vertu sauvage.

Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe ;
Ores son œil m'appelle, or' sa bouche me chasse.
Helas ! en cet estrif, combien ay ie enduré !

Et puis, qu'on pense avoir d'amour quelque asseurance :
Sans cesse nuict et iour à la servir ie pense,
Ny encor de mon mal ne puis estre asseuré.

XXIV.

Or dis ie bien, mon esperance est morte ;
Or' est ce faict de mon ayse et mon bien.
Mon mal est clair : maintenant ie veoy bien,
I'ay espousé la douleur que ie porte.

Tout me court sus, rien ne me reconforte,
Tout m'abandonne, et d'elle ie n'ay rien,
Sinon tousiours quelque nouveau soustien,
Qui rend ma peine et ma douleur plus forte.

Ce que i'attens, c'est un iour d'obtenir
Quelques souspirs des gents de l'advenir ;
Quelqu'un dira dessus moy par pitié :

Sa dame et lui nasquirent destinez,
Egualement de mourir obstinez,
L'un en rigueur, et l'aultre en amitié.

XXV.

I'ay tant vescu, chestif, en ma langueur,
Qu'or' i'ay veu rompre, et suis encor en vie,
Mon esperance avant mes yeulx ravie,
Contre l'escueil de sa fiere rigueur.

Que m'a servy de tant d'ans la longueur ?
Elle n'est pas de ma peine assouvie :
Elle s'en rit, et n'a point d'aultre envie
Que de tenir mon mal en sa vigueur.

Doncques i'auray, malheureux en aymant,
Tousiours un cœur, tousiours nouveau tourment.
Ie me sens bien que i'en suis hors d'haleine,

Prest à laisser la vie soubs le fais :
Qu'y feroit on, sinon ce que ie fais ?
Piqué du mal, ie m'obstine en ma peine.

XXVI.

Puis qu'ainsi sont mes dures destinees,
I'en saouleray, si ie puis, mon soucy.
Si i'ay du mal, elle le veult aussi :
I'accompliray mes peines ordonnees.

Nymphes des bois, qui avez, estonnees,
De mes douleurs, ie croy, quelque mercy,
Qu'en pensez vous ? puis ie durer ainsi,
Si à mes maulx trefves ne sont donnees ?

Or si quelqu'une à m'escouter s'encline,
Oyez, pour Dieu, ce qu'ores ie devine :
Le iour est prez que mes forces ia vaines

Ne pourront plus fournir à mon tourment.
C'est mon espoir : si ie meurs en aymant,
Adonc, ie croy, failliray ie à mes peines.

XXVII.

Lors que lasse est de me lasser ma peine,
Amour, d'un bien mon mal refreschissant,
Flatte au cœur mort ma playe languissant,
Nourrit mon mal, et luy faict prendre haleine ;

Lors ie conceoy quelque esperance vaine :
Mais aussitost ce dur tyran, s'il sent
Que mon espoir se renforce en croissant,
Pour l'estouffer, cent tourments il m'ameine

Encor tout frez ; lors ie me vois blasmant
D'avoir esté rebelle à mon tourment.
Vive le mal, ô dieux ! qui me devore !

Vive à son gré mon tourment rigoureux !
O bienheureux et bienheureux encore,
Qui sans relasche est tousiours malheureux !

XXVIII.

Si contre amour ie n'ay aultre deffense,
Ie m'en plaindray, mes vers le mauldiront,
Et aprez moy les roches rediront
Le tort qu'il faict à ma dure constance.

Puis que de luy i'endure cette offense,
Au moins tout hault mes rhythmes le diront,
Et nos nepveus, alors qu'ils me liront,
En l'oultrageant, m'en feront la vengeance.

Ayant perdu tout l'ayse que i'avois,
Ce sera peu que de perdre ma voix.
S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy,

Et feust celuy qui m'a faict cette playe,
Il en aura, pour si dur cœur qu'il aye,
Quelque pitié, mais non pas de mercy.

XXIX.

Ia reluisoit la benoiste iournee
Que la nature au monde te debvoit,
Quand des thresors qu'elle te reservoit
Sa grande clef te feut abandonnee.

Tu prins la grace à toi seule ordonnee ;
Tu pillas tant de beaultez qu'elle avoit,
Tant qu'elle, fiere, alors qu'elle te veoid,
En est par fois elle mesme estonnee.

Ta main de prendre enfin se contenta :
Mais la nature encor te presenta,
Pour t'enrichir, cette terre où nous sommes.

Tu n'en prins rien ; mais en toy tu t'en ris,
Te sentant bien en avoir assez pris
Pour estre icy royne du cœur des hommes.

CHAPITRE XXIX

DE LA MODERATION

COMME si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles mesmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un desir trop aspre et violent. Ceulx qui disent qu'il n'y a iamais d'excez en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excez y est, se iouent des paroles :

> Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
> Ultra quam satis est, virtutem si petat ipsam [1].

C'est une subtile consideration de la philosophie : on peult et trop aymer la vertu, et se porter excessifvement en une action iuste. A ce biais s'accommode la voix divine : « Ne soyez pas plus sages qu'il ne fault; mais soyez sobrement sages. » I'ay veu tel grand blecer la reputation de sa religion, pour se monstrer religieux oultre tout exemple des hommes de sa sorte. I'ayme des natures temperees et moyennes : l'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, et me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias, qui donna la premiere instruction, et porta la premiere pierre, à la mort de son fils ; ny le dictateur Posthumius, qui feit mourir le sien, que l'ardeur de ieunesse avoit heureusement poulsé sur les ennemis un peu avant son reng, ne me semble si iuste comme estrange : et n'ayme ny à conseiller

[1] Le sage n'est plus sage, le juste n'est plus juste, si son amour pour la vertu va trop loin. HOR. *Epist.* I, 6, 15.

ny à suyvre une vertu si sauvage et si chere. L'archer qui oultrepasse le blanc fault, comme celuy qui n'y arrive pas ; et les yeulx me troublent à monter à coup vers une grande lumiere, eguale-ment comme à devaller à l'umbre. Callicles, en Platon, dict l'extremité de la philosophie estre dommageable, et conseille de ne s'y enfoncer oultre les bornes du proufit ; que prinse avec moderation, elle est plaisante et commode ; mais qu'enfin elle rend un homme sauvage et vicieux, desdaigneux des religions et loix communes, ennemy de la conversation civile, ennemy des voluptez humaines, incapable de toute adminis-tration politique, et de secourir aultruy et de se secourir soy mesme, propre à estre impuneement souffletté. Il dict vray ; car en son excez, elle esclave nostre naturelle franchise, et nous desvoye, par une importune subtilité, du beau et plain chemin que nature nous trace.

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est tres legitime : la theologie ne laisse pas de la brider pourtant et de la restreindre. Il me semble avoir leu autrefois chez sainct Thomas, en un endroict où il condemne les mariages des parents ez degrez deffendus, cette raison parmy les aultres, qu'il y a dangier que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immoderee ; car si l'affection maritale s'y treuve entiere et parfaicte comme elle doibt, et qu'on la surcharge encores de celle qu'on doibt à la parentele, il n'y a point de doubte que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raison.

Les sciences qui reiglent les mœurs des hommes, comme la theologie et la philosophie, elles se meslent de tout : il n'est action si privee et secrette qui se desrobbe de leur cognoissance et iurisdiction.

Bien apprentis sont ceulx qui syndicquent leur liberté : ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veult leurs pieces à garsonner; à medeciner, la honte le deffend. Ie veulx donc, de leur part, apprendre cecy aux maris, s'il s'en treuve encores qui y soient trop acharnez : c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes sont reprouvez, si la moderation n'y est observee, et qu'il y a dequoy faillir en licence et desbordement en ce subiect là, comme en un subiect illegitime. Ces encheriments deshontez, que la chaleur premiere nous suggere en ce ieu, sont non indecemment seulement, mais dommageablement employez envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une aultre main : elles sont tousiours assez esveillees pour nostre besoing. Ie ne m'y suis servy que de l'instruction naturelle et simple.

C'est une religieuse liaison et devote que le mariage : voylà pourquoy le plaisir qu'on en tire ce doibt estre un plaisir retenu, serieux, et meslé à quelque severité ; ce doibt estre une volupté aulcunement prudente et consciencieuse. Et parce que sa principale fin c'est la generation, il y en a qui mettent en doubte si, lors que nous sommes sans l'esperance de ce fruict, comme quand elles sont hors d'aage ou enceinctes, il est permis d'en rechercher l'embrassement : c'est un homicide à la mode de Platon. Certaines nations, et entre aultres la mahumetane, abominent la conionction avecques les femmes enceinctes ; plusieurs aussi avecques celles qui ont leurs flueurs. Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge ; et cela faict, elle le laissoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant lors seulement loy de recommencer : brave et genereux exemple de

mariage. C'est de quelque poëte disetteux et affamé de ce deduit, que Platon emprunta cette narration : Que Iupiter feit à sa femme une si chaleureuse charge un iour, que ne pouvant avoir patience qu'elle eust gaigné son lict, il la versa sur le plancher ; et par la vehemence du plaisir, oublia les resolutions grandes et importantes qu'il venoit de prendre avec les aultres dieux en sa cour celeste ; se vantant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup là, que lors que premierement il la depucella à cachettes de leurs parents.

Les roys de Perse appelloient leurs femmes à la compaignie de leurs festins ; mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient, et qu'il falloit tout à faict lascher la bride à la volupté, ils les renvoyoient en leur privé, pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez ; et faisoient venir en leur lieu des femmes ausquelles ils n'eussent point cette obligation de respect. Touts plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien logees en toute sorte de gents. Epaminondas avoit faict emprisonner un garson desbauché ; Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garse qui aussi l'en pria ; disant, « que c'estoit une gratification deue à une amie, non à un capitaine. » Sophocles estant compaignon en la preture avecques Pericles, voyant de cas de fortune passer un beau garson : « O le beau garson que voylà ! » dict il à Pericles. « Cela seroit bon à un aultre qu'à un preteur, luy dict Pericles, qui doibt avoir non les mains seulement, mais aussi les yeulx chastes. » Aelius Verus l'empereur respondit à sa femme, comme elle se plaignoit dequoy il se laissoit aller à l'amour d'aultres femmes, « qu'il le faisoit par occasion conscientieuse, d'autant

que le mariage estoit un nom d'honneur et dignité, non de folastre et lascive concupiscence. » Et nostre histoire ecclesiastique a conservé avecques honneur la memoire de cette femme qui repudia son mary, pour ne vouloir seconder et soustenir ses attouchements trop insolents et desbordez. Il n'est, en somme, aulcune si iuste volupté en laquelle l'excez et l'intemperance ne nous soit reprochable.

Mais, à parler en bon escient, est ce pas un miserable animal que l'homme ? A peine est il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de gouster un seul plaisir entier et pur ; encores se met il en peine de le retrencher par discours : il n'est pas assez chestif, si par art et par estude il n'augmente sa misere :

Fortunæ miseras auximus arte vias [1].

La sagesse humaine faict bien sottement l'ingenieuse, de s'exercer à rabbattre le nombre et la doulceur des voluptez qui nous appartiennent ; comme elle faict favorablement et industrieusement, d'employer ses artifices à nous peigner et farder les maulx, et en alleger le sentiment. Si i'eusse esté chef de part, i'eusse prins aultre voye plus naturelle, qui est à dire, vraye, commode et saincte ; et me feusse peut estre rendu assez fort pour la borner : quoy que nos medecins spirituels et corporels, comme par complot faict entre eulx, ne treuvent aulcune voye à la guarison, ny remede aux maladies du corps et de l'ame, que par le torment, la douleur et la peine. Les veilles, les ieusnes, les haires, les exils loingtains et solitaires,

[1] Nous avons travaillé nous-mêmes à augmenter la misère de notre condition. PROPERCE, III, 7, 44.

les prisons perpetuelles, les verges, et aultres afflictions, ont esté introduictes pour cela : mais en telle condition, que ce soient veritablement afflictions, et qu'il y ayt de l'aigreur poignante ; et qu'il n'en advienne point comme à un Gallio, lequel ayant esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos, on feut adverty à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps, et que ce qu'on luy avoit enioinct pour peine luy tournoit à commodité : parquoy ils se radviserent de le rappeller prez de sa femme et en sa maison, et luy ordonnerent de s'y tenir, pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car à qui le ieusne aiguiseroit la santé et l'alaigresse, à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire : non plus qu'en l'aultre medecine, les drogues n'ont point d'effect à l'endroict de celuy qui les prend avecques appetit et plaisir ; l'amertume et la difficulté sont circonstances servants à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere, en corromproit l'usage ; il fault que ce soit chose qui blece nostre estomach pour le guarir : et icy fault la reigle commune, que les choses se guarrissent par leurs contraires ; car le mal y guarit le mal.

Cette impression se rapporte aulcunement à cette aultre si ancienne, de penser gratifier au ciel et à la nature par nostre massacre et homicide, qui feut universellement embrassee en toutes religions. Encores du temps de nos peres, Amurat, en la prinse de l'Isthme, immola six cents ieunes hommes grecs à l'ame de son pere, à fin que ce sang servist de propitiation à l'expiation des pechez du trespassé. Et en ces nouvelles terres descouvertes en nostre aage, pures encores et vierges au prix des nostres, l'usage en est aulcunement

receu par tout ; toutes leurs idoles s'abbruvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté : on les brusle vifs, et demy rostis on les retire du brasier pour leur arracher le cœur et les entrailles ; à d'aultres, voire aux femmes, on les escorche vifves, et de leur peau ainsi sanglante en revest on et masque d'aultres. Et non moins d'exemples de constance et resolution ; car ces pauvres gents sacrifiables, vieillards, femmes, enfants, vont, quelques iours avant, questants eulx mesmes les aumosnes pour l'offrande de leur sacrifice, et se presentent à la boucherie, chantants et dansants avecques les assistants.

Les ambassadeurs du roy de Mexico, faisants entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre, aprez luy avoir dict qu'il avoit trente vassaulx, desquels chascun pouvoit assembler cent mille combattants, et qu'il se tenoit en la plus belle et forte ville qui feust soubs le ciel, luy adiousterent qu'il avoit à sacrifier aux dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avecques certains grands peuples voysins, non seulement pour l'exercice de la ieunesse du païs, mais principalement pour avoir dequoy fournir à ses sacrifices par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bienvenue dudict Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Ie diray encores ce conte : aulcuns de ces peuples ayants esté battus par luy, envoyerent le recognoistre et rechercher d'amitié ; les messagers luy presenterent trois sortes de presents, en cette maniere : « Seigneur, voylà cinq esclaves : si tu es un dieu fier, qui te paisses de chair et de sang, mange les, et nous t'en amerrons davantage ; si tu es un dieu debonnaire, voylà de l'encens et des plumes ; si

tu es homme, prens les oyseaux et les fruicts que voycy. »

CHAPITRE XXX

DES CANNIBALES

QUAND le roy Pyrrhus passa en Italie, aprez qu'il eut recogneu l'ordonnance de l'armee que les Romains luy envoyoient au devant : « Ie ne sçay, dict il, quels barbares sont ceulx cy (car les Grecs appelloient ainsi toutes les nations estrangieres), mais la disposition de cette armee que ie veoy n'est aulcunement barbare. » Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius feit passer en leur païs ; et Philippus, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp romain, en son royaume, soubs Publius Sulpicius Galba. Voylà comment il se fault garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les fault iuger par la voye de la raison, non par la voix commune.

I'ay eu long temps avecques moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet aultre monde qui a esté descouvert en nostre siecle, en l'endroict où Villegaignon print terre, qu'il surnomma la France antartique. Cette descouverte d'un païs infiny semble estre de consideration. Ie ne sçay si ie me puis respondre qu'il ne s'en face à l'advenir quelque aultre, tant de personnages plus grands que nous ayants esté trompez en cette cy. I'ay peur que nous ayons les yeulx plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité : nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent.

Platon introduict Solon racontant avoir apprins

des presbtres de la ville de Saïs en Aegypte, que, iadis et avant le deluge, il y avoit une grande isle nommee Atlantide, droict à la bouche du destroict de Gibraltar, qui tenoit plus de païs que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble ; et que les roys de cette contree là, qui ne possedoient pas seulement cette isle, mais s'estoient estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique iusques en Aegypte, et de l'Europe iusques en la Toscane, entreprinrent d'eniamber iusques sur l'Asie, et subiuguer toutes les nations qui bordent la mer Mediterranee iusques au golfe de la mer Maiour ; et pour cet effect, traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie, iusques en Grece, où les Atheniens les sousteinrent : mais que quelque temps aprez, et les Atheniens, et eulx, et leur isle, feurent engloutis par le deluge. Il est bien vraysemblable que cet extreme ravage d'eau ayt faict des changements estranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retrenché la Sicile d'avecques l'Italie ;

> Hæc loca, vi quondam et vasta convulsa ruina,
> . . . .
> Dissiluisse ferunt, quum protenus utraque tellus
> Una foret [1].

Chypre, d'avecques la Surie ; l'isle de Negrepont, de la terre ferme de la Bœoce ; et ioinct ailleurs les terres qui estoient divisees, comblant de limon et de sable les fosses d'entre deux :

> Sterilisque diu palus, aptaque remis,
> Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum [2].

[1] Autrefois ces terres n'étaient, dit-on, qu'un même continent ; par un violent effort, l'onde en fureur les sépara. VIRG. *Énéide*, III, 414 sq.

[2] Un marais longtemps stérile, et traversé par les rames, connaît maintenant la charrue, et nourrit les villes voisines. HOR. *Art poétique*, 6, 65.

Mais il n'y a pas grande apparence que cette isle soit ce monde nouveau que nous venons de descouvrir : car elle touchoit quasi l'Espaigne, et ce seroit un effect incroyable d'inondation, de l'en avoir reculee comme elle est, de plus de douze cents lieues; oultre ce que les navigations des modernes ont desia presque descouvert que ce n'est point une isle, ains terre ferme et continente avecques l'Inde orientale d'un costé, et avecques les terres qui sont soubs les deux poles, d'aultre part ; ou si elle en est separee, que c'est d'un si petit destroict et intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommee isle pour cela.

Il semble qu'il y aye des mouvements, naturels les uns, les aultres fiebvreux, en ces grands corps comme aux nostres. Quand ie considere l'impression que ma riviere de Dourdoigne faict, de mon temps, vers la rive droicte de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gaigné, et desrobbé le fondement à plusieurs bastiments, ie veoy bien que c'est une agitation extraordinaire ; car si elle feust tousiours allee ce train, ou deust aller à l'advenir, la figure du monde seroit renversee : mais il leur prend des changements ; tantost elles s'espandent d'un costé, tantost d'un aultre, tantost elles se contiennent. Ie ne parle pas des soubdaines inondations dequoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere, sieur d'Arsac, veoid une sienne terre ensepvelie soubs les sables que la mer vomit devant elle ; le faiste d'aulcuns bastiments paroist encores : ses rentes et domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitants disent que, depuis quelque temps, la mer se poulse si fort vers eulx, qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers ; et veoyons de grandes montioyes d'arene mouvante, qui

marchent d'une demie lieue devant elle, et gaignent païs.

L'aultre tesmoignage de l'antiquité auquel on veult rapporter cette descouverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret des Merveilles inouyes est à luy. Il raconte là que certains Carthaginois s'estants iectez au travers de la mer Atlantique, hors le destroict de Gibraltar, et navigé long temps, avoient descouvert enfin une grande isle fertile, toute revestue de bois, et arrousée de grandes et profondes rivieres, fort esloingnee de toutes terres fermes ; et qu'eulx, et aultres depuis, attirez par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allerent avecques leurs femmes et enfants, et commencerent à s'y habituer, Les seigneurs de Carthage, voyants que leur païs se despeuploit peu à peu, feirent deffense expresse, sur peine de mort, que nul n'eust plus à aller là ; et en chasserent ces nouveaux habitants, craignants, à ce qu'on dict, que par succession de temps ils ne veinssent à multiplier tellement, qu'ils les supplantassent eulx mesmes et ruinassent leur estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avecques nos terres neufves.

Cet homme que i'avois, estoit homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage ; car les fines gents regardent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent ; et pour faire valoir leur interpretation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'histoire : ils ne vous representent iamais les choses pures ; ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu ; et pour donner credit à leur iugement et vous y attirer, prestent volontiers de ce costé là à la matiere, l'alongent et l'amplifient. Ou il fault un homme tres fidelle, ou si simple, qu'il n'ayt pas dequoy bastir et donner

de la vraysemblance à des inventions faulses, et qui n'ayt rien espousé. Le mien estoit tel ; et oultre cela, il m'a faict veoir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avoit cogneus en ce voyage : ainsi ie me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les cosmographes en disent. Il nous fauldroit des topographes qui nous feissent narration particuliere des endroicts où ils ont esté : mais pour avoir cet advantage sur nous d'avoir veu la Palestine, ils veulent iouyr du privilege de nous conter des nouvelles de tout le demourant du monde. Ie vouldroy que chascun escrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en touts aultres subiects : car tel peult avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste que ce que chascun sçait ; il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'escrire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or ie treuve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chascun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons aultre mire de la verité et de la raison, que l'exemple et idee des opinions et usances de païs où nous sommes ; là est tousiours la parfaicte religion, la parfaicte police, le parfaict et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons sauvages les fruicts que nature de soy et de son progrez ordinaire a produicts ; tandis qu'à la verité ce sont ceulx que nous avons alterez par nostre artifice, et destournez de l'ordre commun, que nous debvrions appeller plustost sauvages : en ceulx là sont vifves et vigoreuses les vrayes et

plus utiles et naturelles vertus et proprietez; lesquelles nous avons abbastardies en ceulx cy, les accommodants au plaisir de nostre goust corrompu; et si pourtant, la saveur mesme et delicatesse se treuve, à nostre goust mesme, excellente, à l'envi des nostres, en divers fruicts de ces contrees là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le poinct d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beaulté et la richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffee : si est ce que partout où sa pureté reluict, elle faict une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprinses.

Et veniunt hederæ sponte sua melius;
Surgit et in solis formosior arbutus antris;
. . . .
Et volucres nulla dulcius arte canunt [1].

Touts nos efforts ne peuvent seulement arriver à representer le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beaulté, et l'utilité de son usage; non pas la tissure de la chestifve araignee.

Toutes choses, dict Platon, sont produictes ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art : les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'aultre des deux premieres; les moindres et imparfaictes, par la derniere.

Ces nations me semblent doncques ainsi barbares pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encores fort voysines de leur naïfveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abbastardies par les

[1] Le lierre aime à croître sans culture; l'arbousier n'est jamais plus beau que dans les antres solitaires; le chant des oiseaux est plus doux sans le secours de l'art. PROPERCE, I, 2, 10 sq.

nostres ; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquesfois desplaisir dequoy la cognoissance n'en soit venue plustost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieulx iuger que nous : il me desplaist que Lycurgus et Platon ne l'ayent eue ; car il me semble que ce que nous veoyons par experience en ces nations là surpasse non seulement toutes les peinctures dequoy la poësie a embelly l'aage doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encores la conception et le desir mesme de la philosophie : ils n'ont peu imaginer une naïfveté si pure et simple comme nous la veoyons par experience ; ny n'ont peu croire que nostre societé se peust maintenir avecques si peu d'artifice et de soudeure humaine. « C'est une nation, diroy ie à Platon, en laquelle il n'y a aulcune espece de traficque, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat ny de superiorité politique, nul usage de service, de richesse ou de pauvreté, nuls contracts, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oysifves, nul respect de parenté que commun, nuls vestements, nulle agriculture, nul metal, nul usage de vin ou de bled ; les paroles mesmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon, inouyes. » Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginee, esloingnee de cette perfection ! [*Viri a diis recentes.* [1]]

Hos natura modos primum dedit [2].

---

[1] Voilà des hommes qui sortent de la main des dieux. SÉNÈQUE, *Ép.* 90.

[2] Telles furent les premières lois de la nature. VIRG. *Géorg.* II, 20.

Au demourant, ils vivent en une contree de païs tres plaisante et bien temperee : de façon qu'à ce que m'ont dit mes tesmoings, il est rare d'y veoir un homme malade ; et m'ont asseuré n'en y avoir veu aulcun tremblant, chassieux, esdenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermez du costé de la terre de grandes et haultes montaignes, ayants, entre deux, cent lieues ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs qui n'ont aulcune ressemblance aux nostres ; et les mangent sans aultre artifice que de les cuyre. Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust practiquez à plusieurs aultres voyages, leur feit tant d'horreur en cette assiette, qu'ils le tuerent à coup de traicts, avant que le pouvoir recognoistre. Leurs bastiments sont fort longs, et capables de deux ou trois cents ames, estoffez d'escorce de grands arbres, tenants à terre par un bout, et se soustenants et appuyants l'un contre l'aultre par le faiste, à la mode d'aulcunes de nos granges, desquelles la couverture pend iusques à terre et sert de flancq. Ils ont du bois si dur qu'ils en couppent, et en font leurs espees et des grils à cuyre leur viande. Leurs licts sont d'un tissu de cotton, suspendus contre le toict comme ceulx de nos navires, à chascun le sien ; car les femmes couchent à part des maris. Ils se levent avec le soleil, et mangent soubdain apres s'estre levez pour toute la iournee : car ils ne font aultre repas que celuy là. Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dict de quelques aultres peuples d'Orient, qui beuvoient hors du manger ; ils boivent à plusieurs fois sur iour, et d'autant. Leur bruvage est faict de quelque racine, et est de la couleur de nos vins clairets ; ils ne le boivent que tiede.

Ce bruvage ne se conserve que deux ou trois iours ; il a le goust un peu picquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomach, et laxatif à ceulx qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson tres agreable à qui y est duict. Au lieu de pain, ils usent d'une certaine matiere blanche comme du coriandre confict : i'en ay tasté ; le goust en est doulx et un peu fade. Toute la iournee se passe à dancer. Les plus ieunes vont à la chasse des bestes, à tout des arcs. Une partie des femmes s'amusent ce pendant à chauffer leur bruvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangee, en se promenant d'un bout à aultre, et redisant une mesme clause à plusieurs fois, iusques à ce qu'il ayt achevé le tour ; car ce sont bastiments qui ont bien cent pas de longueur. Il ne leur recommende que deux choses, la vaillance contre les ennemis, et l'amitié à leurs femmes : et ne faillent iamais de remarquer cette obligation pour leur refrain, « que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede et assaisonnee. » Il se veoid en plusieurs lieux, et entre aultres chez moy, la forme de leurs licts, de leurs cordons, de leurs espees, et brasselets de bois, dequoy ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soustiennent la cadence en leur dance. Ils sont raz par tout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans aultre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croient les ames eternelles ; et celles qui ont bien merité des dieux, estre logees à l'endroict du ciel où le soleil se leve ; les mauldictes, du costé de l'occident.

Ils ont ie ne sçay quels presbtres et prophetes, qui se presentent bien rarement au peuple, ayants

leur demeure aux montaignes. A leur arrivee, il se faict une grande feste et assemblee solennelle de plusieurs villages : chasque grange, comme ie l'ai descripte, faict un village, et sont environ à une lieue françoise l'une de l'aultre. Ce prophete parle à eulx en publicque, les exhortant à la vertu et à leur debvoir : mais toute leur science ethique ne contient que ces deux articles : de la resolution à la guerre, et affection à leurs femmes. Cettuy cy leur prognosticque les choses à venir, et les evenements qu'ils doibvent esperer de leurs entreprinses ; les achemine ou destourne de la guerre : mais c'est par tel si, que où il fault à bien deviner, et s'il leur advient aultrement qu'il ne leur a predict, il est haché en mille pieces s'ils l'attrappent, et condemné pour fauls prophete. A cette cause, celuy qui s'est une fois mesconté, on ne le veoid plus.

C'est don de Dieu que la divination : voylà pourquoy ce debvroit estre une imposture punissable d'en abuser. Entre les Scythes, quand les devins avoient failly de rencontre, on les couchoit, enforgez de pieds et de mains, sur des chariotes pleines de bruyere, tirees par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler. Ceulx qui manient les choses subiectes à la conduicte de l'humaine suffisance sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent : mais ces aultres, qui nous viennent pipant des asseurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de nostre cognoissance, fault il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de leur promesse, et de la temerité de leur imposture ?

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au delà de leurs montaignes, plus avant en la terre ferme ; ausquelles ils vont touts nuds, n'ayants aultres armes que des arcs ou des espees de bois

appoinctees par un bout, à la mode des langues de nos espieux. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent iamais que par meurtre et effusion de sang : car de routes et d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chascun rapporte pour son trophee la teste de l'ennemy qu'il a tué, et l'attache à l'entree de son logis. Aprez avoir long temps bien traicté leurs prisonniers, et de toutes les commoditez dont ils se peuvent adviser, celuy qui en est le maistre faict une grande assemblee de ses cognoissants. Il attache une chorde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient esloingné de quelques pas, de peur d'en estre offensé, et donne au plus cher de ses amis l'aultre bras à tenir de mesme ; et eulx deux, en presence de toute l'assemblee, l'assomment à coups d'espee. Cela faict, ils le rostissent, et en mangent en commun, et en envoyent des loppins à ceulx de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes ; c'est pour representer une extreme vengeance : et qu'il soit ainsin, ayants apperceu que les Portugais, qui s'estoient ralliez à leurs adversaires, usoient d'une aultre sorte de mort contre eulx, quand ils les prenoient, qui estoit de les enterrer iusques à la ceincture, et tirer au demourant du corps force coups de traicts, et les pendre aprez ; ils penserent que ces gents icy de l'aultre monde (comme ceulx qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voysinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eulx en toute sorte de malice), ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle debvoit estre plus aigre que la leur ; dont ils commencerent de quitter leur façon

ancienne pour suyvre cette cy. Ie ne suis pas marry que nous remarquions l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action ; mais ouy bien dequoy, iugeants à poinct de leurs faultes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Ie pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort ; à deschirer par torments et par gehennes un corps encores plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voysins et concitoyens, et qui pis est, soubs pretexte de pieté et de religion), que de le rostir et manger aprez qu'il est trespassé.

Chrysippus et Zenon, chefs de la secte stoïcque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aulcun mal de se servir de nostre charongne à quoy que ce feust pour nostre besoing, et d'en tirer de la nourriture ; comme nos ancestres, estants assiegez par Cesar en la ville d'Alexia, se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards, des femmes et aultres personnes inutiles au combat.

> Vascones, fama est, alimentis talibus usi
> Produxere animas [1].

Et les medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sort d'usage pour nostre santé, soit pour l'appliquer au dedans ou au dehors. Mais il ne se trouva iamais aulcune opinion si desreiglee qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos faultes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard

[1] On dit que les Gascons prolongèrent leur vie en se nourrissant de chair humaine. Juv. *Sat.* XV, 93.

aux reigles de la raison ; mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et genereuse, et a autant d'excuse et de beaulté que cette maladie humaine en peult recevoir : elle n'a aultre fondement parmy eulx, que la seule ialousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouvelles terres, car ils iouïssent encores de cette uberté naturelle qui les fournit, sans travail et sans peine, de toutes choses necessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'aggrandir leurs limites. Ils sont encores en cet heureux poinct de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au delà est superflu pour eulx. Ils s'entr'appellent generalement, ceulx de mesme aage, freres ; enfants, ceulx qui sont au dessoubs ; et les vieillards sont peres à touts les aultres. Ceulx cy laissent à leurs heritiers en commun cette pleine possession de bien par indivis, sans aultre tiltre que celuy tout pur que nature donne à ses creatures, les produisant au monde. Si leurs voysins passent les montaignes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eulx, l'acquest du victorieux c'est la gloire et l'advantage d'estre demouré maistre en valeur et en vertu : car aultrement ils n'ont que faire des biens des vaincus ; et s'en retournent à leurs païs, où ils n'ont faulte d'aulcune chose necessaire, ny faulte encores de cette grande partie, de sçavoir heureusement iouyr de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceulx cy à leur tour ; ils ne demandent à leurs prisonniers aultre rançon que la confession et la recognoissance d'estre vaincus ; mais il ne s'en treuve pas un en tout un siecle qui n'ayme mieulx la mort que de relascher, ny par contenance ny

de parole, un seul poinct d'une grandeur de courage invincible ; il ne s'en veoid aulcun qui n'ayme mieulx estre tué et mangé, que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, à fin que la vie leur soit d'autant plus chere ; et les entretiennent communement des menaces de leur mort future, des torments qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du destrenchement de leurs membres, et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabbaissee, ou de leur donner envie de s'enfuyr, pour gaigner cet advantage de les avoir espouvantez et d'avoir faict force à leur constance. Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul poinct que consiste la vraye victoire :

Victoria nulla est,
Quam quæ confessos animo quoque subiugat hostes [1].

Les Hongres, tres belliqueux combattants, ne poursuyvoient iadis leur poincte oultre ces termes, d'avoir rendu l'ennemy à leur mercy ; car en ayants arraché cette confession, ils le laissoient aller sans offense, sans rançon : sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne s'armer dez lors en avant contre eulx. Assez d'advantages gaignons nous sur nos ennemis, qui sont advantages empruntez, non pas nostres ; c'est la qualité d'un portefais, non de la vertu, d'avoir les bras et les iambes plus roides : c'est une qualité morte et corporelle, que la disposition ; c'est un coup de la fortune, de faire broncher nostre ennemy, et de luy esblouyr les yeulx par la lumiere du soleil ; c'est un tour d'art et de science, et qui peult tumber en une personne

[1] Il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu. CLAUDIEN, *de sexto Consulatu Honorii*, v. 248.

lasche et de neant, d'estre suffisant à l'escrime. L'estimation et le prix d'un homme consiste au cœur et en la volonté : c'est là où gist son vray honneur. La vaillance, c'est la fermeté, non pas des iambes et des bras, mais du courage et de l'ame ; elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tumbe obstiné en son courage, *si succiderit, de genu pugnat*[1] ; qui pour quelque danger de la mort voysine, ne relasche aulcun poinct de son asseurance ; qui regarde encores, en rendant l'ame, son ennemy d'une veue ferme et desdaigneuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune ; il est tué, non pas vaincu : les plus vaillants sont par fois les plus infortunez. Aussi y a il des pertes triumphantes à l'envi des victoires. Ny ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil aye oncques veu de ses yeulx, de Salamine, de Platee, de Mycale, de Sicile, n'oserent oncques opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la desconfiture du roy Leonidas et des siens au pas des Thermopyles. Qui courut iamais d'une plus glorieuse envie et plus ambitieuse au gaing du combat, que le capitaine Ischolas à la perte ? qui plus ingenieusement et curieusement s'est assuré de son salut, que luy de sa ruyne ? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponnese contre les Arcadiens : pour quoy faire se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu et inegualité des forces, et se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis auroit de necessité à y demourer ; d'aultre part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité, et du nom lacedemonien, de faillir à sa charge, il print entre ces

[1] S'il tombe, il combat à genoux. SÉNÈQUE, *de Providentia*, c. 2. On trouve *etiam si ceciderit* dans Sénèque.

deux extremités un moyen party, de telle sorte : les plus ieunes et dispos de sa trouppe, il les conserva à la tuition et service de leur païs, et les y renvoya ; et avecques ceulx desquels le default estoit moins important, il delibera de soustenir ce pas, et par leur mort en faire achepter aux ennemis l'entree la plus chere qu'il luy seroit possible, comme il adveint ; car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens, aprez en avoir faict une grande boucherie, luy et les siens feurent touts mis au fil de l'espee. Est il quelque trophee assigné pour les vainqueurs qui ne soit mieulx deu à ces vaincus ? Le vray vaincre a pour son roolle l'estour, non pas le salut ; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre.

Pour revenir à nostre histoire, il s'en fault tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur faict, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve, ils les desfient, les iniurient, leur reprochent leur lascheté et le nombre des battailles perdues contre les leurs. I'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict : « Qu'ils viennent hardiement trestouts, et s'assemblent pour disner de luy ; car ils mangeront quand et quand leurs peres et leurs ayeulx, qui ont servy d'aliment et de nourriture à son corps : ces muscles, dict il, cette chair et ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes ; vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encores ; savourez les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair. » Invention qui ne sent aulcunement la barbarie. Ceulx qui les peignent mourants, et qui representent cette action quand on les assomme,

ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceulx qui le tuent, et leur faisant la moue. De vray, ils ne cessent iusques au dernier souspir de les braver et desfier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voylà des hommes bien sauvages ; car ou il faut qu'ils le soyent bien à bon escient, ou que nous le soyons : il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nostre.

Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre, qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance. C'est une beaulté remarquable en leurs mariages, que la mesme ialousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié et bienveillance d'aultres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir : estants plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute aultre chose, elles cherchent et mettent leur solicitude à avoir le plus de compaignes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mary. Les nostres crieront au miracle : ce ne l'est pas ; c'est une vertu proprement matrimoniale, mais du plus hault estage. Et en la Bible, Lia, Rachel, Sara, et les femmes de Iacob, fournirent leurs belles servantes à leurs maris : et Livia seconda les appetits d'Auguste, à son interest : et la femme du roy Deiotarus, Stratonique, presta non seulement à l'usage de son mary une fort belle ieune fille de chambre qui la servoit, mais en nourrit soigneusement les enfants, et leur feit espaule à succeder aux estats de leur pere. Et à fin qu'on ne pense point que tout cecy se face par une simple et servile obligation à leur usance, et par l'impression de l'auctorité de leur ancienne coustume, sans discours et sans iugement, et pour avoir l'ame si stupide que de ne pouvoir prendre aultre party, il fault alleguer quelques

traicts de leur suffisance. Oultre celuy que ie viens de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, i'en ay une aultre amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre, arreste toy ; arreste toy, couleuvre, à fin que ma sœur tire sur le patron de ta peincture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à ma mie : ainsi soit en tout temps ta beaulté et ta disposition preferee à touts les aultres serpents. » Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or i'ay assez de commerce avec la poësie pour iuger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à faict anacreontique. Leur langage, au demourant, c'est un langage doulx, et qui a le son agreable, retirant aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eulx, ignorants combien coustera un iour à leur repos et à leur bonheur la cognoissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naistra leur ruyne, comme ie presuppose qu'elle soit desia avancee (bien miserables de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté, et avoir quitté la doulceur de leur ciel pour venir veoir le nostre !), feurent à Rouan du temps que le feu roy Charles neufviesme y estoit. Le roy parla à eulx long temps. On leur feit veoir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville. Aprez cela, quelqu'un en demanda leur advis, et voulut sçavoir d'eulx ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable : ils respondirent trois choses, dont i'ay perdu la troisiesme, et en suis bien marry ; mais i'en ay encores deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes, portants barbe, forts et armez, qui estoient autour du roy (il est vraysemblable qu'ils parloient des Souisses de sa garde), se soub-

missent à obeïr à un enfant, et qu'on ne choisissoit plustost quelqu'un d'entre eulx pour commander. Secondement (ils ont une façon de langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des aultres), qu'ils avoient apperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez, et que leurs moitiez estoient mendiants à leurs portes, descharnez de faim et de pauvreté ; et trouvoient estrange comme ces moitiez icy necessiteuses pouvoient souffrir une telle iniustice, qu'ils ne prinssent les aultres à la gorge, ou meissent le feu à leurs maisons.

Ie parlay à l'un d'eulx fort long temps ; mais i'avois un truchement qui me suvyoit si mal et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations, par sa bestise, que ie n'en peus tirer rien qui vaille. Sur ce que ie luy demanday, Quel fruict il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens ? (car c'estoit un capitaine, et nos matelots le nommoient roy), il me dict « que c'estoit, marcher le premier à la guerre : » De combien d'hommes il estoit suyvi ? il me monstra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace ; ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes : Si hors la guerre toute son auctorité estoit expirée ? il dict « qu'il luy en restoit cela, que quand il visitoit les villages qui despendoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peust passer bien à l'ayse. » Tout cela ne va pas trop mal : mais quoy ! ils ne portent point de hault de chausses.

CHAPITRE XXXI

QU'IL FAULT SOBREMENT SE MESLER DE IUGER DES ORDONNANCES DIVINES

Le vray champ et subiect de l'imposture sont les choses incogneues : d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté mesme donne credit : et puis, n'estants point subiectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dict Platon, est il bien plus aysé de satisfaire, parlant de la nature des dieux, que de la nature des hommes ; parce que l'ignorance des auditeurs preste une belle et large carriere, et toute liberté au maniement d'une matiere cachee. Il advient de là qu'il n'est rien creu si fermement que ce qu'on sçait le moins ; ny gents si asseurez que ceulx qui nous content des fables, comme alchymistes, prognosticqueurs iudiciaires, chiromantiens, medecins, *id genus omne*[1] : ausquels ie ioindroy volontiers, si i'osois, un tas de gents, interpretes et contreroolleurs ordinaires des desseings de Dieu, faisants estat de trouver les causes de chasque accident, et de veoir dans les secrets de la volonté divine les motifs incomprehensibles de ses œuvres ; et quoy que la varieté et discordance continuelle des evenements les reiecte de coing en coing, et d'orient en occident, ils ne laissent de suyvre pourtant leur esteuf, et de mesme creon peindre le blanc et le noir.

En une nation indienne, il y a cette louable observance : quand il leur mesadvient en quelque rencontre ou battaille, ils en demandent public-

[1] Et tous les gens de cette espèce. Hor. *Sat.* I, 2, 2.

quement pardon au soleil, qui est leur dieu, comme d'une action iniuste; rapportants leur heur ou malheur à la raison divine, et luy soubmettants leur iugement et discours. Suffit à un chrestien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avecques recognoissance de sa divine et inscrutable sapience ; pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles luy soyent envoyees. Mais ie treuve mauvais, ce que ie veoy en usage, de chercher à fermir et appuyer nostre religion par la prosperité de nos entreprinses. Nostre creance a assez d'aultres fondements, sans l'auctoriser par les evenements; car le peuple accoustumé à ces arguments plausibles et proprement de son goust, il est dangier, quand les evenements viennent à leur tour contraires et desadvantageux, qu'il en esbranle sa foy : comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceulx qui eurent l'advantage à la rencontre de la Rochelabeille, faisants grand'feste de cet accident, et se servants de cette fortune pour certaine approbation de leur party; quand ils viennent aprez à excuser leurs desfortunes de Montcontour et de Iarnac, sur ce que ce sont verges et chastiements paternels, s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez ayseement sentir que c'est prendre d'un sac deux moultures, et de mesme bouche souffler le chauld et le froid. Il vauldroit mieulx l'entretenir des vrays fondements de la verité. C'est une belle battaille navale qui s'est gaignee ces mois passez contre les Turcs, soubs la conduicte de dom Ioan d'Austria : mais il a bien pleu à Dieu en faire aultrefois veoir d'aultres telles à nos despens. Somme, il est malaysé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui vouldroit rendre raison de ce que Arius, et Leon son pape,

chefs principaulx de cette heresie, moururent en divers temps de morts si pareilles et si estranges (car retirez de la dispute, par douleur de ventre, à la garderobbe, touts deux y rendirent subitement l'ame), et exaggerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encores adiouster la mort de Heliogabalus, qui feut aussi tué en un retraict : mais quoy ! Irenee se treuve engagé en mesme fortune. Dieu nous voulant apprendre que les bons ont aultre chose à esperer, et les mauvais aultre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde : il les manie et applique selon sa disposition occulte, et nous oste le moyen d'en faire sottement nostre proufit. Et se mocquent ceulx qui s'en veulent prevaloir selon l'humaine raison : ils n'en donnent iamais une touche, qu'ils n'en reçoivent deux. Sainct Augustin en faict une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict qui se decide par les armes de la memoire, plus que par celles de la raison. Il se fault contenter de la lumiere qu'il plaist au soleil nous communiquer par ses rayons ; et qui eslevera ses yeulx pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne treuve pas estrange, si pour la peine de son oultrecuidance, il y perd la veue. *Quis hominum potest scire consilium Dei ? aut quis poterit cogitaire, quid velit Dominus*[1] ?

[1] Quel homme peut connaître les desseins de Dieu, ou imaginer ce que veut le Seigneur ? *Sapient.* IX, 13.

CHAPITRE XXXII

DE FUYR LES VOLUPTEZ, AU PRIX DE LA VIE

I'AVOY bien veu convenir en cecy la pluspart des anciennes opinions : Qu'il est heure de mourir lors qu'il y a plus de mal que de bien à vivre ; et que de conserver nostre vie à nostre torment et incommodité, c'est chocquer les reigles mesmes de nature, comme disent ces vieux enseignements :

> Ἢ ζῆν ἀλύπως, ἢ θανεῖν εὐδαιμόνως.
> Καλὸν τὸ θνήσκειν οἷς ὕβριν τὸ ζῆν φέρει.
> Κρεῖσσον τὸ μὴ ζῆν ἐστιν, ἢ ζῆν ἀθλίως[1].

Mais de poulser le mespris de la mort iusques à tel degré, que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs et aultres faveurs et biens que nous appellons de la fortune (comme si la raison n'avoit pas assez à faire à nous persuader de les abandonner, sans y adiouster cette nouvelle recharge), ie ne l'avoy veu ny commander ny practiquer, iusques lors que ce passage de Seneca me tumba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant et de grande auctorité autour de l'empereur, de changer cette vie voluptueuse et pompeuse, et de se retirer de cette ambition du monde à quelque vie solitaire, tranquille et philosophique ; sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : « Ie suis d'advis, dict il,

[1] Ou une vie tranquille, ou une mort heureuse.
Il est beau de mourir lorsque la vie est un opprobre.
Il vaut mieux cesser de vivre que de vivre dans le malheur. — On trouve dans Stobée, *Serm.* 20, des sentences toutes semblables à ces trois-là.

que tu quittes cette vie là, ou la vie tout à faict : bien te conseille ie de suyvre la plus doulce voye, et de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal noué ; pourveu que, s'il ne se peult aultrement destacher, tu le rompes : il n'y a homme si couard qui n'ayme mieulx tumber une fois, que de demourer tousiours en bransle. » I'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse stoïcque ; mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui escript à ce propos choses toutes pareilles à Idomeneus. Si est ce que ie pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gents, mais avec la moderation chrestienne.

Sainct Hilaire, evesque de Poictiers, ce fameux ennemy de l'heresie arienne, estant en Syrie, feut adverty qu'Abra, sa fille unique, qu'il avoit par deçà avecques sa mere, estoit poursuyvie en mariage par les plus apparents seigneurs du païs, comme fille tres bien nourrie, belle, riche, et en la fleur de son aage : il luy escrivit (comme nous veoyons) qu'elle ostast son affection de touts ces plaisirs et advantages qu'on luy presentoit ; qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand et plus digne, d'un mary de bien aultre pouvoir et magnificence, qui luy feroit present de robbes et de ioyaux de prix inestimable. Son desseing estoit de luy faire perdre l'appetit et l'usage des plaisirs mondains, pour la ioindre toute à Dieu ; mais à cela le plus court et le plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres et oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde, et de l'appeller à soy, comme il adveint ; car bientost aprez son retour, elle luy mourut, dequoy il monstra une singuliere ioye. Cettuy cy semble encherir sur les aultres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel

ils ne prennent que subsidiairement ; et puis, que c'est à l'endroict de sa fille unique. Mais ie ne veulx obmettre le bout de cette histoire, encores qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de sainct Hilaire ayant entendu par luy comme la mort de leur fille s'estoit conduicte par son desseing et volonté, et combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogee de ce monde que d'y estre, print une si vifve apprehension de la beatitude eternelle et celeste, qu'elle solicita son mary avecques extreme instance d'en faire autant pour elle. Et Dieu, à leurs prieres communes, l'ayant retiree à soy bientost aprez, ce feut une mort embrassee avecques singulier contentement commun.

CHAPITRE XXXIII

LA FORTUNE SE RENCONTRE SOUVENT AU TRAIN DE LA RAISON

L'INCONSTANCE du bransle divers de la fortune faict qu'elle nous doibve presenter toute espece de visages. Y a il action de iustice plus expresse que celle cy ? Le duc de Valentinois ayant resolu d'empoisonner Adrian, cardinal de Cornete, chez qui le pape Alexandre sixiesme son pere et luy alloient souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soigneusement : le pape y estant arrivé avant le fils, et ayant demandé à boire, ce sommelier, qui pensoit ce vin ne luy avoir este recommendé que pour sa bonté, en servit au pape ; et le duc mesme y arrivant sur le poinct de la collation, et se fiant qu'on n'auroit

pas touché à sa bouteille, en print à son tour : en maniere que le pere en mourut soubdain ; et le fils, aprez avoir esté longuement tormenté de maladie, feut reservé à une aultre pire fortune.

Quelquesfois il semble à poinct nommé qu'elle se ioue à nous : le seigneur d'Estree, lors guidon de monsieur de Vandosme, et le seigneur de Licques, lieutenant de la compaignie du duc d'Ascot, estants touts deux serviteurs de la sœur du sieur de Foungueselles, quoy que de divers partis (comme il advient aux voysins de la frontiere), le sieur de Licques l'emporta ; mais le mesme iour des nopces, et qui pis est, avant le coucher, le marié ayant envie de rompre un bois en faveur de sa nouvelle espouse, sortit à l'escarmouche prez de Sainct Omer, où le sieur d'Estree se trouvant le plus fort, le feit son prisonnier : et pour faire valoir son advantage, encores fallut il que la damoiselle

> Coniugis ante coacta novi dimittere collum,
> Quam veniens una atque altera rursus hyems
> Noctibus in longis avidum saturasset amorem [1],

luy feist elle mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier ; comme il feit, la noblesse françoise ne refusant iamais rien aux dames.

Semble il pas que ce soit un sort artiste ? Constantin, fils de Helene, fonda l'empire de Constantinople ; et tant de siecles aprez, Constantin, fils de Helene, le finit. Quelquesfois il luy plaist envier sur nos miracles : nous tenons que le roy Clovis assiegeant Angoulesme, les murailles cheurent d'elles mesmes par faveur divine : et Bouchet emprunte de quelque aucteur, que le roy

[1] Contrainte de renoncer aux embrassements de son nouvel époux, avant que les longues nuits d'un ou de deux hivers eussent rassasié l'avidité de leur amour. CATULLE, LXVIII, 81.

Robert assiegeant une ville, et s'estant desrobbé du siege pour aller à Orleans solenniser la feste Sainct Aignan ; comme il estoit en devotion sur certain poinct de la messe, les murailles de la ville assiegee s'en allerent sans aulcun effort en ruyne. Elle feit tout à contrepoil en nos guerres de Milan : car le capitaine Rense assiegeant pour nous la ville d'Eronne, et ayant faict mettre la mine soubs un grand pan de mur, et le mur en estant brusquement enlevé hors de terre, recheut toutesfois tout empenné, si droict dans son fondement, que les assiegez n'en vaulsirent pas moins.

Quelquesfois elle faict la medecine : Iason Phereus estant abandonné des medecins pour une aposteme qu'il avoit dans la poictrine, ayant envie de s'en desfaire, au moins par la mort, se iecta dans une battaille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il feut blessé à travers le corps si à poinct, que son aposteme en creva, et guarit. Surpassa elle pas le peintre Protogenes en la science de son art ? Cettuy cy ayant parfaict l'image d'un chien las et recreu, à son contentement en toutes les aultres parties, mais ne pouvant representer à son gré l'escume et la bave, despité contre sa besongne, print son esponge, et comme elle estoit abbruvee de diverses peinctures, la iecta contre, pour tout effacer : la fortune porta tout à propos le coup à l'endroict de la bouche du chien, et y parfournit ce à quoy l'art n'avoit pu attaindre. N'adresse elle pas quelquesfois nos conseils et les corrige ? Isabelle, royne d'Angleterre, ayant à repasser de Zelande en son royaume, avecques une armee, en faveur de son fils, contre son mary, estoit perdue, si elle feust arrivee au port qu'elle avoit proiecté, y estant attendue par ses ennemis : mais la fortune la iecta contre

son vouloir ailleurs, où elle print terre en toute seureté. Et cet ancien qui ruant la pierre à un chien, en assena et tua sa marastre, eut il pas raison de prononcer ce vers,

> Ταὐτόματον ἡμῶν καλλίω βουλεύεται,
> La fortune a meilleur advis que nous ?

Icetes avoit practiqué deux soldats pour tuer Timoleon, seiournant à Adrane en la Sicile. Ils prinrent heure sur le poinct qu'il feroit quelque sacrifice ; et se meslants parmy la multitude, comme ils se guignoient l'un l'aultre que l'occasion estoit propre à leur besongne, voycy un tiers qui d'un grand coup d'espee en assene l'un par la teste et le rue mort par terre, et s'enfuit. Le compaignon se tenant pour descouvert et perdu, recourut à l'autel, requerant franchise, avecques promesse de dire toute la verité. Ainsi qu'il faisoit le conte de la coniuration, voycy le tiers qui avoit esté attrappé, lequel, comme meurtrier, le peuple poulse et saboule au travers la presse, vers Timoleon et les plus apparents de l'assemblee. Là il crie mercy, et dict avoir iustement tué l'assassin de son pere, verifiant sur le champ, par des tesmoings que son bon sort luy fournit tout à propos, qu'en la ville des Leontins son pere, de vray, avoit esté tué par celui sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines attiques pour avoir eu cet heur, prenant raison de la mort de son pere, d'avoir retiré de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en reiglement les reigles de l'humaine prudence.

Pour la fin, en ce faict icy se descouvre il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et pieté singuliere ? Ignatius pere et fils,

proscripts par les triumvirs à Rome, se resolurent à ce genereux office de rendre leurs vies entre les mains l'un de l'aultre, et en frustrer la cruauté des tyrans ; ils se coururent sus l'espee au poing : elle en dressa les poinctes, et en feit deux coups egualement mortels ; et donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent iustement la force de retirer encores des playes leurs bras sanglants et armez, pour s'entr'embrasser en cet estat d'une si forte estreincte, que les bourreaux coupperent ensemble leurs deux testes, laissant les corps tousiours prins en ce noble nœud, et les playes ioinctes, humants amoureusement le sang et les restes de la vie l'une de l'aultre.

CHAPITRE XXXIV

D'UN DEFAULT DE NOS POLICES

Feu mon pere, homme, pour n'estre aydé que de l'experience et du naturel, d'un iugement bien net, m'a dict aultrefois qu'il avoit desiré mettre en train qu'il y eust ez villes certain lieu designé, auquel ceulx qui auroient besoing de quelque chose se peussent rendre, et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effect ; comme : « Ie cherche à vendre des perles ; Ie cherche des perles à vendre ; Tel veult compaignie pour aller à Paris ; Tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité ; Tel, d'un maistre ; Tel demande un ouvrier ; » qui cecy, qui cela, chascun selon son besoing. Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non legiere commodité au commerce publicque ; car à touts coups il y a des conditions

qui s'entrecherchent, et pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extreme necessité.

I'entens, avecques une grande honte de nostre siecle, qu'à nostre veue deux tres excellents personnages en sçavoir sont morts en estat de n'avoir pas leur saoul à manger, Lilius Gregorius Giraldus en Italie, et Sebastianus Castalio en Allemaigne ; et croy qu'il y a mille hommes qui les eussent appellez avecques tres advantageuses conditions, ou secourus où ils estoient, s'ils l'eussent sceu. Le monde n'est pas si generalement corrompu, que ie ne sçache tel homme qui souhaitteroit, de bien grande affection, que les moyens que les siens luy ont mis en main, se peussent employer, tant qu'il plaira à la fortune qu'il en iouïsse, à mettre à l'abri de la necessité les personnages rares et remarquables en quelque espece de valeur, que le malheur combat quelquesfois iusques à l'extremité ; et qui les mettroit pour le moins en tel estat, qu'il ne tiendroit qu'à faulte de bon discours, s'ils n'estoient contents.

En la police œconomique, mon pere avoit cet ordre, que ie sçay louer, mais nullement ensuyvre : c'est qu'oultre le registre des negoces du mesnage où se logent les menus comptes, payements, marchez qui ne requierent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge ; il ordonnoit à celuy de ses gents qui luy servoit à escrire, un papier iournal à inserer toutes les survenances de quelque remarque, et, iour par iour, les memoires de l'histoire de sa maison ; tres plaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et tres à propos pour nous oster souvent de peine : « Quand feut entamee telle besongne, quand achevee ; Quels trains y ont passé, combien arresté ; Nos voyages, nos absences, mariages,

morts ; La reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles ; Changement des serviteurs principaulx ; » telles matieres. Usage ancien, que ie treuve bon à refreschir, chascun en sa chascuniere : et me treuve un sot d'y avoir failly.

CHAPITRE XXXV

DE L'USAGE DE SE VESTIR

Où que ie veuille donner, il me fault forcer quelque barriere de la coustume : tant elle a soigneusement bridé toutes nos advenues ! Ie devisois en cette saison frilleuse, si la façon d'aller tout nud de ces nations dernierement trouvees, est une façon forcee par la chaulde temperature de l'air, comme nous disons des Indiens et des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gents d'entendement, d'autant que tout ce qui est soubs le ciel, comme dict la saincte parole, est subiect à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations à celles icy, où il fault distinguer les loix naturelles des controuvees, de recourir à la generale police du monde, où il n'y peult avoir rien de contrefaict. Or tout estant exactement fourny ailleurs de filet et d'aiguille, pour maintenir son estre, il est mescreable que nous soyons seuls produicts en estat defectueux et indigent, et en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estrangier. Ainsi ie tiens que comme les plantes, arbres, animaulx, et tout ce qui vit, se treuve naturellement equippé de suffisante couverture pour se deffendre de l'iniure du temps,

Propterea que fere res omnes aut corio sunt,
Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ [1],

aussi estions nous : mais comme ceulx qui esteignent par artificielle lumiere celle du iour, nous avons esteinct nos propres moyens par les moyens empruntez. Et est aysé à veoir que c'est la coustume qui nous faict impossible ce qui ne l'est pas : car de ces nations qui n'ont aulcune cognoissance de vestements, il s'en treuve d'assises environ soubs mesme ciel que le nostre, et soubs bien plus rude ciel que le nostre ; et puis la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousiours descouverte, les yeulx, la bouche, le nez, les aureilles ; à nos contadins, comme à nos ayeulx, la partie pectorale et le ventre. Si nous feussions nayz avecques condition de cotillons et de greguesques, il ne fault faire doubte que nature n'eust armé d'une peau plus espesse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons, comme elle a faict le bout des doigts et plante des pieds. Pourquoy semble il difficile à croire ? entre ma façon d'estre vestu, et celle d'un païsan de mon païs, ie treuve bien plus de distance, qu'il n'y a de sa façon à celle d'un homme qui n'est vestu que de sa peau. Combien d'hommes, et en Turquie sur tout, vont nuds par devotion ! Ie ne sçay qui demandoit à un de nos gueux, qu'il veoyoit en chemise en plein hyver, aussi scarbillat que tel qui se tient emmitonné dans les martes iusques aux aureilles, comme il pouvoit avoir patience : « Et vous, monsieur, respondit il, vous avez « bien la face descouverte : or moy, ie suis tout « face. » Les Italiens content du fol du duc de

[1] Et que, pour cette raison, presque tous les êtres sont couverts ou de cuir, ou de poil, ou de coquilles, ou d'écorce, ou de callosités. LUCRÈCE, IV, 936.

Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu il pouvoit porter le froid, à quoy il estoit bien empesché luy mesme : « Suyvez, dict il, ma recepte, de charger sur vous touts vos accoutrements, comme ie fois les miens, « vous n'en souffrirez non plus que moy. » Le roy Massinissa, iusques à l'extreme vieillesse, ne peut estre induict à aller la teste couverte, par froid, orage et pluye qu'il feist ; ce qu'on dict aussi de l'empereur Severus. Aux battailles donnees entre les Aegyptiens et les Perses, Herodote dict avoir esté remarqué, et par d'aultres et par luy, que de ceulx qui y demeuroient morts, le test estoit sans comparaison plus dur aux Aegyptiens qu'aux Persiens ; à raison que ceulx icy portent leurs testes tousiours couvertes de beguins et puis de turbans ; ceulx là razes dez l'enfance et descouvertes. Et le roy Agesilaus observa iusques à sa decreptiude de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cesar, dict Suetone, marchoit tousiours devant sa trouppe, et le plus souvent à pied, la teste descouverte, soit qu'il feist soleil ou qu'il pleust ; et autant en dict on de Hannibal,

Tum vertice nudo
Excipere insanos imbres, cœlique ruinam [1].

Un Venitien qui s'y est tenu long temps, et qui ne faict que d'en venir, escrit qu'au royaume du Pegu, les aultres parties du corps vestues, les hommes et les femmes vont tousiours les pieds nuds, mesme à cheval. Et Platon conseille merveilleusement, pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds et à la teste aultre couverture

[1] Qui, tête nue, bravait les torrents du ciel. SILIUS ITALICUS, I, 250.

que celle que la nature y a mise. Celuy que les Polonnois ont choisy pour leur roy aprez le nostre, qui est à la verité l'un des plus grands princes de nostre siecle, ne porte iamais gants, ny ne change, pour hyver et temps qu'il face, le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Comme ie ne puis souffrir d'aller desboutonné et destaché, les laboureurs de mon voysinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro tient que quand on ordonna que nous teinssions la teste descouverte en presence des dieux ou du magistrat, on le feit plus pour nostre santé et nous fermir contre les iniures du temps, que pour compte de la reverence. Et puisque nous sommes sur le froid, et François accoustumez à nous bigarrer (non pas moy, car ie ne m'habille gueres que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon pere), adioustons d'une aultre piece, que le capitaine Martin du Bellay recite, au voyage de Luxembourg, avoir veu les gelees si aspres, que le vin de la munition se couppoit à coups de hache et de congnee, se debitoit aux soldats par poids, et qu'ils l'emportoient dans des panniers : et Ovide,

Nudaque consistunt, formam servantia testæ,
Vina ; nec hausta meri, sed data frusta, bibunt [1].

Les gelees sont si aspres en l'emboucheure des Palus Maeotides, qu'en la mesme place où le lieutenant de Mithridates avoit livré battaille aux ennemis à pied sec et les y avoit desfaicts, l'esté venu il y gaigna contre eulx encores une battaille navale. Les Romains souffrirent grand desadvantage au combat qu'ils eurent contre les

[1] Le vin glacé retient la forme du vase qui le renfermait ; on ne boit pas le vin liquide, mais on le partage en morceaux. Ovid. *Trist.* III, 10, 23.

Carthaginois prez de Plaisance, de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé et les membres contraincts de froid : là où Hannibal avoit faict espandre du feu par tout son ost pour eschauffer ses soldats, et distribuer de l'huyle par les bandes, à fin que s'oignants ils rendissent leurs nerfs plus soupples et desgourdis, et encroustassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé qui tiroit lors.

La retraicte des Grecs, de Babylone en leur païs, est fameuse des difficultez et mesayses qu'ils eurent à surmonter : cette cy en feut, qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la cognoissance du païs et des chemins ; et en estants assiegez tout court, feurent un iour et une nuict sans boire et sans manger, la pluspart de leurs bestes mortes, d'entre eulx plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil et lueur de la neige, plusieurs stropiez par les extremitez, plusieurs roides, transis et immobiles de froid, ayants encores le sens entier.

Alexandre veid une nation en laquelle on enterre les arbres fruictiers en hyver pour les deffendre de la gelee ; et nous en pouvons aussi veoir.

Sur le subiect de vestir, le roy de la Mexique changeoit quatre fois par iour d'accoustrements, iamais ne les reïteroit, employant sa desferre à ses continuelles liberalitez et recompenses ; comme aussi ny pot, ny plat, ny ustensile de sa cuisine et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois.

CHAPITRE XXXVI

DU IEUNE CATON

Ie n'ay point cette erreur commune, de iuger d'un aultre selon que ie suis : i'en croy ayseement des choses diverses à moy. Pour me sentir engagé à une forme, ie n'y oblige pas le monde, comme chascun faict ; et croy et conçoy mille contraires façons de vie ; et au rebours du commun, receoy plus facilement la difference que la ressemblance en nous. Ie descharge, tant qu'on veult, un aultre estre de mes conditions et principes, et le considere simplement en lui mesme, sans relation, l'estoffant sur son propre modelle. Pour n'estre continent, ie ne laisse d'advouer sincerement la continence des feuillants et des capuchins, et de bien trouver l'air de leur train : ie m'insinue par imagination fort bien en leur place ; et les ayme et les honnore d'autant plus qu'ils sont aultres que moy. Ie desire singulierement qu'on nous iuge chascun à part soy, et qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. Ma foiblesse n'altere aulcunement les opinions que ie dois avoir de la force et vigueur de ceulx qui le meritent. *Sunt qui nihil suadent, quam quod se imitari posse confidunt*[1]. Rampant au limon de la terre, ie ne laisse pas de remarquer iusques dans les nues la haulteur inimitable d'aulcunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le iugement reiglé, si les effects ne le peuvent estre, et maintenir au moins cette maistresse partie exempte de corruption : c'est quelque chose d'avoir la volonté bonne,

[1] Il y a des gens qui ne conseillent que ce qu'ils croient pouvoir imiter.

quand les iambes me faillent. Ce siecle auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, est si plombé, que, ie ne dis pas l'execution, mais l'imagination mesme de la vertu en est à dire : et semble que ce ne soit aultre chose qu'un iargon de college ;

> Virtutem verba putant, ut
> Lucum ligna [1] ;

quam vereri deberent, etiam si percipere non possent [2] ; c'est un affiquet à pendre en un cabinet, ou au bout de la langue, comme au bout de l'aureille, pour parement. Il ne se recognoist plus d'action vertueuse : celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence ; car le proufit, la gloire, la crainte, l'accoustumance, et aultres telles causes estrangieres, nous acheminent à les produire. La iustice, la vaillance, la debonnaireté que nous exerceons lors, elles peuvent estre ainsi nommees pour la consideration d'aultruy et du visage qu'elles portent en publicque ; mais chez l'ouvrier, ce n'est aulcunement vertu : il y a une aultre fin proposee, aultre cause mouvante. Or la vertu n'advoue rien, que ce qui se faict par elle et pour elle seule.

En cette grande bataille de Potidee, que les Grecs soubs Pausanias gaignerent contre Mardonius et les Perses, les victorieux, suyvant leur coustume, venants à partir entre eulx la gloire de l'exploict, attribuerent à la nation spartiate la precellence de valeur en ce combat. Les Spartiates, excellents iuges de la vertu, quand ils veindrent à decider à quel particulier de leur nation debvoit demourer l'honneur d'avoir le mieulx faict en cette iournee, trouverent qu'Aristodeme s'estoit le plus coura-

[1] Ils croient que la vertu n'est qu'un mot, comme ils ne voient que du bois à bruler dans un bois sacré. Horace, *Epist.* I, 6, 31.

[2] La vertu qu'ils devraient respecter, quand même ils ne pourraient la comprendre. Cic. *Tusc. quæst.* V, 2.

geusement hazardé ; mais pourtant ils ne luy en donnerent point de prix, parce que sa vertu avoit esté incitee du desir de se purger du reproche qu'il avoit encouru au faict des Thermopyles, et d'un appetit de mourir courageusement pour guarantir sa honte passee.

Nos iugements sont encores malades, et suyvent la depravation de nos mœurs. Ie veoy la pluspart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles et genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, et leur controuvant des occasions et des causes vaines : grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, ie m'en vois y fournir vraysemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veult estendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté ! Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement, et grossierement, les ingenieux à tout leur mesdisance.

La mesme peine qu'on prend à detracter de ces grands noms, et la mesme licence, ie la prendroy volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les haulser. Ces rares figures, et triees pour l'exemple du monde par le consentement des sages, ie ne me feindroy pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interpretation et favorable circonstance : et il fault croire que les efforts de nostre invention sont loing au dessoubs de leur merite. C'est l'office des gents de bien, de peindre la vertu la plus belle qui se puisse ; et ne nous messieroit pas, quand la passion nous transporteroit à la faveur de si sainctes formes. Ce que ceulx cy font au contraire, ils le font ou par ce vice de ramener leur creance à leur portee, dequoy ie viens de parler ; ou comme ie pense

plustost, pour n'avoir pas la veue assez forte et assez nette, ny dressee à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve : comme Plutarque dict que de son temps aulcuns attribuoient la cause de la mort du ieune Caton à la crainte qu'il avoit eue de Cesar ; dequoy il se picque avecques raison : et peult on iuger par là combien il se feust encore plus offensé de ceulx qui l'ont attribuee à l'ambition. Sottes gents ! Il eust bien faict une belle action, genereuse et iuste, plustost avecques ignominie que pour la gloire. Ce personnage là feut veritablement un patron que nature choisit pour monstrer iusques où l'humaine vertu et fermeté pouvoit attaindre.

Mais ie ne suis pas icy à mesme pour traicter ce riche argument : ie veulx seulement faire luicter ensemble les traicts de cinq poëtes latins sur la louange de Caton, et pour l'interest de Caton, et par incident pour le leur aussi. Or debvra l'enfant bien nourry trouver, au prix des aultres, les deux premiers traisnants ; le troisiesme plus verd, mais qui s'est abbattu par l'extravagance de sa force : il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encores pour arriver au quatriesme, sur le poinct duquel il ioindra ses mains par admiration : au dernier, premier de quelque espace, mais laquelle espace il iurera ne pouvoir estre remplie par nul esprit humain, il s'estonnera, il se transira.

Voycy merveille : nous avons bien plus de poëtes que de iuges et interpretes de poësie ; il est plus aysé de la faire que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peult iuger par les preceptes et par art : mais la bonne, la supreme, la divine, est au dessus des reigles et de la raison. Quiconque en discerne la beaulté d'une veue ferme et rassise, il

ne la veoid pas, non plus que la splendeur d'un esclair : elle ne practique point nostre iugement ; elle le ravit et ravage. La fureur qui espoinçonne celuy qui la sçait penetrer, fiert encores un tiers à la luy ouyr traicter et reciter ; comme l'aimant non seulement attire une aiguille, mais infond encores en icelle sa faculté d'en attirer d'aultres : et il se veoid plus clairement aux theatres, que l'inspiration sacree des Muses, ayant premierement agité le poëte à la cholere, au dueil, à la hayne, et hors de soy, où elles veulent, frappe encores par le poëte l'acteur, et par l'acteur consecutivement tout un peuple : c'est l'enfileure de nos aiguilles suspendues l'une de l'aultre. Dez ma premiere enfance, la poësie a eu cela, de me transpercer et transporter ; mais ce ressentiment bien vif, qui est naturellement en moy, a esté diversement manié par diversité de formes, non tant plus haultes et plus basses (car c'estoient tousiours des plus haultes en chasque espece), comme differentes en couleur : premierement, une fluidité gaye et ingenieuse ; depuis, une subtilité aiguë et relevee ; enfin, une force meure et constante. L'exemple le dira mieulx ; Ovide, Lucain, Virgile.

Mais voylà nos gents sur la carriere :

> Sit Cato, dum vivit, sane vel Cæsare maior [1],

dict l'un ;

> Et invictum, devicta morte, Catonem [2],

dict l'aultre ; et l'aultre, parlant des guerres civiles d'entre Cesar et Pompeius,

[1] Que Caton soit pendant sa vie plus grand même que César. MARTIAL, VI, 32.

[2] Et Caton indomptable, ayant dompté la mort. MANILIUS, *Astronom.* IV, 87.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni [1] ;

et le quatriesme sur les louanges de Cesar,

Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis [2] ;

et le maistre du chœur, aprez avoir estalé les noms des plus grands Romains en sa peincture, finit en cette maniere,

His dantem iura Catonem [3].

CHAPITRE XXXVII

COMME NOUS PLEURONS ET RIONS D'UNE MESME CHOSE

Quand nous rencontrons dans les histoires qu'Antigonus sceut tres mauvais gré à son fils de luy avoir presenté la teste du roy Pyrrhus, son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy, et que l'ayant veue, il se print bien fort à pleurer ; et que le duc René de Lorraine plaingnit aussi la mort du duc Charles de Bourgoigne qu'il venoit de desfaire, et en porta le dueil en son enterrement ; et qu'en la battaille d'Auroy, que le comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois, sa partie pour le duché de Bretaigne, le victorieux rencontrant le corps de son ennemy trespassé, en mena grand dueil, il ne fault pas s'escrier soubdain :

[1] Les dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée. Lucain, I, 128.
[2] Tout le monde à ses pieds, hormis le fier Caton. Horace, *Od.* II, 1, 23.
[3] Et Caton, qui leur dicte des lois. Virg. *Énéid.* VIII, 670.

E così avven, che l'animo ciascuna
Sua passion sotto 'l contrario manto
Ricopre, con la vista or' chiara, or' bruna [1].

Quand on presenta à Cesar la teste de Pompeius, les histoires disent qu'il en destourna sa veue, comme d'un vilain et mal plaisant spectacle. Il y avoit eu entre eulx une si longue intelligence et societé au maniement des affaires publicques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques et d'alliances, qu'il ne fault pas croire que cette contenance feust toute faulse et contrefaicte, comme estime cet aultre :

Tutumque putavit
Iam bonus esse socer ; lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto [2] ;

car bien qu'à la verité la pluspart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquesfois estre vray,

Heredis fletus sub persona risus est [3],

si est ce qu'au iugement de ces accidents, il fault considerer comme nos ames se treuvent souvent agitees de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblee de diverses humeurs, desquelles celle là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous, selon

[1] C'est ainsi que l'âme couvre ses mouvements secrets sous une apparence contraire, triste sous un visage gai, gaie sous un visage triste. PÉTRARQUE, fol. 23 de l'éd. de Gab. Giolito, 1545.

[2] Dès qu'il crut pouvoir sans péril se montrer sensible aux malheurs de son gendre, il répandit quelques larmes forcées, et arracha quelques gémissements d'un cœur rempli de joie. LUCAIN, IX, 1037.

[3] Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque.
PUBLIUS SYRUS, *apud A. Gellium*, XVII, 14.
(Traduction de mademoiselle de Gournay.)

nos complexions : aussi en nos ames, bien qu'il y ayt divers mouvements qui les agitent, si fault il qu'il y en ayt un à qui le champ demeure ; mais ce n'est pas avecques si entier advantage, que pour la volubilité et soupplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encores la place, et ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous veoyons non seulement les enfants, qui vont tout naïfvement aprez la nature, pleurer et rire souvent de mesme chose : mais nul d'entre nous ne se peult vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, qu'encores, au despartir de sa famille et de ses amis, il ne se sente frissonner le courage ; et si les larmes ne luy en eschappent tout à faict, au moins met il le pied à l'estrier d'un visage morne et contristé. Et quelque gentille flamme qui eschauffe le cœur des filles bien nees, encores les depend on à force du col de leurs meres pour les rendre à leurs espoux, quoy que die ce bon compaignon :

Estne novis nuptis odio Venus ? anne parentum
Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt ?
Non, ita me divi, vera gemunt, iuverint [1].

Ainsin il n'est pas estrange de plaindre celuy là mort, qu'on ne vouldroit aulcunement estre en vie. Quand ie tanse avecques mon valet, ie tanse du meilleur courage que i'aye ; ce sont vrayes et non feinctes imprecations : mais cette fumee passee, qu'il ayt besoing de moy, ie luy bienferay volontiers ; ie tourne à l'instant le feuillet. Quand ie l'appelle un badin, un veau, ie n'entreprens pas

[1] Vénus est-elle odieuse aux nouvelles mariées ? ou se jouent-elles de leurs parents par ces feintes larmes qu'elles versent en abondance à l'entrée de la chambre nuptiale ? Que je meure, si ces larmes sont sincères ! CATULLE, LXVI, 15.

de luy coudre à iamais ces tiltres ; ny ne pense me desdire, pour le nommer honneste homme tantost aprez. Nulle qualité ne nous embrasse purement et universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol de parler seul, il n'est iour ny heure à peine en laquelle on ne m'ouïst gronder en moi mesme et contre moy, « Bran du fat ! » et si n'entens pas que ce soit ma definition. Qui, pour me veoir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'une ou l'aultre soit feincte, il est un sot. Neron prenant congé de sa mere, qu'il envoyoit noyer, sentit toutesfois l'esmotion de cet adieu maternel, et en eut horreur et pitié. On dict que la lumiere du soleil n'est pas d'une piece continue, mais qu'il nous eslance si dru, sans cesse, nouveaux rayons les uns sur les aultres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entredeux :

> Largus enim liquidi fons luminis, ætherius sol
> Inrigat assidue cœlum candore recenti,
> Suppeditatque novo confestim lumine lumen [1].

Ainsin eslance nostre ame ses poinctes diversement et imperceptiblement.

Artabanus surprint Xerxes son nepveu, et le tansa de la soubdaine mutation de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur desmesuree de ses forces au passage de l'Hellespont pour l'entreprinse de la Grece : il luy print premierement un tressaillement d'ayse à veoir tant de milliers d'hommes à son service, et le tesmoigna par l'alaigresse et feste de son visage ; et tout soubdain, en mesme instant, sa pensee luy suggerant comme

[1] Le soleil, source féconde de lumière, inonde le ciel d'un éclat sans cesse renaissant, et remplace continuellement ses rayons par des rayons nouveaux. LUCRÈCE, V, 282.

tant de vies avoient à desfaillir au plus loing dans un siecle, il refrongna son front, et s'attrista iusques aux larmes.

Nous avons poursuyvi avecques resolue volonté la vengeance d'une iniure, et ressenty un singulier contentement de la victoire ; nous en pleurons pourtant. Ce n'est pas de cela que nous pleurons ; il n'y a rien de changé : mais nostre ame regarde la chose d'un aultre œil, et se la represente par un aultre visage ; car chasque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres.

La parenté, les anciennes accointances et amitiez saisissent nostre imagination, et la passionnent pour l'heure, selon leur condition ; mais le contour en est si brusque qu'il nous eschappe.

> Nil adeo fieri celeri ratione videtur,
> Quam si mens fieri proponit et inchoat ipsa.
> Ocius ergo animus quam res se perciet ulla,
> Ante oculos quorum in promptu natura videtur [1] ;

et à cette cause, voulants de toute cette suitte continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure et genereuse deliberation, il ne pleure pas la liberté rendue à sa patrie, il ne pleure pas le tyran ; mais il pleure son frere. L'une partie de son debvoir est iouee ; laissons luy en iouer l'aultre.

[1] Rien de si prompt que l'âme quand elle conçoit ou qu'elle agit : elle est plus mobile que tout ce que la nature nous met sous les yeux. LUCRÈCE, III, 183.

CHAPITRE XXXVIII

DE LA SOLITUDE

LAISSONS à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'actifve : et quant à ce beau mot dequoy se couvre l'ambition et l'avarice, « que nous ne sommes pas nayz pour nostre particulier, ains pour le publicque, » rapportons nous en hardiement à ceulx qui sont en la dance ; et qu'ils se battent la conscience, si au contraire les estats, les charges, et cette tracasserie du monde ne se recherche plustost pour tirer du publicque son proufit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y poulse en nostre siecle, monstrent bien que la fin n'en vault gueres. Respondons à l'ambition, que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude : car que fuit elle tant que la societé ? que cherche elle tant que ses coudees franches? Il y a dequoy bien et mal faire par tout. Toutesfois, si le mot de Bias est vray, « que la pire part c'est la plus grande, » ou ce que dict l'Ecclesiastique, « que de mille il n'en est pas un bon, »

> Rari quippe boni : numero vix sunt totidem quot
> Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili [1],

la contagion est tres dangereuse en la presse. Il fault ou imiter les vicieux, ou les haïr. Touts les deux sont dangereux : et de leur ressembler, parce qu'ils sont beaucoup ; et d'en haïr beaucoup, parce qu'ils nous sont dissemblables. Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder que

[1] Les gens de bien sont rares ; à peine en pourrait-on compter autant que Thèbes a de portes, ou le Nil d'embouchures. JUVÉNAL, XIII, 26.

ceulx qui se mettent en mesme vaisseau ne soyent dissolus, blasphemateurs, meschants ; estimants telle societé infortunee. Parquoy Bias plaisamment, à ceulx qui passoient avecques luy le dangier d'une grande tormente, et appelloient le secours des dieux : « Taisez vous, dict il ; qu'ils ne sentent point que vous soyez icy avecques moy. » Et d'un plus pressant exemple, Albuquerque, viceroy en l'Inde pour Emmanuel, roy de Portugal, en un extreme peril de fortune de mer, print sur ses espaules un ieune garson, pour cette seule fin, qu'en la societé de leur peril, son innocence luy servist de guarant et de recommendation envers la faveur divine pour le mettre en sauveté. Ce n'est pas que le sage ne puisse par tout vivre content, voire et seul en la foule d'un palais ; mais s'il est à choisir, il en fuyra, dict l'eschole, mesme la veue : il portera, s'il est besoing, cela ; mais s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre desfaict des vices, s'il fault encores qu'il conteste avecques ceulx d'aultruy. Charondas chastioit pour mauvais ceulx qui estoient convaincus de hanter mauvaise compaignie. Il n'est rien si dissociable et sociable que l'homme : l'un par son vice, l'aultre par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfaict à celuy qui luy reprochoit sa conversation avecques les meschants, en disant, « que les medecins vivent bien entre les malades : » car s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorent la leur par la contagion, la veue continuelle, et practique des maladies.

Or la fin, ce croy ie, en est toute une, d'en vivre plus à loisir et à son ayse : mais on n'en cherche pas tousiours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez : il n'y a gueres moins de torment au gouvernement

d'une famille, que d'un estat entier. Où que l'ame soit empeschee, elle y est toute : et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. Davantage, pour estre desfaicts de la court et du marché, nous ne sommes pas desfaicts des principaulx torments de nostre vie :

Ratio et prudentia curas,
Non locus effusi late maris arbiter, aufert [1] :

l'ambition, l'avarice, l'irresolution, la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point, pour changer de contree,

Et
Post equitem sedet atra cura [2] ;

elles nous suyvent souvent iusques dans les cloistres et dans les escholes de philosophie : ny les deserts, ny les rochiers creusez, ny la haire, ny les ieusnes, ne nous en desmeslent :

Hæret lateri lethalis arundo [3].

On disoit à Socrates que quelqu'un ne s'estoit aulcunement amendé en son voyage : « Ie croy bien, dict il ; il s'estoit emporté avecques soy. »

Quid terras alio calentes
Sole mutamus ? Patriæ quis exsul
Se quoque fugit [4] ?

---

[1] Ce qui dissipe les chagrins, ce ne sont pas ces belles solitudes qui dominent l'étendue des mers : c'est la raison, c'est la sagesse. HOR. *Epist.* I, 11, 25.

[2] Le chagrin monte en croupe et galope avec nous.
HOR. *Od.* III, 1, 40.

[3] Le trait mortel reste attaché au flanc. VIRG. *Én.* IV, 73.

[4] Pourquoi aller chercher des régions éclairées d'un autre soleil ? Est-ce assez pour se fuir soi-même, que de fuir son pays ? HOR. *Od.* II, 16, 18.

Si on ne se descharge premierement et son ame du fais qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges empeschent moins, quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade, de luy faire changer de place : vous ensachez le mal en le remuant ; comme les pals s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branslant et secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place : il se fault escarter des conditions populaires qui sont en nous ; il se fault sequestrer et ravoir de soy.

> Rupi iam vincula, dicas :
> Nam luctata canis nodum arripit ; attamen illi,
> Quum fugit, a collo trahitur pars longa catenæ [1].

Nous emportons nos fers quand et nous. Ce n'est pas une entiere liberté ; nous tournons encores la veue vers ce que nous avons laissé ; nous en avons la fantasie pleine :

> Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis
> Atque pericula tunc ingratis insinuandum ?
> Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
> Sollicitum curæ ? quantique perinde timores ?
> Quidve superbia, spurcitia, ac petulantia, quantas
> Efficiunt clades ? quid luxus, desidiesque [2] ?

Nostre mal nous tient en l'ame : or elle ne se peult eschapper à elle mesme ;

[1] J'ai rompu mes fers, direz-vous. Mais le chien qui, après de longs efforts, parvient enfin à s'échapper, traîne souvent une grande partie de son lien. PERSE, *Sat.* V, 158.

[2] Si notre âme n'est point réglée, que de combats intérieurs à soutenir, que de périls à vaincre ! De quels soucis, de quelles craintes, de quelles inquiétudes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions ! quels ravages ne font pas dans son âme l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe, l'oisiveté ! LUCRÈCE, V, 44.

In culpa est animus, qui se non effugit unquam [1];

ainsin il la fault ramener et retirer en soy : c'est la vraye solitude, et qui se peult iouyr au milieu des villes et des courts des roys ; mais elle se iouït plus commodement à part. Or puis que nous entreprenons de vivre seuls, et de nous passer de compaignie, faisons que nostre contentement depende de nous ; desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent à aultruy ; gaignons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls, et y vivre à nostre ayse.

Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville, où il avoit perdu femme, enfants et chevance; Demetrius Poliorcetes le veoyant en une si grande ruyne de sa patrie, le visage non effroyé, luy demanda s'il n'avoit pas eu du dommage ; il respondit « que non ; et qu'il n'y avoit, Dieu mercy ! rien perdu du sien. » C'est ce que le philosophe Antisthenes disoit plaisamment : « Que l'homme se debvoit pourveoir de munitions qui flottassent sur l'eau, et peussent à nage eschapper avecques luy du naufrage. » Certes, l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy mesme. Quand la ville de Nole feut ruinee par les barbares, Paulinus, qui en estoit evesque, y ayant tout perdu, et leur prisonnier, prioit ainsi Dieu : « Seigneur, garde moy de sentir cette perte ; car tu sçais qu'ils n'ont encores rien touché de ce qui est à moy : » les richesses qui le faisoient riche, et les biens qui le faisoient bon, estoient encores en leur entier. Voylà que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent affranchir de l'iniure, et de les cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse estre

[1] HOR. *Epist.* I, 14, 13. Montaigne traduit fidèlement ce vers avant de le citer.

trahy que par nous mesmes. Il fault avoir femmes, enfants, biens, et sur tout de la santé, qui peult; mais non pas s'y attacher en maniere que nostre heur en depende : il se fault reserver une arriere-boutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissions nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette cy fault il prendre nostre ordinaire entretien de nous à nous mesmes, et si privé, que nulle accointance ou communication estrangiere y treuve place; discourir et y rire, comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets : à fin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy mesme; elle se peult faire compaignie; elle a dequoy assaillir et dequoy deffendre, dequoy recevoir et dequoy donner. Ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oysifveté ennuyeuse :

In solis sis tibi turba locis [1].

La vertu se contente de soy, sans disciplines, sans paroles, sans effects. En nos actions accoustumees, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu veois grimpant contremont les ruynes de ce mur, furieux et hors de soy, en bute de tant d'arquebusades; et cet aultre tout cicatricé, transy et palle de faim, deliberé de crever plustost que de luy ouvrir la porte; penses tu qu'ils y soyent pour eulx? pour tel, à l'adventure, qu'ils ne veirent oncques, et qui ne se donne aulcune peine de leur faict, plongé ce pendant en l'oysifveté et aux delices. Cettuy cy, tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu veois sortir aprez minuict d'un

[1] Aux solitaires lieux sois un monde à toi-même.
TIBULLE, IV, 13, 12.

estude, penses tu qu'il cherche parmy les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage? nulles nouvelles : il y mourra, ou il apprendra à la posterité la mesure des vers de Plaute, et la vraye orthographe d'un mot latin. Qui ne contrechange volontiers la santé, le repos et la vie, à la reputation et à la gloire, la plus inutile, vaine et faulse monnoye qui soit en nostre usage? Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur, chargeons nous encores de celle de nos femmes, de nos enfants et de nos gents : nos affaires ne nous donnoient pas assez de peine, prenons encores, à nous tormenter et rompre la teste, de ceulx de nos voysins et amis.

> Vah ! quemquamne hominem in animum instituere, aut
> Parare, quod sit carius quam ipse est sibi [1] ?

La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceulx qui ont donné au monde leur aage plus actif et fleurissant; suyvant l'exemple de Thales. C'est assez vescu pour aultruy; vivons pour nous, au moins ce bout de vie : ramenons à nous et à nostre ayse nos pensees et nos intentions. Ce n'est pas une legiere partie que de faire seurement sa retraicte : elle nous empesche assez, sans y mesler d'autres entreprinses. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y, plions bagage, prenons de bonne heure congé de la compaignie; despestrons nous de ces violentes prinses qui nous engagent ailleurs et esloingnent de nous.

Il fault desnouer ces obligations si fortes; et meshuy aymer cecy et cela, mais n'espouser rien

[1] Est-il possible qu'un homme aille se mettre en tête d'aimer quelque chose plus que soi-même?—TÉRENCE, *Adelph.* acte I, sc. I, v. 13.

que soy : c'est à dire, le reste soit à nous, mais non pas ioinct et collé en façon qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher, et arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous desnouer de la societé, puis que nous n'y pouvons rien apporter : et qui ne peult prester, qu'il se deffende d'emprunter. Nos forces nous faillent : retirons les et resserrons en nous. Qui peult renverser et confondre en soy les offices de l'amitié et de la compaignie, qu'il le face. En cette cheute qui le rend inutile, poisant et importun aux aultres, qu'il se garde d'estre importun à soy mesme, et poisant et inutile. Qu'il se flatte et caresse, et sur tout se regente, respectant et craignant sa raison et sa conscience, si bien qu'il ne puisse sans honte bruncher en leur presence. *Rarum est enim, ut satis se quisque vereatur*[1]. Socrates dict, que les ieunes se doibvent faire instruire ; les hommes, s'exercer à bien faire ; les vieils, se retirer de toute occupation civile et militaire, vivants à leur discretion, sans obligation à certain office. Il y a des complexions plus propres à ces preceptes de la retraicte les unes que les aultres. Celles qui ont l'apprehension molle et lasche, et une affection et volonté delicate, et qui ne s'asservit ny s'employe pas ayseement, desquelles ie suis et par naturelle condition et par discours, ils se plieront mieulx à ce conseil que les ames actifves et occupees, qui embrassent tout, et s'engagent par tout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se presentent, et qui se donnent à toutes occasions. Il se fault servir de ces commoditez accidentales et hors de nous, en

[1] Il est rare qu'on se respecte assez soi-même. Quintilien, X, 7.

tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement ; ce ne l'est pas : ny la raison ny la nature ne le veulent. Pourquoy, contre ses loix, asservirons nous nostre contentement à la puissance d'aultruy ? D'anticiper aussi les accidents de fortune ; se priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont faict par devotion, et quelques philosophes par discours ; se servir soy mesme, coucher sur la dure, se crever les yeulx, iecter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur : ceulx là pour, par le torment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une aultre ; ceulx cy pour, s'estants logez en la plus basse marche, se mettre en seureté de nouvelle cheute ; c'est l'action d'une vertu excessifve. Les natures roides et plus fortes facent leur cachette mesme glorieuse et exemplaire :

Tuta et parvula laudo,
Quum res deficiunt, satis inter vilia fortis :
Verum, ubi quid melius contingit et unctius, idem
Hos sapere, et solos aio bene vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis [1] :

il y a pour moy assez à faire, sans aller si avant. Il me suffit, soubs la faveur de la fortune, me preparer à sa desfaveur, et me representer, estant à mon ayse, le mal advenir, autant que l'imagination y peult attaindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux ioustes et tournois, et contrefaisons la guerre en pleine paix. Ie n'estime point Arcesilaus le philosophe moins reformé, pour le sçavoir avoir usé d'ustensiles d'or et d'argent,

[1] Pour moi, quand je ne puis avoir mieux, je sais me contenter de peu, et je vante la paisible médiocrité : si mon sort devient meilleur, je dis qu'il n'y a de sages et d'heureux que ceux dont le revenu est fondé sur de belles terres. Hor. *Epist.* I, 15, 42.

selon que la condition de sa fortune le luy permettoit; et l'estime mieulx de ce qu'il en usoit modereement et liberalement, que s'il s'en feust desmis. Ie veoy iusques à quels limites va la necessité naturelle : et considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enioué et plus sain que moy, ie me plante en sa place; i'essaye de chausser mon ame à son biais : et courant ainsi par les aultres exemples, quoy que ie pense la mort, la pauvreté, le mespris et la maladie à mes talons, ie me resouls ayseement de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avecques telle patience; et ne veulx croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effects du discours ne puissent arriver aux effects de l'accoustumance. Et cognoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, ie ne laisse pas en pleine iouïssance, de supplier Dieu, pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy mesme et des biens qui naissent de moy. Ie veoy des ieunes hommes gaillards qui portent nonobstant, dans leurs coffres, une masse de pilules pour s'en servir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins qu'ils en pensent avoir le remede en main : ainsi fault il faire; et encores, si on se sent subiect à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicaments qui assopissent et endorment la partie.

L'occupation qu'il fault choisir à une telle vie, ce doibt estre une occupation non penible ny ennuyeuse; aultrement pour neant ferions nous estat d'y estre venus chercher le seiour. Cela depend du goust particulier d'un chascun. Le mien ne s'accommode aulcunement au mesnage : ceulx qui l'ayment, ils s'y doibvent addonner avecques moderation :

Conentur sibi res, non se submittere rebus [1] :

c'est, aultrement, un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Salluste. Elle a des parties plus excusables, comme le soing des iardinages, que Xenophon attribue à Cyrus : et se peult trouver un moyen entre ce bas et vil soing, tendu et plein de solicitude, qu'on veoid aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extreme nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on veoid en d'aultres :

Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregre est animus sine corpore velox [2].

Mais oyons le conseil que donne le ieune Pline à Cornelius Rufus, son amy, sur ce propos de la solitude : « Ie te conseille, en cette pleine et grasse retraicte où tu es, de quitter à tes gents ce bas et abiect soing du mesnage, et t'adonner à l'estude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. » Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dict vouloir employer sa solitude et seiour des affaires publicques, à s'en acquerir par ses escripts une vie immortelle :

Usque adeone
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter [3] ?

Il semble que ce soit raison, puis qu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceulx cy ne le font qu'à demy : ils dressent bien

[1] Qu'ils tâchent de se mettre au-dessus des choses, plutôt que de s'y assujettir. HOR. *Epist.* I, 1, 19.
[2] Les troupeaux venaient manger les moissons de Démocrite, pendant que son esprit, dégagé de son corps, voyageait dans l'espace. HOR. *Epist.* I, 12, 12.
[3] Quoi donc ! votre savoir n'est-il rien, si l'on ne sait que vous avez du savoir ? PERSE, *Sat.* I, 23.

leur partie, pour quand ils n'y seront plus; mais le fruict de leur desseing, ils pretendent le tirer encores lors du monde, absents, par une ridicule contradiction.

L'imagination de ceulx qui, par devotion, recherchent la solitude, remplissants leur courage de la certitude des promesses divines en l'aultre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, obiect infiny en bonté et en puissance; l'ame a dequoy y rassasier ses desirs en toute liberté : les afflictions, les douleurs leur viennent à proufit, employees à l'acquest d'une santé et resiouïssance eternelle; la mort, à souhait, passage à un si parfaict estat : l'aspreté de leurs reigles est incontinent applanie par l'accoustumance; et les appetits charnels rebutez et endormis par leur refus; car rien ne les entretient que l'usage et exercice. Cette seule fin d'une aultre vie heureusement immortelle, merite loyalement que nous abandonnions les commoditez et doulceurs de cette vie nostre; et qui peult embraser son ame de l'ardeur de cette vifve foy et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude une vie voluptueuse et delicieuse, au delà de toute aultre sorte de vie.

Ny la fin doncques, ny le moyen de ce conseil ne me contente : nous retumbons tousiours de fiebvre en chauld mal. Cette occupation des livres est aussi penible que toute aultre, et autant ennemie de la santé, qui doibt estre principalement consideree : et ne se fault point laisser endormir au plaisir qu'on y prend; c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avaricieux, le voluptueux et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits, et à discerner les vrays plaisirs et entiers,

des plaisirs meslez et bigarrez de plus de peine; car la pluspart des plaisirs, disent ils, nous chatouillent et embrassent pour nous estrangler, comme faisoient les larrons que les Aegyptiens appelloient Philistas : et si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous garderions de trop boire; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, et nous cache sa suitte. Les livres sont plaisants; mais si de leur frequentation nous en perdons enfin la gayeté et la santé, nos meilleures pieces, quittons les : ie suis de ceulx qui pensent leur fruict ne pouvoir contrepoiser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de long temps affoiblis par quelque indisposition, se rengent à la fin à la mercy de la medecine, et se font desseigner par art certaines reigles de vivre, pour ne les plus oultrepasser : aussi celuy qui se retire ennuyé et desgousté de la vie commune, doibt former cette cy aux reigles de la raison, l'ordonner et renger par premeditation et discours. Il doibt avoir prins congé de toute espece de travail, quelque visage qu'il porte; et fuyr en general les passions qui empeschent la tranquillité du corps et de l'ame, et « choisir la route qui est plus selon son humeur; »

Unusquisque sua noverit ire via [1].

Au mesnage, à l'estude, à la chasse et tout aultre exercice, il fault donner iusques aux derniers limites du plaisir; et garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mesler parmy. Il fault reserver d'embesongnement et d'occupation autant seulement qu'il en est besoing pour

[1] PROPERCE, II, 25, 38. Montaigne a traduit ce vers avant de le citer.

nous tenir en haleine, et pour nous guarantir des incommoditez que tire aprez soy l'aultre extremité d'une lasche oysifveté et assopie. Il y a des sciences steriles et espineuses, et la pluspart forgees pour la presse ; il les fault laisser à ceulx qui sont au service du monde. Ie n'ayme pour moy que des livres ou plaisants et faciles qui me chatouillent, ou ceulx qui me consolent et conseillent à reigler ma vie et ma mort :

Tacitum silvas inter reptare salubres,
Curantem, quidquid dignum sapiente bonoque est [1].

Les gents plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte et vigoreuse : moy qui l'ay commune, il fault que i'ayde à me soustenir par les commoditez corporelles ; et l'aage m'ayant tantost desrobbé celles qui estoient plus à ma fantasie, i'instruis et aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette aultre saison. Il fault retenir, à tout nos dents et nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings les uns aprez les aultres :

Carpamus dulcia ; nostrum est,
Quod vivis : cinis, et manes, et fabula fies [2].

Or, quant à la fin que Pline et Cicero nous proposent de la gloire, c'est bien loing de mon compte. La plus contraire humeur à la retraicte, c'est l'ambition : la gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que ie

[1] Me promenant en silence dans les bois, et m'occupant de tout ce qui mérite les soins d'un homme sage et vertueux. HOR. *Epist.* I, 4, 4.

[2] Jouissons ; les seuls jours que nous donnons au plaisir sont à nous. Tu ne seras bientôt qu'un peu de cendre, une ombre, une fable. PERSE, *Sat.* V, 151.

veoy, ceulx cy n'ont que les bras et les iambes hors de la presse; leur ame, leur intention y demeure engagee plus que iamais :

> Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas [1] ?

ils se sont seulement reculez pour mieulx saulter, et pour, d'un plus fort mouvement, faire une plus vifve faulsee dans la trouppe. Vous plaist il veoir comme ils tirent court d'un grain? mettons au contrepoids l'advis de deux philosophes, et de deux sectes tres differentes, escrivants l'un à Idomeneus, l'aultre à Lucilius, leurs amis, pour, du maniement des affaires et des grandeurs, les retirer à la solitude. « Vous avez, disent ils, vescu nageant et flottant iusques à present; venez vous en mourir au port. Vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere, donnez cecy à l'umbre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruict : à cette cause, desfaictes vous de tout soing de nom et de gloire; il est dangier que la lueur de vos actions passees ne vous esclaire que trop, et vous suyve iusques dans vostre taniere. Quittez avecques les aultres voluptez celle qui vient de l'approbation d'aultruy : et quant à vostre science et suffisance, ne vous chaille; elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieulx vous mesme. Souvienne vous de celuy à qui, comme on demanda à quoy faire il se peinoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de gueres de gents : « I'en ay assez de peu, respondit il; i'en ay assez d'un; i'en ay assez de pas un. » Il disoit vray. Vous et un compaignon estes assez suffisant theatre l'un

[1] Vieux radoteur, ne travailles-tu que pour amuser l'oisiveté du peuple? PERSE, *Sat.* I, 22.

à l'aultre, ou vous à vous mesme : que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple. C'est une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oisifveté et de sa cachette : il fault faire comme les animaulx qui effacent la trace à la porte de leur taniere. Ce n'est plus ce qu'il vous fault chercher, que le monde parle de vous, mais comme il fault que vous parliez à vous mesme. Retirez vous en vous ; mais preparez vous premierement de vous y recevoir : ce seroit folie de vous fier à vous mesme, si vous ne vous sçavez gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compaignie. Iusques à ce que vous vous soyez rendu tel devant qui vous n'osiez clocher, et iusques à ce que vous ayez honte et respect de vous mesme, *obversentur species honestæ animo*[1] ; presentez vous tousiours en l'imagination Caton, Phocion et Aristides, en la presence desquels les fols mesmes cacheroient leurs faultes, et establissez les contreroolleurs de toutes vos intentions : si elles se destracquent, leur reverence vous remettra en train ; ils vous contiendront en cette voye, de vous contenter de vous mesme, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester et fermir vostre ame en certaines et limitees cogitations où elle se puisse plaire, et ayant comprins et entendu les vrays biens desquels on iouït à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. » Voylà le conseil de la vraye et naïfve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parliere, comme est celle des deux premiers.

[1] Remplissez-vous l'esprit d'images nobles et vertueuses. Cic. *Tusc. quæst.* II, 22.

CHAPITRE XXXIX

CONSIDERATION SUR CICERO

ENCORES un traict à la comparaison de ces couples. Il se tire des escripts de Cicero, et de ce Pline, peu retirant à mon advis aux humeurs de son oncle, infinis tesmoignages de nature oultre mesure ambitieuse, entre aultres qu'ils solicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres : et la fortune, comme par despit, a faict durer iusques à nous la vanité de ces requestes, et pieça faict perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel reng, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, iusques à y employer les lettres privees escriptes à leurs amis ; en maniere qu'aulcunes ayants failly leur saison pour estre envoyees, ils les font ce neantmoins publier, avecques cette digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veillees. Sied il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publicque emperiere du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagotter gentiment une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrice ! Que feroit pis un simple maistre d'eschole qui en gaignast sa vie ? Si les gestes de Xenophon et de Cesar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, ie ne croy pas qu'ils les eussent iamais escripts : ils ont cherché à recommender, non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Laelius n'eussent pas

resigné l'honneur de leurs comedies, et toutes les mignardises et delices du langage latin, à un serf africain : car que cet ouvrage soit leur, sa beaulté et son excellence le maintient assez, et Terence l'advoue lui mesme; et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance.

C'est une espece de mocquerie et d'iniure, de vouloir faire valoir un homme par des qualitez mesadvenantes à son reng, quoy qu'elles soient aultrement louables, et par les qualitez aussi qui ne doibvent pas estre les siennes principales; comme qui loueroit un roy d'estre bon peinctre ou bon architecte, ou encores bon arquebusier, ou bon coureur de bague. Ces louanges ne font honneur, si elles ne sont presentees en foule et à la suitte de celles qui luy sont propres; à sçavoir de la iustice, et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemaigne l'eloquence et cognoissance des bonnes lettres. I'ay veu de mon temps, en plus forts termes, des personnages qui tiroient d'escrire et leurs tiltres et leur vocation, desadvouer leur apprentissage, corrompre leur plume, et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire, et que nostre peuple tient ne se rencontrer gueres en mains sçavantes, se recommendants par meilleures qualitez. Les compaignons de Demosthenes, en l'ambassade vers Philippus, louoient ce prince d'estre beau, eloquent et bon beuveur : Demosthenes disoit que c'estoient louanges qui appartenoient mieulx à une femme, à un advocat, à une esponge, qu'à un roy.

Imperet bellante prior, iacentem
Lenis in hostem [1].

---

[1] Qu'il terrasse l'ennemi qui résiste, qu'il pardonne à l'ennemi terrassé. HOR. *Carm. sæcul.* v. 51.

Ce n'est pas sa profession de sçavoir ou bien chasser, ou bien dancer :

> Orabunt causas alii, cœlique meatus
> Describent radio, et fulgentia sidera dicent ;
> Hic regere imperio populos sciat [1].

Plutarque dict davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispensé son loisir, et l'estude qui debvoit estre employé à choses plus necessaires et utiles. De façon que Philippus, roy de Macedoine, ayant ouy ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envy des meilleurs musiciens : « N'as tu pas honte, lui dict il, de chanter si bien ? » Et à ce mesme Philippus, un musicien contre lequel il debattoit de son art : « Ia à Dieu ne plaise, sire, dict il, qu'il t'advienne iamais tant de mal, que tu entendes ces choses là mieux que moy ! » Un roy doibt pouvoir respondre comme Iphicrates respondit à l'orateur qui le pressoit, en son invective, de cette maniere : « Eh bien ! qu'es tu, pour faire tant le brave ? es tu homme d'armes ? es tu archer ? es tu picquier ? — Ie ne suis rien de tout cela ; mais ie suis celuy qui sçait commander à touts ceulx là. » Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias, dequoy on le vantoit d'estre excellent ioueur de fleutes.

Ie sçay bien, quand i'oy quelqu'un qui s'arreste au langage des Essais, que i'aimeroy mieulx qu'il s'en teust : ce n'est pas tant eslever les mots, comme deprimer le sens ; d'autant plus picquamment que plus obliquement. Si suis ie trompé, si

[1] Que d'autres plaident avec éloquence ; que d'autres, armés du compas, mesurent la route des astres : mais lui, qu'il sache gouverner les empires. VIRG. *Énéid.* VI, 849. Montaigne fait ici quelques changements aux vers de Virgile.

gueres d'aultres donnent plus à prendre en la matiere, et comment que ce soit, mal ou bien, si nul escrivain l'a semee ny gueres plus materielle, ny au moins plus drue, en son papier. Pour en renger davantage, ie n'en entasse que les testes : que i'y attache leur suitte, ie multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien y ay ie espandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui vouldra esplucher un peu plus curieusement, en produira infinis Essais. Ny elles, ny mes allegations, ne servent pas tousiours simplement d'exemple, d'auctorité, ou d'ornement ; ie ne les regarde pas seulement par l'usage que i'en tire : elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche et plus hardie ; et souvent, à gauche, un ton plus delicat, et pour moy qui n'en veulx en ce lieu exprimer davantage, et pour ceulx qui rencontreront mon air.

Retournant à la vertu parliere, ie ne treuve pas grand chois entre Ne sçavoir dire que mal, ou Ne sçavoir rien que bien dire. *Non est ornamentum virile concinnitas*[1]. Les sages disent que pour le regard du sçavoir, il n'est que la philosophie, et pour le regard des effects, que la vertu, qui generalement soit propre à touts degrez et à touts ordres.

Il y a quelque chose de pareil en ces aultres deux philosophes ; car ils promettent aussi eternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis : mais c'est d'aultre façon, et s'accommodants, pour une bonne fin, à la vanité d'aultruy ; car ils leur mandent que si le soing de se faire cognoistre aux siecles advenir, et de la renommee, les arreste encores au maniement des affaires, et leur faict craindre la solitude et la retraicte où ils les veulent appeller,

[1] La symétrie n'est pas un ornement digne d'un homme. SÉNÈQUE, *Epist.* 115.

qu'ils ne s'en donnent plus de peine, d'autant qu'ils ont assez de credit avec la posterité pour leur respondre que quand ce ne seroit que par les lettres qu'ils leur escrivent, ils rendront leur nom aussi cogneu et fameux que pourroient faire leurs actions publicques. Et oultre cette difference, encores ne sont ce pas lettres vuides et descharnees, qui ne se soustiennent que par un delicat chois de mots entassez et rengez à une iuste cadence, ains farcies et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend non plus eloquent, mais plus sage, et qui nous apprennent non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses ! si ce n'est qu'on die que celle de Cicero, estant en si extreme perfection, se donne corps elle mesme.

I'adiousteray encores un comte que nous lisons de luy à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel. Il avoit à orer en publicque, et estoit un peu pressé du temps pour se preparer à son ayse. Eros, l'un de ses serfs, le veint advertir que l'audience estoit remise au lendemain : il en feut si ayse, qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle.

Sur ce subiect de lettres, ie veulx dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que ie puis quelque chose : et eusse prins plus volontiers cette forme à publier mes verves, si i'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme ie l'ay eu aultrefois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast ; car de negocier au vent comme d'aultres, je ne sçauroy que de songe ; ny forger des vains noms à entretenir en chose serieuse : ennemy iuré de toute espece de falsification. I'eusse esté plus attentif et plus seur, ayant une addresse forte et amie, que regardant

les divers visages d'un peuple : et suis deceu s'il ne m'eust mieulx succedé. I'ay naturellement un style comique et privé ; mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negociations publicques, comme en toutes façons est mon langage, trop serré, desordonné, couppé, particulier: et ne m'entens pas en lettres cerimonieuses, qui n'ont aultre substance que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Ie n'ay ny la faculté ny le goust de ces longues offres d'affection et de service : ie n'en croy pas tant, et me desplaist d'en dire gueres oultre ce que i'en croy. C'est bien loing de l'usage present ; car il ne feut iamais si abiecte et servile prostitution de presentations : la Vie, l'Ame, Devotion, Adoration, Serf, Esclave ; touts ces mots y courent si vulgairement, que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer.

Ie hay à mort de sentir le flatteur : qui faict que ie me iecte naturellement à un parler sec, rond et crud, qui tire, à qui ne me cognoist d'ailleurs, un peu vers le desdaigneux. I'honnore le plus ceulx que i'honnore le moins ; et où mon ame marche d'une grande alaigresse, i'oublie les pas de la contenance ; et m'offre maigrement et fierement à ceulx à qui ie suis, et me presente moins à qui ie me suis le plus donné : il me semble qu'ils le doibvent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles faict tort à ma conception. A bienveigner, à prendre congé, à remercier, à saluer, à presenter mon service, et tels compliments verbeux des loix cerimonieuses de nostre civilité, ie ne cognoy personne si sottement sterile de langage que moy : et n'ay iamais esté employé à faire des lettres de faveur et recommendation, que celuy

pour qui c'estoit n'aye trouvees seiches et lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens ; i'en ay, ce croy ie, cent divers volumes : celles de Annibale Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que i'ay aultrefois barbouillé pour les dames estoit en nature, lorsque ma main estoit veritablement emportee par ma passion, il s'en trouveroit à l'adventure quelque page digne d'estre communiquee à la ieunesse oysifve, embabouinée de cette fureur. I'escris mes lettres tousiours en poste, et si precipiteusement, que quoy que ie peigne insupportablement mal, i'ayme mieulx escrire de ma main que d'y en employer une aultre ; car ie n'en treuve point qui me puisse suyvre, et ne les transcris iamais. I'ay accoustumé les grands qui me cognoissent à y supporter des litures et des trasseures, et un papier sans plieure et sans marge. Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que ie les traisne, c'est signe que ie n'y suis pas. Ie commence volontiers sans proiect ; le premier traict produict le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et prefaces qu'en matiere. Comme i'ayme mieulx composer deux lettres que d'en clorre et plier une, et resigne tousiours cette commission à quelque aultre : de mesme, quand la matiere est achevee, ie donneroy volontiers à quelqu'un la charge d'y adiouster ces longues harangues, offres et prieres que nous logeons sur la fin ; et desire que quelque nouvel usage nous en descharge, comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et tiltres ; pour ausquels ne bruncher i'ay maintesfois laissé d'escrire, et notamment à gents de iustice et de finance : tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels estants si chere-

ment acheptez, ne peuvent estre eschangez ou oubliez sans offense. Ie treuve pareillement de mauvaise grace d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

CHAPITRE XL

QUE LE GOUST DES BIENS ET DES MAULX DEPEND, EN BONNE PARTIE, DE L'OPINION QUE NOUS EN AVONS

« Les hommes, dict une sentence grecque ancienne, sont tormentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes. » Il y auroit un grand poinct gaigné pour le soulagement de nostre miserable condition humaine, qui pourroit establir cette proposition vraye tout par tout. Car si les maulx n'ont entree en nous que par nostre iugement, il semble qu'il soit en nostre pouvoir de les mespriser ou contourner à bien : si les choses se rendent à nostre mercy, pourquoy n'en chevirons nous, ou ne les accommoderons nous à nostre advantage ? Si ce que nous appellons mal et torment n'est ny mal ny torment de soy, ains seulement que nostre fantasie luy donne cette qualité, il est en nous de la changer ; et en ayants le chois, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fols de nous bander pour le party qui nous est le plus ennuyeux, et de donner aux maladies, à l'indigence et au mespris, un aigre et mauvais goust, si nous le leur pouvons donner bon, et si la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme. Or que ce que nous appellons mal ne le soit pas de soy ;

ou au moins, tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner aultre saveur et aultre visage (car tout revient à un), veoyons s'il se peult maintenir.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons avoit credit de se loger en nous de son auctorité, il logeroit pareil et semblable en touts; car les hommes sont touts d'une espece, et sauf le plus et le moins, se treuvent garnis de pareils utils et instruments pour concevoir et iuger : mais la diversité des opinions que nous avons de ces choses là, monstre clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition ; tel à l'adventure les loge chez soy en leur vray estre, mais mille aultres leur donnent un estre nouveau et contraire chez eulx. Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties : or cette mort, que les uns appellent « des choses horribles la plus horrible, » qui ne sçait que d'aultres la nomment « l'unique port des torments de cette vie, le souverain bien de nature, seul appuy de nostre liberté, et commune et prompte recepte à touts maulx ? » Et comme les uns l'attendent tremblants et effroyez, d'aultres la supportent plus ayseement que la vie ; celuy là se plainct de sa facilité,

> Mors, utinam pavidos vitæ subducere nolles,
> Sed virtus te sola daret [1] !

Or laissons ces glorieux courages. Theodorus respondit à Lysimachus menaceant de le tuer : « Tu feras un grand coup, d'arriver à la force d'une cantharide ! » La pluspart des philosophes se treuvent avoir ou prevenu par desseing, ou hasté et secouru leur mort. Combien veoid on de per-

[1] O mort ! plût aux dieux que tu dédaignasses de frapper les lâches, et que la vertu seule te pût donner ! LUCAIN, IV, 580.

sonnes populaires, conduictes à la mort, et non à une mort simple, mais meslee de honte et quelquesfois de griefs torments, y apporter une telle asseurance, qui par opiniastreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y apperceoit rien de changé de leur estat ordinaire ; establissants leurs affaires domestiques, se recommendants à leurs amis, chantants, preschants et entretenants le peuple, voire y meslants quelquesfois des mots pour rire, et beuvants à leurs cognoissants, aussi bien que Socrates !

Un qu'on menoit au gibet, disoit, « qu'on gardast de passer par telle rue, car il y avoit dangier qu'un marchand lui feist mettre la main sur le collet, à cause d'un vieux debte. » Un aultre disoit au bourreau, « qu'il ne le touchast pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatouilleux. » L'aultre respondit à son confesseur, qui luy promettoit qu'il soupperoit ce iour là avecques nostre Seigneur : « Allez vous y en, vous ; car de ma part ie ieusne. » Un aultre ayant demandé à boire, et le bourreau ayant beu le premier, dict ne vouloir boire aprez luy, de peur de prendre la verole. Chascun a ouy faire le conte du Picard auquel, estant à l'eschelle, on presenta une garse, et que (comme nostre iustice permet quelquesfois) s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la vie ; luy l'ayant un peu contemplee, et apperceu qu'elle boittoit : « Attache ! attache ! dict il ; elle cloche. » Et on dict de mesme qu'en Dannemarc, un homme condemné à avoir la teste trenchee, estant sur l'eschaffaut, comme on luy presenta une pareille condition, la refusa, parce que la fille qu'on luy offrit avoit les ioues avallees, et le nez trop poinctu. Un valet, à Toulouse, accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance, se rapportoit à celle de son

maistre, ieune escholier prisonnier avecques luy, et ayma mieulx mourir que se laisser persuader que son maistre peust errer. Nous lisons de ceulx de la ville d'Arras, lors que le roy Louys unziesme la print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre plustost que de dire, Vive le roy ! Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur gaudisserie en la mort mesme. Celuy à qui le bourreau donnoit le bransle, s'escria : « Vogue la gallee ! » qui estoit son refrain ordinaire. Et l'aultre qu'on avoit couché, sur le poinct de rendre sa vie, le long du foyer sur une paillasse, à qui le medecin demandant où le mal le tenoit : « Entre le banc et le feu, » respondit il ; et le presbtre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds, qu'il avoit resserrez et contraincts par la maladie : « Vous les trouverez, dict il, au bout de mes iambes. » A l'homme qui l'exhortoit de se recommender à Dieu : « Qui y va ? » demanda il ; et l'aultre respondant : « Ce sera tantost vous mesme, s'il luy plaist ; — Y fusse ie bien demain au soir ? » repliqua il. « Recommendez vous seulement à luy, suyvit l'aultre, vous y serez bientost. — Il vault doncques mieulx, adiousta il, que ie lui porte mes recommendations moy mesme. »

Au royaume de Narsingue, encores auiourd'huy, les femmes de leurs presbtres sont vifves ensepvelies avecques le corps de leurs maris : toutes aultres femmes sont bruslees aux funerailles des leurs, non constamment seulement, mais gayement : à la mort du roy, ses femmes et concubines, ses mignons, et touts ses officiers et serviteurs, qui font un peuple, se presentent si alaigrement au feu où son corps est bruslé, qu'ils monstrent prendre à grand honneur d'y accompaigner leur maistre.

Pendant nos dernieres guerres de Milan, et tant de prinses et rescousses, le peuple, impatient de si divers changements de fortune, print telle résolution à la mort, que i'ay ouy dire à mon pere qu'il y veit tenir compte de bien vingt et cinq maistres de maison qui s'estoient desfaicts eulx mesmes en une sepmaine : accident approchant à celuy des Xanthiens, lesquels assiegez par Brutus, se precipiterent peslemesle, hommes, femmes et enfants, à un si furieux appetit de mourir, qu'on ne faict rien pour fuyr la mort que ceulx cy ne feissent pour fuyr la vie : de maniere qu'à peine Brutus en peut sauver un bien petit nombre.

Toute opinion est assez forte pour se faire espouser au prix de la vie. Le premier article de ce courageux serment que la Grece iura et mainteint en la guerre medoise, ce feut que chascun changeroit plustost la mort à la vie, que les loix persiennes aux leurs. Combien veoid on de monde en la guerre des Turcs et des Grecs accepter plustost la mort tres aspre, que de se descirconcire pour se baptiser ! exemple dequoy nulle sorte de religion n'est incapable.

Les roys de Castille ayánts banny de leurs terres les Iuifs, le roy Iehan de Portugal leur vendit, à huict escus pour teste, la retraicte aux siennes pour un certain temps ; à condition que, iceluy venu, ils auroient à les vuider ; et luy, promettoit leur fournir de vaisseaux à les traiecter en Afrique. Le iour arrivé, lequel passé il estoit dict que ceulx qui n'auroient obeï demeureroient esclaves, les vaisseaux leur feurent fournis escharcement, et ceulx qui s'y embarquerent rudement et vilainement traictez par les passagiers, qui, oultre plusieurs aultres indignitez, les amuserent sur mer, tantost avant, tantost arriere, iusques à ce qu'ils eussent

consommé leurs victuailles, et feussent contraincts d'en achepter d'eulx si cherement et si longuement, qu'on ne les meit à bord qu'ils ne feussent du tout en chemise. La nouvelle de cette inhumanité rapportee à ceulx qui estoient en terre, la pluspart se resolurent à la servitude ; aulcuns feirent contenance de changer de religion. Emmanuel, successeur de Iehan, venu à la couronne, les meit premierement en liberté ; et changeant d'advis depuis, leur ordonna de sortir de ses païs, assignant trois ports à leur passage. Il esperoit, dict l'evesque Osorius, non mesprisable historien latin de nos siecles, que la faveur de la liberté qu'il leur avoit rendue ayant failly de les convertir au christianisme, la difficulté de se commettre à la volerie des mariniers, et d'abandonner un païs où ils estoient habituez avecques grandes richesses, pour s'aller iecter en region incogneue et estrangiere, les y rameneroit. Mais se voyant descheu de son esperance, et eulx touts deliberez au passage, il retrencha deux des ports qu'il leur avoit promis, à fin que la longueur et incommodité du traiect en reduisist aulcuns, ou qu'il eust moyen de les amonceller touts à un lieu pour une plus grande commodité de l'execution qu'il avoit destinee : ce feut qu'il ordonna qu'on arrachast d'entre les mains des peres et des meres touts les enfants au dessoubs de quatorze ans pour les transporter, hors de leur veue et conversation, en lieu où ils feussent instruicts à nostre religion. Ils disent que cet effect produisit un horrible spectacle : la naturelle affection d'entre les peres et les enfants, et de plus, le zele à leur ancienne creance combattant à l'encontre de cette violente ordonnance, il y feut veu communement des peres et meres se desfaisants eulx mesmes, et d'un plus rude exemple

encores, precipitants, par amour et compassion, leurs ieunes enfants dans des puits, pour fuyr à la loy. Au demourant, le terme qu'il leur avoit prefix expiré, par faulte de moyens, ils se remeirent en servitude. Quelques uns se feirent chrestiens ; de la foy desquels ou de leur race, encores auiourd'huy cent ans aprez, peu de Portugais s'asseurent, quoy que la coustume et la longueur du temps soyent bien plus fortes conseilleres à telles mutations, que toute aultre contraincte.

En la ville de Castelnau Darry, cinquante Albigeois heretiques souffrirent à la fois, d'un courage determiné, d'estre bruslez vifs en un feu, avant que desadvouer leurs opinions. *Quoties non modo ductores nostri*, dict Cicero, *sed universi etiam exercitus, ad non dubiam mortem concurrerunt*[1] ! I'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection, et enracinee en son cœur par divers visages de discours que ie ne luy sceus rabbattre ; et à la premiere qui s'offrit coeffee d'un lustre d'honneur, s'y precipiter, hors de toute apparence, d'une faim aspre et ardente. Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceulx, iusques aux enfants, qui de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos : « Que ne craindrons nous, dict un ancien, si nous craignons ce que la couardise mesme a choisy pour sa retraicte ? »

D'enfiler icy un grand roolle de ceulx de touts sexes et conditions et de toutes sectes, ez siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherché volontairement, et cherché

[1] Combien de fois n'a-t-on pas vu courir à une mort certaine, non pas nos généraux seulement, mais nos armées entières ! Cic. *Tusc. quæst.* I, 37.

non seulement pour fuyr les maulx de cette vie, mais aulcuns pour fuyr simplement la satieté de vivre, et d'aultres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, ie n'auroy iamais faict ; et en est le nombre si infiny, qu'à la verité i'auroy meilleur marché de mettre en compte ceulx qui l'ont crainte. Cecy seulement : Pyrrho le philosophe se trouvant, un iour de grande tormente, dans un bateau, monstroit à ceulx qu'il veoyoit les plus effroyez autour de luy, et les encourageoit par l'exemple d'un pourceau qui y estoit, nullement soulcieux de cet orage. Oserons nous doncques dire que cet advantage de la raison, dequoy nous faisons tant de feste, et pour le respect duquel nous nous tenons maistres et empereurs du reste des creatures, ayt esté mis en nous pour nostre torment ? A quoy faire la cognoissance des choses, si nous en devenons plus lasches ? si nous en perdons le repos et la tranquillité où nous serions sans cela ? et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho ? L'intelligence qui nous a esté donnee pour nostre plus grand bien, l'employerons nous à nostre ruyne ; combattants le desseing de nature et l'universel ordre des choses, qui porte que chascun use de ses utils et moyens pour sa commodité ?

Bien, me dira lon, vostre reigle serve à la mort : mais que direz vous de l'indigence ? que direz vous encores de la douleur ? qu'Aristippus, Hieronymus et la pluspart des sages ont estimé le dernier mal ; et ceulx qui le nioient de parole, le confessoient par effect. Posidonius estant extremement tormenté d'une maladie aiguë et douloureuse, Pompeius le feut veoir, et s'excusa d'avoir prins heure si importune pour l'ouyr deviser de la philosophie. « Ia à Dieu ne plaise, luy dict Posidonius, que la

douleur gaigne tant sur moy, qu'elle m'empesche d'en discourir ! » et se iecta sur ce mesme propos du mespris de la douleur : mais ce pendant elle iouoit son roolle, et le pressoit incessamment ; à quoy il s'escrioit : « Tu as beau faire, douleur, si ne diray ie pas que tu sois mal. » Ce conte, qu'ils font tant valoir, que porte il pour le mespris de la douleur ? il ne debat que du mot : et ce pendant si ces poinctures ne l'esmeuvent, pourquoy en rompt il son propos ? pourquoy pense il faire beaucoup de ne l'appeller pas Mal ? Icy tout ne consiste pas en l'imagination : nous opinons du reste ; c'est icy la certaine science qui ioue son roolle ; nos sens mesmes en sont iuges ;

Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis [1].

Ferons nous accroire à nostre peau que les coups d'estriviere la chatouillent ? et à nostre goust que l'aloé soit du vin de Graves ? Le pourceau de Pyrrho est icy de nostre escot : il est bien sans effroy à la mort ; mais si on le bat, il crie et se tormente. Forcerons nous la generale loy de nature, qui se veoid en tout ce qui est vivant soubs le ciel, de trembler soubs la douleur ? les arbres mesmes semblent gemir aux offenses. La mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouvement d'un instant ;

Aut fuit, aut veniet ; nihil est præsentis in illa :
Morsque minus pœnæ, quam mora mortis, habet [2] :

---

[1] Et si les sens ne sont vrais, toute raison est fausse. LUCRÈCE, IV, 486.

[2] Ou elle a été, ou elle sera ; il n'y a rien de présent en elle. La mort est moins cruelle que l'attente de la mort. — Le premier de ces deux vers latins est pris d'une satire qu'Estienne de la Boëtie, ami de Montaigne, lui avait adressée. Le second vers est d'Ovide, *Épître d'Ariane à Thésée*, v. 82.

mille bestes, mille hommes sont plustost morts que menacez. Aussi, ce que nous disons craindre principalement en la mort, c'est la douleur, son avantcoureuse coustumiere. Toutesfois, s'il en fault croire un sainct Pere, *malam mortem non facit, nisi quod sequitur mortem* [1] : et ie dirois encores plus vraysemblablement, que ny ce qui va devant, ny ce qui vient aprez n'est des appartenances de la mort.

Nous nous excusons faulsement : et ie treuve par experience que c'est plustost l'impatience de l'imagination de la mort qui nous rend impatients de la douleur, et que nous la sentons doublement griefve de ce qu'elle nous menace de mourir ; mais la raison accusant nostre lascheté de craindre chose si soubdaine, si inevitable, si insensible, nous prenons cet aultre pretexte plus excusable. Touts les maulx qui n'ont aultre dangier que du mal, nous les disons sans dangier : celuy des dents ou de la goutte, pour grief qu'il soit, d'autant qu'il n'est pas homicide, qui le met en compte de maladie ?

Or bien presupposons le, qu'en la mort nous regardons principalement la douleur ; comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre que cela, qu'elle nous iecte entre ses bras par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles qu'elle nous faict souffrir : ainsi n'ayons à faire qu'à la douleur. Ie leur donne que ce soit le pire accident de nostre estre ; et volontiers, car ie suis l'homme du monde qui luy veulx autant de mal et qui la fuis autant, pour iusques à present n'avoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce avec elle : mais il est en nous, sinon de l'aneantir, au moins de l'amoindrir par

[1] La mort n'est un mal que par ce qui vient après elle. AUGUST. *de Civit. Dei*, I, 11.

patience ; et quand bien le corps s'en esmouveroit, de maintenir ce neantmoins l'ame et la raison en bonne trempe. Et s'il ne l'estoit, qui auroit mis en credit la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la résolution ? ou ioueroient elles leur roolle, s'il n'y a plus de douleur à desfier ? *Avida est periculi virtus* [1]. S'il ne fault coucher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du midy, se paistre d'un cheval et d'un asne, se veoir detailler en pieces et arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cauterizer et sonder, par où s'acquerra l'advantage que nous voulons avoir sur le vulgaire ? C'est bien loing de fuyr le mal et la douleur, ce que disent les sages, « que des actions egualement bonnes, celle là est plus souhaittable à faire où il y a plus de peine. » *Non enim hilaritate, nec lascivia, nec risu, aut ioco, comite levitatis, sed sæpe etiam tristes firmitate et constantia sunt beati* [2]. Et à cette cause, il a esté impossible de persuader à nos peres que les conquestes faictes par vifve force au hazard de la guerre, ne feussent plus advantageuses que celles qu'on faict en toute seureté par practiques et menees.

Lætius est, quoties magno sibi constat honestum [3].

Davantage, cela nous doibt consoler, que naturellement, « si la douleur est violente, elle est courte ; si elle est longue, elle est legiere : » *si gravis, brevis ; si longus, levis* [4]. Tu ne la sentiras gueres long

[1] La vertu est avide de péril. SÉNÈQUE, *de Providentia*, c. 4.

[2] Ce n'est point par la joie et les plaisirs, par les jeux et les ris, compagnie ordinaire de la frivolité, qu'on est heureux ; les âmes austères trouvent le bonheur dans la constance et la fermeté. CICÉRON, *de Finib.* II, 10.

[3] La vertu est d'autant plus douce qu'elle nous a plus coûté. LUCAIN, IX, 404.

[4] CIC. *de Finib.* II, 29.

temps, si tu la sens trop ; elle mettra fin à soy ou à toy : l'un et l'aultre revient à un ; si tu ne la portes, elle t'emportera. *Memineris maximos morte finiri ; parvos multa habere intervalla requietis ; mediocrium nos esse dominos : ut si tolerabiles sint, feramus ; sin minus, e vita, quum ea non placeat, tanquam e theatro, exeamus*[1]. Ce qui nous faict souffrir avecques tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre principal contentement en l'ame, de ne nous fonder point assez sur elle, qui est seule et souveraine maistresse de nostre condition. Le corps n'a, sauf le plus et le moins, qu'un train et qu'un pli : elle est variable en toute sorte de formes, et renge à soy, et à son estat, quel qu'il soit, les sentiments du corps et touts aultres accidents ; pourtant la fault il estudier et enquerir, et esveiller en elle ses ressorts touts puissants. Il n'y a raison, ny prescription, ny force qui vaille contre son inclination et son chois. De tant de milliers de biais qu'elle a en sa disposition, donnons luy en un propre à nostre repos et conservation : nous voylà, non couverts seulement de toute offense, mais gratifiez mesme, et flattez, si bon luy semble, des offenses et des maulx. Elle faict son proufit de tout indifferemment : l'erreur, les songes, luy servent utilement comme une loyale matiere, à nous mettre à guarant et en contentement. Il est aysé à veoir que ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté, c'est la poincte de nostre esprit : les bestes, qui le tiennent soubs boucle, laissent aux

[1] Souviens-toi que les grandes douleurs se terminent par la mort ; que les petites ont plusieurs intervalles de repos, et que nous sommes maîtres des médiocres : ainsi, tant qu'elles seront supportables, nous souffrirons patiemment ; si elles ne le sont pas, si la vie nous déplaît, nous en sortirons comme d'un théâtre. Cic. *de Fin.* I, 15.

corps leurs sentiments libres et naïfs, et par consequent uns, à peu prez, en chasque espece, ainsi qu'elles monstrent par la semblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions pas en nos membres la iurisdiction qui leur appartient en cela, il est à croire que nous en serions mieulx, et que nature leur a donné un iuste et moderé temperament envers la volupté et envers la douleur ; et ne peult faillir d'estre iuste, estant egual et commun. Mais puisque nous nous sommes emancipez de ses reigles, pour nous abandonner à la vagabonde liberté de nos fantasies, au moins aydons nous à les plier du costé le plus agreable. Platon craint nostre engagement aspre à la douleur et à la volupté, d'autant qu'il oblige et attache par trop l'ame au corps : moy plustost, au rebours, d'autant qu'il l'en desprend et descloue. Tout ainsi que l'ennemy se rend plus aspre à nostre fuitte, aussi s'enorgueillit la douleur à nous veoir trembler soubs elle. Elle se rendra de bien meilleure composition à qui luy fera teste : il se fault opposer et bander contre. En nous acculant et tirant arriere, nous appellons à nous et attirons la ruyne qui nous menace. Comme le corps est plus ferme à la charge en le roidissant, aussi est l'ame.

Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibbier des gents foibles de reins comme moy ; où nous trouverons qu'il va de la douleur comme des pierres, qui prennent couleur ou plus haulte, ou plus morne, selon la feuille où lon les couche, et qu'elle ne tient qu'autant de place en nous que nous luy en faisons. *Tantum doluerunt, quantum doloribus se inseruerunt* [1]. Nous sentons plus un coup

[1] Autant ils se sont livrés à la douleur, autant a-t-elle eu de prise sur eux. S. Augustin, *de Civit. Dei*, I, 10. — Montaigne a détourné le sens de ce passage.

de rasoir du chirurgien, que dix coups d'espee en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantement, par les medecins et par Dieu mesme estimees grandes, et que nous passons avecques tant de cerimonies, il y a des nations entieres qui n'en font nul compte. Ie laisse à part les femmes lacedemoniennes ; mais aux souisses, parmy nos gents de pied, quel changement y trouvez-vous ? sinon que trottants aprez leurs maris, vous leur veoyez auiourd'huy porter au col l'enfant qu'elles avoient hier au ventre : et ces Aegyptiennes contrefaictes, ramassees d'entre nous, vont elles mesmes laver les leurs qui viennent de naistre, et prennent leur bain en la plus prochaine riviere. Oultre tant de garses qui desrobbent touts les iours leurs enfants en la generation comme en la conception, cette belle et noble femme de Sabinus, patricien romain, pour l'interest d'aultruy, supporta seule, sans secours et sans voix et gemissement, l'enfantement de deux iumeaux. Un simple garsonnet de Lacedemone ayant desrobbé un regnard (car ils criagnoient encores plus la honte de leur sottise au larrecin, que nous ne craignons la peine de nostre malice), et l'ayant mis sous sa cape, endura plustost qu'il luy eust rongé le ventre, que de se descouvrir. Et un aultre donnant de l'encens à un sacrifice, se laissa brusler iusques à l'os par un charbon tumbé dans sa manche, pour ne troubler le mystere : et s'en est veu un grand nombre, pour le seul essay de vertu, suyvant leur institution, qui ont souffert en l'aage de sept ans d'estre fouettez iusques à la mort sans alterer leur visage. Et Cicero les à veus se battre à trouppes, de poings, de pieds et de dents, iusques à s'esvanouïr, avant que d'advouer estre vaincus. *Nunquam naturam mos vinceret ; est enim ea semper invicta : sed nos*

umbris, deliciis, otio, languore, desidia, animum infecimus; opinionibus maloque more delinitum mollivimus[1]. Chascun sçait l'histoire de Scevola, qui s'estant coulé dans le camp ennemy pour en tuer le chef, et ayant failly d'attaincte, pour reprendre son effect d'une plus estrange invention, et descharger sa patrie, confessa à Porsenna, qui estoit le roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais adiousta qu'il y avoit en son camp un grand nombre de Romains complices de son entreprinse, tels que luy : et pour monstrer quel il estoit, s'estant faict apporter un brasier, veit et souffrit griller et rostir son bras, iusques à ce que l'ennemy mesme en ayant horreur, commanda oster le brasier. Quoy ! celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son livre pendant qu'on l'incisoit ? et celuy qui s'obstina à se mocquer et à rire à l'envy des maulx qu'on luy faisoit, de façon que la cruauté irritee des bourreaux qui le tenoient, et toutes les inventions des torments redoublez les uns sur les aultres, luy donnerent gaigné ? Mais c'estoit un philosophe. Quoy ! un gladiateur de Cesar endura tousiours riant, qu'on luy sondast et detaillast ses playes. *Quis mediocris gladiator ingemuit ? quis vultum mutavit unquam ? Quis non modo stetit, verum etiam decubuit turpiter ? Quis, quum decubuisset, ferrum recipere iussus, collum contraxit*[2] ? Meslons y les femmes. Qui n'a ouy

[1] Jamais l'usage ne pourrait vaincre la nature; elle est invincible : mais parmi nous elle est corrompue par la mollesse, par les délices, par l'oisiveté, par l'indolence; elle est altérée par des opinions fausses et de mauvaises habitudes. Cic. *Tusc. quæst.* V, 27.

[2] Jamais le dernier des gladiateurs a-t-il gémi, ou changé de visage ? Quel art dans sa chute même, pour en dérober la honte aux yeux du public ! Renversé enfin aux pieds de son adversaire, détourne-t-il la tête lorsqu'on lui ordonne de recevoir le coup mortel ? Cic. *Tusc. quæst.* II, 17.

parler à Paris de celle qui se feit escorcher, pour seulement en acquerir le teint plus frais d'une nouvelle peau ? Il y en a qui se sont faict arracher des dents vifves et saines, pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les renger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons nous en ce genre ! Que ne peuvent elles, que craignent elles, pour peu qu'il y ayt d'adgencement à esperer en leur beaulté !

> Vellere queis cura est albos a stirpe capillos,
> Et faciem, dempta pelle, referee novam [1].

I'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à poinct nommé de ruyner leur estomach, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gehenne ne souffrent elles, guindees et cenglees, à tout de grosses coches sur les costez, iusques à la chair vifve ! ouy, quelquesfois à en mourir.

Il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps de se blecer à escient pour donner foy à leur parole : et nostre roy en recite des notables exemples de ce qu'il en a veu en Poloigne, et en l'endroict de luy mesme. Mais oultre ce que ie sçay en avoir esté imité en France par aulcuns, quand ie veins de ces fameux estats de Blois, i'avoy veu peu auparavant une fille, en Picardie, pour tesmoigner la sincerité de ses promesses et aussi sa constance, se donner, du poinçon qu'elle portoit en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craqueter la peau, et la saignoient bien en bon escient. Les Turcs se font des grandes escarres pour leurs dames, et à

[1] Il s'en trouve qui ont le courage d'arracher leurs cheveux gris, et de s'écorcher tout le visage pour se faire une nouvelle peau. TIBULLE, I, 8, 45.

fin que la marque y demeure, ils portent soubdain du feu sur la playe, et l'y tiennent un temps incroyable, pour arrester le sang et former la cicatrice ; gents qui l'ont veu l'ont escript, et me l'ont iuré : mais pour dix aspres, il se treuve tous les iours entre eulx personne qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras ou dans les cuisses. Ie suis bien ayse que les tesmoings nous sont plus à main où nous avons plus à faire ; car la chrestienté nous en fournit à suffisance : et aprez l'exemple de nostre sainct guide, il y en a eu force qui, par devotion, ont voulu porter la croix. Nous apprenons, par tesmoing tres digne de foy, que le roy sainct Louys porta la haire iusques à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa ; et que touts les vendredis il se faisoit battre les espaules, par son presbtre, de cinq chaisnettes de fer, que pour cet effect on portoit emmy ses besongnes de nuict.

Guillaume, nostre dernier duc de Guienne, pere de cette Alienor qui transmeit ce duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta, les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement, un corps de cuirasse soubs un habit de religieux, par penitence. Foulques, comte d'Aniou, alla iusques en Ierusalem, pour là se faire fouetter à deux de ses valets, la chorde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne veoid on encores touts les iours, au vendredi sainct, en divers lieux, un grand nombre d'hommes et femmes se battre iusques à se deschirer la chair et percer iusques aux os ? cela ay ie veu souvent, et sans enchantement : et disoit on (car ils vont masquez) qu'il y en avoit qui pour de l'argent entreprenoient en cela de guarantir la religion d'aultruy, par un mespris de la douleur d'autant plus grand, que

plus peuvent les aiguillons de la devotion que de l'avarice. Q. Maximus enterra son fils consulaire, M. Cato le sien preteur designé, et L. Paulus les siens deux en peu de iours, d'un visage rassis, et ne portant nul tesmoignage de dueil. Ie disois, en mes iours, de quelqu'un, en gaussant, qu'il avoit choué la divine iustice ; car la mort violente de trois grands enfants luy ayant esté envoyee en un iour pour un aspre coup de verge, comme il est à croire, peu s'en fallut qu'il ne la prinst à faveur et gratification singuliere du ciel. Ie n'ensuy pas ces humeurs monstrueuses ; mais i'en ay perdu en nourrice deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fascherie : si n'est il gueres d'accident qui touche plus au vif les hommes. Ie veoy assez d'aultres communes occasions d'affliction, qu'à peine sentiroy ie si elles me venoient ; et en ay mesprisé, quand elles me sont venues, de celles ausquelles le monde donne une si atroce figure, que ie n'oseroy m'en vanter au peuple sans rougir : *ex quo intelligitur, non in natura, sed in opinione, esse ægritudinem* [1]. L'opinion est une puissante partie, hardie, et sans mesure. Qui rechercha iamais de telle faim la seureté et le repos, qu'Alexandre et Cesar ont faict l'inquietude et les difficultez ? Terez, le pere de Sitalcez, souloit dire, « que quand il ne faisoit point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point difference entre luy et son palefrenier. » Caton, consul, pour s'assurer d'aulcunes villes en Espaigne, ayant seulement interdict aux habitants d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuerent : *ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse* [2].

[1] D'où l'on peut voir que l'affliction n'est pas un effet de la nature, mais de l'opinion. Cic. *Tusc.* III, 28.

[2] Peuple féroce, qui ne croyait pas qu'on pût vivre sans combattre. Tite-Live, XXXIV, 17.

Combien en sçavons nous qui ont fuy la doulceur d'une vie tranquille en leurs maisons, parmy leurs cognoissants, pour suyvre l'horreur des deserts inhabitables ; et qui se sont iectez à l'abiection, vilité et mespris du monde, et s'y sont pleus iusques à l'affectation ! Le cardinal Borromee, qui mourut dernierement à Milan ; au milieu de la desbauche à quoy le convioit et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa ieunesse, se mainteint en une forme de vie si austere, que la mesme robbe qui luy servoit en esté luy servoit en hyver ; n'avoit pour son coucher que la paille ; et les heures qui luy restoient des occupations de sa charge, il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genouils, ayant un peu d'eau et de pain à costé de son livre, qui estoit toute la provision de ses repas, et tout le temps qu'il y employoit.

I'en sçay qui, à leur escient, ont tiré et proufit et advancement du cocuage, dequoy le seul nom effroye tant de gents.

Si la veue n'est le plus necessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant : mais les plus plaisants et utiles de nos membres semblent estre ceulx qui servent à nous engendrer ; toutesfois assez de gens les ont prins en haine mortelle, pour cela seulement qu'ils estoient trop aymables, et les ont reiectez à cause de leur prix : autant en opina des yeulx celuy qui se les creva. La plus commune et plus saine part des hommes tient à grand heur l'abondance des enfants ; moy et quelques aultres à pareil heur le default : et quand on demande à Thales pourquoy il ne se marie point, il respond, « qu'il n'ayme point à laisser lignee de soy. »

Que nostre opinion donne prix aux choses, il se veoid par celles en grand nombre ausquelles nous

ne regardons pas seulement pour les estimer, ains à nous ; et ne considerons ny leurs qualitez, ny leurs utilitez, mais seulement nostre coust à les recouvrer, comme si c'estoit quelque piece de leur substance ; et appellons valeur en elles, non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. Sur quoy ie m'advise que nous sommes grands mesnagiers de nostre mise : selon qu'elle poise, elle sert, de ce mesme qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse iamais courir à fauls fret : l'achapt donne tiltre au diamant ; et la difficulté, à la vertu ; et la douleur, à la devotion ; et l'aspreté, à la medecine. Tel, pour arriver à la pauvreté, iecta ses escus en cette mesme mer, que tant d'aultres fouillent de toutes parts, pour y pescher des richesses. Epicurus dict, « que l'estre riche n'est pas soulagement, mais changement d'affaires. » De vray, ce n'est pas la disette, c'est plustost l'abondance qui produict l'avarice. Ie veulx dire mon experience autour de ce subiect.

I'ai vescu en trois sortes de conditions depuis estre sorty de l'enfance. Le premier temps, qui a duré prez de vingt annees, ie le passay n'ayant aultres moyens que fortuits, et dependant de l'ordonnance et secours d'aultruy, sans estat certain et sans prescription. Ma despense se faisoit d'autant plus alaigrement et avecques moins de soing, qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Ie ne feus iamais mieulx. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bourse de mes amis close ; m'estant enioinct, au delà de toute aultre necessité, la necessité de ne faillir au terme que i'avoy prins à m'acquitter, lequel ils m'ont mille fois alongé, voyant l'effort que ie me faisoy pour leur satisfaire : en maniere que i'en rendoy ma loyauté mesnagiere, et aulcunement

piperesse. Ie sens naturellement quelque volupté à payer ; comme ie deschargeoy mes espaules d'un ennuyeux poids et de cette image de servitude : aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action iuste et contenter aultruy. I'excepte les payements où il fault venir à marchander et compter ; car si ie ne treuve à qui en commettre la charge, ie les esloingne honteusement et iniurieusement, tant que ie puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que je haïsse comme à marchander : c'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence ; aprez une heure de debat et de barguignage, l'un et l'aultre abandonne sa parole et ses serments pour cinq sous d'amendement. Et si empruntois avec desadvantage : car n'ayant point le cœur de requerir en presence, i'en renvoyoy le hasard sur le papier, qui ne faict gueres d'effort, et qui preste grandement la main au refuser. Ie me remettoy de la conduicte de mon besoing plus gayement aux astres et plus librement, que ie n'ay faict depuis à ma providence et à mon sens. La pluspart des mesnagiers estiment horrible de vivre ainsin en incertitude, et ne s'advisent pas, premierement, que la pluspart du monde vit ainsi : combien d'honnestes hommes ont reiecté tout leur certain à l'abandon, et le font touts les iours, pour chercher le vent de la faveur des roys et de la fortune ! Cesar s'endebta d'un million d'or, oultre son vaillant, pour devenir Cesar : et combien de marchands commencent leur traficque par la vente de leur metairie, qu'ils envoyent aux Indes,

Tot per impotentia freta [1] !

---

[1] A travers tant de mers orageuses. CATULLE, IV, 18.

En une si grande siccité de devotion, nous avons mille et mille colleges qui la passent commodement, attendants tous les iours de la liberalité du ciel ce qu'il fault à eulx disner. Secondement, ils ne s'advisent pas que cette certitude, sur laquelle ils se fondent, n'est gueres moins incertaine et hazardeuse que le hazard mesme. Ie veoy d'aussi prez la misere au delà de deux mille escus de rente, que si elle estoit tout contre moy : car oultre ce que le sort a dequoy ouvrir cent bresches à la pauvreté au travers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen entre la supreme et infime fortune,

> Fortuna vitrea est : tum, quum splendet, frangitur [1],

et envoyer cul sur poincte toutes nos deffenses et levees, ie treuve que, par diverses causes, l'indigence se veoid autant ordinairement logee chez ceulx qui ont des biens, que chez ceulx qui n'en ont point ; et qu'à l'adventure est elle aulcunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compaignie des richesses. Elles viennent plus de l'ordre que de la recepte ; *faber est suæ quisque fortunæ* [2] : et me semble plus miserable un riche mal aysé, necessiteux, affaireux, que celuy qui est simplement pauvre. *In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est* [3]. Les plus grands princes et plus riches sont, par pauvreté et disette, poulsez ordinairement à l'extreme ne-

[1] *Ex Mim. P. Syri.* Godeau, évêque de Grasse, a traduit ainsi ce vers :

> Et comme elle a l'éclat du verre,
> Elle en a la fragilité.

Corneille a transporté cette traduction dans *Polyeucte*.

[2] Chacun est l'artisan de sa fortune. SALLUSTE, *de Rep. ordin.* I, I.

[3] L'indigence au sein des richesses est la plus à plaindre. SÉNÈQUE, *Epist.* 74.

cessité ; car en est il de plus extreme que d'en devenir tyrans et iniustes usurpateurs des biens de leurs subiects ?

Ma seconde forme, ça esté d'avoir de l'argent : à quoy m'estant prins, i'en feis bientost des reserves notables, selon ma condition ; n'estimant pas que ce feust avoir, sinon autant qu'on possede oultre sa despense ordinaire, ny qu'on se puisse fier du bien qui est encores en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car, quoy ! disoy ie, si i'estoy surprins d'un tel ou d'un tel accident ? Et à la suitte de ces vaines et vicieuses imaginations, i'alloy faisant l'ingenieux à pourveoir par cette superflue reserve, à touts inconvenients : et sçavois encores respondre, à celuy qui m'alleguoit que le nombre des inconvenients estoit trop infiny, « que si ce n'estoit à touts, c'estoit à aulcuns et plusieurs. » Cela ne se passoit pas sans penible solicitude : i'en faisois un secret ; et moy, qui ose tant dire de moy, ne parloy de mon argent qu'en mensonge, comme font les aultres qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres, dispensent leur conscience de iamais tesmoigner sincerement de ce qu'ils ont : ridicule et honteuse prudence ! Alloy ie en voyage ? il ne me sembloit estre iamais suffisamment pourveu ; et plus ie m'estoy chargé de monnoye, plus aussi ie m'estoy chargé de crainte ; tantost de la seureté des chemins, tantost de la fidelité de ceulx qui conduisoient mon bagage, duquel, comme d'aultres que ie cognoy, ie ne m'asseuroy iamais assez si ie ne l'avoy devant mes yeulx. Laissoy ie ma boiste chez moy ? combien de souspeçons et pensements espineux, et qui pis est, incommunicables ! i'avoy tousiours l'esprit de ce costé. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquerir. Si ie n'en faisoy

du tout tant que i'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité, i'en tiroy peu ou rien : pour avoir plus de moyens de despense, elle ne m'en poisoit pas moins ; car, comme disoit Bion : « Autant se fasche le chevelu comme le chauve, qu'on luy arrache le poil : » et depuis que vous estes accoustumé et avez planté vostre fantasie sur certain monceau, il n'est plus à vostre service ; vous n'oseriez l'escorner ; c'est un bastiment qui, comme il vous semble, croulera tout, si vous y touchez ; il fault que la necessité nous prenne à la gorge pour l'entamer : et auparavant i'engageoy mes hardes et vendois un cheval avecques bien moins de contraincte et moins envy, que lors ie ne faisoy bresche à cette bourse favorie que ie tenois à part. Mais le dangier estoit que mal ayseement peult on establir bornes certaines à ce desir (elles sont difficiles à trouver ez choses qu'on croit bonnes), et arrester un poinct à l'espargne : on va tousiours grossissant cet amas, et l'augmentant d'un nombre à aultre, iusques à se priver vilainement de la iouïssance de ses propres biens, et l'establir toute en la garde, et n'en user point. Selon cette espece d'usage, ce sont les plus riches gents du monde ceulx qui ont charge de la garde des portes et murs d'une bonne ville. Tout homme pecunieux est avaricieux, à mon gré. Platon renge ainsi les biens corporels ou humains : la santé, la beaulté, la force, la richesse : et la richesse, dict il, n'est pas aveugle, mais tres clairvoyante, quand elle est illuminee par la prudence. Dionysius le fils eut bonne grace : on l'advertit que l'un de ses Syracusains avoit caché dans terre un thresor ; il luy manda de le luy apporter ; ce qu'il feit, s'en reservant à la desrobbee quelque partie, avecques laquelle il s'en alla

en une aultre ville, où ayant perdu cet appetit de thesauriser, il se meit à vivre plus liberalement : ce qu'entendant, Dionysius lui feit rendre le demourant de son thresor, disant que puis qu'il avoit apprins à en sçavoir user, il le luy rendoit volontiers.

Ie feus quelques annees en ce poinct : ie ne sçay quel bon daimon m'en iecta hors tres utilement, comme le Syracusain, et m'envoya toute cette conserve à l'abandon ; le plaisir de certain voyage de grande despense ayant mis au pied cette sotte imagination : par où ie suis retumbé à une tierce sorte de vie (ie dis ce que i'en sens), certes plus plaisante beaucoup, et plus reiglee ; c'est que ie fois courir ma despense quand et quand ma recepte ; tantost l'une devance, tantost l'aultre, mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. Ie vis du iour à la iournee, et me contente d'avoir dequoy suffire aux besoings presents et ordinaires : aux extraordinaires, toutes les provisions du monde n'y sçauroient suffire. Et est folie de s'attendre que fortune elle mesme nous arme iamais suffisamment contre soy : c'est de nos armes qu'il la fault combattre ; les fortuites nous trahiront au bon du faict. Si i'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voysine emploite ; non pour achepter des terres dequoy ie n'ay que faire, mais pour achepter du plaisir. *Non esse cupidum, pecunia est ; non esse emacem, vectigal est*[1]. Ie n'ay ny gueres peur que bien me faille, ny nul desir qu'il augmente : *divitiarum fructus est in copia ; copiam declarat satietas*[2] : et me gratifie singulierement que cette

[1] C'est être riche que de n'être pas avide de richesses ; c'est un revenu que de n'avoir pas la passion d'acheter. CIC. *Paradox.* VI, 3.

[2] Le fruit des richesses est dans l'abondance ; et la preuve de l'abondance, c'est le contentement. ID. *ibid.* 2.

correction me soit arrivee en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que ie me veoye desfaict de cette folie si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies.

Feraulez, qui avoit passé par les deux fortunes, et trouvé que l'accroist de chevance n'estoit pas accroist d'appetit au boire, manger, dormir, et embrasser sa femme ; et qui, d'aultre part, sentoit poiser sur ses espaules l'importunité de l'œconomie, ainsi qu'elle faict à moy, delibera de contenter un ieune homme pauvre, son fidele amy, abboyant aprez les richesses ; et luy feit present de toutes les siennes, grandes et excessifves, et de celles encores qu'il estoit en train d'accumuler touts les iours par la liberalité de Cyrus son bon maistre, et par la guerre ; moyennant qu'il prinst la charge de l'entretenir et nourrir honnestement comme son hoste et son amy. Ils vescurent ainsi depuis tres heureusement, et egualement contents du changement de leur condition.

Voylà un tour que i'imiteroy de grand courage : et loue grandement la fortune d'un vieil prelat que ie veoy s'estre si purement desmis de sa bourse, de sa recepte et de sa mise, tantost à un serviteur choisy, tantost à un aultre, qu'il a coulé un long espace d'annees, autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage comme un estrangier. La fiance de la bonté d'aultruy est un non legier tesmoignage de la bonté propre ; partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son regard, ie ne veoy point d'ordre de maison ny plus dignement ny plus constamment conduict que le sien. Heureux qui aye reiglé à si iuste mesure son besoing, que ses richesses y puissent suffire sans son soing et empeschement, et sans que leur dispensation ou assemblage interrompe d'aultres occupations qu'il

suit, plus convenables, plus tranquilles, et selon son cœur !

L'aysance donc et l'indigence dependent de l'opinion d'un chascun ; et non plus la richesse que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beaulté et de plaisir que leur en preste celuy qui les possede. Chascun est bien ou mal, selon qu'il s'en treuve : non de qui on le croid, mais qui le croid de soy, est content ; et en cela seul la creance se donne essence et verité. La fortune ne nous faict ny bien ny mal ; elle nous en offre seulement la matiere et la semence : laquelle nostre ame, plus puissante qu'elle, tourne et applique comme il luy plaist ; seule cause et maistresse de sa condition heureuse ou malheureuse. Les accessions externes prennent saveur et couleur de l'interne constitution : comme les accoustrements nous eschauffent, non de leur chaleur, mais de la nostre, laquelle ils sont propres à couver et nourrir ; qui en abrieroit un corps froid, il en tireroit mesme service pour la froideur : ainsi se conserve la neige et la glace. Certes, tout en la maniere qu'à un faineant l'estude sert de torment ; à un yvrongne, l'abstinence du vin ; la frugalité est supplice au luxurieux ; et l'exercice, gehenne à un homme delicat et oysif : ainsin est il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses ny difficiles d'elles mesmes ; mais nostre foiblesse et lascheté les faict telles. Pour iuger des choses grandes et haultes, il fault une ame de mesme ; aultrement nous leur attribuons le vice qui est le nostre : un aviron droict semble courbe en l'eau ; il n'importe pas seulement qu'on veoye la chose, mais comment on la veoid.

Or sus, pourquoy, de tant de discours qui persuadent diversement les hommes de mespriser la mort et de porter la douleur, n'en trouvons nous

quelqu'un qui face pour nous ? et de tant d'especes d'imaginations qui l'ont persuadé à aultruy, que chascun n'en applique il à soy une le plus selon son humeur ? S'il ne peult digerer la drogue forte et abstersive pour desraciner le mal, au moins qu'il la prenne lenitive pour le soulager. *Opinio est quædam effeminata ac levis, nec in dolore magis, quam eadem in voluptate : qua quum liquescimus, fluimusque mollitia, apis aculeum sine clamore ferre non possumus... Totum in eo est, ut tibi imperes*[1]. Au demourant, on n'eschappe pas à la philosophie, pour faire valoir oultre mesure l'aspreté des douleurs et l'humaine foiblesse ; car on la contrainct de se reiecter à ces invincibles repliques : « S'il est mauvais de vivre en necessité, au moins de vivre en necessité il n'est aulcune necessité : » « Nul n'est mal long temps qu'à sa faulte. » Qui n'a le cœur de souffrir ny la mort ny la vie, qui ne veult ny resister ny fuyr, que luy feroit-on ?

CHAPITRE XLI

DE NE COMMUNIQUER SA GLOIRE

De toutes les resveries du monde, la plus receue et plus universelle est le soing de la reputation et de la gloire, que nous espousons iusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suyvre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ny corps ny prinse :

[1] Par la douleur, comme par le plaisir, nos âmes s'amollissent ; elles n'ont plus rien de mâle ni de solide, et une piqûre d'abeille nous arrache des cris... Tout consiste à savoir se commander. Cic. *Tusc. quæst.* II, 22.

La fama, ch' invaghisçe a un dolce suono
Voi superbi mortali, e par si bella,
È un' eco, un sogno, anzi del sogno un' ombra
Ch' ad ogni vento si dilegua et sgombra [1] ;

et des humeurs desraisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes se desfacent plus tard et plus envy de cette cy que de nulle aultre : c'est la plus revesche et opiniastre ; *quia etiam bene proficientes animos tentare non cessat* [2]. Il n'en est gueres de laquelle la raison accuse si clairement la vanité ; mais elle a ses racines si vifves en nous, que ie ne sçay si iamais aulcun s'en est peu nettement descharger. Aprez que vous avez tout dict et tout creu pour la desadvouer, elle produict contre vostre discours une inclination si intestine, que vous avez peu que tenir à l'encontre : car, comme dict Cicero, ceulx mesmes qui la combattent, encores veulent ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. Toutes les aultres choses tumbent en commerce : nous prestons nos biens et nos vies au besoing de nos amis ; mais de communiquer son honneur, et d'estrener aultruy de sa gloire, il ne se veoid gueres.

Catulus Luctatius, en la guerre contre les Cimbres, ayant faict touts ses efforts pour arrester ses soldats qui fuyoient devant les ennemis, se meit luy mesme entre les fuyards, et contrefeit le couard, à fin qu'ils semblassent plustost suyvre leur capitaine que fuyr l'ennemy : c'estoit aban-

[1] La renommée, qui, par la douceur de sa voix, enchante les superbes mortels, et paraît si ravissante, n'est qu'un écho, un songe, ou plutôt l'ombre d'un songe qui se dissipe et s'évanouit en un moment. TASSO, *Gerus.* cant. XIV, st. 63.

[2] Parce qu'elle ne cesse de tenter ceux mêmes qui ont fait des progrès dans la vertu. S. AUGUST. *de Civit. Dei*, V. 14.

donner sa reputation pour couvrir la honte d'aultruy. Quand Charles cinquiesme passa en Provence l'an mil cinq cents trente sept, on tient que Antoine de Leve veoyant l'empereur resolu de ce voyage, et l'estimant luy estre merveilleusement glorieux, opinoit toutesfois le contraire et le desconseilloit, à cette fin que toute la gloire et honneur de ce conseil en feust attribué à son maistre, qu'il feust dict son bon advis et sa prevoyance avoir esté telle, que contre l'opinion de touts, il eust mis à fin une si belle entreprinse : qui estoit l'honnorer à ses despens. Les ambassadeurs thraciens consolants Archileonide, mere de Brasidas, de la mort de son fils, et le hault louants iusques à dire qu'il n'avoit point laissé son pareil, elle refusa cette louange privee et particuliere, pour la rendre au publicque. « Ne me dictes pas cela, feit elle ; ie sçay que la ville de Sparte a plusieurs citoyens plus grands et plus vaillants qu'il n'estoit. » En la battaille de Crecy, le prince de Galles, encores fort ieune, avoit l'avantgarde à conduire ; le principal effort de la rencontre feut en cet endroict : les seigneurs qui l'accompagnoient se trouvants en dur party d'armes, manderent au roy Edouard de s'approcher pour les secourir. Il s'enquit de l'estat de son fils ; et luy ayant esté respondu qu'il estoit vivant et à cheval : « Ie lui feroy, dict il, tort de luy aller maintenant desrobber l'honneur de la victoire de ce combat, qu'il a si long temps soustenu ; quelque hazard qu'il y ayt, elle sera toute sienne ; » et n'y voulut aller ny envoyer, sçachant, s'il y feust allé, qu'on eust dict que tout estoit perdu sans son secours, et qu'on luy eust attribué l'advantage de cet exploict. *Semper enim quod postremum adiectum est, id rem totam videtur*

traxisse[1]. Plusieurs estimoient à Rome, et se disoit communement, que les principaulx beaux faicts de Scipion estoient en partie deus à Laelius, qui toutesfois alla tousiours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aulcun soing de la sienne. Et Theopompus, roy de Sparte, à celuy qui luy disoit que la chose publicque demeuroit sur ses pieds pour autant qu'il sçavoit bien commander : « C'est plustost, dict il, parce que le peuple sçait bien obeïr. »

Comme les femmes qui succedoient aux pairies avoient, nonobstant leur sexe, droict d'assister et opiner aux causes qui appartiennent à la iurisdiction des pairs : aussi les pairs ecclesiastiques, nonobstant leur profession, estoient tenus d'assister nos roys en leurs guerres, non seulement de leurs amis et serviteurs, mais de leur personne. Aussi l'evesque de Beauvais se trouvant avecques Philippe Auguste en la battaille de Bouvines, participoit bien fort courageusement à l'effect ; mais il luy sembloit ne debvoir toucher au fruict et gloire de cet exercice sanglant et violent. Il mena de sa main plusieurs des ennemis à raison, ce iour là ; et les donnoit au premier gentilhomme qu'il trouvoit, à esgosiller ou prendre prisonniers, luy en resignant toute l'execution : et le feit ainsi de Guillaume, comte de Salsberi, à messire Iehan de Nesle. D'une pareille subtilité de conscience à cette aultre, il vouloit bien assommer, mais non pas blecer, et pourtant ne combattoit que de masse. Quelqu'un, en mes iours, estant reproché par le roy d'avoir mis les mains sur un presbtre, le nioit fort et forme : c'estoit qu'il l'avoit battu et foulé aux pieds.

[1] Car ceux qui arrivent les derniers au combat semblent seuls avoir décidé la victoire. TITE-LIVE, XXVII, 45.

CHAPITRE XLII

DE L'INEGUALITÉ QUI EST ENTRE NOUS

PLUTARQUE dict, en quelque lieu, qu'il ne treuve point si grande distance de beste à beste, comme il treuve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'ame et qualitez internes. A la verité, ie treuve si loing d'Epaminondas, comme ie l'imagine, iusques à tel que ie cognoy, ie dis capable de sens commun, que i'encheriroy volontiers sur Plutarque ; et diroy qu'il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y en a de tel homme à telle beste ;

Hem ! vir viro quid præstat [1] !

et qu'il y a autant de degrez d'esprits, qu'il y a d'icy au ciel de brasses, et autant innumerables. Mais à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aulcune chose ne s'estime que par ses propres qualitez : nous louons un cheval de ce qu'il est vigoreux et adroict,

Volucrem
Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, et exsultat rauco victoria circo [2],

non de son harnois ; un levrier, de sa vistesse, non de son collier ; un oyseau, de son aile, non de ses

[1] Ah ! qu'un homme peut être supérieur à un autre homme ! TÉRENCE, *Eunuque*, acte II, sc. 2, v. 1.

[2] On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paraître, en courant, sa bouillante vigueur ;
Qui jamais ne se lasse, et qui, dans la carrière,
S'est couvert mille fois d'une noble poussière.
JUV. VIII, 57, imité par Boileau.

longes et sonnettes : pourquoy de mesme n'estimons nous un homme par ce qui est sien ? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente : tout cela est autour de luy, non en luy. Vous n'acheptez pas un chat en poche : si vous marchandez un cheval, vous luy ostez ses bardes, vous le veoyez nud et à descouvert ; ou s'il est couvert, comme on les presentoit anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins necessaires, à fin que vous ne vous amusiez pas à la beaulté de son poil ou largeur de sa croupe, et que vous vous arrestiez principalement à considerer les iambes, les yeulx et le pied, qui sont les membres les plus utiles :

> Regibus hic mos est : ubi equos mercantur, opertos
> Inspiciunt, ne, si facies, ut sæpe, decora
> Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem,
> Quod pulchræ clunes, breve quod caput, ardua cervix [1].

Pourquoy estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé et empacqueté ? Il ne nous faict monstre que des parties qui ne sont aulcunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vrayement iuger de son estimation. C'est le prix de l'espee que vous cherchez, non de la gaine : vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain, si vous l'avez despouillee. Il le fault iuger par luy mesme, non par ses atours ; et comme dict tres plaisamment un ancien : « Sçavez vous pourquoy vous l'estimez grand ? vous y comptez la haulteur de ses patins. » La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses eschasses : qu'il mette

[1] Lorsque les princes achètent des chevaux, ils les examinent couverts, de peur que si le cheval a les pieds mauvais et la tête belle, comme il arrive souvent, l'acheteur ne se laisse séduire en lui voyant une croupe arrondie, une tête effilée, et une encolure relevée et hardie. Hor. *Sat.* I, 2, 86.

à part ses richesses et honneurs ; qu'il se presente en chemise. A il le corps propre à ses fonctions, sain et alaigre ? Quelle ame a il ? est elle belle, capable et heureusement pourveue de toutes ses pieces ? est elle riche du sien, ou de l'aultruy ? la fortune n'y a elle que veoir ? Si les yeulx ouverts elle attend les espees traictes, s'il ne luy chault par où luy sorte la vie, par la bouche ou par le gosier ; si elle est rassise, equable et contente : c'est ce qu'il fault veoir, et iuger par là les extremes differences qui sont entre nous. Est il

Sapiens, sibique imperiosus ;
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent ;
Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis ; et in se ipso totus teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per læve morari ;
In quem manca ruit semper fortuna [1] ?

un tel homme est cinq cents brasses au dessus des royaumes et des duchez ; il est luy mesme à soy son empire :

Sapiens... pol ipse fingit fortunam sibi [2] ;

que luy reste il à desirer ?

Nonne videmus
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, quoi
Corpore seiunctus dolor absit, mente fruatur
Iucundo sensu, cura semotu' metuque [3] ?

---

[1] Est-il sage et maître de lui-même ? verrait-il sans peur l'indigence, les fers, la mort ? sait-il résister à ses passions, mépriser les honneurs ? renfermé tout entier en lui-même, et semblable au globe parfait qu'aucune aspérité n'empêche de rouler, ne laisse-t-il aucune prise à la fortune ? HOR. *Sat.* II, 7, 83.

[2] Le sage est l'artisan de son propre bonheur.
PLAUTE, *Trinummus*, acte II, sc. 2, v. 84.

[3] Écoutez le cri de la nature. Qu'exige-t-elle de vous ? un corps exempt de douleur, une âme libre de terreurs et d'inquiétudes. LUCRÈCE, II, 16.

Comparez luy la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable, et continuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poulsent et repoulsent, pendante toute d'aultruy ; il y a plus d'esloingnement que du ciel à la terre : et toutesfois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat ; là où, si nous considerons un païsan et un roy, un noble et un vilain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre, il se presente soubdain à nos yeulx une extreme disparité, qui ne sont differents, par maniere de dire, qu'en leurs chausses.

En Thrace, le roy estoit distingué de son peuple d'une plaisante maniere et bien rencherie : il avoit une religion à part, un dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subiects d'adorer, c'estoit Mercure ; et luy desdaignoit les leurs, Mars, Bacchus, Diane. Ce ne sont pourtant que peinctures, qui ne font aulcune dissemblance essentielle : car, comme les ioueurs de comedie, vous les veoyez sur l'eschaffaut faire une mine de duc et d'empereur ; mais tantost aprez, les voylà devenus valets et crocheteurs miserables, qui est leur naïfve et originelle condition : aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouït en public,

> Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
> Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
> Assidue, et Veneris sudorem exercita potat [1] :

veoyez le derriere le rideau ; ce n'est rien qu'un homme commun, et à l'adventure plus vil que le

[1] Parce qu'à ses doigts brillent enchâssées dans l'or les émeraudes les plus grandes et du vert le plus éclatant, parce qu'il est toujours paré de riches habits qu'il use dans de honteux plaisirs. LUCRÈCE, IV, 1123.

moindre de ses subiects : *ille beatus introrsum est ; istius bracteata felicitas est*[1] ; la couardise, l'irresolution, l'ambition, le despit et l'envie l'agitent comme un aultre ;

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes[2] :

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armees.

Re veraque metus hominum, curæque sequaces,
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela ;
Audacterque inter reges, rerumque potentes
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro[3].

La fiebvre, la migraine et la goutte l'espargnent elles non plus que nous ? Quand la vieillesse luy sera sur les espaules, les archers de sa garde l'en deschargeront ils ? quand la frayeur de la mort le transira, se rasseurera il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre ? quand il sera en ialousie et caprice, nos bonnettades le remettront elles ? Ce ciel de lict tout enflé d'or et de perles, n'a aulcune vertu à rappaiser les trenchees d'une verte cholique.

Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Iactaris, quam si plebeia in veste cubandum est[4].

---

[1] Le bonheur du sage est en lui-même ; l'autre n'a qu'un bonheur superficiel. SÉNÈQUE, *Epist.* 115.

[2] Les trésors entassés, les faisceaux consulaires, ne peuvent chasser les cruelles agitations de l'esprit, ni les soucis qui voltigent sous les lambris dorés. HOR. *Od.* II, 16, 9.

[3] Les craintes et les soucis, inséparables de l'homme, ne s'effrayent point du fracas des armes ; ils se présentent hardiment à la cour des rois, et, sans respect pour le trône, s'asseyent à leurs côtés. LUCRÈCE, II, 47.

[4] La fièvre ne vous quittera pas plus tôt, si vous êtes étendu

Les flatteurs du grand Alexandre luy faisoient accroire qu'il estoit fils de Iupiter : un iour estant blecé, regardant escouler le sang de sa playe : « Eh bien ! qu'en dictes vous ? dict il ; est ce pas icy un sang vermeil et purement humain ? il n'est pas de la trempe de celuy que Homere faict escouler de la playe des dieux. » Hermodorus le poëte avoit faict des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils du soleil : et luy, au contraire : « Celuy, dict il, qui vuide ma chaize percee, sçait bien qu'il n'en est rien. » C'est un homme pour touts potages : et si de soy mesme c'est un homme mal nay, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

Puellæ
Hunc rapiant ; quidquid calcaverit hic, rosa fiat [1] :

quoy pour cela, si c'est une ame grossiere et stupide ? La volupté mesme et le bonheur ne se perceoivent point sans vigueur et sans esprit.

• Hæc perinde sunt, ut illius animus qui ea possidet :
Qui uti scit, ei bona ; illi, qui non utitur recte, mala [2].

Les biens de la fortune, touts tels qu'ils sont, encores faut il avoir le sentiment propre à les savourer. C'est le iouyr, non le posseder, qui nous rend heureux.

Non domus et fundus, non æris acervus et auri,
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas. Valeat possessor oportet,
Qui comportatis rebus bene cogitat uti :

---

sur la pourpre, ou sur ces tapis tissus à si grands frais, que si vous êtes couché sur un lit plébéien. LUCRÈCE, II, 34.

[1] Que les jeunes filles se l'enlèvent, que partout les roses naissent sous ses pas. PERSE, *Sat.* II, 38.

[2] Ces choses sont tout ce que leur possesseur les fait être ; des biens pour qui sait en user, des maux pour qui en fait un mauvais usage. TÉRENCE, *Heautont*, acte I, sc. 3, v. 21.

Qui cupit, aut metuit, iuvat illum sic domus, aut res,
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram [1].

Il est un sot, son goust est mousse et hebeté ; il n'en iouït non plus qu'un morfondu de la doulceur du vin grec, ou qu'un cheval de la richesse du harnois duquel on l'a paré : tout ainsi, comme Platon dict, que la santé, la beaulté, la force, les richesses, et tout ce qui s'appelle bien, est eguale-ment mal à l'iniuste, comme bien au iuste ; et le mal, au rebours. Et puis, où le corps et l'ame sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes ? veu que la moindre picqueure d'es-plingue, et passion de l'ame, est suffisante à nous oster le plaisir de la monarchie du monde. A la premiere strette que lui donne la goutte, il a beau estre sire et maiesté,

Totus et argento conflatus, totus et auro [2],

perd il pas le souvenir de ses palais et de ses gran-deurs ? s'il est en cholere, sa principaulté le garde elle de rougir, de palir, de grincer les dents comme un fol ? Or si c'est un habile homme et bien nay, la royauté adiouste peu à son bonheur ;

Si ventri bene, si lateri est, pedibusque tuis, nil
Divitiæ poterunt regales addere maius [3] ;

---

[1] Cette maison superbe, ces terres immenses, ces tas d'or et d'argent, chassent-ils la fièvre et les soucis du maître ? Pour jouir de ce qu'on possède, il faut être sain de corps et d'esprit. Pour quiconque est tourmenté de crainte ou de désir, toutes ces richesses sont comme des fomentations pour un goutteux, comme des tableaux pour des yeux qui ne peuvent souffrir la lumière. HOR. *Epist.* I, 2, 47.

[2] Tout couvert d'argent, tout brillant d'or. TIBULLE, I, 2, 70.

[3] Avez-vous l'estomac bon, la poitrine excellente ? n'êtes-vous point tourmenté de la goutte ? les richesses des rois ne pourraient ajouter à votre bonheur. HOR. *Epist.* I, 2, 5.

il veoid que ce n'est que biffe et piperie. Ouy, à l'adventure, il sera de l'advis du roy Seleucus, « que qui sçauroit le poids d'un sceptre ne daigneroit l'amasser, quand il le trouveroit à terre : » il le disoit pour les grandes et penibles charges qui touchent un bon roy. Certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir à reigler aultruy, puis qu'à reigler nous mesmes il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doulx, considerant l'imbecillité du iugement humain, et la difficulté du chois ez choses nouvelles et doubteuses, ie suis fort de cet avis, qu'il est bien plus aysé et plus plaisant de suyvre que de guider ; et que c'est un grand seiour d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voie tracee, et à respondre que de soy :

Ut satius multo iam sit parere quietum,
Quam regere imperio res velle [1].

Ioinct que Cyrus disoit qu'il n'appartenoit de commander, à homme qui ne vaille mieulx que ceulx à qui il commande. Mais le roy Hieron, en Xenophon, dict davantage, Qu'en la iouïssance des voluptez mesmes, ils sont de pire condition que les privez ; d'autant que l'aysance et la facilité leur oste l'aigredoulce poincte que nous y trouvons.

Pinguis amor, nimiumque potens, in tædia nobis
Vertitur, et, stomacho dulcis ut esca, nocet [2].

Pensons nous que les enfants de chœur prennent grand plaisir à la musique ? la satieté la leur rend

[1] Il vaut bien mieux obéir tranquillement que de prendre le fardeau des affaires publiques. LUCRÈCE, V, 1126.

[2] L'amour déplaît, s'il est trop bien traité; c'est un aliment agréable dont l'excès devient nuisible. OVIDE, *Amor.* II, 19, 25.

plustost ennuyeuse. Les festins, les danses, les masquarades, les tournois, resiouïssent ceulx qui ne les veoyent pas souvent, et qui ont desiré de les veoir ; mais à qui en faict ordinaire, le goust en devient fade et mal plaisant : ny les dames ne chatouillent celuy qui en iouït à cœur saoul : qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne sçauroit prendre plaisir à boire : les farces des batteleurs nous resiouïssent ; mais aux ioueurs elles servent de corvee. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux princes, c'est leur feste, de se pouvoir quelquesfois travestir et desmettre à la façon de vivre basse et populaire :

> Plerumque gratæ principibus vices,
> Mundæque parvo sub lare pauperum
> Cœnæ, sine aulæis et ostro,
> Sollicitam explicuere frontem [1].

Il n'est rien si empeschant, si desgousté, que l'abondance. Quel appetit ne se rebuteroit à veoir trois cents femmes à sa mercy, comme les a le Grand Seigneur en son serrail ? Et quel appetit et visage de chasse s'estoit reservé celuy de ses ancestres, qui n'alloit iamais aux champs à moins de sept mille faulconniers ? Et oultre cela, ie croy que ce lustre de grandeur apporte non legieres incommoditez à la iouïssance des plaisirs plus doulx ; ils sont trop esclairez et trop en bute : et ie ne sçay comment on requiert plus d'eulx de cacher et couvrir leur faulte ; car ce qui est à nous indiscretion, à eulx le peuple iuge que ce soit tyrannie, mespris et desdaing des loix : et oultre l'inclination au vice, il semble qu'ils adioustent

[1] Le changement plaît aux grands : une table propre, sans tapis, sans pourpre, un repas frugal sous le toit du pauvre, leur a souvent déridé le front. Hor. *Od.* III, 29, 13.

encores le plaisir de gourmander et soubmettre à leurs pieds les observances publicques. De vray, Platon, en son Gorgias, definit tyran celuy qui a licence en une cité de faire tout ce qui luy plaist : et souvent, à cette cause, la monstre et publication de leur vice blece plus que le vice mesme. Chascun craint à estre espié et contreroollé : ils le sont iusques à leurs contenances et à leurs pensees, tout le peuple estimant avoir droict et interest d'en iuger ; oultre ce que les taches s'aggrandissent selon l'eminence et clarté du lieu où elles sont assises, et qu'un seing et une verrue au front paroissent plus que ne faict ailleurs une balafre. Voilà pourquoy les poëtes feignent les amours de Iupiter conduictes soubs aultre visage que le sien ; et de tant de practiques amoureuses qu'ils luy attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se treuve en sa grandeur et maiesté.

Mais revenons à Hieron : il recite aussi combien il sent d'incommoditez en sa royauté, pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son païs, et qu'en toutes ses actions il se treuve enveloppé d'une fascheuse presse. De vray, à veoir les nostres touts seuls à table, assiegez de tant de parleurs et regardants incogneus, i'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. Le roy Alphonse disoit que les asnes estoient en cela de meilleure condition que les roys ; leurs maistres les laissent paistre à leur ayse : là où les roys ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est iamais tumbé en fantasie que ce feust quelque notable commodité, à la vie d'un homme d'entendement, d'avoir une vingtaine de contreroolleurs à sa chaize percee ; ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rente, ou qui a prins Casal ou deffendu

Siene, luy soient plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien experimenté. Les advantages principesques sont quasi advantages imaginaires ; chasque degré de fortune a quelque image de principaulté ; Cesar appelle roytelets touts les seigneurs ayants iustice en France de son temps. De vray, sauf le nom de sire, on va bien avant avecques nos roys. Et veoyez, aux provinces esloingnees de la court, nommons Bretaigne pour exemple, le train, les subiects, les officiers, les occupations, le service et cerimonie d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets ; et veoyez aussi le vol de son imagination : il n'est rien plus royal. Il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roi de Perse, et ne le recognoist que par quelque vieux cousinage que son secretaire tient en registre. A la verité, nos loix sont libres assez ; et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie. La subiection essentielle et effectuelle ne regarde, d'entre nous, que ceulx qui s'y convient, et qui ayment à s'honnorer et enrichir par tel service : car qui se veult tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procez, il est aussi libre que le duc de Venise. *Paucos servitus, plures servitutem tenent*[1].

Mais sur tout Hieron faict cas dequoy il se veoid privé de toute amitié et societé mutuelle, en laquelle consiste le plus parfaict et doulx fruict de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté puis ie tirer de celuy qui me doibt, veuille il ou non, tout ce qu'il peult ? Puis ie faire estat de son humble parler et courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser ?

[1] Peu d'hommes sont enchaînés à la servitude, un grand nombre s'y enchaînent. SÉNÈQUE, *Epist.* 22.

L'honneur que nous recevons de ceulx qui nous craignent, ce n'est pas honneur; ces respects se doibvent à la royauté, non à moy.

> Maximum hoc regni bonum est,
> Quod facta domini cogitur populus sui
> Quam ferre, tam laudare [1].

Veoy ie pas que le meschant, le bon roy, celuy qu'on hait, celuy qu'on aime, autant en a l'un que l'aultre? De mesmes apparences, de mesme cerimonie estoit servy mon predecesseur, et le sera mon successeur. Si mes subiects ne m'offensent pas, ce n'est tesmoignage d'aulcune bonne affection : pourquoy le prendroy ie en cette part là, puisqu'ils ne pourroient quand ils vouldroient? Nul ne me suit pour l'amitié qui soit entre luy et moy; car il ne s'y sçauroit coudre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance : ma haulteur m'a mis hors du commerce des hommes; il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suyvent par contenance et par coustume, ou, plustost que moy, ma fortune, pour en accroistre la leur. Tout ce qu'ils me dient et font, ce n'est que fard, leur liberté estant bridee de toutes parts par la grande puissance que i'ay sur eulx : ie ne veoy rien autour de moy que couvert et masqué.

Ses courtisans louoient un iour Iulian l'empereur de faire bonne iustice : « Ie m'enorgueilliroy volontiers, dict il, de ces louanges, si elles venoient de personnes qui osassent accuser ou meslouer mes actions contraires, quand elles y seroient. » Toutes les vrayes commoditez qu'ont les princes leur sont communes avecques les hommes de moyenne fortune (c'est à faire aux dieux de

[1] Le plus grand avantage de la royauté, c'est que les peuples sont obligés non seulement de souffrir, mais de louer les actions de leurs maîtres. SÉNÈQUE, *Thyest.* acte II, sc. I, v. 30.

monter des chevaulx aislez, et se paistre d'ambrosie) : ils n'ont point d'aultre sommeil et d'aultre appetit que le nostre; leur acier n'est pas de meilleure trempe que celuy dequoy nous nous armons; leur couronne ne les couvre ny du soleil ny de la pluie.

Diocletian, qui en portoit une si reveree et si fortunee, la resigna, pour se retirer au plaisir d'une vie privee; et quelque temps aprez, la necessité des affaires publicques requerant qu'il reveinst en prendre la charge, il respondit à ceulx qui l'en prioient : « Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela, si vous aviez veu le bel ordre des arbres que i'ay moy mesme plantez chez moy, et les beaux melons que i'y ay semez. »

A l'advis d'Anacharsis, le plus heureux estat d'une police seroit où, toutes aultres choses estants eguales, la precedence se mesureroit à la vertu, et le rebut au vice.

Quand le roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie, Cineas, son sage conseiller, luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : « Eh bien ! sire, luy demanda il, à quelle fin dressez vous cette grande entreprinse ? — Pour me faire maistre de l'Italie, » respondit il soubdain. « Et puis, suyvit Cineas, cela faict ? — Ie passeray, dict l'aultre, en Gaule et en Espaigne. — Et aprez ? — Ie m'en iray subiuguer l'Afrique; et enfin, quand i'auray mis le monde en ma subiection, ie me reposeray, et vivray content et à mon ayse. — Pour Dieu, sire, rechargea lors Cineas, dictes-moy à quoy il tient que vous ne soyez dez à present, si vous voulez, en cet estat ? pourquoy ne vous logez vous dez cette heure où vous dictes aspirer, et vous espargnez tant de travail et de hazard, que vous iectez entre deux ? »

Nimirum, quia non bene norat, quæ esset habendi
Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas [1].

Ie m'en vais clorre ce pas par un verset ancien que ie treuve singulierement beau à ce propos : *Mores cuique sui fingunt fortunam* [2].

CHAPITRE XLIII

DES LOIX SUMPTUAIRES

La façon dequoy nos loix essayent à reigler les folles et vaines despenses des tables et vestements, semble estre contraire à sa fin. Le vray moyen, ce seroit d'engendrer aux hommes le mespris de l'or et de la soye, comme de choses vaines et inutiles ; et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte façon pour en desgouster les hommes. Car dire ainsi, qu'il n'y aura que les princes qui mangent du turbot, et qui puissent porter du velours et de la tresse d'or, et l'interdire au peuple, qu'est ce aultre chose que mettre en credit ces choses là, et faire croistre l'envie à chascun d'en user ? Que les roys quittent hardiement ces marques de grandeur ; ils en ont assez d'aultres : tels excez sont plus excusables à tout aultre qu'à un prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieurement, et nos degrez (ce que i'estime à la verité estre bien

[1] C'est qu'il ne connaissait pas les bornes qu'on doit mettre à ses désirs ; c'est qu'il ignorait jusqu'où va le plaisir véritable. Lucrèce, V, 1431.

[2] Chacun se fait à soi-même sa destinée. Corn. Nép. *Vie d'Atticus*, c. 11.

requis en un estat), sans nourrir pour cet effect cette corruption et incommodité si apparente. C'est merveille comme la coustume en ces choses indifferentes plante ayseement et soubdain le pied de son auctorité. A peine feusmes nous un an, pour le dueil du roy Henry second, à porter du drap à la court, il est certain que desia, à l'opinion d'un chascun, les soyes estoient venues à telle vilité, que si vous en veoyiez quelqu'un vestu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville; elles estoient demeurees en partage aux medecins et aux chirurgiens : et quoy qu'un chascun feust à peu prez vestu de mesme, si y avoit il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Combien soubdainement viennent en honneur parmy nos armees les pourpoincts crasseux de chamois et de toile, et la polisseure et richesse des vestements, à reproche et à mespris ! Que les roys commencent à quitter ces despenses, ce sera faict en un mois, sans edict et sans ordonnance : nous irons touts aprez. La loy debvroit dire, au rebours, que le cramoisy et l'orfevrerie est deffendue à toute espece de gents, sauf aux batteleurs et aux courtisanes.

De pareille invention corrigea Zeleucus les mœurs corrompues des Locriens. Ses ordonnances estoient telles : « Que la femme de condition libre ne puisse mener aprez elle plus d'une chambriere, sinon lors qu'elle sera yvre; ny ne puisse sortir hors la ville de nuict, ny porter ioyaux d'or à l'entour de sa personne, ny robbe enrichie de broderie, si elle n'est publicque et putain : Que, sauf les ruffiens, à homme ne loise porter en son doigt anneau d'or, ny robbe delicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. » Et ainsi, par ces exceptions honteuses, il divertissoit ingenieusement ses

citoyens des superfluitez et delices pernicieuses : c'estoit une tres utile maniere d'attirer, par honneur et ambition, les hommes à leur debvoir et à l'obeïssance.

Nos roys peuvent tout en telles reformations externes ; leur inclination y sert de loy : *quidquid principes faciunt, præcipere videntur*[1] : le reste de la France prend pour reigle la reigle de la court. Qu'ils se desplaisent de cette vilaine chausseure, qui monstre si à descouvert nos membres occultes ; ce lourd grossissement de pourpoincts, qui nous faict touts aultres que nous ne sommes, si incommode à s'armer ; ces longues tresses de poil, effeminees ; cet usage de baiser ce que nous presentons à nos compaignons, et nos mains en les saluant, cerimonie deue aultrefois aux seuls princes ; et qu'un gentilhomme se treuve en lieu de respect sans espee à son costé, tout esbraillé et destaché, comme s'il venoit de la garderobbe ; et que contre la forme de nos peres et la particuliere liberté de la noblesse de ce royaume, nous nous tenons descouverts bien loing autour d'eulx, en quelque lieu qu'ils soient ; et comme autour d'eulx, autour de cent aultres, tant nous avons de tiercelets et quartelets de roys ; et ainsi d'aultres pareilles introductions nouvelles et vicieuses : elles se verront incontinent esvanouïes et descriees. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais prognosticque ; et sommes advertis que le massif se desment quand nous veoyons fendiller l'enduict et la crouste de nos parois.

Platon, en ses loix, n'estime peste au monde plus dommageable à sa cité, que de laisser prendre liberté à la ieunesse de changer, en accoustrements,

[1] Tout ce que les princes font, il semble qu'ils le commandent. QUINTILIEN, *Déclam.* 3, p. 38, éd. de 1665.

en gestes, en dances, en exercices et en chansons, d'une forme à une aultre, remuant son iugement tantost en cette assiette, tantost en cette là ; courant aprez les nouvelletez, honnorant leurs inventeurs : par où les mœurs se corrompent, et toutes institutions viennent à desdaing et à mespris. En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises, la mutation est à craindre ; la mutation des saisons, des vents, des vivres, des humeurs. Et nulles loix ne sont en leur vray credit que celles ausquelles Dieu a donné quelque ancienne duree, de mode que personne ne sçache leur naissance, ny qu'elles ayent iamais esté aultres.

CHAPITRE XLIV

DU DORMIR

LA raison nous ordonne bien d'aller tousiours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train : et ores que le sage ne doibve donner aux passions humaines de se fourvoyer de la droicte carriere, il peult bien, sans interest de son debvoir, leur quitter aussi cela, d'en haster ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnee, ie croy que le pouls luy battroit plus fort allant à l'assault qu'allant disner : voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve. A cette cause, i'ay remarqué pour chose rare, de veoir quelquesfois les grands personnages, aux plus haultes entreprinses et importants affaires, se tenir si entiers en leur assiette, que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil. Alexandre le Grand,

le iour assigné à cette furieuse battaille contre Darius, dormit si profondement et si haulte matinee, que Parmenion feut contrainct d'entrer en sa chambre, et approchant de son lict, l'appeller deux ou trois fois par son nom pour l'esveiller, le temps d'aller au combat le pressant. L'empereur Othon ayant resolu de se tuer, cette mesme nuict, aprez avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs, et affilé le trenchant d'une espee dequoy il se vouloit donner, n'attendant plus qu'à sçavoir si chascun de ses amis s'estoit retiré en seureté, se print si profondement à dormir, que ses valets de chambre l'entendoient ronfler. La mort de cet empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et mesme cecy : car Caton estant prest à se desfaire, ce pendant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les senateurs qu'il faisoit retirer s'estoient eslargis du port d'Utique, se meit si fort à dormir, qu'on l'oyoit souffler de la chambre voysine, et celuy qu'il avoit envoyé vers le port l'ayant esveillé pour luy dire que la tormente empeschoit les senateurs de faire voile à leur ayse, il y en renvoya encores un aultre, et se renfonceant dans le lict, se remeit encores à sommeiller iusques à ce que ce dernier l'asseura de leur partement. Encores avons nous dequoy le comparer au faict d'Alexandre, en ce grand et dangereux orage qui le menaceoit par la sedition du tribun Metellus, voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armee, lors de l'esmotion de Catilina ; auquel decret Caton seul resistoit ; et en avoient eu Metellus et luy de grosses paroles et grandes menaces au senat : mais c'estoit au lendemain, en la place, qu'il falloit venir à l'execution ; où Metellus, oultre la

faveur du peuple et de Cesar, conspirant lors aux advantages de Pompeius, se debvoit trouver accompaigné de force esclaves estrangiers et escrimeurs à oultrance, et Caton fortifié de sa seule constance ; de sorte que ses parents, ses domestiques et beaucoup de gents de bien en estoient en grand soulcy, et en y eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer, ny boire, ny manger, pour le dangier qu'ils luy veoyoient preparé ; mesme sa femme et ses sœurs ne faisoient que pleurer et se tormenter en sa maison : là ou luy, au contraire, reconfortoit tout le monde ; et aprez avoir souppé comme de coustume, s'en alla coucher, et dormir de fort profond sommeil iusques au matin, que l'un de ses compaignons au tribunat le veint esveiller pour aller à l'escarmouche. La cognoissance que nous avons de la grandeur de courage de cet homme, par le reste de sa vie, nous peult faire iuger, en toute seureté, que cecy luy partoit d'une ame si loing eslevee au dessus de tels accidents, qu'il n'en daignoit entrer en cervelle, non plus que d'accidents ordinaires.

En la battaille navale qu'Augustus gaigna contre Sextus Pompeius en Sicile, sur le poinct d'aller au combat, il se trouva pressé d'un si profond sommeil, qu'il fallut que ses amis l'esveillassent pour donner le signe de la battaille : cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher, depuis, qu'il n'avoit pas eu le cœur seulement de regarder les yeulx ouverts l'ordonnance de son armee, et de n'avoir osé se presenter aux soldats, iusques à ce qu'Agrippa luy veinst annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avoit eue sur ses ennemis. Mais quant au ieune Marius, qui feit encores pis, car le iour de sa derniere iournee contre Sylla, aprez avoir ordonné son armee et donné le mot

et signe de la battaille, il se coucha dessoubs un arbre à l'umbre pour se reposer, et s'endormit si serré, qu'à peine se peut il esveiller de la route et fuitte de ses gents, n'ayant rien veu du combat ; ils disent que ce feut pour estre si extremement aggravé de travail et de faulte de dormir, que nature n'en pouvoit plus. Et à ce propos, les medecins adviseront si le dormir est si necessaire, que nostre vie en depende : car nous trouvons bien qu'on feit mourir le roy Perseus de Macedoine prisonnier à Rome, luy empeschant le sommeil ; mais Pline en allegue qui ont vescu longtemps sans dormir. Chez Herodote, il y a des nations ausquelles les hommes dorment et veillent par demy annees. Et ceulx qui escrivent la vie du sage Epimenides, disent qu'il dormit cinquante sept ans de suitte.

CHAPITRE XLV

DE LA BATTAILLE DE DREUX

Il y eut tout plein de rares accidents en nostre battaille de Dreux ; mais ceulx qui ne favorisent pas fort la reputation de monsieur de Guyse, mettent volontiers en avant, qu'il ne se peult excuser d'avoir faict alte et temporisé avecques les forces qu'il commandoit, ce pendant qu'on enfonceoit monsieur le connestable, chef de l'armee, avecques l'artillerie ; et qu'il valoit mieulx se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, que, attendant l'advantage de le veoir en queue, souffrir une si lourde perte. Mais oultre ce que l'issue en tesmoigna, qui en debattra sans passion me confessera ayseement, à mon advis, que le but et la visee, non

seulement d'un capitaine, mais de chasque soldat, doibt regarder la victoire en gros ; et que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ait, ne le doibvent divertir de ce poinct là. Philopœmen, en une rencontre de Machanidas, ayant envoyé devant, pour attaquer l'escarmouche, bonne trouppe d'archers et gents de traict ; et l'ennemy, aprez les avoir renversez, s'amusant à les poursuyvre à toute bride, et coulant, aprez sa victoire, le long de la battaille où estoit Philopœmen, quoy que ses soldats s'en esmeussent, il ne feut d'advis de bouger de sa place, ny de se presenter à l'ennemy pour secourir ses gents ; ains les ayant laissé chasser et mettre en pieces à sa veue, commencea la charge sur les ennemis au battaillon de leurs gents de pied, lors qu'il les veid tout à faict abandonnez de leurs gents de cheval ; et bien que ce feussent Lacedemoniens, d'autant qu'il les print à l'heure que, pour tenir tout gaigné, ils commenceoient à se desordonner, il en veint ayseement à bout ; et cela faict, se meit à poursuyvre Machanidas. Ce cas est germain à celuy de monsieur de Guyse.

En cette aspre battaille d'Agesilaus contre les Bœotiens, que Xenophon, qui y estoit, dict estre la plus rude qu'il eust oncques veue, Agesilaus refusa l'advantage que fortune luy presentoit, de laisser passer le battaillon des Bœotiens et les charger en queue, quelque certaine victoire qu'il en preveist, estimant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance ; et pour monstrer sa prouesse d'une merveilleuse ardeur de courage, choisit plustost de leur donner en teste : mais aussi feut il bien battu et bien blecé, et contrainct enfin de se desmesler, et prendre le party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses gents pour donner passage

à ce torrent de Bœotiens ; puis quand ils feurent passez, prenant garde qu'ils marchoient en desordre comme ceulx qui cuidoient bien estre hors de tout dangier, il les feit suyvre et charger par les flancs : mais pour cela ne les peut il tourner en fuitte à val de route ; ains se retirerent le petit pas, monstrant tousiours les dents, iusques à ce qu'ils se feurent rendus à sauveté.

CHAPITRE XLVI

DES NOMS

Quelque diversité d'herbes qu'il y ayt, tout s'enveloppe sous le nom de salade : de mesme, sous la consideration des noms, ie m'en vois faire icy une galimafree de divers articles.

Chasque nation a quelques noms qui se prennent, ie ne sçay comment, en mauvaise part : et à nous Iehan, Guillaume, Benoist. Item, il semble y avoir en la genealogie des princes, certains noms fatalement affectez : comme des Ptolomees à ceulx d'Aegypte, des Henrys en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandres ; et en nostre ancienne Aquitaine, des Guillaumes, d'où l'on dict que le nom de Guienne est venu, par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Item, c'est une chose legiere, mais toutesfois digne de memoire pour son estrangeté, et escripte par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblee de la noblesse y feut si grande, que, pour passetemps,

s'estant divisee en bandes par la ressemblance des noms ; en la premiere trouppe, qui feut des Guillaumes, il se trouva cent dix chevaliers assis à table portants ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par le nom des assistants, comme il estoit à l'empereur Geta de faire distribuer le service de ses mets par la consideration des premieres lettres du nom des viandes : on servoit celles qui se commenceoient par M : mouton, marcassin, merlus, marsoin ; ainsi des aultres.

Item, il se dict qu'il faict bon avoir bon nom, c'est à dire credit et reputation ; mais encores, à la verité, est il commode d'avoir un nom beau, et qui ayseement se puisse prononcer et retenir, car les roys et les grands nous en cognoissent plus ayseement, et oublient plus mal volontiers ; et de ceulx mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceulx desquels les noms se presentent le plus facilement à la langue. I'ay veu le roy Henry second ne pouvoir nommer à droict un gentilhomme de ce quartier de Gascoigne ; et à une fille de la royne, il feut luy mesme d'advis de donner le nom general de la race, parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers. Et Socrates estime digne du soing paternel de donner un beau nom aux enfants.

Item, on dict que la fondation de nostre Dame la grand, à Poictiers, print origine de ce qu'un ieune homme desbauché, logé en cet endroict, ayant recouvré une garse, et luy ayant d'arrivee demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si vifvement esprins de religion et de respect de ce nom sacrosainct de la Vierge mere de nostre Sauveur, que non seulement il la chassa soubdain,

mais en amenda tout le reste de sa vie, et qu'en consideration de ce miracle, il feut basty, en la place où estoit la maison de ce ieune homme, une chapelle au nom de nostre Dame, et depuis l'eglise que nous y veoyons. Cette correction voyelle et auriculaire, devotieuse, tira droict à l'ame : cette aultre suyvante, de mesme genre, s'insinua par les sens corporels. Pythagoras estant en compaignie de ieunes hommes, lesquels il sentit complotter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison pudique, commanda à la menestriere de changer de ton ; et par une musique poisante, severe et spondaïque, enchanta tout doulcement leur ardeur, et l'endormit.

Item, dira pas la posterité que nostre reformation d'auiourd'huy ayt esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement combattu les erreurs et les vices, et remply le monde de devotion, d'humilité, d'obeïssance, de paix, et de toute espece de vertu ; mais d'avoir passé iusques à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Louys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieulx sentants de la foy ? Un gentilhomme, mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au prix du nostre, n'oublioit pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps là, Dom Grumedan, Quedragan, Agesilan ; et qu'à les ouyr seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoient esté bien aultres gents que Pierre, Guillot et Michel.

Item, ie sçay bon gré à Iacques Amyot d'avoir laissé dans le cours d'une oraison françoise, les noms latins touts entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement ;

mais desia l'usage, par le credit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté. I'ay souhaitté souvent que ceulx qui escrivent les histoires en latin nous laissassent nos noms touts tels qu'ils sont ; car en faisant de Vaudemont *Vallemontanus*, et les metamorphosant pour les garber à la grecque ou à la romaine, nous ne sçavons où nous en sommes, et en perdons la cognoissance.

Pour clorre nostre compte, c'est un vilain usage, et de tres mauvaise consequence en nostre France, d'appeller chascun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison ayant eu pour son appanage une terre sous le nom de laquelle il a esté cogneu et honnoré, ne peult honnestement l'abandonner : dix ans aprez sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesme ; devinez où nous sommes de la cognoissance de ces hommes. Il ne fault pas aller querir d'aultres exemples que de nostre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms : ce pendant l'originel de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations, que de mon temps ie n'ay veu personne eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ayt attaché incontinent des tiltres genealogiques nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ayt enté en quelque illustre tige : et de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoines à falsification. Combien avons nous de gentilshommes en France qui sont de royale race, selon leurs comptes ! plus, ce croy ie, que d'aultres. Feut il pas dict de bonne grace par un de mes amis ? Ils estoient plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un aultre, lequel aultre avoit, à la verité, quelque prerogative de tiltres et d'alliances eslevees

au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chascun cherchant à s'egualer à luy, alleguoit, qui une origine, qui une aultre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancharte domestique ; et le moindre se trouvoit arrierefils de quelque roy d'oultremer. Comme ce feut à disner, cettuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que par temerité il avoit iusques lors vescu avec eulx en compaignon ; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commenceoit à les honnorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Aprez sa farce, il leur dict mille iniures : « Contentons nous, de par Dieu ! de ce dequoy nos peres se sont contentez, et de ce que nous sommes ; nous sommes assez, si nous le sçavons bien maintenir : ne desadvouons pas la fortune et condition de nos ayeulx, et ostons ces sottes imaginations, qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer. »

Les armoiries n'ont de seureté non plus que les surnoms. Ie porte d'azur semé de trefles d'or, à une patte de lyon de mesme, armee de gueules, mise en fasce. Quel privilege a cette figure pour demourer particulierement en ma maison ? un gendre la transportera en une aultre famille : quelque chestif achepteur en fera ses premieres armes. Il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion.

Mais cette consideration me tire par force à un aultre champ. Sondons un peu de prez, et, pour Dieu ! regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et reputation pour laquelle se boulleverse le monde : où asseons nous cette renommee

que nous allons questants avecques si grand' peine ? c'est en somme Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche. O la courageuse faculté que l'espérance, qui en un subiect mortel, et en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, l'eternité, et remplissant l'indigence de son maistre de la possession de toutes les choses qu'il peult imaginer et desirer, autant qu'elle veult ! Nature nous a là donné un plaisant iouet ! Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est ce qu'une voix pour touts potages, ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aysez à varier, que ie demanderoy volontiers : A qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin, ou à Gueaquin ? Il y auroit bien plus d'apparence icy qu'en Lucien, que Σ meist T en procez ; car

> Non levia aut ludicra petuntur
> Præmia [1] :

il y va de bon ; il est question laquelle de ces lettres doibt estre payee de tant de sieges, battailles, bleceures, prisons et services faicts à la couronne de France par ce sien fameux connestable.

Nicolas Denisot n'a eu soing que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture pour en bastir le conte d'Alsinois, qu'il a estrené de la gloire de sa poësie et peincture. Et l'historien Suetone n'a aymé que le sens du sien ; et en ayant privé Lenis, qui estoit le surnom de son pere, a laissé Tranquillus successeur de la reputation de ses escripts. Qui croiroit que le capitaine Bayard n'eust honneur que celuy qu'il a emprunté des faicts de Pierre Terrail ? et qu'Antoine Escalin se laisse voler, à sa veue, tant de navigations et

[1] Il ne s'agit pas ici d'un prix de peu de valeur. VIRG. *Énéide*, XII, 764.

charges par mer et par terre, au capitaine Poulin et au baron de la Garde ?

Secondement, ce sont traicts de plume communs à mille hommes. Combien y a il, en toutes les races, de personnes de mesme nom et surnom ? et en diverses races, siecles et païs, combien ? L'histoire a cogneu trois Socrates, cinq Platons, huict Aristotes, sept Xenophons, vingt Demetrius, vingt Theodores : et pensez combien elle n'en a pas cogneu. Qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompee le Grand ? Mais, aprez tout, quels moyens, quels ressorts y a il qui attachent à mon palefrenier trespassé, ou à cet aultre homme qui eust la teste trenchee en Aegypte, et qui ioignent à eulx cette voix glorifiee et ces traicts de plume ainsin honnorez, à fin qu'ils s'en advantagent ?

Id cinerem et manes credis curare sepultos [1] !

Quel ressentiment ont les deux compaignons en principale valeur entre les hommes, Epaminondas, de ce glorieux vers qui court tant de siecles pour luy en nos bouches,

Consiliis nostris laus est attrita Laconum [2] ;

et Africanus, de cet aultre,

A sole exoriente, supra Mæoti' paludes,
Nemo est qui factis me æquiparare queat [3] ?

Les survivants se chatouillent de la doulceur de

[1] Croyez-vous que tout cela puisse toucher une froide cendre et des mânes ensevelis ? Virg. *Énéide*, IV, 34.

[2] Sparte devant ma gloire abaissa son orgueil.
Cicéron, *Tuscul.* V, 17.

[3] De l'aurore au couchant il n'est point de guerriers
Dont le front soit couvert de si nobles lauriers.
Id. *ibid.*

ces voix, et par icelles solicitez de jalousie et desir, transmettent inconsidereement par fantasie aux trespassez cettuy leur propre ressentiment ; et d'une pipeuse esperance se donnent à croire d'en estre capables à leur tour. Dieu le sçait. Toutesfois,

> Ad hæc se
> Romanus, Graiusque, et Barbarus induperator
> Erexit ; causas discriminis, atque laboris
> Inde habuit : tanto maior famæ sitis est, quam
> Virtutis [1] !

CHAPITRE XLVII

DE L'INCERTITUDE DE NOSTRE IUGEMENT

C'EST bien ce que dict ce vers,

> Ἐπέων δὲ πολὺς νομὸς ἔνθα καὶ ἔνθα [2].

« Il y a prou de loy de parler, par tout, et pour et contre. »

Pour exemple :

> Vince Hannibal, et non seppe usar poi
> Ben la vittoriosa sua ventura [3].

Qui vouldra estre de ce party, et faire valoir avecques nos gents la faulte de n'avoir derniere-ment poursuyvy nostre poincte à Montcontour ; ou qui vouldra accuser le roi d'Espaigne de n'avoir

[1] Voilà l'espérance qui enflamma les généraux grecs, romains et barbares ; voilà ce qui leur fit endurer mille travaux, affronter mille dangers : tant il est vrai que l'homme est plus altéré de gloire que de vertu ! JUV. *Sat.* X, 137.

[2] HOMÈRE, *Iliade*, XX, 249.

[3] Annibal vainquit les Romains ; mais il ne sut pas profiter de sa victoire. PETRARCA, troisième partie des *Sonnets*, fol. 141, ed. di Gabriel Giolito.

sceu se servir de l'advantage qu'il eut contre nous à Sainct Quentin; il pourra dire cette faulte partir d'une ame enyvree de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel plein et gorgé de ce commencement de bonheur, perd le goust de l'accroistre, desia par trop empesché à digerer ce qu'il en a : il en a sa brassee toute comble, il n'en peult saisir davantage ; indigne que la fortune luy aye mis un tel bien entre mains : car quel proufit en sent il, si neantmoins il donne à son ennemy moyen de se remettre sus? Quelle esperance peult on avoir qu'il ose une aultre fois attaquer ceulx cy ralliez et remis, et de nouveau armez de despit et de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuyvre touts rompus et effroyez,

> Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror [1]?

Mais enfin que peult il attendre de mieulx que ce qu'il vient de perdre? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gaing : tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle ; ce n'est pas victoire, si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où Cesar eut du pire prez la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompeius qu'il eust esté perdu, si leur capitaine eust sceu vaincre; et luy chaussa bien aultrement les esperons quand ce feut à son tour.

Mais pourquoy ne dira on aussi au contraire, Que c'est l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable, de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise; Que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a pre-

[1] Lorsque la fortune entraîne tout, lorsque tout cède à la terreur. LUCAIN, VII, 734.

scripte ; et Que de se reiecter au dangier aprez la victoire, c'est la remettre encores un coup à la mercy de la fortune ; Que l'une des plus grandes sagesses en l'art militaire, c'est de ne poulser son ennemy au desespoir ? Sylla et Marius, en la guerre sociale, ayants desfaict les Marses, en voyants encores une trouppe de reste, qui par desespoir se revenoient iecter sur eulx comme bestes furieuses, ne feurent pas d'advis de les attendre. Si l'ardeur de monsieur de Foix ne l'eust emporté à poursuyvre trop asprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas souillee de sa mort : toutesfois encores servit la recente memoire de son exemple à conserver monsieur d'Anguien de pareil inconvenient à Serisoles. Il faict dangereux assaillir un homme à qui vous avez osté tout aultre moyen d'eschapper que par les armes : car c'est une violente maistresse d'eschole que la necessité : *gravissimi sunt morsus irritatæ necessitatis* [1].

Vincitur haud gratis, iugulo qui provocat hostem [2].

Voylà pourquoy Pharax empescha le roy de Lacedemone, qui venoit de gaigner la iournee contre les Mantineens, de n'aller affronter mille Argiens qui estoient eschappez entiers de la desconfiture ; ains les laisser couler en liberté, pour ne venir à essayer la vertu picquee et despitee par le malheur. Clodomire, roy d'Aquitaine, aprez sa victoire, poursuyvant Gondemar, roy de Bourgoigne, vaincu et fuyant, le forcea de tourner teste ;

[1] C'est ce que Montaigne vient de dire en français. Le texte latin est extrait de la *Déclamation* de PORCIUS LATRO, qui se trouve dans quelques éditions de Salluste.

[2] Celui qui défie la mort ne la reçoit guère sans la donner. LUCAIN, IV, 275.

mais son opiniastreté lui osta le fruict de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement, qui auroit à choisir, ou de tenir ses soldats richement et sumptueusement armez, ou armez seulement pour la necessité, il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoient Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cesar, et aultres, que c'est tousiours un aiguillon d'honneur et de gloire au soldat, de se veoir paré, et une occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes, comme ses biens et heritages ; raison, dict Xenophon, pourquoy les Asiatiques menoient en leurs guerres femmes, concubines, avecques leurs ioyaux et richesses plus cheres. Mais il s'offriroit aussi, de l'aultre part, qu'on doibt plustost oster au soldat le soing de se conserver, que de le luy accroistre ; qu'il craindra, par ce moyen, doublement à se hazarder : ioinct que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire par ces riches despouilles ; et a lon remarqué que d'aultres fois cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Antiochus monstrant à Hannibal l'armee qu'il preparoit contre eulx, pompeuse et magnifique en toute sorte d'equipage, et luy demandant : « Les Romains se contenteront-ils de cette armee ? — S'ils s'en contenteront ? respondit il : vrayement ouy, pour avares qu'ils soyent. » Lycurgus deffendoit aux siens non seulement la somptuosité en leur equipage, mais encores de despouiller leurs ennemis vaincus ; voulant, disoit il, que la pauvreté et frugalité reluisist avecques le reste de la battaille.

Aux sieges et ailleurs où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner et

iniurier de toutes façons de reproches : et non sans apparence de raison ; car ce n'est pas faire peu de leur oster toute esperance de grace et de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort oultragé, et qu'il ne reste remede que de la victoire : si est ce qu'il en mesprint à Vitellius ; car ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats desaccoustumez de longue main du faict de la guerre, et amollis par les delices de la ville, il les agassa tant enfin par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillanimité, et le regret des dames et festes qu'ils venoient de laisser à Rome, qu'il leur remeit par ce moyen le cœur au ventre, ce que nuls exhortements n'avoient sceu faire, et les attira luy mesme sur ses bras où lon ne les pouvoit poulser. Et de vray, quand ce sont iniures qui touchent au vif, elles peuvent faire ayseement que celuy qui alloit laschement à la besongne pour la querelle de son roy, y aille d'une aultre affection pour la sienne propre.

A considerer de combien d'importance est la conservation d'un chef en une armee, et que la visee de l'ennemy regarde principalement cette teste à laquelle tiennent toutes les aultres et en dependent, il semble qu'on ne puisse mettre en doubte ce conseil, que nous veoyons avoir esté prins par plusieurs grands chefs, de se travestir et desguiser sur le poinct de la meslee : toutesfois l'inconvenient qu'on encourt par ce moyen n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuyr ; car le capitaine venant à estre mescogneu des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa presence, vient aussi quand et quand à leur faillir, et perdant la veue de ses marques et enseignes accoustumees, ils le iugent ou mort, ou s'estre

desrobbé desesperant de l'affaire. Et quant à l'experience, nous luy veoyons favoriser tantost l'un, tantost l'aultre party. L'accident de Pyrrhus, en la battaille qu'il eut contre le consul Levinus en Italie, nous sert à l'un et l'aultre visage; car pour s'estre voulu cacher sous les armes de Megacles, et luy avoir donné les siennes, il sauva bien sans doubte sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'aultre inconvenient de perdre la iournee. Alexandre, Cesar, Lucullus, aymoient à se marquer au combat par des accoustrements et armes riches, de couleur reluisante et particuliere : Agis, Agesilaus, et ce grand Gylippus, au rebours, alloient à la guerre obscurement couverts, et sans atour imperial.

A la battaille de Pharsale, entre aultres reproches qu'on donne à Pompeius, c'est d'avoir arresté son armee pied coy, attendant l'ennemy. « Pour autant que cela » (ie desrobberay icy les mots mesmes de Plutarque, qui valent mieulx que les miens) « affoiblit la violence que le courir « donne aux premiers coups ; et quand et quand « oste l'eslancement des combattants les uns « contre les aultres, qui a accoustumé de les rem- « plir d'impetuosité et de fureur, plus qu'aultre « chose, quand ils viennent à s'entrechocquer de « roideur, leur augmentant le courage par le cry « et la course; et rend la chaleur des soldats, en « maniere de dire, refroidie et figee. » Voylà ce qu'il dict pour ce roolle. Mais si Cesar eust perdu, qui n'eust peu aussi bien dire, Qu'au contraire la plus forte et roide assiette est celle en laquelle on se tient planté sans bouger; et Que qui est en sa marche arresté, resserrant et espargnant pour le besoing sa force en soy mesme, a grand advantage contre celuy qui est esbranlé, et qui a desia

consommé à la course la moitié de son haleine? oultre ce que l'armee estant un corps de tant de diverses pieces, il est impossible qu'elle s'esmeuve, en cette furie, d'un mouvement si iuste, qu'elle n'en altere ou rompe son ordonnance, et que le plus dispos ne soit aux prinses avant que son compaignon le secoure. En cette vilaine battaille des deux freres perses, Clearchus, Lacedemonien, qui commandoit les Grecs du party de Cyrus, les mena tout bellement à la charge, sans se haster : mais à cinquante pas prez, il les meit à la course, esperant, par la briefveté de l'espace, mesnager et leur ordre et leur haleine; leur donnant cependant l'advantage de l'impetuosité pour leurs personnes et pour leurs armes à traict. D'aultres ont reiglé ce doubte en leurs armees, de cette maniere : « Si les ennemis vous courent sus, attendez les de pied coy ; s'ils vous attendent de pied coy, courez leur sus. »

Au passage que l'empereur Charles cinquiesme feit en Provence, le roy François feut au propre d'eslire, ou de luy aller au devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres : et bien qu'il considerast, Combien c'est d'advantage de conserver sa maison pure et nette des troubles de la guerre, à fin qu'entiere en ses forces, elle puisse continuellement fournir deniers et secours au besoing; Que la necessité des guerres porte à touts les coups de faire le gast, ce qui ne se peult faire bonnement en nos biens propres; et si, le païsan ne porte pas si doulcement ce ravage de ceulx de son party que de l'ennemy, en maniere qu'il s'en peult ayseement allumer des seditions et des troubles parmy nous; Que la licence de desrobber et piller, qui ne peult estre permise en son païs, est un grand support aux ennuis de la guerre; et qui

n'a aultre esperance de gaing que sa solde, il est mal aysé qu'il soit tenu en office, estant à deux pas de sa femme et de sa retraicte; Que celuy qui met la nappe tumbe tousiours des despens; Qu'il y a plus d'alaigresse à assaillir qu'à deffendre; et Que la secousse de la perte d'une battaille dans nos entrailles est si violente, qu'il est mal aysé qu'elle ne croule tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse comme celle de la peur, ny qui se prenne si ayseement à credit, et qui s'espande plus brusquement; et que les villes qui auront ouy l'esclat de cette tempeste à leurs portes, qui auront recueilly leurs capitaines et soldats tremblants encores et hors d'haleine, il est dangereux sur la chaulde qu'elles ne se iectent à quelque mauvais party : si est ce qu'il choisit de rappeller les forces qu'il avoit delà les monts, et de veoir venir l'ennemy. Car il peut imaginer, au contraire, Qu'estant chez luy et entre ses amis, il ne pouvoit faillir d'avoir planté de toutes commoditez; Les rivieres, les passages, à sa devotion, luy conduiroient et vivres et deniers en toute seureté, et sans besoing d'escorte; Qu'il auroit ses subiects d'autant plus affectionnez, qu'ils auroient le dangier plus prez; Qu'ayant tant de villes et de barrieres pour sa seureté, ce seroit à luy de donner loy au combat, selon son opportunité et advantage; Et s'il luy plaisoit de temporiser, qu'à l'abry et à son ayse, il pourroit veoir morfondre son ennemy, et se desfaire soy mesme, par les difficultez qui le combattroient engagé en une terre contraire, où il n'auroit devant, ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy feist guerre, ny le moyen de refreschir ou d'eslargir son armee, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses blecez; nuls deniers, nuls vivres, qu'à poincte

de lance, nul loisir de se reposer et prendre haleine, nulle science de lieux ny de païs qui le sceust deffendre d'embusches et surprinses ; et s'il venoit à la perte d'une battaille, aulcun moyen d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faulte d'exemples pour l'un et pour l'aultre party.

Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de deffendre les siennes, et le combattre en Italie, où il estoit ; d'où bien luy print. Mais au rebours, Hannibal, en cette mesme guerre, se ruyna d'avoir abandonné la conqueste d'un païs estrangier pour aller deffendre le sien. Les Atheniens, ayants laissé l'ennemy en leurs terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire : mais Agathocles, roy de Syracuse, l'eut favorable, ayant passé en Afrique, et laissé la guerre chez soy.

Ainsi nous avons bien accoustumé de dire, avecques raison, que les evenements et issues dependent, notamment en la guerre, pour la pluspart, de la fortune ; laquelle ne se veult pas renger et assubiectir à nostre discours et prudence, comme disent ces vers :

> Et male consultis pretium est ; prudentia fallax :
> Nec fortuna probat causas, sequiturque merentes ;
> Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.
> Scilicet est aliud, quod nos cogatque regatque
> Maius, et in proprias ducat mortalia leges [1].

Mais à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en dependent bien autant : et que la fortune engage en son trouble et incertitude

[1] Souvent l'imprudence réussit, et la prudence nous trompe; souvent la fortune ne favorise pas les plus dignes : toujours inconstante, elle voltige çà et là au gré de ses caprices. C'est qu'il y a une puissance supérieure qui nous maîtrise, et qui tient sous sa dépendance toutes les choses mortelles. MANILIUS, IV, 95.

aussi nos discours. « Nous raisonnons hazardeusement et temerairement, dict Timæus en Platon, parce que, comme nous, nos discours ont grande participation à la temerité du hazard. »

CHAPITRE XLVIII

DES DESTRIERS

Me voycy devenu grammairien, moy qui n'apprins iamais langue que par routine, et qui ne sçay encores que c'est d'adiectif, coniunctif, et d'ablatif. Il me semble avoir ouy dire que les Romains avoient des chevaulx qu'ils appelloient *funales*, ou *dextrarios*, qui se menoient à dextre, ou à relais, pour les prendre touts frais au besoing : et de là vient que nous appellons *destriers* les chevaulx de service ; et nos romans disent ordinairement *adestrer*, pour *accompaigner*. Ils appelloient aussi *desultorios equos*, des chevaulx qui estoient dressez de façon que courants de toute leur roideur, accouplez coste à coste l'un de l'aultre, sans bride, sans selle, les gentilshommes romains, voire touts armez, au milieu de la course se iectoient et reiectoient de l'un à l'aultre. Les Numides gendarmes menoient en main un second cheval, pour changer au plus chauld de la meslee : *quibus, desultorum in modum, binos trahentibus equos, inter acerriman sæpe pugnam, in recentem equum, ex fesso, armatis transsultare mos erat : tanta velocitas ipsis, tamque docile equorum genus*[1] ! Il se

[1] Comme ceux de nos cavaliers qui sautent d'un cheval sur l'autre, les Numides avaient coutume de mener deux chevaux ; et tout armés, dans le fort du combat, ils se jetaient souvent d'un cheval fatigué sur un cheval frais : telle était leur agilité, et la docilité de leurs chevaux ! Tite-Live, XXIII, 29.

treuve plusieurs chevaulx dressez à secourir leur maistre, courir sus à qui leur presente une espee nue, se iecter des pieds et des dents sur ceulx qui les attaquent et affrontent : mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis ; ioinct que vous ne les desprenez pas à vostre poste, quand ils se sont une fois harpez, et demeurez à la misericorde de leur combat. Il mesprint lourdement à Artybius, general de l'armee de Perse, combattant contre Onesilus, roy de Salamine, de personne à personne, d'estre monté sur un cheval façonné en cette eschole ; car il feut cause de sa mort, le coustillier d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faulx entre les deux espaules, comme il s'estoit cabré sur son maistre. Et ce que les Italiens disent, qu'en la battaille de Fornuove, le cheval du roy Charles le deschargea, à ruades et pennades, des ennemis qui le pressoient, et qu'il estoit perdu sans cela ; ce feut un grand coup de hazard, s'il est vray. Les Mammelus se vantent d'avoir les plus adroicts chevaulx de gendarmes du monde; que par nature et par coustume ils sont faicts à cognoistre et distinguer l'ennemy, sur qui il fault qu'ils se ruent de dents et de pieds, selon la voix ou signe qu'on leur faict ; et pareillement à relever, de la bouche, les lances et dards emmy la place, et les offrir au maistre, selon qu'il le commande. On dict de Cesar, et aussi du grand Pompeius, que parmy leurs aultres excellentes qualitez, ils estoient fort bons hommes de cheval : et de Cesar, qu'en sa ieunesse, monté à dos sur un cheval, et sans bride, il luy faisoit prendre carriere, les mains tournees derriere le dos. Comme nature a voulu faire, de ce personnage et d'Alexandre, deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcee à les armer extraordinairement :

car chascun sçait, du cheval d'Alexandre, Bucephal, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un taureau ; qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maistre, ne peut estre dressé que par luy mesme, feut honnoré aprez sa mort, et une ville bastie en son nom. Cesar en avoit aussi un aultre qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle couppé en forme de doigts, lequel ne peut estre monté ny dressé que par Cesar, qui dedia son image aprez sa mort à la deesse Venus.

Ie ne desmonte pas volontiers quand ie suis à cheval ; car c'est l'assiette en laquelle ie me treuve le mieulx, et sain, et malade. Platon la recommende pour la santé ; aussi dict Pline qu'elle est salutaire à l'estomach et aux ioinctures. Poursuyvons doncques, puisque nous y sommes.

On lit en Xenophon la loy deffendant de voyager à pied à homme qui eust cheval. Trogus et Iustinus disent que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval non seulement la guerre, mais aussi touts leurs affaires publicques et privez, marchander, parlementer, s'entretenir et se promener ; et que la plus notable difference des libres et des serfs parmy eulx, c'est que les uns vont à cheval, les autres à pied : institution nee du roy Cyrus.

Il y a plusieurs exemples en l'histoire romaine (et Suetone le remarque plus particulierement de Cesar) des capitaines qui commandoient à leurs gents de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvoient pressez de l'occasion, pour oster aux soldats toute esperance de fuitte, et pour l'advantage qu'ils esperoient en cette sorte de combat : *quo, haud dubie, superat Romanus* [1], dict Tite Live. Si est il que la premiere provision

[1] Où, sans aucun doute, les Romains excellent. TITE-LIVE, IX, 22.

dequoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nouvelle conqueste, c'estoit leur oster armes et chevaulx. Pourtant veoyons nous si souvent en Cesar : *arma proferri, iumenta produci, obsides dari iubet*[1]. Le Grand Seigneur ne permet auiourd'húy ny à chrestien, ny à iuif, d'avoir cheval à soy, soubs son empire.

Nos ancestres, et notamment du temps de la guerre des Anglois, ez combats solennels et iournees assignees, se mettoient, la pluspart du temps, touts à pied, pour ne se fier à aultre chose qu'à leur force propre, et vigueur de leur courage et de leurs membres, de chose si chere que l'honneur et la vie. Vous engagez, quoy qu'en die Chrysanthes en Xenophon, vostre valeur et vostre fortune à celle de vostre cheval : ses playes et sa mort tirent la vostre en consequence ; son effroy ou sa fougue vous rendent ou temeraire ou lasche ; s'il a faulte de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause, ie ne treuve pas estrange que ces combats là feussent plus fermes et plus furieux que ceulx qui se font à cheval :

Cædebant pariter, pariterque ruebant
Victores victique ; neque his fuga nota, neque illis[2] :

leurs battailles se veoyent bien mieulx contestees ; ce ne sont à cette heure que routes, *primus clamor atque impetus rem decernit*[3]. Et chose que nous appellons à la societé d'un si grand hazard, doibt estre en nostre puissance le plus qu'il se peult ;

[1] Il commande qu'on livre armes, chevaux, otages. *De Bello gallico*, VII, 11.

[2] Personne ne songeait à fuir ; les vainqueurs, les vaincus, avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble. VIRG. *Énéide*, X, 756.

[3] Les premiers cris et la première charge décident de la victoire. TITE-LIVE, XXV, 41.

comme ie conseilleroy de choisir les armes les plus courtes, et celles dequoy nous nous pouvons le mieulx respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espee que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la pouldre, la pierre, le rouet, desquelles la moindre qui vienne à faillir vous fera faillir vostre fortune. On assene peu seurement le coup que l'air vous conduict,

> Et, quo ferre velint, permittere vulnera ventis :
> Ensis habet vires ; et gens quæcumque virorum est
> Bella gerit gladiis [1].

Mais quant à cette arme là, i'en parleray plus amplement, où ie feray comparaison des armes anciennes aux nostres ; et sauf l'estonnement des aureilles, à quoy desormais chascun est apprivoisé, ie croy que c'est une arme de fort peu d'effect, et espere que nous en quitterons un iour l'usage. Celle dequoy les Italiens se servoient, de iect et à feu, estoit plus effroyable : ils nommoient *phalarica* une certaine espece de iaveline, armee par le bout d'un fer de trois pieds, à fin qu'il peust percer d'oultre en oultre un homme armé ; et se lanceoit tantost de la main en la campaigne, tantost à tout des engeins, pour deffendre les lieux assiegez : la hante, revestue d'estouppe empoixee et huylee, s'enflammoit de sa course ; et s'attachant au corps ou au bouclier, ostoit tout usage d'armes et de membres. Toutesfois il me semble que pour venir au ioindre, elle portast aussi empeschement à l'assaillant, et que le champ ionché de ces tronçons bruslants peust produire en la meslee une commune incommodité :

[1] Lorsqu'on laisse aux vents le soin de diriger ses coups. L'épée est la force du soldat ; toutes les nations guerrières combattent avec l'épée. LUCAIN, VIII, 384.

Magnum stridens contorta phalarica venit,
Fulminis acta modo [1].

Ils avoient d'aultres moyens, à quoy l'usage les dressoit, et qui nous semblent incroyables par inexperience ; par où ils suppleoient au default de nostre pouldre et de nos boulets. Ils dardoient leurs piles de telle roideur, que souvent ils en enfiloient deux boucliers et deux hommes armez, et les cousoient. Les coups de leurs fondes n'estoient pas moins certains et loingtains : *saxis globosis... funda, mare apertum incessentes... coronas modici circuli, magno ex intervallo loci, assueti traiicere, non capita modo hostium vulnerabant, sed quem locum destinassent* [2]. Leurs pieces de batteries representoient, comme l'effect, aussi le tintamarre des nostres : *ad ictus mœnium cum terribili sonitu editos, pavor et trepidatio cepit* [3]. Les Gaulois nos cousins, en Asie, haïssoient ces armes traistresses et volantes ; duicts à combattre main à main avecques plus de courage. *Non tam patentibus plagis moventur... ubi latior quam altior plaga est, etiam gloriosius se pugnare putant : iidem, quum aculeus sagittæ aut glandis abditæ introrsus tenui vulnere in speciem urit... tum, in rabiem et pudorem tam parvæ perimentis pestis versi, prosternunt corpora humi* [4] : peincture bien voysine d'une arque-

[1] Semblable à la foudre, la *phalarique* fendait l'air avec un horrible sifflement. VIRG. *Énéide*, IX, 705.

[2] Exercés à lancer sur la mer les cailloux ronds que l'on trouve sur les rivages, et à tirer d'une distance considérable dans un cercle de médiocre grandeur, ils blessaient leurs ennemis non seulement à la tête, mais à telle partie du visage qu'il leur plaisait. TITE-LIVE, XXXVIII, 29.

[3] Au retentissement des murailles frappées avec un bruit terrible, le trouble et l'effroi s'empara des assiégés. TITE-LIVE, XXXVIII, 5.

[4] La largeur des plaies ne les effraye pas ; lorsque la blessure est plus large que profonde, ils s'en font gloire comme d'une preuve de valeur. Mais lorsque la pointe d'un dard ou une balle

busade. Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraicte, rencontrerent une nation qui les endommagea merveilleusement à coups de grands arcs et forts, et de sagettes si longues, qu'à les reprendre à la main, on les pouvoit reiecter à la mode d'un dard, et perceoient de part en part un bouclier et un homme armé. Les engeins, que Dionysius inventa à Syracuse, à tirer des gros traicts massifs et des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volee et impetuosité, representoient de bien prez nos inventions.

Encores ne fault il pas oublier la plaisante assiette qu'avoit sur sa mule un maistre Pierre Pol, docteur en theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris, assis de costé comme les femmes. Il dict aussi ailleurs que les Gascons avoient des chevaulx terribles, accoustumez de virer en courant, dequoy les François, Picards, Flamands et Brabançons faisoient grand miracle, « pour n'avoir accoustumé de les veoir ; » ce sont ses mots. Cesar parlant de ceulx de Suede : « Aux rencontres qui se font à cheval, dict il, ils se iectent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoustumé leurs chevaulx de ne bouger ce pendant de la place, ausquels ils recourent promptement, s'il en est besoing ; et selon leur coustume, il n'est rien si vilain et si lasche que d'user de selles et bardelles; et mesprisent ceulx qui en usent : de maniere que, fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs. » Ce que i'ay admiré aultrefois, de veoir un cheval dressé à se manier à toutes mains avecques une

de plomb pénètre fort avant dans les chairs en laissant une ouverture peu apparente, alors furieux de périr par une atteinte si légère, ils se roulent par terre de rage et de honte. TITE-LIVE, XXXVIII, 21.

baguette, la bride avallee sur ses aureilles, estoit ordinaire aux Massyliens, qui se servoient de leurs chevaulx sans selle et sans bride :

> Et gens quæ nudo residens Massylia dorso,
> Ora levi flectit, frænorum nescia, virga [1].

> Et Numidæ infræni cingunt [2].

Equi sine frænis ; deformis ipse cursus, rigida cervice, et extento capite currentium [3].

Le roy Alphonse, celuy qui dressa en Espaigne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Escharpe, leur donna, entre aultres reigles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende, comme ie viens d'apprendre dans les Lettres de Guevara, desquelles ceulx qui les ont appellees Dorees faisoient iugement bien aultre que celuy que i'en fois. Le Courtisan dict qu'avant son temps c'estoit reproche à un gentilhomme d'en chevaucher. Les Abyssins, au rebours, à mesure qu'ils sont les plus advancez prez le Pretteian leur prince, affectent pour la dignité et pompe de monter de grandes mules.

Xenophon recite que les Assyriens tenoient tousiours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient fascheux et farouches ; et qu'il falloit tant de temps à les destacher et harnacher, que pour que cette longueur ne leur apportast dommage, s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils ne logeoient iamais en camp qui ne feust fossoyé et remparé. Son Cyrus, si grand maistre

[1] Les Massyliens montent leurs chevaux à nu, et les font obéir à une simple verge, qui leur tient lieu de frein. LUCAIN, IV, 682.

[2] Et les Numides conduisant leurs chevaux sans frein. VIRG. *Énéide*, IV, 41.

[3] Leurs chevaux sans frein ont l'allure désagréable, l'encolure roide, et la tête tendue en avant. TITE-LIVE, XXXV, 11.

au faict de chevalerie, mettoit les chevaulx de son escot, et ne leur faisoit bailler à manger qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice. Les Scythes, où la necessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaulx, et s'en abbruvoient et nourrissoient :

Venit et epoto Sarmata pastus equo [1].

Ceulx de Crete, assiegez par Metellus, se trouverent en telle disette de tout aultre bruvage, qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaulx.

Pour verifier combien les armees turquesques se conduisent et maintiennent à meilleure raison que les nostres, ils disent qu'oultre ce que les soldats ne boivent que de l'eau, et ne mangent que riz et de la chair salee mise en pouldre (dequoy chascun porte ayseement sur soy provision pour un mois), ils sçavent aussi vivre du sang de leurs chevaulx, comme les Tartares et Moscovites, et le salent.

Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espaignols y arriverent, estimerent, tant des hommes que des chevaulx, que ce feussent ou dieux, ou animaulx en noblesse au dessus de leur nature : aulcuns, aprez avoir esté vaincus, venants demander paix et pardon aux hommes, et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaulx, avecques une toute pareille harangue à celle des hommes, prenants leur hennissement pour langage de composition et de trefve.

Aux Indes de deçà, c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant ; le second, d'aller en coche traisné à quatre

[1] On y voit le Sarmate qui se nourrit du sang de cheval. MARTIAL, *Spectacul. lib.* épigr. 3, v. 4.

chevaulx ; le tiers, de monter un chameau ; le dernier et plus vil degré, d'estre porté ou charrié par un cheval seul. Quelqu'un de nostre temps escrit avoir veu, en ce climat là, des païs où on chevauche les bœufs avecques bastines, estriers et brides, et s'estre bien trouvé de leur porture.

Quintus Fabius Maximus Rutilianus, contre les Samnites, voyant que ses gents de cheval, à trois ou quatre charges, avoient failly d'enfoncer le battaillon des ennemis, print ce conseil : qu'ils desbridassent leurs chevaulx, et brochassent à toute force des esperons ; si que rien ne les pouvant arrester au travers des armes et des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gents de pied, qui parfirent une tres sanglante desfaicte. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtiberiens : *Id cum maiore vi equorum facietis, si effrænatos in hostes equos immittitis ; quod sæpe romanos equites cum laude fecisse sua, memoriæ proditum est... Detractisque frænis, bis ultro citroque cum magna strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt*[1].

Le duc de Moscovie debvoit anciennement cette reverence aux Tartares, quand ils envoyoient vers luy des ambassadeurs, qu'il leur alloit au devant à pied, et leur presentoit un gobeau de laict de iument (bruvage qui leur est en delices) ; et si en beuvant, quelque goutte en tumboit sur le crin de leurs chevaulx, il estoit tenu de la leicher avec la langue. En Russie, l'armee que l'empereur Baiazet y avoit envoyee, feut accablee d'un si horrible

[1] Pour que leur choc soit plus impétueux, débridez vos chevaux, dit-il : c'est une manœuvre dont le succès a souvent fait le plus grand honneur à la cavalerie romaine... A peine l'ordre est-il donné, qu'ils débrident leurs chevaux, percent les rangs ennemis, brisent toutes les lances, reviennent sur leurs pas, et font un grand carnage. TITE-LIVE, XL, 40.

ravage de neiges, que pour s'en mettre à couvert et sauver du froid, plusieurs s'adviserent de tüer et esventrer leurs chevaulx pour se iecter dedans, et iouyr de cette chaleur vitale. Baiazet, aprez cet aspre estour où il feut rompu par Tamburlan, se sauvoit belle erre sur une iument arabesque, s'il n'eust esté contrainct de la laisser boire son saoul au passage d'un ruisseau ; ce qui la rendit si flacque et refroidie, qu'il feut bien ayseement aprez acconsuyvi par ceulx qui le poursuyvoient. On dict bien qu'on les lasche les laissant pisser ; mais le boire, i'eusse plustost estimé qu'il l'eust renforcee.

Crœsus passant le long de la ville de Sardis, y trouva des pastis où il y avoit grande quantité de serpents, desquels les chevaulx de son armee mangeoient de bon appetit ; qui feut un mauvais prodige à ses affaires, dict Herodote.

Nous appellons un cheval entier, qui a crin et aureille ; et ne passent les aultres à la monstre : les Lacedemoniens ayants desfaicts les Atheniens en la Sicile, retournants de la victoire en pompe en la ville de Syracuse, entre aultres bravades, feirent tondre les chevaulx vaincus, et les menerent ainsin en triumphe. Alexandre combattit une nation, *Dahas* : ils alloient deux à deux armez à cheval à la guerre ; mais en la meslee, l'un descendoit à terre, et combattoient ores à pied, ores à cheval, l'un aprez l'aultre.

Ie n'estime point qu'en suffisance et en grace à cheval, nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. Le plus sçavant, le plus seur, le mieulx advenant à mener un cheval à raison, que i'aye cogneu, feut, à mon gré, monsieur de Carnavalet, qui en servoit nostre roy Henry

second. I'ay veu homme donner carriere à deux pieds sur sa selle, desmonter sa selle, et au retour la relever, reaccommoder, et s'y rasseoir, fuyant tousiours à bride avallee ; ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derriere des bons coups de son arc ; amasser ce qu'il vouloit, se iectant d'un pied à terre, tenant l'aultre en l'estrier ; et aultres pareilles singeries, dequoy il vivoit.

On a veu de mon temps, à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa plus roide course, se reiectoient, à tours, à terre, et puis sur la selle : et un qui, seulement des dents, bridoit et enharnachoit son cheval : un aultre qui, entre deux chevaulx, un pied sur une selle, l'aultre sur l'aultre, portant un second sur ses bras, picquoit à toute bride ; ce second, tout debout sur luy, tirant, en la course, des coups bien certains de son arc : plusieurs qui, les iambes contremont, donnoient carriere, la teste plantee sur leurs selles entre les poinctes des cimeterres attachez au harnois. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de maniements, tenoit soubs ses genouils et soubs ses orteils, des reales, comme si elles y eussent esté clouees, pour montrer la fermeté de son assiette.

CHAPITRE XLIX

DES COUSTUMES ANCIENNES

I'EXCUSEROY volontiers, en nostre peuple, de n'avoir aultre patron et reigle de perfection, que ses propres mœurs et usances : car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasi de

touts hommes, d'avoir leur visee et leur arrest sur le train auquel ils sont nayz. Ie suis content, quand il verra Fabricius ou Lælius, qu'il leur treuve la contenance et le port barbare, puis qu'ils ne sont ny vestus ny façonnez à nostre mode : mais ie me plains de sa particuliere indiscretion de se laisser si fort piper et aveugler à l'auctorité de l'usage present, qu'il soit capable de changer d'opinion et d'advis touts les mois, s'il plaist à la coustume, et qu'il iuge si diversement de soy mesme. Quand il portoit le busc de son pourpoinct entre les mammelles, il maintenoit, par vifves raisons, qu'il estoit en son vray lieu : quelques annees aprez, le voylà avallé iusques entre les cuisses ; il se mocque de son aultre usage, le treuve inepte et insupportable. La façon de se vestir presente luy faict incontinent condemner l'ancienne, d'une resolution si grande et d'un consentement si universel, que vous diriez que c'est quelque espece de manie qui luy tourneboule ainsi l'entendement. Parce que nostre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de touts les tailleurs du monde ne sçauroit fournir assez de nouvelletez, il est force que bien souvent les formes mesprisees reviennent en credit, et celles là mesmes tumbent en mespris tantost aprez ; et qu'un mesme iugement prenne, en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions, d'une inconstance et legiereté incroyable. Il n'y a si fin entre nous qui ne se laisse embabouiner de cette contradiction, et esblouïr tant les yeulx internes que les externes insensiblement.

Ie veulx icy entasser aulcunes façons anciennes que i'ay en memoire, les unes de mesme les nostres, les aultres differentes ; à fin qu'ayant en l'imagina-

tion cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le iugement plus esclaircy et plus ferme.

Ce que nous disons de combattre à l'espee et la cape, il s'usoit encores entre les Romains, ce dict Cesar : *sinistras sagis involvunt, gladiosque distringunt*[1] ; et remarque dez lors en nostre nation ce vice, qui y est encores, d'arrester les passants que nous rencontrons en chemin, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de recevoir à iniure et occasion de querelle, s'ils refusent de nous respondre.

Aux bains que les anciens prenoient touts les iours avant le repas, et les prenoient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavoient du commencement que les bras et les iambes ; mais depuis, et d'une coustume qui a duré plusieurs siecles et en la pluspart des nations du monde, ils se lavoient touts nuds d'eau mixtionnee et parfumee, de maniere qu'ils employoient pour tesmoignage de grande simplicité, de se laver d'eau simple. Les plus affettez et delicats se parfumoient tout le corps bien trois ou quatre fois par iour. Ils se faisoient souvent pinceter tout le poil, comme les femmes françoises ont prins en usage, depuis quelque temps, de faire leur front,

Quod pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis[2],

quoy qu'ils eussent des oignements propres à cela :

Psilotro nitet, aut acida latet oblita creta[3].

---

[1] Ils s'enveloppent la main gauche de leurs saies, et tirent l'épée. CESAR, *de Bello civili*, I, 75.

[2] Tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras. MARTIAL, II, 62, I.

[3] Elle oint sa peau d'onguents dépilatoires, ou l'enduit de craie détrempée dans du vinaigre. ID. VI. 93, 9.

Ils aymoient à se coucher mollement, et alleguent, pour preuve de patience, de coucher sur le matelats. Ils mangeoient couchez sur des licts, à peu prez en mesme assiette que les Turcs de nostre temps :

Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto [1].

Et dict on du ieune Caton, que depuis la battaille de Pharsale, estant entré en dueil du mauvais estat des affaires publicques, il mangea tousiours assis, prenant un train de vie austere. Ils baisoient les mains aux grands, pour les honnorer et caresser. Et entre les amis, ils s'entrebaisoient en se saluant, comme font les Venitiens :

Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis [2] ;

et touchoient aux genouils pour requerir et saluer un grand. Pasiclez le philosophe, frere de Crates, au lieu de porter la main au genouil, la porta aux genitoires : celuy à qui il s'addressoit l'ayant rudement repoulsé : « Comment ! dict il, cette partie n'est elle pas vostre, aussi bien que l'aultre ? » Ils mangeoient, comme nous, le fruict à l'issue de la table. Ils se torchoient le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des paroles) avecques une esponge ; voylà pourquoy *spongia* est un mot obscœne en latin : et estoit cette esponge attachee au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit pour estre presenté aux bestes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires ; et n'ayant aultre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le gosier, et s'en estouffa. Ils s'es-

[1] Alors, du lit élevé où il était placé, Énée parla ainsi. VIRG. *Énéide*, II, 2.

[2] Je te baiserais en te félicitant dans les termes les plus touchants. OVIDE, *de Ponto*, IV, 9, 13.

suyoient le catze de laine parfumee, quand ils en avoient faict :

> At tibi nil faciam, sed lota mentula lana [1].

Il y avoit aux carrefours à Rome des vaisseaux et demy cuves pour y apprester a pisser aux passants :

> Pusi sæpe lacum propter, se, ac dolia curta,
> Somno devincti, credunt extollere vestem [2].

Ils faisoient collation entre les repas. Et y avoit en esté des vendeurs de neige pour refreschir le vin ; et y en avoit qui se servoient de neige en hyver, ne trouvants pas le vin encores lors assez froid. Les grands avoient leurs eschansons et trenchants, et leurs fols pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande sur les fouyers qui se portoient sur la table ; et avoient des cuisines portatives, comme i'en ay veu, dans lesquelles tout leur service se traisnoit aprez eulx.

> Has vobis epulas habete, lauti :
> Nos offendimur ambulante cœna [3].

Et en esté, ils faisoient souvent, en leurs salles basses, couler de l'eau fresche et claire dans des canaulx au dessoubs d'eulx, où il y avoit force poisson en vie, que les assistants choisissoient et prenoient en la main, pour le faire apprester, chascun à sa poste. Le poisson a tousiours eu ce privilege, comme il a encores, que les grands se meslent de le sçavoir apprester : aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair,

[1] Ce que Montaigne vient de dire nous dispense de traduire ce vers. MARTIAL, XI, 58, 11.

[2] Les petits enfants endormis croient souvent lever leur robe pour uriner dans les réservoirs publics destinés à cet usage. LUCRÈCE, IV, 1024.

[3] Riches voluptueux, gardez ces mets pour vous : je n'aime pas un souper ambulant. MARTIAL, VII, 47, 4. Voyez aussi SÉNÈQUE, *Epist.* 78.

au moins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence, desbauche, et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de sumptuosité, nous faisons à la verité ce que nous pouvons pour les egualer (car nostre volonté est bien aussi gastee que la leur) ; mais nostre suffisance n'y peult arriver : nos forces ne sont non plus capables de les ioindre en ces parties là vicieuses, qu'aux vertueuses ; car les unes et les aultres partent d'une vigueur d'esprit qui estoit sans comparaison plus grande en eulx qu'en nous : et les ames, à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien ny fort mal.

Le hault bout d'entre eulx, c'estoit le milieu. Le devant et derriere n'avoient, en escrivant et parlant, aulcune signification de grandeur, comme il se veoid evidemment par leurs escripts : ils diront Oppius et Cesar aussi volontiers que Cesar et Oppius ; et diront Moy et Toy indifferemment, comme Toy et Moy. Voylà pourquoy i'ay aultrefois remarqué, en la vie de Flaminius de Plutarque françois, un endroict où il semble que l'aucteur, parlant de la ialousie de gloire qui estoit entre les Aetoliens et les Romains, pour le gaing d'une battaille qu'ils avoient obtenu en commun, face quelque poids de ce qu'aux chansons grecques on nommoit les Aetoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'amphibologie aux mots françois.

Les dames estant aux estuves, y recevoient quand et quand des hommes ; et se servoient, là mesme, de leurs valets à les frotter et oindre.

Inguina succinctus nigra tibi servus aluta
Stat, quoties calidis nuda foveris aquis [1].

---

[1] Un esclave, ceint d'un tablier de peau noire, se tient debout pour te servir, lorsque tu prends un bain chaud. MARTIAL, VII, 35, 1.

Elles se saulpouldroient de quelque pouldre pour reprimer les sueurs.

Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris, portoient le poil long par le devant, et le derriere de la teste tondu, qui est cette façon qui vient à estre renouvellee par l'usage effeminé et lasche de ce siecle.

Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers pour leur noleage, dez l'entree du bateau ; ce que nous faisons aprez estre rendus à port :

Dum æs exigitur, dum mula ligatur,
Tota abit hora [1].

Les femmes couchoient au lict du costé de la ruelle : voylà pourquoy on appelloit Cesar, *spondam regis Nicomedis.*[2] Ils prenoient haleine en beuvant. Ils baptisoient le vin :

Quis puer ocius
Restinguet ardentis Falerni
Pocula prætereunte lympha [3] ?

Et ces champisses contenances de nos laquais y estoient aussi :

O Iane ! a tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguæ, quantum sitiat canis Appula, tantum [4].

Les dames argiennes et romaines portoient le dueil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et debvroient continuer de faire, si i'en estoy

[1] Une heure entière se passe à atteler la mule et à faire payer les passagers. HOR. *Sat.* I, 5, 13.

[2] La ruelle du roi Nicodème. SUÉTONE, *César*, c. 49.

[3] Esclaves, hâtez-vous de tempérer l'ardeur de ce vin de Falerne, en y mêlant l'eau de cette source qui coule auprès de nous. HOR. *Od.* II, 11, 18.

[4] O Janus ! on n'avait garde de vous faire les cornes, les oreilles d'âne, ou de vous tirer la langue ; vous aviez deux visages ! PERSE, *Sat.* I, 58.

creu. Mais il y a des livres entiers faicts sur cet argument.

CHAPITRE L

DE DEMOCRITUS ET HERACLITUS

Le iugement est un util à tous subiects, et se mesle par tout : à cette cause, aux Essais que i'en fois icy, i'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subiect que ie n'entende point, à cela mesme ie l'essaye, sondant le gué de bien loing ; et puis le trouvant trop profond pour ma taille, ie me tiens à la rive : et cette recognoissance de ne pouvoir passer oultre, c'est un traict de son effect, ouy de ceulx dont il se vante le plus. Tantost, à un subiect vain et de neant, i'essaye veoir s'il trouvera dequoy luy donner corps, et dequoy l'appuyer et l'estansonner : tantost ie le promeine à un subiect noble et tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peult marcher que sur la piste d'aultruy : là il faict son ieu à eslire la route qui luy semble la meilleure ; et de mille sentiers, il dict que cettuy cy ou cettuy là a esté le mieulx choisy. Ie prens de la fortune le premier argument ; ils me sont egualement bons, et ne desseigne iamais de les traicter entiers : car ie ne veoy le tout de rien ; ne font pas ceulx qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres et visages qu'a chasque chose, i'en prens un, tantost à leicher seulement, tantost à efflorer, et par fois à pincer iusques à l'os : i'y donne une poincte, non pas le plus largement, mais le plus profondement que ie sçay ; et ayme plus souvent à les saisir par quelque

lustre inusité. Ie me hazarderoy de traicter à fond quelque matiere, si ie me cognoissoy moins, et me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un aultre, eschantillons desprins de leur piece, escartez, sans desseing, sans promesse ; ie ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy mesme, sans varier quand il me plaist, et me rendre au doubte et incertitude, et à ma maistresse forme, qui est l'ignorance.

Tout mouvement nous descouvre : cette mesme ame de Cesar qui se faict veoir à ordonner et dresser la battaille de Pharsale, elle se faict aussi veoir à dresser des parties oysifves et amoureuses : on iuge un cheval non seulement à le veoir manier sur une carriere, mais encores à luy veoir aller le pas, voire et à le veoir en repos à l'estable.

Entre les functions de l'ame, il en est de basses : qui ne la veoid encores par là n'acheve pas de la cognoistre ; et à l'adventure la remarque lon mieulx où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ses haultes assiettes : ioinct qu'elle se couche entiere sur chasque matiere, et s'y exerce entiere ; et n'en traicte iamais plus d'une à la fois, et la traicte non selon elle, mais selon soy. Les choses, à part elles, ont peultestre leurs poids, mesures et conditions ; mais au dedans, en nous, elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicero, desirable à Caton, indifferente à Socrates. La santé, la conscience, l'auctorité, la science, la richesse, la beaulté, et leurs contraires, se despouillent à l'entree, et receoivent de l'ame nouvelle vesture, et de la teincture qu'il luy plaist ; brune, claire, verte, obscure, aigre, doulce, profonde, superficielle, et qu'il plaist à chascune d'elles : car elles n'ont pas verifié en commun leurs styles, reigles et formes ; chascune

est royne en son estat. Parquoy ne prenons plus excuse des externes qualitez des choses ; c'est à nous à nous en rendre compte. Nostre bien et nostre mal ne tient qu'à nous. Offrons y nos offrandes et nos vœus, non pas à la fortune : elle ne peult rien sur nos mœurs ; au rebours, elles l'entraisnent à leur suitte, et la moulent à leur forme. Pourquoy ne iugeray ie d'Alexandre à table, devisant et beuvant d'autant ; ou s'il manioit des eschecs ? quelle chorde de son esprit ne touche et n'employe ce niais et puerile ieu ? ie le hay et fuis de ce qu'il n'est pas assez ieu, et qu'il nous esbat trop serieusement, ayant honte d'y fournir l'attention qui suffiroit à quelque bonne chose. Il ne feut pas plus embesongné à dresser son glorieux passage aux Indes ; ny cet aultre, à desnouer un passage duquel depend le salut du genre humain. Voyez combien nostre ame trouble cet amusement ridicule, si touts ses nerfs ne bandent : combien amplement elle donne loy à chascun, en cela, de se cognoistre et iuger droictement de soy. Ie ne me veoy et retaste plus universellement en nulle aultre posture : quelle passion ne nous y exerce ? la cholere, le despit, la hayne, l'impatience, et une vehemente ambition de vaincre en chose en laquelle il seroit plus excusable de se rendre ambitieux d'estre vaincu ; car la precellence rare et au dessus du commun, messied à un homme d'honneur en chose frivole. Ce que ie dis en cet exemple se peult dire en touts aultres. Chasque parcelle, chasque occupation de l'homme l'accuse et le monstre egualement qu'un' aultre.

Democritus et Heraclitus ont esté deux philosophes, desquels le premier trouvant vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortoit en publicque qu'avecques un visage mocqueur et riant ; Hera-

clitus ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement triste, et les yeulx chargez de larmes :

> Alter
> Ridebat, quoties a limine moverat unum
> Protuleratque pedem ; flebat contrarius alter [1].

I'ayme mieulx la premiere humeur ; non parce qu'il est plus plaisant de rire que de plorer, mais parce qu'elle est plus desdaigneuse, et qu'elle nous condemne plus que l'aultre ; et il me semble que nous ne pouvons iamais estre assez mesprisez selon nostre merite. La plaincte et la commiseration sont meslees à quelque estimation de la chose qu'on plainct : les choses dequoy on se mocque, on les estime sans prix. Ie ne pense point qu'il y ayt tant de malheur en nous, comme il y a de vanité ; ny tant de malice, comme de sottise : nous ne sommes pas si pleins de mal, comme d'inanité ; nous ne sommes pas si miserables, comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit à part soy, roulant son tonneau, et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches, ou des vessies pleines de vent, estoit bien iuge plus aigre et plus poignant, et par consequent plus iuste à mon humeur, que Timon, celuy qui feut surnommé le Haïsseur des hommes : car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy cy nous souhaittoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruyne, fuyoit nostre conversation comme dangereuse, de meschants et de nature despravee : l'aultre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler ny l'alterer par nostre contagion ; nous laissoit de compaignie, non pour la crainte, mais

[1] Dès qu'ils avaient mis le pied hors de la maison, l'un riait, l'autre pleurait. Juv. *Sat.* X, 28.

pour le desdaing de nostre commerce ; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire.

De mesme marque feut la response de Statilius, auquel Brutus parla pour le ioindre à la conspiration contre Cesar : il trouva l'entreprinse iuste ; mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se meist aulcunement en peine ; conformement à la discipline de Hegesias, qui disoit, « le sage ne debvoir rien faire que pour soy ; d'autant que seul il est digne pour qui on face ; » et à celle de Theodorus, « que c'est iniustice, que le sage se hazarde pour le bien de son pays, et qu'il mette en peril la sagesse pour des fols. » Nostre propre condition est autant ridicule que risible.

CHAPITRE LI

DE LA VANITÉ DES PAROLES

Un rhetoricien du temps passé disoit que son mestier estoit, « De choses petites, les faire paroistre et trouver grandes. » C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à petit pied. On luy eust faict donner le fouet en Sparte, de faire profession d'un' art piperesse et mensongiere : et croy qu'Archidamus, qui en estoit roy, n'ouït pas sans estonnement la response de Thucydides, auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la luicte, ou Pericles, ou luy : « Cela, feit il, seroit mal aysé à verifier ; car quand ie l'ay porté par terre en luictant, il persuade à ceulx qui l'ont veu qu'il n'est pas tumbé, et le gaigne. » Ceulx qui masquent et fardent les femmes font moins de mal ; car c'est chose de peu de perte de ne les veoir pas en leur

naturel : là où ceulx cy font estat de tromper, non pas nos yeulx, mais nostre iugement, et d'abbastardir et corrompre l'essence des choses. Les republiques qui se sont maintenues en un estat reiglé et bien policé, comme la cretense ou lacedemonienne, elles n'ont pas faict grand compte d'orateurs. Ariston definit sagement la rhetorique, « Science à persuader le peuple : » Socrates, Platon, « Art de tromper et de flatter. » Et ceulx qui le nient en la generale description, le verifient par tout en leurs preceptes. Les mahometans en deffendent l'instruction à leurs enfants, pour son inutilité ; et les Atheniens s'appercevants combien son usage, qui avoit tout credit en leur ville, estoit pernicieux, ordonnerent que sa principale partie, qui est esmouvoir les affections, feust ostee, ensemble les exordes et perorations. C'est un util inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune desreiglee : et est util qui ne s'employe qu'aux estats malades, comme la medecine. En ceulx où le vulgaire, où les ignorants, où touts ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont afflué les orateurs. Et à la verité, il se veoid peu de personnages en ces republiques là qui se soient poulsez en grand credit sans le secours de l'eloquence. Pompeius, Cesar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont prins de là leur grand appuy à se monter à cette grandeur d'auctorité où ils sont enfin arrivez, et s'en sont aydez plus que des armes, contre l'opinion des meilleurs temps ; car L. Volumnius parlant en publicque en faveur de l'election au consulat, faicte des personnes de Q. Fabius et P. Decius : « Ce sont gens nayz à la guerre, grands aux effects ; au combat du babil, rudes ; esprits vrayement consu-

laires : les subtils, eloquents et sçavants, sont bons pour la ville, preteurs à faire iustice, » dict-il. L'eloquence a flori le plus à Rome lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estat, et que l'orage des guerres civiles les agitoit : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les polices qui dependent d'un monarque en ont moins de besoing que les aultres : car la bestise et facilité qui se treuve en la commune, et qui la rend subiecte à estre maniee et contournee par les aureilles au doulx son de cette harmonie, sans venir à poiser et cognoistre la verité des choses par la force de raison ; cette facilité, dis ie, ne se treuve pas si ayseement en un seul, et est plus aysé de le guarantir, par bonne institution et bon conseil, de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine, ny de Perse, aulcun orateur de renom.

I'en ay dict ce mot sur le subiect d'un Italien que ie viens d'entretenir, qui a servy le feu cardinal Caraffe de maistre d'hostel iusques à sa mort. Ie lui faisoy conter de sa charge : il m'a faict un discours de cette science de gueule, avecques une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé de quelque grand poinct de theologie ; il m'a dechifré une difference d'appetits : celuy qu'on a à ieun, qu'on a aprez le second et tiers service ; les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'esveiller et picquer ; la police de ses saulces ; premierement en general, et puis particularizant les qualitez des ingredients et leurs effects ; les differences des salades selon leur saison, celle qui doibt estre reschauffee, celle qui veult estre servie froide ; la façon de les orner et embellir pour les rendre encores plaisantes à la

veue. Aprez cela il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considerations :

> Nec minimo sane discrimine refert,
> Quo gestu lepores, et quo gallina secetur [1] ;

et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles mesmes qu'on employe à traicter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

> Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parum :
> Illud recte ; iterum sic memento : sedulo
> Moneo, quæ possum, pro mea sapientia.
> Postremo, tanquam in speculum, in patinas, Demea,
> Inspicere iubeo, et moneo, quid facto usus sit [2].

Si est ce que les Grecs mesmes louerent grandement l'ordre et la disposition que Paulus Aemilius observa au festin qu'il leur feit au retour de Macedoine. Mais ie ne parle point icy des effects, ie parle des mots.

Ie ne sçay s'il en advient aux aultres comme à moy ; mais ie ne me puis garder, quand i'oy nos architectes s'enfler de ces gros mots de Pilastres, Architraves, Corniches, d'ouvrage Corinthien et Dorique, et semblables de leur iargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apollidon : et, par effect, ie treuve que ce sont les chestifves pieces de la porte de ma cuisine.

Oyez dire Metonymie, Metaphore, Allegorie, et aultres tels noms de la grammaire, semble il pas

[1] Car ce n'est pas une chose indifférente que la manière dont on s'y prend pour découper un lièvre ou un poulet. Juv. *Sat.* V, 123.

[2] Cela est trop salé ; ceci est brûlé ; cela n'est pas d'un goût assez relevé ; ceci est fort bien : souvenez-vous de le faire de même une autre fois. Je leur donne les meilleurs avis que je puis, selon mes faibles lumières. Enfin, Déméa, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle comme dans un miroir, et je les avertis de tout ce qu'ils ont à faire. Térence, *Adelph.* acte III, sc. 3, v. 71.

qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin? ce sont tiltres qui touchent le babil de vostre chambriere.

C'est une piperie voysine à cette cy, d'appeller les offices de nostre estat par les tiltres superbes des Romains, encores qu'ils n'ayent aulcune ressemblance de charge, et encores moins d'auctorité et de puissance. Et cette cy aussi, qui servira, à mon advis, un iour de reproche à nostre siecle, d'employer indignement, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux dequoy l'ancienneté ait honnoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de Divin, par un consentement universel qu'aulcun n'a essayé luy envier : et les Italiens, qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communement l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les aultres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Aretin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnee de poinctes, ingenieuses à la verité, mais recherchees de loing et fantastiques, et oultre l'eloquence enfin, telle qu'elle puisse estre, ie ne veoy qu'il y ait rien au dessus des communs aucteurs de son siecle : tant s'en fault qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de Grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

CHAPITRE LII

DE LA PARCIMONIE DES ANCIENS

Attilius Regulus, general de l'armee romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires

contre les Carthaginois, escrivit à la chose publicque qu'un valet de labourage qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobbé ses utils à labourer ; et demandoit congé pour s'en retourner et y pourveoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir. Le senat pourveut à commettre une aultre à la conduicte de ses biens, et luy feit restablir ce qui luy avoit esté desrobbé, et ordonna que sa femme et ses enfants seroient nourris aux despens du publicque.

Le vieux Caton revenant d'Espaigne consul, vendit son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie ; et estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avecques luy aultre suitte qu'un officier de la chose publicque qui lui portoit sa robbe et un vase à faire des sacrifices ; et le plus souvent il portoit sa male luy mesme. Il se vantoit de n'avoir iamais eu robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un iour ; et de ses maisons aux champs, qu'il n'en avoit aulcune qui feust crepie et enduite par dehors.

Scipion Aemilianus, aprez deux triumphes et deux consulats, alla en legation avec sept serviteurs seulement. On tient qu'Homere n'en eut iamais qu'un ; Platon, trois ; Zenon, le chef de la secte stoïque, pas un. Il ne feut taxé que cinq sols et demy pour iour à Tiberius Gracchus allant en commission pour la chose publicque, estant lors le premier homme des Romains.

CHAPITRE LIII

D'UN MOT DE CESAR

SI nous nous amusions par fois à nous considerer ; et le temps que nous mettons à contrerooller aultruy, et à cognoistre les choses qui sont hors de nous, que nous l'employissions à nous sonder nous mesmes, nous sentirions ayseement combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et desfaillantes. N'est ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, ne pouvoir rasseoir nostre contentement en aulcune chose ; et que par desir mesme et imagination, il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous fault ? Dequoy porte bon tesmoignage cette grande dispute qui a tousiours esté entre les philosophes, pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encores, et durera eternellement, sans resolution et sans accord.

> Dum abest quod avemus, id exsuperare videtur
> Cætera ; post aliud, quum contigit illud, avemus
> Et sitis æqua tenet [1].

Quoy que ce soit qui tumbe en nostre cognoissance et iouïssance, nous sentons qu'il ne nous satisfaict pas, et allons beant aprez les choses advenir et incogneues, d'autant que les presentes ne nous saoulent point ; non pas, à mon advis, qu'elles n'ayent assez dequoy nous saouler, mais c'est que nous les saisissons d'une prinse malade et desreiglee :

[1] Le bien qu'on n'a pas paraît toujours le bien suprême. En jouit-on, c'est pour soupirer après un autre avec la même ardeur. LUCRÈCE, III, 1095.

Nam quum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Omnia iam ferme mortalibus esse parata ;
Divitiis homines, et honore, et laude potentes
Affluere, atque bona natorum excellere fama ;
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis :
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque illius vitio corrumpier intus,
Quæ collata foris et commoda quæque venirent [1].

Nostre appetit est irresolu et incertain ; il ne sçait rien tenir ny rien iouyr de bonne façon. L'homme estimant que ce soit le vice de ces choses qu'il tient, se remplit et se paist d'aultres choses qu'il ne sçait point et qu'il ne cognoist point, où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et reverence, comme dict Cesar : *Communi fit vitio naturæ, ut invisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur* [2].

CHAPITRE LIV

DES VAINES SUBTILITEZ

Il est de ces subtilitez frivoles et vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent quelques-

[1] Épicure considérant que les mortels ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire, et que cependant, avec des richesses, des honneurs, de la gloire, et des enfants bien nés, ils n'en sont pas moins en proie à mille chagrins intérieurs, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal vient du vase même, qui, corrompu d'avance, aigrit et altère ce qu'on y verse de plus précieux. Lucrèce, VI, 9.

[2] Il se faict, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de fiance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu, et qui sont cachees et incogneues. *De Bello civil.* II, 4. — C'est Montaigne qui traduit ainsi ce passage dans deux éditions de ses *Essais*, 1580 et 1588.

fois de la recommendation : comme les poëtes qui font des ouvrages entiers de vers commenceants par une mesme lettre; nous veoyons des œufs, des boules, des aisles, des haches, façonnees anciennement par les Grecs avecques la mesure de leurs vers, en les alongeant ou accourcissant, en maniere qu'ils viennent à representer telle ou telle figure : telle estoit la science de celuy qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvoient renger les lettres de l'alphabet, et y en trouva ce nombre incroyable qui se veoid dans Plutarque. Ie treuve bonne l'opinion de celuy à qui on presenta un homme apprins à iecter de la main un grain de mil avecques telle industrie, que, sans faillir, il le passoit tousiours dans le trou d'une aiguille; et luy demanda lon, aprez, quelque present pour loyer d'une si rare suffisance : sur quoy il ordonna bien plaisamment et iustement, à mon advis, qu'on feist donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, à fin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice. C'est un tesmoignage merveilleux de la foiblesse de nostre iugement, qu'il recommende les choses par la rareté ou nouvelleté, ou encores par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont ioinctes.

Nous venons presentement de nous iouer chez moy, à qui pourroit trouver plus de choses qui se teinssent par les deux bouts extremes, comme Sire : c'est un tiltre qui se donne à la plus eslevee personne de nostre estat, qui est le roy; et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchands, et ne touche point ceulx d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme Dames; les moyennes, Damoiselles; et Dames encores, celles de la plus basse marche. Les daiz qu'on estend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes et aux

tavernes. Democritus disoit que les dieux et les bestes avoient leurs sentiments plus aigus que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoustrement les iours de dueil et les iours de festes. Il est certain que la peur extreme, et l'extreme ardeur de courage, troublent egualement le ventre et le laschent. Le saubriquet de Tremblant, duquel le douziesme roy de Navarre Sancho feut surnommé, apprend que la hardiesse, aussi bien que la peur, engendrent du tremoussement aux membres. Ceulx qui armoient ou luy, ou quelque aultre de pareille nature, à qui la peau frissonnoit, essayerent à le rasseurer, appetissants le dangier auquel il s'alloit iecter : « Vous me cognoissez mal, leur dict il ; si ma chair sçavoit iusques où mon courage la portera tantost, elle s'en transiroit tout à plat. » La foiblesse qui nous vient de froideur et desgoustement aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement, et d'une chaleur desreiglee. L'extreme froideur et l'extreme chaleur cuysent et rostissent : Aristote dict que les cueux de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente. Le desir et la satieté remplissent de douleur les sieges au dessus et au dessoubs de la volupté. La bestise et la sagesse se rencontrent en mesme poinct de sentiment et de resolution à la souffrance des accidents humains. Les sages gourmandent et commandent le mal, et les aultres l'ignorent : ceulx cy sont, par maniere de dire, au deçà des accidents ; les aultres au delà, lesquels, aprez en avoir bien poisé et consideré les qualitez, les avoir mesurez et iugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus par la force d'un vigoreux courage ; ils les desdaignent et foulent aux pieds, ayants une ame forte et

solide, contre laquelle les traicts de la fortune venants à donner, il est force qu'ils reiaillissent et s'esmoussent, trouvants un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression : l'ordinaire et moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremitez ; qui est de ceulx qui apperceoivent les maux, les sentent, et ne les peuvent supporter. L'enfance et la decrepitude se rencontrent en imbecillité de cerveau ; l'avarice et la profusion, en pareil desir d'attirer et d'acquerir.

Il se peult dire, avecques apparence, qu'il y a ignorance abecedaire, qui va devant la science : une aultre doctorale, qui vient aprez la science ; ignorance que la science faict et engendre, tout ainsi comme elle desfaict et destruict la premiere. Des esprits simples, moins curieux et moins instruicts, il s'en faict de bons chrestiens, qui, par reverence et obeïssance, croyent simplement, et se maintiennent soubs les loix. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions ; ils suyvent l'apparence du premier sens, et ont quelque tiltre d'interpreter à niaiserie et bestise que nous soyons arrestez en l'ancien train, regardants à nous, qui n'y sommes pas instruicts par estude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un aultre genre de biencroyants ; lesquels, par longue et religieuse investigation, penetrent une plus profonde et abstruse lumiere ez Escriptures, et sentent le mysterieux et divin secret de nostre police ecclesiastique ; pourtant en veoyons nous aulcuns estre arrivez à ce dernier estage par le second, avecques merveilleux fruict et confirmation, comme à l'extreme limite de la chrestienne intelligence, et iouyr de leur victoire avecques consolation, actions de graces, reformation de mœurs, et grande

modestie. Et en ce reng n'entens ie pas loger ces aultres qui, pour se purger du souspeçon de leur erreur passee, et pour nous asseurer d'eulx, se rendent extremes, indiscrets et iniustes à la conduicte de nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence. Les païsans simples sont honnestes gents ; et honnestes gents les philosophes, ou, selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles : les mestis, qui ont desdaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu ioindre l'aultre (le cul entre deux selles, desquels ie suis et tant d'aultres), sont dangereux, ineptes, importuns ; ceulx cy troublent le monde. Pourtant, de ma part, ie me recule tant que ie puis dans le premier et naturel siege, d'où ie me suis pour neant essayé de partir.

La poësie populaire et purement naturelle a des naïfvetez et graces, par où elle se compare à la principale beaulté de la poësie parfaicte selon l'art : comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ny mesme d'escripture : la poësie mediocre, qui s'arreste entre deux, est desdaignee, sans honneur et sans prix.

Mais parce qu'aprez que le pas a esté ouvert à l'esprit, i'ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avions prins, pour un exercice mal aysé et d'un rare subiect, ce qui ne l'est aulcunement, et qu'aprez que nostre invention a esté eschauffee, elle descouvre un nombre infiny de pareils exemples, ie n'en adiousteray que cettuy cy : Que si ces Essais estoient dignes qu'on en iugeast, il en pourroit advenir, à mon advis, qu'ils ne plairoient gueres aux esprits communs et vulgaires, ny gueres aux singuliers et excellents ;

ceulx là n'y entendroient pas assez ; ceulx cy y entendroient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne region.

CHAPITRE LV

DES SENTEURS

Il se dict d'aulcuns, comme d'Alexandre le Grand, que leur sueur espandoit une odeur souefve, par quelque rare et extraordinaire complexion : dequoy Plutarque et aultres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire ; et la meilleure condition qu'ils ayent, c'est d'estre exempts de senteur : la doulceur mesme des haleines plus pures, n'a rien de plus parfaict que d'estre sans aulcune odeur qui nous offense, comme sont celles des enfants bien sains. Voylà pourquoy, dict Plaute,

Mulier tum bene olet, ubi nihil olet [1] ;

« la plus exquise senteur d'une femme, c'est ne sentir rien. » Et les bonnes senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes à ceulx qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soyent employees pour couvrir quelque default naturel de ce costé là. D'où naissent ces rencontres des poëtes anciens, C'est puïr que sentir bon.

Rides nos, Coracine, nil olentes :
Malo, quam bene olere, nil olere [2].

---

[1] *Mostell.* acte I, sc. 3, v. 116. Il y a dans Plaute : *Ecastor ! mulier recte olet, ubi nihil olet.* Montaigne a traduit ce vers après l'avoir cité.

[2] Tu te moques de moi, Coracinus, parce que je ne suis point parfumé ; et moi j'aime mieux ne rien sentir que de sentir bon. Martial, VI, 55, 4.

Et ailleurs,

Postume, non bene olet, qui bene semper olet [1].

I'ayme pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs ; et hay oultre mesure les mauvaises, que ie tire de plus loing que tout aultre :

Namque sagacius unus odoror,
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quam canis acer, ubi lateat sus [2].

Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus agreables. Et touche ce soing principalement les dames : en la plus espesse barbarie, les femmes scythes, aprez s'estre lavees, se saulpouldrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine drogue qui naist en leur terroir, odoriferante ; et pour approcher les hommes, ayant osté ce fard, elles s'en treuvent et polies et parfumees. Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, et combien i'ay la peau propre à s'en abbruver. Celuy qui se plainct de nature, dequoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort ; car elles se portent elles mesmes : mais à quoy particulierement, les moustaches que i'ay pleines m'en servent ; si i'en approche mes gants ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un iour : elles accusent le lieu d'où ie viens. Les estroicts baisers de la ieunesse, savoureux, gloutons et gluants, s'y colloient aultrefois, et s'y tenoient plusieurs heures aprez. Et si pourtant ie me treuve peu subiect aux maladies populaires, qui se chargent

[1] Celui qui sent toujours bon, Postumus, sent mauvais. MARTIAL, II, 12, 4.

[2] Mon odorat distingue les mauvaises odeurs plus subtilement qu'un chien d'excellent nez ne reconnaît la bauge du sanglier. HOR. *Epod.* 12, 4.

par la conversation, et qui naissent de la contagion de l'air ; et me suis sauvé de celles de mon temps, dequoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en nos armees. On lit de Socrates, que n'estant iamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste qui la tormenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva iamais plus mal.

Les medecins pourroient, ce croy ie, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font ; car i'ay souvent apperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits, selon qu'elles sont : qui me faict approuver ce qu'on dict, que l'invention des encens et parfums aux eglises, si ancienne et si espandue en toutes nations et religions, regarde à cela, de nous resiouyr, esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation.

Ie vouldroy bien, pour en iuger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers qui sçavent assaisonner les odeurs estrangieres avecques la saveur des viandes ; comme on remarqua singulierement au service du roi de Thunes, qui de nostre aage print terre à Naples, pour s'aboucher avecques l'empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriferantes, de telle sumptuosité, qu'un paon et deux faisands se trouverent sur ses parties revenir à cent ducats, pour les apprester selon leur maniere ; et quand on les despeceoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son palais, et les rues d'autour, estoient remplies d'une tres souefve vapeur, qui ne s'esvanouïssoit pas si soubdain.

Le principal soing que i'aye à me loger, c'est de fuyr l'air puant et poisant. Ces belles villes, Venise et Paris, alterent la faveur que ie leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'aultre de sa boue.

CHAPITRE LVI

DES PRIERES

Ie propose des fantasies informes et irresolues, comme font ceulx qui publient des questions doubteuses à debattre aux escholes, non pour establir la verité, mais pour la chercher ; et les soubmets aux iugements de ceulx à qui il touche de reigler, non seulement mes actions et mes escripts, mais encores mes pensees. Egualement m'en sera acceptable et utile la condemnation comme l'approbation, tenant pour absurde et impie, si rien se rencontre ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie, contraire aux sainctes resolutions et prescriptions de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en laquelle ie meurs, et en laquelle ie suis nay : et pourtant me remettant tousiours à l'auctorité de leur censure, qui peult tout sur moy, ie me mesle ainsi temerairement à toute sorte de propos, comme icy.

Ie ne sçay si ie me trompe ; mais puisque par une faveur particuliere de la bonté divine, certaine façon de priere nous a esté prescripte et dictee mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a tousiours semblé que nous en debvions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons ; et si i'en estoy creu, à l'entree et à l'issue de nos tables, à nostre lever et coucher, et à toutes actions particulieres ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, ie vouldroy que ce feust le Patenostre que les chrestiens y employassent, sinon seulement, au moins tousiours. L'Eglise peult estendre et diversifier les prieres, selon le besoing de nostre instruction ; car ie sçay bien que c'est tousiours mesme

substance et mesme chose : mais on debvoit donner à celle là le privilege, que le peuple l'eust continuellement en la bouche ; car il est certain qu'elle dict tout ce qu'il fault, et qu'elle est tres propre à toutes occasions. C'est l'unique priere dequoy ie me sers par tout, et la repete au lieu d'en changer : d'où il advient que ie n'en ay aussi bien en memoire que celle là.

I'avoy presentement en la pensee d'où nous venoit cette erreur, de recourir à Dieu en touts nos desseings et entreprinses, et l'appeller à toute sorte de besoing, et en quelque lieu que nostre foiblesse veult de l'ayde, sans considerer si l'intention est iuste ou iniuste ; et d'escrier son nom et sa puissance, en quelque estat et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seul et unique protecteur, et peult toutes choses à nous ayder : mais encores qu'il daigne nous honnorer de cette doulce alliance paternelle, il est pourtant autant iuste comme il est bon et comme il est puissant ; mais il use bien plus souvent de sa iustice que de son pouvoir, et nous favorise selon la raison d'icelle, non selon nos demandes.

Platon, en ses loix, faict trois sortes d'iniurieuse creance des dieux : « Qu'il n'y en aye point ; Qu'ils ne se meslent point de nos affaires ; Qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes et sacrifices. » La premiere erreur, selon son advis, ne dura iamais immuable en homme, depuis son enfance iusques à sa vieillesse. Les deux suyvantes peuvent souffrir de la constance.

Sa iustice et sa puissance sont inseparables : pour neant implorons nous sa force en une mauvaise cause. Il fault avoir l'ame nette, au moins en ce moment auquel nous le prions, et deschargee de passions vicieuses ; aultrement nous luy pre-

sentons nous mesmes les verges dequoy nous chastier : au lieu de rabiller nostre faulte, nous la redoublons, presentants à celuy à qui nous avons à demander pardon, une affection pleine d'irreverence et de haine. Voylà pourquoy ie ne loue pas volontiers ceulx que ie veoy prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les actions voysines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation,

> Si nocturnus adulter,
> Tempora santonico velas adoperta cucullo [1].

Et l'assiette d'un homme meslant à une vie exsecrable la devotion, semble estre aulcunement plus condemnable que celle d'un homme conforme à soy, et dissolu par tout : pourtant refuse nostre Eglise touts les iours la faveur de son entree et societé aux mœurs obstinees à quelque insigne malice. Nous prions par usage et coustume, ou, pour mieulx dire, nous lisons ou prononceons nos prieres ; ce n'est enfin que mine : et me desplaist de veoir faire trois signes de croix au Benedicite, autant à Graces (et plus m'en desplaist il de ce que c'est un signe que i'ay en reverence et continuel usage, mesmement quand ie baaille) ; et ce pendant, toutes les aultres heures du iour, les veoir occupees à la haine, l'avarice, l'iniustice : aux vices leur heure ; son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de veoir continuer des actions si diverses, d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'alteration, aux confins mesmes et passage de l'une à l'aultre. Quelle prodigieuse conscience se peult donner repos, nourrissant en mesme

[1] Si pour assouvir la nuit tes désirs adultères, tu te couvres la tête d'une cape gauloise. JUVÉNAL, VIII, 144.

giste, d'une societé si accordante et paisible, le crime et le iuge ?

Un homme de qui la paillardise sans cesse regente la teste, et qui la iuge tres odieuse à la veue divine, que dict il à Dieu, quand il luy en parle ? Il se rameine, mais soubdain il recheoit. Si l'obiect de la divine iustice et sa presence frappoient, comme il dict, et chastioient son ame ; pour courte qu'en feust la penitence, la crainte mesme y reiecteroit si souvent sa pensee, qu'incontinent il se verroit maistre de ces vices qui sont habituez et acharnez en luy. Mais quoy ! ceulx qui couchent une vie entiere sur le fruict et emolument du peché qu'ils sçavent mortel ? Combien avons nous de mestiers et vocations receues, dequoy l'essence est vicieuse ? Et celuy qui se confessant à moy, me recitoit avoir, tout un aage, fait profession et les effects d'une religion damnable selon luy, et contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur, pour ne perdre son credit et l'honneur de ses charges, comment pastissoit il ce discours en son courage ? de quel langage entretiennent ils sur ce subiect la iustice divine ? Leur repentance consistant en visible et maniable reparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de l'alleguer : sont ils si hardis de demander pardon, sans satisfaction et sans repentance ? Ie tiens que de ces premiers il en va comme de ceulx icy ; mais l'obstination n'y est pas si aysee à convaincre. Cette contrarieté et volubilité d'opinion si soubdaine, si violente qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle : ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie.

Que l'imagination me sembloit fantastique de ceulx qui, ces annees passees, avoient en usage de reprocher à chascun en qui il reluisoit quelque

clarté d'esprit, professant la religion catholique, que c'estoit à feincte ! et tenoient mesme, pour luy faire honneur, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans d'avoir sa creance reformee à leur pied. Fascheuse maladie, de se croire si fort, qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au contraire ! et plus fascheuse encores, qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il prefere ie ne sçay quelle disparité de fortune presente, aux esperances et menaces de la vie eternelle ! Ils m'en peuvent croire : si rien eust deu tenter ma ieunesse, l'ambition du hazard et de la difficulté qui suyvoient cette recente entreprinse, y eust eu bonne part.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise deffend l'usage promiscue, temeraire et indiscret des sainctes et divines chansons que le sainct Esprit a dicté en David. Il ne fault mesler Dieu en nos actions qu'avecques reverence et attention pleine d'honneur et de respect : cette voix est trop divine pour n'avoir aultre usage que d'exercer les poulmons et plaire à nos aureilles ; c'est de la conscience qu'elle doibt estre produicte, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garson de boutique, parmy ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en ioue ; ny n'est certes raison de veoir tracasser, par une salle et par une cuisine, le sainct livre des sacrez mysteres de nostre creance : c'estoient aultrefois mysteres, ce sont à present deduits et esbats. Ce n'est pas en passant et tumultuairement qu'il fault manier un estude si serieux et venerable ; ce doibt estre une action destinee et rassise, à laquelle on doibt tousiours adiouster cette preface de nostre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en contenance qui tesmoigne une particu-

liere attention et reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde; c'est l'estude des personnes qui y sont vouees, que Dieu y appelle; les meschants, les ignorants, s'y empirent : ce n'est pas une histoire à conter ; c'est une histoire à reverer, craindre et adorer. Plaisantes gents, qui pensent l'avoir rendue palpable au peuple, pour l'avoir mise en langage populaire ! Ne tient il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils treuvent par escript? Diray ie plus? pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent : l'ignorance pure, et remise toute en aultruy, estoit bien plus salutaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de presumption et de temerité.

Ie croy aussi que la liberté à chascun de dissiper une parole si religieuse et importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de dangier que d'utilité. Les Iuifs, les mahometans, et quasi touts aultres, ont espousé et reverent le langage auquel originellement leurs mysteres avoient esté conceus; et en est deffendue l'alteration et changement, non sans apparence. Sçavons nous bien qu'en Basque et en Bretaigne, il y ayt des iuges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue? L'Eglise universelle n'a point de iugement plus ardu à faire, et plus solenne. En preschant et parlant, l'interpretation est vague, libre, muable, et d'une parcelle; ainsi ce n'est pas de mesme.

L'un de nos historiens grecs accuse iustement son siecle, de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient espandus emmy la place, ez mains des moindres artisans; que chascun en pouvoit debattre et dire selon son sens; et que ce nous debvoit estre grande honte, nous qui, par la grâce de Dieu, iouïssons des purs mysteres de la pieté,

de les laisser profaner en la bouche des personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils interdisoient à Socrates, à Platon, et aux plus sages, de s'enquerir et parler des choses commises aux presbtres de Delphes : dict aussi que les factions des princes sur le subiect de la theologie, sont armees non de zele, mais de cholere ; que le zele tient de la divine raison et iustice, se conduisant ordonneement et modereement ; mais qu'il se change en haine et envie, et produict, au lieu de froment et de raisin, de l'ivroye et des orties, quand il est conduict d'une passion humaine. Et iustement aussi, cet aultre conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les esveiller, et animer les heresies ; que pourtant il falloit fuyr toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy establies par les anciens. Et l'empereur Andronicus ayant rencontré en son palais des principaulx hommes aux prinses de parole contre Lapodius, sur un de nos poincts de grande importance, les tansa iusques à menacer de les iecter en la riviere s'ils continuoient. Les enfants et les femmes, en nos iours, regentent les hommes plus vieux et experimentez sur les loix ecclesiastiques : là où la premiere de celles de Platon leur deffend de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles, qui doibvent tenir lieu d'ordonnances divines ; et permettant aux vieux d'en communiquer entre eulx, et avecques le magistrat, il adiouste : « Pourveu que ce ne soit pas en presence des ieunes, et personnes profanes. »

Un evesque a laissé par escript, qu'en l'aultre bout du monde il y a une isle, que les anciens nommoient Dioscoride, commode en fertilité de

toutes sortes d'arbres, fruicts et salubrité d'air ; de laquelle le peuple est chrestien, ayant des eglises et des autels qui ne sont parez que de croix sans aultres images, grand observateur de ieusnes et de festes, exact payeur de dismes aux presbtres, et si chaste, que nul d'eulx ne peult cognoistre qu'une femme en sa vie ; au demourant, si content de sa fortune, qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires, et si simple, que de la religion qu'il observe si soigneusement, il n'en entend pas un seul mot : chose incroyable à qui ne sçauroit les païens, si devots idolastres, ne cognoistre de leurs dieux que simplement le nom et la statue. L'ancien commencement de *Menalippe*, tragedie d'Euripides, portait ainsin,

> O Jupiter ! car de toy rien sinon
> Je ne cognoy seulement que le nom [1].

I'ay veu aussi de mon temps faire plaincte d'aulcuns escripts, de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans meslange de theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison, Que la doctrine divine tient mieulx son reng à part comme royne et dominatrice ; Qu'elle doibt estre principale par tout, point suffragante et subsidiaire ; et Qu'à l'adventure se prendroient les exemples à la grammaire, rhetorique, logique, plus sortablement d'ailleurs, que d'une si saincte matiere ; comme aussi les arguments des theatres, ieux et spectacles publicques ; Que les raisons si divines se considerent plus venerablement et reveremment seules et en leur style, qu'appariees aux discours humains ; Qu'il se veoid plus souvent cette faulte, que les theologiens escrivent trop humainement,

[1] PLUTARQUE, traité *de l'Amour*, c. 12.

que cette aultre, que les humanistes escrivent trop peu theologalement : la philosophie, dict sainct Chrysostome, est pieça bannie de l'eschole saincte comme servante inutile, et estimee indigne de veoir, seulement en passant de l'entree, le sacraire des saincts thresors de la doctrine celeste ; Que le dire humain a ses formes plus basses, et ne se doibt servir de la dignité, maiesté, regence, du parler divin. Ie luy laisse, pour moy, dire *verbis indisciplinatis* [1], Fortune, Destinee, Accident, Heur, et Malheur, et les Dieux, et aultres frases, selon sa mode. Ie propose les fantasies humaines, et miennes, simplement comme humaines fantasies, et separeement considerees ; non comme arrestees et reiglees par l'ordonnance celeste, incapable de doubte et d'altercation ; matiere d'opinion, non matiere de foy ; ce que ie discours selon moy, non ce que ie croy selon Dieu ; d'une façon laïque, non clericale, mais tousiours tres religieuse ; comme les enfants proposent leurs essais, instruisables, non instruisants.

Et ne diroit on pas aussi sans apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre que bien reserveement d'escrire de la religion à touts aultres qu'à ceulx qui en font expresse profession, n'auroit pas faulte de quelque image d'utilité et de iustice ; et à moy avecques, peultestre, de m'en taire. On m'a dict que ceulx mesmes qui ne sont pas des nostres, deffendent pourtant entre eulx l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs ; ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interiection ou d'exclamation, ny pour tesmoignage, ny pour comparaison : en quoy ie treuve qu'ils ont raison ; et en quelque maniere que ce

[1] En termes vulgaires et non approuvés. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, X, 29.

soit que nous appellons Dieu à nostre commerce et societé, il fault que ce soit serieusement et religieusement.

Il y a, ce me semble, en Xenophon, un tel discours où il monstre que nous debvons plus rarement prier Dieu ; d'autant qu'il n'est pas aysé que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette reiglee, reformee et devotieuse, où il fault qu'elle soit pour ce faire : aultrement nos prieres ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vicieuses. « Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons à ceulx qui nous ont offensez : » que disons nous par là, sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance et de rancune ? Toutesfois nous invoquons Dieu et son ayde au complot de nos faultes, et le convions à l'iniustice :

> Quæ, nisi seductis, nequeas committere divis [1] :

l'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses thresors ; l'ambitieux, pour ses victoires et conduicte de sa fortune ; le voleur l'employe à son ayde, pour franchir le hazard et les difficultez qui s'opposent à l'execution de ses meschantes entreprinses, ou le remercie de l'aysance qu'il a trouvé à desgosiller un passant : au pied de la maison qu'ils vont escheller ou petarder, ils font leurs prieres, l'intention et l'esperance pleine de cruauté, de luxure, et d'avarice.

> Hoc ipsum, quo tu Iovis aurem impellere tentas,
> Dic agedum Staio : Proh Iuppiter ! o bone, clamet,
> Iuppiter ! At sese non clamet Iuppiter ipse [2] ?

---

[1] En demandant des choses qu'on ne peut dire aux dieux qu'en les prenant à part. PERSE, *Sat.* II, 4.

[2] Dis à Staïus ce que tu voudrais obtenir de Jupiter : « Grand Jupiter ! s'écriera Staïus, peut-on vous faire de telles demandes ? »

La royne de Navarre Marguerite recite d'un ieune prince, et encores qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu cognoissable assez, qu'allant à une assignation amoureuse, et coucher avecques la femme d'un advocat de Paris, son chemin s'addonnant au travers d'une eglise, il ne passoit iamais en ce lieu sainct, allant ou retournant de son entreprinse, qu'il ne feist ses prieres et oraisons. Ie vous laisse à iuger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employait la faveur divine. Toutesfois elle allegue cela pour un tesmoignage de singuliere devotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont gueres propres à traicter les matieres de la theologie.

Une vraye priere et une religieuse reconciliation de nous à Dieu, elle ne peult tumber en une ame impure, et soubmise, lors mesme, à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il faict comme le couppeur de bourse qui appelleroit la iustice à son ayde, ou comme ceulx qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

Tacito mala vota susurro
Concipimus [1].

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en evidence les requestes secrettes qu'ils font à Dieu :

Haud cuivis promptum est, murmurque, humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto [2] :

Et tu crois que Jupiter lui-même ne dira pas comme Staïus? PERSE, *Sat.* II, 21.

[1] Nous murmurons à voix basse des prières criminelles. LUCAIN, V, 104.

[2] Il est peu d'hommes qui n'aient pas besoin de prier à voix basse, et qui puissent exprimer tout haut les vœux qu'ils adressent aux dieux. PERSE, *Sat.* II, 6.

voylà pourquoy les pythagoriens vouloient qu'elles feussent publicques et ouïes d'un chascun ; à fin qu'on ne le requist de chose indecente et iniuste, comme celuy là,

Clare quum dixit, Apollo !
Labra movet, metuens audiri : Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da iustum sanctumque videri ;
Noctem peccatis, et fraudibus obiice nubem [1].

Les dieux punirent griefvement les iniques vœus d'Oedipus, en les luy octroyant : il avoit prié que ses enfants vuidassent entre eulx, par armes, la succession de son estat ; il feut si miserable de se veoir prins au mot. Il ne fault pas demander que toutes choses suyvent nostre volonté, mais qu'elles suyvent la prudence.

Il semble, à la verité, que nous nous servons de nos prieres comme d'un iargon, et comme ceulx qui employent les paroles sainctes et divines à des sorcelleries et effects magiciens ; et que nous facions nostre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suitte des mots, ou de nostre contenance, que depende leur effect : car ayants l'ame pleine de concupiscence, non touchee de repentance ny d'aulcune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy allons presenter ces paroles que la memoire preste à nostre langue, et esperons en tirer une expiation de nos faultes. Il n'est rien si aysé, si doulx et si favorable que la loy divine ; elle nous appelle à soy, ainsi faultiers et detestables comme nous sommes ; elle nous tend les bras, et nous receoit en son giron pour vilains,

[1] Qui, après avoir invoqué Apollon à haute voix, ajoute aussitôt tout bas, en remuant à peine les lèvres : « Belle Laverne, donne-moi les moyens de tromper, et de passer pour un homme de bien ; couvre d'un nuage épais, d'une nuit obscure, mes secrètes friponneries. » HOR. *Epist.* I, 16, 59.

ords et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir : mais encores, en recompense, la fault il regarder de bon œil, encores fault il recevoir ce pardon avec action de graces ; et au moins, pour cet instant que nous nous addressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses faultes, et ennemie des passions qui nous ont poulsé à l'offenser. Ny les dieux, ny les gents de bien, dict Platon, n'acceptent le present d'un meschant.

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollivit aversos Penates
Farre pio, et saliente mica [1].

CHAPITRE LVII

DE L'AAGE

Ie ne puis recevoir la façon dequoy nous establissons la duree de nostre vie. Ie veoy que les sages l'accourcissent bien fort, au prix de la commune opinion. « Comment, dict le ieune Caton à ceulx qui le vouloient empescher de se tuer, suis ie à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie ? » Si n'avoit il que quarante et huict ans. Il estimoit cet aage là bien meur et bien advancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceulx qui s'entretiennent de ce que ie ne sçay quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques annees

[1] Que des mains innocentes touchent l'autel ; elles apaisent aussi sûrement les dieux pénates avec un gâteau de fleur de farine et quelques grains de sel, qu'en immolant de riches victimes. Hor. *Od.* III, 23, 17.

au delà ; ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents ausquels chascun de nous est en bute par une naturelle subiection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre duree ! veu que c'est l'espece de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage. Nous l'appellons seule naturelle, comme si c'estoit contre nature de veoir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estouffer d'un nauffrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie ; et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit à touts ces inconvenients. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doibt à l'adventure appeller plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les aultres; c'est la derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloingnee de nous, d'autant est elle moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre point oultrepassee : mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer iusques là ; c'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere à un seul, en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a iecté entre deux en cette longue carriere. Par ainsi, mon opinion est de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gents arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas iusques là, c'est signe que nous sommes bien avant; et puis que nous avons passé les limites accous-

tumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne debvons esperer d'aller gueres oultre : ayant eschappé tant d'occasions de mourir où nous veoyons tresbucher le monde, nous debvons recognoistre qu'une fortune extraordinaire, comme celle là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doibt gueres durer.

C'est un vice des loix mesmes d'avoir cette faulse imagination ; elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniement de ses biens, qu'il n'ayt vingt et cinq ans : et à peine conservera il iusques lors le maniement de sa vie. Auguste retrencha cinq ans des anciennes ordonnances romaines, et declara qu'il suffisoit à ceulx qui prenoient charge de iudicature d'avoir trente ans. Servius Tullius dispensa les chevaliers qui avoient passé quarante sept ans, des courvees de la guerre : Auguste les remeit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes au seiour avant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble n'y avoir pas grande apparence. Ie seroy d'advis qu'on estendist nostre vacation et occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publicque : mais ie treuve la faulte en l'aultre costé, de ne nous y embesongner pas assez tost. Cettuy cy avoit esté iuge universel du monde à dix neuf ans, et veult que pour iuger de la place d'une gouttiere, on en ayt trente.

Quant à moy, i'estime que nos ames sont desnouees, à vingt ans, ce qu'elles doibvent estre, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront : iamais ame qui n'ayt donné, en cet aage là, arrhe bien evidente de sa force, n'en donna depuis la preuve. Les qualitez et vertus naturelles produisent dans ce terme là, ou iamais, ce qu'elles ont de vigoreux et de beau :

Si l'espine nou picque quand nai,
A pene que picque iamai [1],

disent ils en Daulphiné. De toutes les belles actions humaines à ma cognoissance, de quelque sorte qu'elles soyent, ie penserois en avoir plus grande part à nombrer en celles qui ont esté produictes, et aux siecles anciens et au nostre, avant l'aage de trente ans, que aprez : ouy, en la vie des mesmes hommes souvent. Ne le puis ie pas dire en toute seureté de celles de Hannibal et de Scipion son grand adversaire? La belle moitié de leur vie, ils la vescurent de la gloire acquise en leur ieunesse : grands hommes depuis au prix de touts aultres, mais nullement au prix d'eulx mesmes. Quant à moy, ie tiens pour certain que, depuis cet aage, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé qu'advancé. Il est possible qu'à ceulx qui employent bien le temps, la science et l'experience croissent avecques la vie; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et aultres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se fanissent et s'alanguissent.

Ubi iam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque [2].

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse ; par fois aussi c'est l'ame : et en ay assez veu qui ont eu la cervelle affoiblie avant l'estomach et les iambes ; et d'autant que c'est un mal peu

[1] Si l'épine ne pique point en naissant, à peine piquera-t-elle jamais.

[2] Lorsque l'effort puissant des années a courbé le corps, et usé les ressorts d'une machine épuisée, le jugement chancelle, l'esprit s'obscurcit, la langue bégaye. LUCRÈCE, III, 452.

sensible à qui le souffre, et d'une obscure monstre, d'autant est il plus dangereux. Pour ce coup, ie me plains des loix, non pas dequoy elles nous laissent trop tard à la besongne, mais dequoy elles nous y employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie, et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est exposée, on n'en debvroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oysifveté, et à l'apprentissage.

LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER

DE L'INCONSTANCE DE NOS ACTIONS

CEULX qui s'exercent à contrerooller les actions humaines ne se treuvent en aulcune partie si empeschez, qu'à les rapiecer et mettre à mesme lustre; car elles se contredisent communement de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique. Le ieune Marius se treuve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus : le pape Boniface huictiesme entra, dict on, en sa charge comme un regnard, s'y porta comme un lyon, et mourut comme un chien : et qui croiroit que ce feust Neron, cette vraye image de cruauté, qui comme on luy presenta à signer, suyvant le style, la sentence d'un criminel condemné, eust respondu, « Pleust à Dieu que ie n'eusse iamais sceu escrire ! » tant le cœur luy serroit de condemner un homme à mort ! Tout est si plein de tels exemples, voire chascun en peult tant fournir à soy mesme, que ie treuve estrange de veoir quelquesfois des gents d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces ; veu que l'irresolution me semble le plus commun et ap-

parent vice de nostre nature : tesmoing ce fameux verset de Publius le farceur,

> Malum consilium est, quod mutari non potest [1].

Il y a quelque apparence de faire iugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie, mais veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons aucteurs mesmes ont tort de s'opiniastrer à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel ; et suyvant cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d'un personnage ; et s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoyent à la dissimulation. Auguste leur est eschappé ; car il se treuve en cet homme une varieté d'actions si apparente, soubdaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est faict lascher entier, et indecis, aux plus hardis iuges. Ie croy, des hommes, plus mal ayseement la constance que toute aultre chose, et rien plus ayseement que l'inconstance. Qui en iugeroit en detail et distinctement piece à piece, rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute l'ancienneté, il est mal aysé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : car, pour la comprendre toute en un mot, dict un ancien, et pour embrasser en une toutes les reigles de nostre vie, « C'est vouloir, et ne vouloir pas tousiours mesme chose : ie ne daigneroy, dict il, adiouster pourveu que la volonté soit iuste ; car si elle n'est iuste, il est impossible qu'elle soit tousiours une. » De vray, i'ay aultrefois apprins que le vice n'est que

[1] C'est un mauvais plan que celui qu'on ne peut changer. *Ex Publii Mimis, apud* A. GELL. XVII, 14.

desreiglement et faulte de mesure ; et par consequent il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes, dict on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation ; et la fin et perfection, constance. » Si, par discours, nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle ; mais nul n'y a pensé :

Quod petiit, spernit ; repetit, quod nuper omisit ;
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto [1].

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller aprez les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contremont, contrebas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons qu'à l'instant que nous le voulons, et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changeons tantost ; et tantost encores retournons sur nos pas : ce n'est que bransle et inconstance ;

Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum [2].

Nous n'allons pas ; on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doulcement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse ;

Nonne videmus,
Quid sibi quisque velit, nescire, et quærere semper ;
Commutare locum, quasi onus deponere possit [3] ?

---

[1] Il quitte ce qu'il voulait avoir ; il retourne à ce qu'il a quitté ; toujours flottant, il se contredit sans cesse lui-même. Hor. *Epist.* I, 1, 98.

[2] Nous nous laissons conduire comme l'automate suit la corde qui le dirige. Hor. *Sat.* II, 7, 82.

[3] Ne voyons-nous pas que l'homme cherche toujours, sans savoir ce qu'il désire ; et qu'il change sans cesse de place, comme s'il pouvait se délivrer du fardeau qui l'accable ? Lucrèce, III, 1070.

chasque iour nouvelle fantasie ; et se meuvent nos humeurs avecques les mouvements du temps :

> Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
> Iuppiter auctiferas lustravit lumine terras [1].

Nous flottons entre divers advis ; nous ne voulons rien librement, rien absoluement, rien constamment. A qui auroit prescript et estably certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une egualité de mœurs, un ordre et une relation infaillible des unes choses aux aultres (Empedocles remarquoit cette difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnoient aux delices comme s'ils avoient landemein à mourir, et bastissoient comme si iamais ils ne debvoient mourir) : le discours en seroit bien aysé à faire ; comme il se veoid du ieune Caton : qui en a touché une marche, a tout touché ; c'est une harmonie de sons tres accordants, qui ne se peult desmentir. A nous, au rebours, autant d'actions, autant fault il de iugements particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voysines, sans entrer en plus longue recherche, et sans en conclure aultre consequence.

Pendant les desbauches de nostre pauvre estat, on me rapporta qu'une fille, de bien prez de là où i'estoy, s'estoit precipitee du hault d'une fenestre pour eviter la force d'un belitre de soldat, son hoste : elle ne s'estoit pas tuee à la cheute, et pour redoubler son entreprinse, s'estoit voulu donner d'un coulteau par la gorge ; mais on l'en avoit empeschee : toutesfois, aprez s'y estre bien fort

[1] Les pensers des mortels, et leur deuil et leur joie,
Changent avec les jours que le ciel leur envoie.
Odyssée, XVIII, 135.

blecee, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encores pressee que de requestes, solicitations et presents ; mais qu'elle avoit eu peur qu'enfin il en veinst à la contraincte : et là dessus les paroles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une aultre Lucrece. Or i'ay sceu, à là verité, qu'avant et depuis elle avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte : « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre poincte, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse ; ce n'est pas à dire que le muletier n'y treuve son heure. »

Antigonus ayant prins en affection un de ses soldats pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tormenté longtemps ; et s'appercevant, aprez sa guarison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encouardy. « Vous mesme, sire, luy respondit il, m'ayant deschargé des maulx pour lesquels ie ne tenoy compte de ma vie. » Le soldat de Lucullus ayant esté desvalisé par les ennemis, feit sur eulx, pour se revencher, une belle entreprinse : quand il se feut remplumé de sa perte, Lucullus l'ayant prins en bonne opinion, l'employoit à quelque exploict hazardeux, par toutes les plus belles remonstrances dequoy il se pouvoit adviser ;

Verbis, quæ timido quoque possent addere mentem [1].

« Employez-y, respondit il, quelque miserable soldat desvalisé ; »

[1] En termes capables d'inspirer du courage au plus timide. HOR. *Epist.* II, 2, 36.

Quantumvis rusticus, Ibit,
Ibit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit [1].

et refusa resoluement d'y aller. Quand nous lisons que Mahomet ayant oultrageusement rudoyé Chasan, chef de ses ianissaires, de ce qu'il veoyoit sa trouppe enfoncee par les Hongres, et luy se porter laschement au combat ; Chasan alla, pour toute response, se ruer furieusement, seul, en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il feut soubdain englouty : ce n'est à l'adventure pas tant iustification que radvisement ny tant prouesse naturelle qu'un nouveau despit. Celuy que vous veistes hier si avantureux, ne trouvez pas estrange de le veoir aussi poltron le lendemain ; ou la cholere, ou la necessité, ou la compaignie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le cœur au ventre : ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermy ; ce n'est pas merveille si le voylà devenu aultre par aultres circonstances contraires. Cette variation et contradiction qui se veoid en nous, si soupple, a faict que aulcuns nous songent deux ames, d'aultres deux puissances, qui nous accompaignent et agitent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'aultre vers le mal ; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subiect simple.

Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination, mais en oultre ie me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture ; et qui y regarde primement, ne se treuve gueres deux fois en mesme estat. Ie donne à mon ame tantost un visage, tantost un aultre, selon

[1] Tout grossier qu'il était, il répondit : « Ira là qui aura perdu sa bourse. » HOR. *Epist.* II, 2, 39.

le costé où ie la couche. Si ie parle diversement de moy, c'est que ie me regarde diversement : toutes les contrarietez s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon ; honteux, insolent ; chaste, luxurieux ; bavard, taciturne ; laborieux, delicat ; ingenieux, hebeté ; chagrin, debonnaire ; menteur, veritable ; sçavant, ignorant ; et liberal, et avare et prodigue : tout cela ie le veoy en moy aulcunement, selon que ie me vire ; et quiconque s'estudie bien attentifvement treuve en soy, voire et en son iugement mesme, cette volubilité et discordance. Ie n'ay rien à dire de moy entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot : *Distinguo*, est le plus universel membre de ma logique.

Encores que ie soy tousiours d'advis de dire du bien le bien, et d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent, par le vice mesme, poulsez à bien faire ; si le bien faire ne se iugeoit par la seule intention : parquoy un faict courageux ne doibt pas conclure un homme vaillant ; celuy qui le seroit bien à poinct, il le seroit tousiours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à touts accidents, tel seul qu'en compaignie, tel en camp clos qu'en une battaille ; car, quoy qu'on die, il n'y a pas aultre vaillance sur le pavé, et aultre au camp ; aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une bleceure au camp ; et ne craindroit non plus la mort en sa maison, qu'en un assault : nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la bresche d'une brave asseurance, et se tormenter aprez, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un

fils. Quand estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté ; quand estant mol contre les rasoirs des barbiers, il se treuve roide contre les espees des adversaires : l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dict Cicero, ne peuvent veoir les ennemis, et se treuvent constants aux maladies ; les Cimbres et les Celtiberiens, tout au rebours : *nihil enim potest esse æquabile, quod non a certa ratione proficiscatur*[1]. Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece que celle d'Alexandre ; mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine par tout, et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches : qui faict que nous le veoyons se troubler si esperduement aux plus legiers souspeçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si vehemente et indiscrette iniustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi dequoy il estoit si fort attainct, porte quelque image de pusillanimité ; et l'excez de la penitence qu'il feit du meurtre de Clitus, est aussi tesmoignage de l'inegualité de son courage. Nostre faict, ce ne sont que pieces rapportees, et voulons acquerir un honneur à faulses enseignes. La vertu ne veult estre suyvie que pour elle mesme ; et si on emprunte par fois son masque pour aultre occasion, elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vifve et forte teincture, quand l'ame en est une fois abbruvee ; et qui ne s'en va, qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy, pour iuger d'un homme, il fault suyvre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, *cui vivendi via considerata*

[1] Pour avoir une conduite uniforme, il faut partir d'un principe invariable. CIC. *Tusc. quæst.* II, 27.

atque provisa est[1]*;* si la varieté des occurrences luy faict changer de pas (ie dis de voye, car le pas s'en peult ou haster, ou appesantir), laissez le courre ; celuy là s'en va avau le vent, comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, ce dict un ancien, que le hazard puisse tant sur nous, puis que nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres : il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste : à quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre ? Aulcun ne faict certain desseing de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doibt premierement savoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la chorde, la flesche, et les mouvements : nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'addresse et de but : nul vent ne faict, pour celuy qui n'a point de port destiné. Ie ne suis pas d'advis de ce iugement qu'on feit pour Sophocles, de l'avoir argumenté suffisant au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragedies ; ny ne treuve la coniecture des Pariens, envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent : visitants l'isle, ils remarquoient les terres mieulx cultivees et maisons champestres mieulx gouvernees ; et ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent faict l'assemblee des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là pour nouveaux gouverneurs et magistrats ; iugeants que soigneux de leurs affaires privees, ils le seroient des public-

[1] De sorte qu'il suive, sans jamais s'écarter, la route qu'il s'est choisie. Cic. *Paradox.* V, 1.

ques. Nous sommes tous de loppins, et d'une contexture si informe et diverse, que chasque piece, chasque moment, faict son ieu ; et se treuve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à aultruy. *Magnam rem puta, unum hominem agere* [1]. Puis que l'ambition peult apprendre aux hommes et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la iustice ; puis que l'avarice peult planter au courage d'un garson de boutique, nourry à l'umbre et à l'oysifveté, l'asseurance de se iecter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau ; et qu'elle apprend encores la discretion et la prudence ; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la ieunesse encores soubs la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres :

Hac duce, custodes furtim transgressa iacentes,
Ad iuvenem tenebris sola puella venit [2] :

ce n'est pas tour d'entendement rassis, de nous iuger simplement par nos actions de dehors ; il fault sonder iusques au dedans, et veoir par quels ressorts se donne le bransle. Mais d'autant que c'est une hazardeuse et haulte entreprinse, ie vouldroy que moins de gents s'en meslassent.

[1] Soyez persuadé qu'il est bien difficile d'être toujours le même homme. SÉNÈQUE, *Epist.* 120.

[2] Sous la conduite de Vénus, la jeune fille passa furtivement au travers de ses surveillants endormis, et seule, pendant la nuit, va trouver son amant. TIBULLE, II, 1, 75.

CHAPITRE II

DE L'YVRONGNERIE

Le monde n'est que varieté et dissemblance : les vices sont touts pareils, en ce qu'ils sont touts vices ; et de cette façon l'entendent à l'adventure les stoïciens : mais encores qu'ils soyent egualement vices, ils ne sont pas eguaux vices ; et que celuy qui a franchy de cent pas les limites,

> Quos ultra, citraque nequit consistere rectum [1],

ne soit de pire condition que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre iardin :

> Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet, idemque,
> Qui teneros caules alieni fregerit horti,
> Et qui nocturnus divum sacra legerit [2].

Il y a autant en cela de diversité qu'en aulcune aultre chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez est dangereuse : les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest ; ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel aultre ou est oysif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chascun poise sur le peché de son compaignon, et esleve le sien. Les instructeurs mesmes les rengent souvent mal, à mon gré. Comme Socrates disoit que le principal office de la sagesse estoit distinguer les biens et les maulx ;

[1] Dont on ne peut s'écarter en aucun sens, qu'on ne s'égare du droit chemin. Hor. *Sat.* I, 1, 107.

[2] On ne prouvera jamais, par de bonnes raisons, que voler des choux dans un jardin soit un aussi grand crime que de piller un temple pendant la nuit. Hor. *Sat.* I, 3, 115.

nous aultres, chez qui le meilleur est tousiours en vice, debvons dire de mesme de la science de distinguer les vices, sans laquelle bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incogneus.

Or l'yvrongnerie, entre les aultres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs ; et il y a des vices qui ont ie ne sçay quoy de genereux, s'il le fault ainsi dire ; il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse : cettuy cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont auiourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les aultres vices alterent l'entendement ; cettuy cy le renverse, et estonne le corps.

Quum vini vis penetravit...
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi ; clamor, singultus, iurgia, gliscunt [1].

Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la cognoissance et gouvernement de soy. Et en dict on, entre aultres choses, que comme le moust bouillant dans un vaisseau, poulse à mont tout ce qu'il y a dans le fond ; aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets à ceux qui en ont prins oultre mesure.

Tu sapientium
Curas, et arcanum iocoso
Consilium retegis Lyæo [2].

---

[1] Lorsque l'homme est dompté par la force du vin, ses membres deviennent pesants, sa démarche est incertaine, ses pas chancellent, sa langue s'embarrasse ; son âme semble noyée, et ses yeux flottants ; il pousse d'impurs hoquets, il bégaye des injures. LUCRÈCE, III, 475.

[2] Dans tes joyeux transports, ô Bacchus ! le sage se laisse arracher son secret. HOR. *Od.* III, 21, 14.

Iosephe recite qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant faict boire d'autant. Toutesfois Auguste s'estant fié à Lucius Piso, qui conquit la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva iamais mescompté ; ny Tiberius, de Cossus, à qui il se deschargeoit de touts ses conseils ; quoy que nous les sçachions avoir esté si fort subiects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvent du senat et l'un et l'aultre yvre,

Hesterno inflatum venas, de more, Lyæo [1] ;

et commeit on, aussi fidellement qu'à Cassius, beuveur d'eau, à Cimber le desseing de tuer Cesar, quoy qu'il s'enyvrast souvent ; d'où il respondit plaisamment : « Que ie portasse un tyran ! moy, qui ne puis porter le vin ! » Nous veoyons nos Allemans, noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot et de leur reng :

Nec facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus [2].

Ie n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estouffee et ensepvelie, si ie n'eusse leu cecy dans les histoires : qu'Attalus ayant convié à souper, pour lui faire une notable indignité, ce Pausanias qui, sur ce mesme subiect, tua depuis Philippus, roy de Macedoine (roy portant, par ses belles qualitez, tesmoignage de la nourriture qu'il avoit prinse en la maison et compaignie d'Epaminondas), il le feit tant boire, qu'il peust abandonner sa beaulté, insensiblement, comme le corps d'une

[1] Ces veines encore enflées du vin qu'il avait bu la veille. VIRG. *Eclog.* VI, 51. Montaigne a un peu changé ce vers.
[2] Et quoique noyés dans le vin, bégayants et chancelants, il n'est pas facile de les vaincre. JUV. XV, 47.

putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abiects serviteurs de sa maison : et ce que m'apprint une dame que i'honnore et prise fort, que prez de Bourdeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste reputation, sentant des premiers umbrages de grossesse, disoit à ses voysines qu'elle penseroit estre enceincte, si elle avoit un mary ; mais, du iour à la iournee croissant l'occasion de ce souspeçon, et enfin iusques à l'evidence, elle en veint là de faire declarer au prosne de son eglise, que qui seroit consent de ce faict, en l'advouant, elle promettoit de le luy pardonner, et s'il le trouvoit bon, de l'espouser : un sien ieune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l'avoir trouvee un iour de feste ayant bien largement prins son vin, endormie si profondement prez de son foyer, et si indecemment, qu'il s'en estoit peu servir sans l'esveiller : ils vivent encores mariez ensemble.

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escripts mesmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement ; et iusques aux stoïciens, il y en a qui conseillent de se dispenser quelquesfois à boire d'autant, et de s'enyvrer, pour relascher l'ame.

> Hoc quoque virtutum quondam certamine, magnum
> Socratem palmam promeruisse ferunt [1].

Ce censeur et correcteur des aultres, Caton, a esté reproché de bien boire :

> Narratur et prisci Catonis
> Sæpe mero caluisse virtus [2].

---

[1] Dans ce noble combat, le grand Socrate remporta, dit-on, la palme. PSEUDO-GALLUS, I, 47.

[2] On raconte aussi du vieux Caton que le vin réchauffait souvent sa vertu. HOR. *Od.* III, 21, 11.

Cyrus, roy tant renommé, allegue, entre ses aultres louanges pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieulx boire que luy. Et ez nations les mieulx reiglees et policees, cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. I'ay ouy dire à Silvius, excellent medecin de Paris, que pour garder que les forces de nostre estomach ne s'apparessent, il est bon, une fois le mois, de les esveiller par cet excez et les picquer, pour les garder de s'engourdir. Et escrit on que les Perses, aprez le vin, consultoient de leurs principaulx affaires.

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice que mon discours ; car oultre ce que ie captive ayseement mes creances soubs l'auctorité des opinions anciennes, ie le treuve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les aultres, qui chocquent quasi touts, du plus droict fil, la societé publicque. Et si nous ne pouvons nous donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, ie treuve que ce vice couste moins à nostre conscience que les aultres : oultre ce qu'il n'est point de difficile apprest, ny mal aysé à trouver : consideration non mesprisable. Un homme avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vie, comptoit cette cy ; et où les veult on trouver plus iustement qu'entre les naturelles? mais il la prenoit mal : la delicatesse y est à fuyr, et le soigneux triage du vin ; si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire aultre. Il fault avoir le goust plus lasche et plus libre : pour estre bon beuveur, il fault un palais moins tendre. Les Allemans boivent quasi egualement de tout vin avecques plaisir ; leur fin,

c'est l'avaller, plus que le gouster : ils en ont bien meilleur marché ; leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la françoise, à deux repas et modereement, c'est trop restreindre les faveurs de ce dieu ; il y fault plus de temps et de constance : les anciens franchissoient des nuicts entieres à cet exercice, et y attachoient souvent les iours ; et si fault dresser son ordinaire plus large et plus ferme. I'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de haultes entreprinses et fameux succez, qui sans effort, et au train de ses repas communs, ne beuvoit gueres moins de cinq lots de vin ; et ne se monstroit, au partir de là, que trop sage et advisé aux despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace. Il fauldroit, comme des garsons de boutique et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, et avoir ce desir tousiours en teste ; il semble que touts les iours nous raccourcissons l'usage de cettuy cy : et qu'en nos maisons, comme i'ay veu en mon enfance, les desieuners, les ressiners et les collations feussent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allassions vers l'amendement ? Vrayement non : mais ce peult estre que nous sommes beaucoup plus iectez à la paillardise, que nos peres. Ce sont deux occupations qui s'entr'empeschent en leur vigueur : elle a affoibly nostre estomach, d'une part ; et d'aultre part, la sobrieté sert à nous rendre plus coints, plus damerets, pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des contes que i'ay ouy faire à mon pere, de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tres advenant, et par art et par nature, à l'usage des dames. Il parloit

peu et bien : et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espaignols ; et entre les espaignols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nommoient Marc Aurele. Le port, il l'avoit d'une gravité doulce, humble et tres modeste ; singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval : monstrueuse foy en ses paroles ; et une conscience et religion, en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'aultre bout : pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droicte et bien proportionnee ; d'un visage agreable, tirant sur le brun ; adroict et exquis en touts nobles exercices. I'ay veu encores des cannes farcies de plomb, desquelles on dict qu'il exerceoit ses bras pour se preparer à ruer la barre, ou la pierre, ou à l'escrime ; et des souliers aux semelles plombees, pour s'alleger au courir et au saulter. Du primsault il a laissé en memoire des petits miracles : ie l'ay veu, par delà soixante ans, se mocquer de nos alaigresses, se iecter avecques sa robbe fourree sur un cheval, faire le tour de la table sur son poulce, ne monter gueres en sa chambre sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il disoit qu'en toute une province, à peine y avoit il une femme de qualité qui feust mal nommee ; recitoit des estranges privautez, nommeement siennes, avec des honnestes femmes, sans souspeçon quelconque : et de soy, iuroit sainctement estre venu vierge à son mariage ; et si, c'estoit aprez avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier iournal de sa main, suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa et pour le publicque, et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l'an mil cinq cents vingt et huict, qui estoit son trente et troisiesme,

sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy et refreschissement, pourroient m'engendrer avecques raison desir de cette faculté ; car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobbe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prend premierement aux pieds ; celle là touche l'enfance : de là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, et y produict, selon moy, les seuls vrays plaisirs de la vie corporelle ; les aultres voluptez dorment au prix : sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, elle arrive au gosier, où elle faict sa derniere pose. Ie ne puis pourtant entendre comment on vienne à alonger le plaisir de boire oultre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel et contre nature : mon estomach n'iroit pas iusques là ; il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoing. Ma constitution est ne faire cas du boire que pour la suitte du manger ; et boy, à cette cause, le dernier coup tousiours le plus grand. Et parce qu'en la vieillesse nous apportons le palais encrassé de rheume, ou alteré par quelque aultre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores : au moins il ne m'advient gueres que, pour la premiere fois, i'en prenne bien le goust. Anacharsis s'estonnoit que les Grecs beussent, sur la fin du repas, en plus grands verres qu'au commencement : c'estoit, comme ie pense, pour la mesme raison que les Allemans le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant.

Platon deffend aux enfants de boire vin avant dix huict ans, et avant quarante de s'enyvrer ;

mais à ceulx qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysius, ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté, et la ieunesse aux vieillards, qui addoulcit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu : et en ses loix, treuve telles assemblees à boire utiles, pourveu qu'il y aye un chef de bande à les contenir et reigler ; l'yvresse estant, dict il, une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun, et quand et quand propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en dances et en la musique ; choses utiles, et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions, en partie empruntees des Carthaginois, luy plaisent : Qu'on s'en espargne en expedition de guerre ; Que tout magistrat et tout iuge s'en abstienne sur le poinct d'executer sa charge, et de consulter des affaires publicques ; Qu'on n'y employe le iour, temps deu à d'aultres occupations, ny celle nuict qu'on destine à faire des enfants.

Ils disent que le philosophe Stilpon, aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient par le bruvage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre desseing, suffoqua aussi les forces abbattues par l'aage du philosophe Arcesilaus.

Mais c'est une vieille et plaisante question, « si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin, »

Si munitæ adhibet vim sapientiæ [1].

A combien de vanité nous poulse cette bonne

[1] Si le vin peut terrasser la sagesse la plus ferme. Hor. *Od.* III, 28, 4. — C'est ici une parodie plutôt qu'une citation.

opinion que nous avons de nous ! La plus reiglee ame du monde et la plus parfaicte n'a que trop à faire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse : de mille il n'en est pas une qui soit droicte et rassise un instant de sa vie ; et se pourroit mettre en doubte, si selon sa naturelle condition, elle y peult iamais estre : mais d'y ioindre la constance, c'est sa derniere perfection ; ie dis quand rien ne la chocqueroit, ce que mille accidents peuvent faire : Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander ; le voylà rendu insensé par un bruvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'une portefais ? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie ; et une legiere bleceure a renversé le iugement à d'aultres. Tant sage qu'il vouldra, mais enfin c'est un homme ; qu'est il plus caducque, plus miserable, et plus de neant ? La sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

> Sudores itaque, et pallorem existere toto
> Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
> Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
> Denique concidere, ex animi terrore, videmus [1] :

il fault qu'il cille les yeulx au coup qui le menace ; il fault qu'il fremisse planté au bord d'un precipice, comme un enfant ; nature ayant voulu se reserver ces legieres marques de son auctorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïque, pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze : il palit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la cholique,

[1] Aussi, lorsque l'esprit est frappé de terreur, tout le corps pâlit et se couvre de sueur, la langue bégaye, la voix s'éteint, la vue se trouble, les oreilles tintent, la machine se relâche et s'affaisse. LUCRÈCE, III, 155.

sinon d'une voix desesperee et esclatante, au moins d'une voix cassee et enrouee :

> Humani a se nihil alienum putet [1].

Les poëtes, qui feignent tout à leur poste, n'osent pas descharger seulement des larmes leurs heros :

> Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas [2].

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations ; car de les emporter, il n'est pas en luy. Cettuy mesme nostre Plutarque, si parfaict et excellent iuge des actions humaines, à veoir Brutus et Torquatus tuer leurs enfants, est entré en doubte si la vertu pouvoit donner iusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque aultre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subiectes à sinistre interpretation ; d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessoubs.

Laissons cette aultre secte faisant expresse profession de fierté : mais quand en la secte mesme estimee la plus molle, nous oyons ces vanteries de Metrodorus : *Occupavi te, Fortuna, atque cepi ; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me adspirare non posses* [3] : quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon, tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre, et assommé à coups de mail de

[1] Qu'il ne se croie donc à l'abri d'aucun accident humain. TÉRENCE, *Heautontim.* act. I, sc. I, v. 25. — Montaigne détourne ici ce vers de son vrai sens, pour l'adapter à sa pensée.

[2] Ainsi parlait Énée, les larmes aux yeux ; et sa flotte voguait à pleines voiles. VIRG. *Énéid.* VI, I.

[3] Je t'ai prévenue, je t'ai domptée, ô Fortune ! j'ai fortifié toutes les avenues par où tu pouvais venir jusqu'à moi. CIC. *Tusc. quæst.* V, 9.

fer, ne cesse de dire, « Frappez, rompez ; ce n'est pas Anaxarchus, c'est son estuy que vous pilez : » quand nous oyons nos martyrs crier au tyran, au milieu de la flamme, « C'est assez rosti de ce costé là ; hache le, mange le, il est cuit ; recommence de l'aultre : » quand nous oyons, en Iosephe, cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, et percé des alesnes d'Antiochus, le desfier encores, criant d'une voix ferme et asseuree : « Tyran, tu perds temps, me voicy tousiours à mon ayse ; où est cette douleur, où sont ces torments dequoy tu me menaceois ? n'y sçais tu que cecy ? ma constance te donne plus de peine que ie n'en sens de ta cruauté : ô lasche belitre ! tu te rens, et ie me renforce : fois moy plaindre, fois moy flechir, fois moy rendre, si tu peulx ; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux; les voylà defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus ; arme les, acharne les : » certes, il fault confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant saincte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques, « I'ayme mieulx estre furieux que voluptueux ; » mot d'Antisthenes, Μανείην μᾶλλον, ἢ ἡσθείην [1] : quand Sextius nous dict, « qu'il ayme mieulx estre enferré de la douleur que de la volupté : » quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte ; et refusant le repos et la santé, que de gayeté de cœur il desfie les maulx ; et mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant les luicter et les combattre, qu'il en appelle et desire des fortes, poignantes, et dignes de luy ;

Spumantemque dari, pecora inter inertia, votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem [2] :

[1] Aulu-Gelle, IX, 5 ; Diogène Laerce, VI, 3. — Montaigne a traduit ces mots avant de les citer.

[2] Dédaignant ces animaux timides, il voudrait qu'un sanglier

qui ne iuge que ce sont boutees d'un courage eslancé hors de son giste ? Nostre ame ne sçauroit de son siege attaindre si hault ; il fault qu'elle le quitte et s'esleve, et que prenant le frein aux dents, elle emporte et ravisse son homme si loing, qu'aprez il s'estonne luy mesme de son faict : comme aux exploicts de la guerre, la chaleur du combat poulse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estants revenus à eulx, ils en transissent d'estonnement les premiers : comme aussi les poëtes sont esprins souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne recognoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere ; c'est ce qu'on appelle aussi en eulx ardeur et manie. Et comme Platon dict, que pour neant heurte à la porte de la poësie un homme rassis : aussi dict Aristote, qu'aulcune ame excellente n'est exempte de meslange de folie ; et a raison d'appeller folie tout eslancement, tant louable soit il, qui surpasse nostre propre iugement et discours ; d'autant que la sagesse est un maniement reiglé de nostre ame, et qu'elle conduict avecques mesure et proportion, et s'en respond. Platon argumente ainsi, « que la faculté de prophetizer est au dessus de nous ; qu'il fault estre hors de nous quand nous la traictons ; il fault que nostre prudence soit offusquee ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enlevee de sa place par un ravissement celeste. »

écumant vînt s'offrir à lui, ou qu'un lion descendît de la montagne. VIRG. *Énéid.* IV, 158.

CHAPITRE III

COUSTUME DE L'ISLE DE CEA

Si philosopher c'est doubter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme ie fois, doibt estre doubter ; car c'est aux apprentifs à enquerir et à debattre, et au cathedrant de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'auctorité de la volonté divine, qui nous reigle sans contredict, et qui a son reng au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippus estant entré à main armee au Peloponnese, quelqu'un disoit à Damindas que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : « Eh ! poltron ! respondit il, que peuvent souffrir ceulx qui ne craignent point la mort ? » On demandoit aussi à Agis comment un homme pourroit vivre libre : « Mesprisant, dit il, le mourir. » Ces propositions, et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidents pires à souffrir que la mort mesme ; tesmoing cet enfant lacedemonien prins par Antigonus, et vendu pour serf, lequel pressé par son maistre de s'employer à quelque service abiect : » Tu verras, dit il, qui tu as acheté : ce me seroit honte de servir ayant la liberté si à main ; » et ce disant, se precipita du hault de la maison. Antipater menaceant asprement les Lacedemoniens, pour les renger à certaine sienne demande : « Si tu nous menaces de pis que la mort, respondirent ils, nous mourrons plus volontiers : » et à Philippus leur ayant escript qu'il empescheroit

toutes leurs entreprinses : « Quoy ! nous empescheras tu aussi de mourir ? » C'est ce qu'on dict, que le sage vit tant qu'il doibt, non pas tant qu'il peult ; et que le present que nature nous ayt faict le plus favorable, et qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs : elle n'a ordonné qu'une entree à la vie, et cent mille yssues. Nous pouvons avoir faulte de terre pour y vivre ; mais de terre pour y mourir, nous n'en pouvons avoir faulte, comme respondit Boiocalus aux Romains. Pourquoy te plains tu de ce monde ? il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lascheté en est cause. A mourir, il ne reste que le vouloir :

> Ubique mors est ; optime hoc cavit Deus.
> Eripere vitam nemo non homini potest ;
> At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent [1].

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie : la mort est la recepte à touts maulx; c'est un port tres asseuré, qui n'est iamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre; qu'il coure au devant de son iour, ou qu'il l'attende; d'où qu'il vienne, c'est tousiours le sien : en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout; c'est le bout de la fusee. La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie depend de la volonté d'aultruy ; la mort, de la nostre. En aulcune chose nous ne debvons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle là. La reputation ne touche pas une telle entreprinse ; c'est folie d'y avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire.

[1] Par un effet de la sagesse divine, la mort est partout. Chacun peut ôter la vie à l'homme, personne ne peut lui ôter la mort : mille chemins ouverts y conduisent. SÉNÈQUE, *Thebaïs*, act. I, sc. I, v. 151.

Le commun train de la guarison se conduict aux depens de la vie : on nous incise, on nous cauterize, on nous destrenche les membres, on nous soustraict l'aliment et le sang ; un pas plus oultre, nous voylà guaris tout à faict. Pourquoy n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane ? Aux plus fortes maladies, les plus forts remedes. Servius le grammairien ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer du poison à tuer ses iambes : qu'elles feussent podagriques à leur poste, pourvu qu'elles feussent insensibles. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat, que le vivre est pire que le mourir. C'est foiblesse de ceder aux maulx, mais c'est folie de les nourrir. Les stoïciens disent que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se despartir de la vie, encores qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunement; et au fol, de maintenir sa vie, encores qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme ie n'offense les loix qui sont faictes contre les larrons, quand i'emporte le mien, et que ie couppe ma bourse ; ny des boutefeux quand ie brusle mon bois : aussi ne suis ie tenu aux loix faictes contre les meurtriers, pour m'estre osté ma vie. Hegesias disoit que, comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort debvoit dependre de nostre eslection. Et Diogenes rencontrant le philosophe Speusippus affligé de longue hydropisie, se faisant porter en lictiere, qui luy escria : « Le bon salut, Diogenes ; — A toy, point de salut, respondit il, qui souffres le vivre, estant en tel estat. » De vray, quelque temps aprez, Speusippus se feit mourir, ennuyé d'une si penible condition de vie.

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car plusieurs tiennent, Que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprez de celuy qui nous y a mis ; et que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ouy bien pour sa gloire et service d'aultruy, de nous donner congé quand il luy plaira, non à nous de le prendre : Que nous ne sommes pas nayz pour nous, ains aussi pour nostre païs : les loix nous redemandent compte de nous pour leur interest, et ont action d'homicide contre nous ; aultrement, comme déserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'aultre monde :

> Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lethum
> Insontes peperere manu, lucemque perosi
> Proiecere animas [1].

Il y a bien plus de constance à user la chaisne qui nous tient, qu'à la rompre, et plus d'espreuve de fermeté en Regulus qu'en Caton ; c'est l'indiscretion et l'impatience qui nous haste le pas. Nuls accidents ne font tourner le dos à la vifve vertu ; elle cherche les maulx et la douleur comme son aliment, les menaces des tyrans, les gehennes et les bourreaux, l'animent et la vivifient ;

> Duris ut ilex tonsa bipennibus
> Nigræ feraci frondis in Algido,
> Per damna, per cædes, ab ipso
> Ducit opes, animumque ferro [2] :

[1] Plus loin, on voit accablés de tristesse les malheureux qui ont tranché, par une mort volontaire, des jours jusqu'alors innocents, et qui, détestant la lumière, ont rejeté le fardeau de la vie. VIRG. *Énéid.* VI, 434.

[2] Tel le chêne, dans les noires forêts de l'Algide, se fortifie sous les coups redoublés de la hache ; ses pertes, ses blessures, le fer même qui le frappe, lui donnent une nouvelle vigueur. HOR. *Od.* IV, 4, 57.

et comme dict l'aultre,

> Non est, ut putas, virtus, pater,
> Timere vitam; sed malis ingentibus
> Obstare, nec se vertere, ac retro dare [1].
> Rebus in adversis facile est contemnere mortem :
> Fortius ille facit, qui miser esse potest [2].

C'est le roolle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, soubs une tumbe massifve, pour eviter les coups de la fortune; la vertu ne rompt son chemin ny son train, pour orage qu'il fasse :

> Si fractus illabatur orbis,
> Impavidum ferient ruinæ [3].

Le plus communement, la fuitte d'aultres inconvenients nous poulse à cettuy cy; voire quelquesfois la fuitte de la mort faict que nous y courons :

> Hic, rogo, non furor est, ne moriare, mori [4] ?

comme ceulx qui, de peur du precipice, s'y lancent eulx mesmes :

> Multos in summa pericula misit
> Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,
> Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,
> Et differre potest [5].

---

[1] La vertu, mon père, ne consiste pas, comme vous le pensez, à craindre la vie, mais à ne pas fuir honteusement, à faire face à l'adversité. SÉNÈQUE, *Thebaïs*, acte I, v. 190.

[2] Dans l'adversité il est facile de mépriser la mort : il a bien plus de courage, celui qui sait être malheureux. MARTIAL, XI, 56, 15.

[3] Que l'univers brisé s'écroule, les ruines le frapperont sans l'effrayer. HOR. *Od.* III, 3, 7.

[4] Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas folie ? MARTIAL, II, 80, 2.

[5] La crainte même du péril fait souvent qu'on se hâte de s'y précipiter. L'homme courageux est celui qui brave le danger s'il le faut, et qui l'évite s'il est possible. LUCAIN, VII, [illegible]

Usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem [1].

Platon, en ses loix, ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est soy mesme, de la vie et du cours des destinees, non contrainct par iugement publicque, ny par quelque triste et inevitable accident de la fortune, ni par une honte insupportable, mais par lascheté et foiblesse d'une ame craintifve. Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule; car enfin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche, peuvent accuser le nostre : mais c'est contre nature que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir; c'est une maladie particuliere, et qui ne se veoid en aulcune aultre creature, de se haïr et desdaigner. C'est de pareille vanité que nous desirons estre aultre chose que ce que nous sommes : le fruict d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredict et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre faict, d'un homme, ange, il ne faict rien pour luy : il n'en vauldroit de rien mieulx : car n'estant plus, qui se resiouira et ressentira de cet amendement pour luy ?

Debet enim, misere cui forte, ægreque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, quum male possit
Accidere [2].

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maulx de cette vie, que nous acheptons

[1] La crainte de la mort inspire souvent aux hommes un tel dégoût de la vie, qu'ils tournent contre eux-mêmes des mains désespérées, oubliant que la crainte de la mort était l'unique source de leurs peines. Lucrèce, III, 79.

[2] On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe plus dans …mps où il pourrait arriver. Lucrèce, III, 874.

au prix de la mort, ne nous apporte aulcune commodité : pour neant evite la guerre, celuy qui ne peult iouyr de la paix ; et pour neant fuit la peine, qui n'a dequoy savourer le repos.

Entre ceulx du premier advis, il y a eu grand doubte sur cecy, Quelles occasions sont assez iustes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer ? ils appellent cela εὔλογον ἐξαγωγήν[1]. Car quoy qu'ils dient qu'il fault souvent mourir pour causes legieres, puis que celles qui nous tiennent en vie ne sont gueres fortes, si y faut il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poulsé, non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se desfaire : i'en ay allegué par cy devant des exemples ; et nous lisons en oultre des vierges milesiennes, que par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes aprez les aultres, iusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroient ainsi pendues, feussent traisnees du mesme licol toutes nues par la ville. Quand Threicion presche Cleomenes de se tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et ayant fuy la mort plus honnorable en la battaille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette aultre qui luy est seconde en honneur, et ne donner point de loisir aux victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse ; Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïque, refuse ce conseil, comme lasche et effeminé : « C'est une recepte, dict il, qui ne me peult iamais manquer, et de laquelle il ne se fault pas servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste ; que le vivre est quelquesfois constance et vaillance ;

[1] Εὔλογον ἐξαγωγήν, *sortie raisonnable.* C'était l'expression des stoïciens. Voyez Diogène Laërce, VIII, 130 ; et les observations de Ménage, p. 311 et 312.

qu'il veult que sa mort mesme serve à son païs, et en veult faire un acte d'honneur et de vertu. » Threicion se creut dez lors, et se tua. Cleomenes en feit aussi autant depuis, mais ce feut aprez avoir essayé le dernier poinct de la fortune. Touts les inconvenients ne valent pas qu'on vueille mourir pour les eviter : et puis y ayant tant de soubdains changements aux choses humaines, il est mal aysé à iuger à quel poinct nous sommes iustement au bout de nostre esperance :

> Sperat et in sæva victus gladiator arena,
> Sit licet infesto pollice turba minax [1].

Toutes choses, disoit un mot ancien, sont esperables à un homme, pendant qu'il vit. « Ouy, mais, respond Seneca, pourquoy auroy ie plustost en la teste cela, Que la fortune peult toutes choses pour celuy qui est vivant ; que cecy, Que fortune ne peult rien sur celuy qui sçait mourir ? » On veoid Iosephe engagé en un si apparent dangier et si prochain, tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aulcune ressource ; toutesfois estant, comme il dict, conseillé sur ce poinct, par un de ses amis, de se desfaire, bien luy servit de s'opiniastrer encores en l'esperance ; car la fortune contourna, oultre toute raison humaine, cet accident, si bien qu'il s'en veid delivré sans aulcun inconvenient. Et Cassius et Brutus, au contraire, acheverent de perdre les reliques de la romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation et temerité dequoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion. A la iournee de Serisolles, monsieur d'Anguien

[1] Renversé sur l'arène, le gladiateur vaincu espère encore, quoique, par le signe ordinaire, le peuple ordonne qu'il meure. PENTADIUS, *de Spe, ap. Virg. Catalecta, ed. Scaligero,* p. 223.

essaya deux fois de se donner de l'espee dans la gorge, desesperé de la fortune du combat qui se porta mal en l'endroict où il estoit ; et cuida par precipitation se priver de la iouïssance d'une si belle victoire. I'ay veu cent lievres se sauver soubs les dents des levriers. *Aliquis carnifici suo superstes fuit*[1].

Multa dies, variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius ; multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit[2].

Pline dict qu'il n'y a que trois sortes de maladies pour lesquelles eviter on aye droict de se tuer ; la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenue : Seneque, celles seulement qui esbranlent pour long temps les offices de l'ame. Pour eviter une pire mort, il y en a qui sont d'advis de la prendre à leur poste. Democritus, chef des Aetoliens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen, de nuict, d'eschapper ; mais suyvi par ses gardes, avant que se laisser reprendre, il se donna de l'espee au travers du corps. Antinoüs et Theodotus, leur ville d'Epire reduicte à l'extremité par les Romains, feurent d'advis au peuple de se tuer touts : mais le conseil de se rendre plustost ayant gaigné, ils allerent chercher la mort, se ruants sur les ennemis en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze, forcee par les Turcs il y a quelques annees, un Sicilien qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tua de sa main, et leur mere aprez, qui accourut à leur mort : cela faict, sortant en rue

[1] Tel a survécu à son bourreau. SÉNÈQUE, *Epist.* 13.

[2] Les temps, les événements divers, ont souvent amené des changements heureux ; capricieuse dans ses jeux, la fortune abaisse souvent les hommes pour les relever avec plus d'éclat. VIRG. *Én.* XI, 425.

avecques une arbaleste et une arquebuse, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approcherent de sa porte, et puis mettant l'espee au poing, s'alla mesler furieusement, où il feut soubdain enveloppé et mis en pieces, se sauvant ainsi du servage aprez en avoir delivré les siens. Les femmes iuifves, aprez avoir faict circoncire leurs enfants, s'alloient precipiter quand et eulx, fuyants la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité estant en nos conciergeries, ses parents, advertis qu'il seroit certainement condemné, pour eviter la honte de telle mort, apposterent un presbtre pour luy dire que le souverain remede de sa delivrance estoit qu'il se recommendast à tel sainct avec tel et tel vœu, et qu'il feust huict iours sans prendre aulcun aliment, quelque defaillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se desfeit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scribonia conseillant Libo, son nepveu, de se tuer plustost que d'attendre la main de la iustice, luy disoit que c'estoit proprement faire l'affaire d'aultruy, que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceulx qui la viendroient chercher trois ou quatre iours aprez; et que c'estoit servir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire curee.

Il se lit dans la Bible, que Nicanor, persecuteur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Razias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le pere aux Iuifs; comme ce bon homme n'y veid plus d'ordre, sa porte bruslee, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir genereusement plustost que de venir entre les mains des meschants, et de se laisser mastiner contre l'honneur de son reng, il se frappa de son espee : mais le coup, pour la haste, n'ayant

pas esté bien assené, il courut se precipiter du hault d'un mur au travers de la trouppe, laquelle s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste; ce neantmoins, se sentant encores quelque reste de vie, il ralluma son courage, et s'eslevant en pieds, tout ensanglanté et chargé de coups, et faulsant la presse, donna iusques à certain rochier couppé et precipiteux, où n'en pouvant plus, il print par l'une de ses plaies à deux mains ses entrailles, les deschirant et froissant, et les iecta à travers les poursuyvants, appellant sur eulx et attestant la vengeance divine.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à eviter, à mon advis, c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et à cette cause, le dissentiment n'y peut estre assez entier, et semble que la force soit meslee à quelque volonté. L'histoire ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes qui appellerent la mort à guarant contre les oultrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience. Pelagia et Sophronia, toutes deux canonisees, celle là se precipita dans la riviere avecques sa mere et ses sœurs, pour eviter la force de quelques soldats; et cette cy se tua aussi, pour eviter la force de Maxentius l'empereur.

Il nous sera à l'adventure honnorable aux siecles advenir, qu'un savant aucteur de ce temps, et notamment parisien, se mette en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plustost tout aultre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Ie suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses contes, le bon mot que i'apprins à Toulouse, d'une femme passee par les mains de quelques soldats : « Dieu soit loué, disoit

elle, qu'au moins une fois en ma vie ie m'en suis saoulée sans peché ! » A la verité, ces cruautez ne sont pas dignes de la doulceur françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en veoid infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient « Nenny, » en le faisant, suivant la reigle du bon Marot.

L'histoire est toute pleine de ceulx qui, en mille façons, ont changé à la mort une vie peineuse. Lucius Aruntius se tua, « pour, disoit il, fuyr et l'advenir et le passé. » Granius Silvanus et Statius Proximus, aprez estre pardonnez par Neron, se tuerent ; ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une aultre fois d'un second pardon, veu sa facilité aux souspeçons et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapizez, fils de la royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy feit de le faire destacher, n'ayant pretendu aultre fruict de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prinse. Bogez, gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes, assiegé par l'armee des Atheniens soubs la conduite de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie à tout sa chevance, impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde ; et aprez avoir deffendu iusques à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, iecta premierement en la riviere de Strymon tout l'or et tout ce dequoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin ; et puis ayant ordonné d'allumer un grand buchier, et d'esgosiller femmes, enfants, concubines et serviteurs, les meit dans le feu, et puis soy mesme.

Ninachetuen, seigneur indois, ayant senty le premier vent de la deliberation du viceroy portu-

gais de le desposseder, sans aulcune cause apparente, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au roy de Campar, print à part soy cette resolution : il feit dresser un eschaffaut plus long que large, appuyé sur des colonnes, royalement tapissé et orné de fleurs et de parfums en abondance ; et puis s'estant vestu d'une robbe de drap d'or, chargee de quantité de pierreries de hault prix, sortit en rue, et par des degrez monta sur l'eschaffaut, en un coing duquel il y avoit un buchier de bois aromatiques allumé. Le monde accourut veoir à quelle fin ces preparatifs inaccoustumez : Ninachetuen remonstra, d'un visage hardy et mal content, l'obligation que la nation portugaloise luy avoit ; combien fidelement il avoit versé en sa charge ; qu'ayant si souvent tesmoigné pour aultruy, les armes en main, que l'honneur luy estoit beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy mesme ; que la fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'iniure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment, et de ne servir de fable au peuple, et de triumphe à des personnes qui valoient moins que luy : ce disant, il se iecta dans le feu.

Sextilia, femme de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à eviter les dangiers qui les pressoient, ausquels elles n'avoient part que par l'interest de l'affection coniugale, engagerent volontairement la vie, pour leur servir, en cette extreme necessité, d'exemple et de compaignie. Ce qu'elles feirent pour leurs maris, Cocceius Nerva le feit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour : ce grand iurisconsulte, fleurissant en santé, en richesse, en reputation, en credit prez de l'empereur, n'eut aultre cause de

se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publicque romaine. Il ne se peult rien adiouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste. Auguste ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le veint veoir, luy en feit une maigre mine : il s'en retourne au logis plein de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tumbé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer ; elle tout franchement : « Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es point donné de garde. Mais laisse, que ie me tue la premiere : » et sans aultrement marchander, se donna d'une espee dans le corps. Vibius Virius, desesperé du salut de sa ville, assiegee par les Romains, et de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur senat, aprez plusieurs remonstrances employees à cette fin, conclud que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains ; les ennemis les auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés : conviant ceulx qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon soupper qu'on avoit dressé chez luy, où aprez avoir faict bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit ; bruvage qui delivrera nos corps des torments, nos ames des iniures, nos yeulx et nos aureilles du sentiment de tant de vilains maulx que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs tres cruels et offensez ; i'ay, disoit il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous iecter dans un buchier au devant de mon huys, quand nous serons expirez. Assez de gents approuverent cette haulte resolution ; peu l'imiterent : vingt et sept senateurs le suyvirent ; et après avoir essayé d'estouffer

dans le vin cette fascheuse pensée, finirent leur repas par ce mortel mets ; et s'entr'embrassants, aprez avoir en commun deploré le malheur de leur païs, les uns se retirerent en leurs maisons, les aultres s'arresterent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : et eurent touts la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effect du poison, qu'aulcuns feurent à une heure prez de veoir les ennemis dans Capoue, qui feut emportee le lendemein, et d'encourir les miseres qu'ils avoient si cherement fuy. Taurea Iubellius, un aultre citoyen de là, le consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie qu'il avoit faicte de deux cents vingt cinq senateurs, le rappella fierement par son nom, et l'ayant arresté : « Commande, feit il, qu'on me massacre aussi aprez tant d'aultres, à fin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy. » Fulvius le desdaignant comme insensé, aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome, contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains ; Iubellius continua : « Puis que, mon païs prins, mes amis morts, et ayant occis de ma main ma femme et mes enfants pour les soustraire à la desolation de cette ruyne, il m'est interdict de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse : » et tirant un glaive qu'il avoit caché, s'en donna au travers la poictrine, tumbant renversé et mourant aux pieds du consul.

Alexandre assiegeoit une ville aux Indes ; ceulx de dedans se trouvants pressez, se resolurent vigoreusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embraiserent universellement touts quand et leur ville, en despit de son humanité : nouvelle guerre ; les ennemis combattoient pour

les sauver, eulx pour se perdre, et faisoient pour guarantir leur mort, toutes les choses qu'on faict pour guarantir sa vie.

Astapa, ville d'Espaigne, se trouvant foible de murs et de deffenses pour soustenir les Romains, les habitants feirent un amas de leurs richesses et meubles en la place ; et ayants rengé au dessus de ce monceau les femmes et les enfants, et l'ayants entouré de bois et matière propre à prendre feu soubdainement, et laissé cinquante ieunes hommes d'entre eulx pour l'execution de leur resolution, feirent une sortie où, suyvant leur vœu, à faulte de pouvoir vaincre, ils se feirent touts tuer. Les cinquante, aprez avoir massacré toute ame vivante esparse par leur ville, et mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissants leur genereuse liberté en un estat insensible, plustost que douloureux et honteux, et monstrants aux ennemis que si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceulx qui, amorcez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en nombre, y feurent suffoquez et bruslez, le reculer leur estant interdict par la foule qui les suyvoit.

Les Abydeens, pressez par Philippus, se resolurent de mesme : mais estants prins de trop court, le roy ayant horreur de veoir la precipitation temeraire de cette execution (les thresors et les meubles, qu'ils avoient diversement condemnez au feu et au nauffrage, saisis), retirant ses soldats, leur conceda trois iours à se tuer avecques plus d'ordre et plus à l'ayse ; lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté, et ne s'en sauva une seule personne qui

eust pouvoir sur soy. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en est plus universel : elles le sont moins que separees ; ce que le discours ne feroit en chascun, il le faict en touts, l'ardeur de la societé ravissant les particuliers iugements.

Les condemnez qui attendoient l'execution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens, et estoient privez de sepulture : ceux qui l'anticipoient en se tuants eulx mesmes, estoient enterrez, et pouvoient faire testament.

Mais on desire aussi quelquesfois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien. « Ie desire, dict sainct Paul, estre dissoult, pour estre avecques Iesus Christ : » et, « Qui me desprendra de ces liens ? » Cleombrotus Ambraciota, ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir, que sans aultre occasion, il s'alla precipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'espoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de iugement. Iacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'oultremer que feit sainct Louys, veoyant le roy et toute l'armee en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaictes, print resolution de s'en aller plustost en paradis ; et ayant dict adieu à ses amis, donna seul, à la vue d'un chascun, dans l'armee des ennemis, où il feut mis en pieces. En certain royaume de ces nouvelles terres, au iour d'une solenne procession, auquel l'idole qu'ils adorent est promenee en publicque sur un char de merveilleuse grandeur ; oultre ce qu'il se veoid plusieurs se detaillants les morceaux de leur chair vifve à luy offrir, il s'en veoid nombre

d'aultres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser sous les roues pour en acquerir aprez leur mort veneration de sainteté, qui leur est rendue. La mort de cet evesque, les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

Il y a des polices qui se sont meslees de reigler la iustice et opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille il se gardoit, au temps passé, du venin preparé à tout de la ciguë, aux despens publicques, pour ceulx qui vouldroient haster leurs iours ; ayant premierement approuvé aux six cents, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprinse : et n'estoit loisible, aultrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes, de mettre la main sur soy. Cette loy estoit encores ailleurs.

Sextus Pompeius allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepont ; il adveint, de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend l'un de ceulx de sa compaignie, qu'une femme de grande auctorité, ayant rendu compte à ses citoyens pourquoy elle estoit resolue de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honnorable : ce qu'il feit ; et ayant long temps essayé pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merveilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce desseing, souffrit enfin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans en tres heureux estat d'esprit et de corps ; mais lors couchee sur son lict, mieulx paré que de coustume, et appuyee sur le coude : « Les dieux, dict elle, ô Sextus Pompeius, et plustost ceulx que ie laisse que ceulx que ie vois trouver, te sçachent gré dequoy tu n'as desdaigné d'estre

et conseiller de ma vie, et tesmoing de ma mort ! De ma part, ayant tousiours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face veoir un contraire, ie m'en vois d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux. » Cela faict, ayant presché et exhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant desparty ses biens, et recommendé les dieux domestiques à sa fille aisnee, elle print d'une main asseuree la coupe où estoit le venin, et ayant faict ses vœus à Mercure, et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'aultre monde, avalla brusquement ce mortel bruvage. Or entreteint elle la compaignie du progrez de son operation, et comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une aprez l'aultre ; iusques à ce qu'ayant dict enfin qu'il arrivoit au cœur et aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeulx.

Pline recite de certaine nation hyperboree, qu'en icelle, pour la doulce temperature de l'air, les vies ne se finissent communement que par la propre volonté des habitants ; mais qu'estants las et saouls de vivre, ils ont en coustume, au bout d'un long aage, aprez avoir faict bonne chere, se precipiter en la mer, du hault d'un certain rochier destiné à ce service. La douleur et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

CHAPITRE IV

A DEMAIN LES AFFAIRES

Ie donne avecques raison, ce me semble, la palme à Iacques Amyot sur touts nos escrivains françois, non seulement pour la naïfveté et pureté du langage, en quoy il surpasse touts aultres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu desvelopper si heureusement un aucteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on vouldra, ie n'entens rien au grec, mais ie veoy un sens si bien ioinct et entretenu par tout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou ayant, par longue conversation, planté vifvement dans son ame une generale idee de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie) ; mais, sur tout, ie luy sçay bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du bourbier : sa mercy, nous osons à cette heure et parler et escrire ; les dames en regentent les maistres d'eschole ; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, ie luy resigne Xenophon, pour en faire autant : c'est une occupation plus aysee, et d'autant plus propre à sa vieillesse ; et puis, ie ne sçay comment il me semble, quoy qu'il se desmesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutesfois son style est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son ayse.

I'estois à cette heure sur ce passage où Plutarque

dict de soy mesme, que Rusticus assistant à une sienne declamation à Rome, y receut un pacquet de la part de l'empereur, et temporisa de l'ouvrir iusques à ce que tout feust faict : « En quoy, dict il, toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. » De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous faict, avec tant d'indiscretion et d'impatience, abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soubdain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus ; et pouvoit encores y ioindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais ie fois doubte qu'on le peust louer de prudence ; car recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand preiudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle ie penche evidemment de ma complexion, et en laquelle i'ay veu plusieurs hommes si extremes, que trois ou quatre iours aprez, on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyees.

Ie n'en ouvris iamais non seulement de celles qu'on m'eust commises, mais de celles mesmes que la fortune m'eust faict passer par les mains ; et fois conscience si mes yeulx desrobbent, par mesgarde, quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand ie suis à costé d'un grand. Iamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins ez affaires d'aultruy.

Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres cuida perdre Turin pour, estant en bonne com-

paignie à soupper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque m'a apprins que Iulius Cesar se feust sauvé, si allant au senat le iour qu'il y feust tué par les coniurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta ; et faict aussi le conte d'Archias, tyran de Thebes : que le soir avant l'execution de l'entreprinse que Pelopidas avoit faicte de le tuer, pour remettre son païs en liberté, il luy feut escript par un aultre Archias, Athenien, de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit; et que ce pacquet luy ayant esté rendu pendant son soupper, il remeit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires. »

Un sage homme peult, à mon opinion, pour l'interest d'aultruy, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer une aultre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau ; mais pour son interest ou plaisir particulier, mesme s'il est homme ayant charge publicque, pour ne rompre son disner, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire, qu'ils appelloient, la plus honnorable à table, pour estre plus à delivre, et plus accessible à ceulx qui surviendroient pour entretenir celuy qui y seroit assis : tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se despartoient pas de l'entremise d'aultres affaires et survenances. Mais quand tout est dict, il est mal aysé ez actions humaines de donner reigle si iuste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

CHAPITRE V

DE LA CONSCIENCE

VOYAGEANT un iour, mon frere sieur de la Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre ; mais ie n'en sçavoy rien, car il se contrefaisoit aultre : et le pis de ces guerres, c'est que les chartes sont si meslees, vostre ennemy n'estant distingué d'avecques vous d'aulcune marque apparente, ny de langage, ny de port, nourry en mesmes loix, mœurs et mesme air, qu'il est mal aysé d'y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos trouppes en lieu où ie ne feusse cogneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis à l'adventure, comme il m'estoit aultrefois advenu ; car en un tel mescompte ie perdis et hommes et chevaulx, et m'y tua lon miserablement, entre aultres, un page, gentilhomme italien, que ie nourrissoy soigneusement, et feut esteincte en luy une tres belle enfance et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoit une frayeur si esperdue, et ie le veoyoy si mort, à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que ie devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque, et des croix de sa casaque, on iroit lire iusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merveilleux l'effort de la conscience ! Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesmes, et à faulte de tesmoing estrangier, elle nous produict contre nous,

Occultum quatiens animo tortore flagellum [1].

Ce conte est en la bouche des enfants : Bessus, Pæonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abbattu un nid de moyneaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faulsement du meurtre de son pere. Ce parricide, iusques lors, avoit esté occulte et incogneu : mais les furies vengeresses de la conscience le feirent mettre hors à celuy mesme qui en debvoit porter la penitence. Hesiode corrige le dire de Platon, « que la peine suit de bien prez le peché ; » car il dict « qu'elle naist en l'instant et quand et quand le peché. » Quiconque attend la peine, il la souffre ; et quiconque l'a meritee, l'attend. La meschanceté fabrique des torments contre soy :

Malum consilium, consultori pessimum [2] :

comme la mouche guespe picque et offense aultruy, mais plus soy mesme ; car elle y perd son aiguillon et sa force pour iamais,

Vitasque in vulnere ponunt [3].

Les cantharides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrarieté de nature : aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tormente de

[1] Elle nous sert elle-même de bourreau, et nous frappe sans cesse de fouets invisibles. JUVÉN. XIII, 195.

[2] Le mal retombe sur celui qui l'a médité. *Apud* A. GELLIUM, IV, 5.

[3] Et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite. VIRG. *Géorg.* IV, 238.

plusieurs imaginations penibles, veillants et dormants :

> Quippe ubi se multi, per somnia sæpe loquentes,
> Aut morbo delirantes, procraxe ferantur,
> Et celata diu in medium peccata dedisse [1].

Apollodorus songeoit qu'il se veoyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmite, et que son cœur murmuroit en disant : « Ie te suis cause de touts ces maulx. » Aulcune cachette ne sert aux meschants, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eulx mesmes.

> Prima est hæc ultio, quod se
> Iudice nemo nocens absolvitur [2].

Comme elle nous remplit de crainte, aussi faict elle d'asseurance et de confiance ; et ie puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que i'avoy de ma volonté et innocence de mes desseings :

> Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
> Pectora pro facto spemque, metumque suo [3].

Il y en a mille exemples ; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion estant un iour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser ou de flatter ses iuges : « Il vous siera bien, leur dict il, de vouloir

[1] Souvent les coupables se sont accusés eux-mêmes en songe, ou dans le délire de la fièvre, et ont révélé des crimes longtemps cachés. Lucrèce, V, 1157.

[2] Le premier châtiment du coupable, c'est qu'il ne saurait s'absoudre à son propre tribunal. Juv. *Sat.* XIII, 2.

[3] Selon le témoignage que l'homme se rend à soi-même, il a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. Ovide, *Fast.* I, 485.

entreprendre de iuger de la teste de celuy par le moyen duquel vous avez l'auctorité de iuger de tout le monde ! » Et une aultre fois, pour toute response aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dict il, mes citoyens, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil iour que cettuy cy ; » et se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'assemblee et son accusateur mesme à sa suitte. Et Petilius ayant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre de raisons, qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dit que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise : mais comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme ; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et meit en pieces. Ie ne croy pas qu'une ame cauterizee sceust contrefaire une telle asseurance. Il avoit le cœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haulte fortune, dict Tite Live, pour sçavoir estre criminel et se desmettre à la bassesse de deffendre son innocence.

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. Et celuy qui les peult souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peult souffrir : car pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas ? Et au rebours, si celuy qui n'a pas faict ce dequoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces torments ; pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon que de la vie luy estant proposé ? Ie pense

que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience : car, au coulpable, il semble qu'elle ayde à la torture pour luy faire confesser sa faulte, et qu'elle l'affoiblisse ; et de l'aultre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de dangier : que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr à si griefves douleurs ?

Etiam innocentes cogit mentiri dolor[1] :

d'où il advient que celuy que le iuge a gehenné, pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir et innocent et gehenné. Mille et mille en ont chargé leur teste de faulses confessions, entre lesquels ie loge Philotas, considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy feit, et le progrez de sa gehenne. Mais tant y a que c'est, dict on, le moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inventer : bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon advis.

Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine, qui les appellent ainsi, estiment horrible et cruel de tormenter et desrompre un homme, de la faulte duquel vous estes encores en doubte. Que peult il mais de vostre ignorance ? Estes vous pas iniuste, qui pour ne le tuer sans occasion, luy faictes pis que le tuer ? Qu'il soit ainsi, veoyez combien de fois il ayme mieulx mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice, et l'execute. Ie ne sçay d'où ie tiens ce conte, mais il rapporte exactement la conscience de nostre iustice. Une

[1] La douleur force à mentir ceux mêmes qui sont innocents. *Sentences de* Publius Syrus.

femme de village accusoit devant un general d'armée, grand iusticier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armee ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avoit point. Le general, aprez avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coulpable de son accusation, si elle mentoit ; et elle persistant, il feit ouvrir le ventre au soldat pour s'esclaircir de la verité du faict : et la femme se trouva avoir raison. Condemnation instructive.

CHAPITRE VI

DE L'EXERCITATION

Il est mal aysé que le discours et l'instruction, encores que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissants pour nous acheminer iusques à l'action, si, oultre cela, nous n'exerceons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger : aultrement, quand elle sera au propre des effects, elle s'y trouvera sans doubte empeschee. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceulx qui ont voulu attaindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat; ains ils luy sont allez au devant, et se sont iectez, à escient, à la preuve des difficultez : les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire ; les aultres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible, pour se

durcir au mal et au travail ; d'aultres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veue, et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame.

Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peult ayder. On se peult, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, et tels aultres accidents : mais quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois, nous y sommes touts apprentifs quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers du temps, qu'ils ont essayé, en la mort mesme, de la gouster et savourer, et ont bandé leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage ; toutesfois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles :

Nemo expergitus exstat,
Frigida quem semel est vitaï pausa sequuta [1].

Canius Iulius, noble romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condemné à la mort par ce maraud de Caligula ; oultre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le poinct de souffrir la main du bourreau, un philosophe son amy luy demanda : « Eh bien, Canius, en quelle desmarche est à cette heure vostre ame ? que faict elle ? en quels pensements estes vous ? — Ie pensoy, luy respondit il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour veoir si en cet instant de la mort, si court et si brief,

[1] On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort. LUCRÈCE, III, 942.

ie pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue ; pour, si i'en apprens quelque chose, en revenir donner aprez, si ie puis, advertissement à mes amis. » Cettuy cy philosophe, non seulement iusques à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire !

Ius hoc animi morientis habebat [1].

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aulcunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez : si nous ne la pouvons ioindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons recognoistre ; et si nous ne donnons iusques à son fort, au moins verrons nous et en practiquerons les advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous faict regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort : combien facilement nous passons du veiller au dormir ! avecques combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere et de nous ! A l'adventure pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par ce moyen nature nous instruict qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre, et dez la vie nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde aprez icelle, pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte. Mais ceulx qui

[1] Tant il exerçait d'empire sur son âme, à l'heure même de la mort ! Lucrèce, VIII, 636.

sont tumbez par quelque violent accident en defaillance de cœur, et qui y ont perdu touts sentiments, ceulx là, à mon advis, ont esté bien prez de veoir son vray et naturel visage : car quant à l'instant et au poinct du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avecques soy aulcun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir : nos souffrances ont besoing de temps, qui est si court et si precipité en la mort, qu'il fault necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre ; et celles là peuvent tumber en experience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect : i'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaicte et entiere santé ; ie dis non seulement entiere, mais encores alaigre et bouillante ; cet estat, plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que quand ie suis venu à les experimenter, i'ay trouvé leurs poinctures molles et lasches au prix de ma crainte. Voycy que i'espreuve touts les iours : suis ie à couvert chauldement, dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempestueuse, ie m'estonne et m'afflige pour ceulx qui sont lors en la campaigne : y suis ie moy mesme, ie ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul d'estre tousiours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable : ie feus incontinent dressé à y estre une sepmaine et un mois, plein d'esmotion, d'alteration et de foiblesse ; et ay trouvé que lors de ma santé, ie plaignoy les malades beaucoup plus que ie ne me treuve à plaindre moy mesme, quand i'en suis ; et que la force de mon apprehension encherissoit prez de moitié l'essence et

verité de la chose. I'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vault pas la peine que ie prens à tant d'apprests que ie dresse, et tant de secours que i'appelle et assemble pour en soustenir l'effort. Mais, à toutes adventures, nous ne pouvons nous donner trop d'advantage.

Pendant nos troisiesmes troubles, ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'estant allé un iour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moïau de tout le trouble des guerres civiles de France ; estimant estre en toute seureté, et si voysin de ma retraicte, que ie n'avoy point besoing de meilleur equipage, i'avoy prins un cheval bien aysé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soubdaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperee, frais au demourant et vigoreux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, vient à le poulser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le fouldroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'aultre les pieds contremont : si que voylà le cheval abbattu et couché tout estourdy ; moy dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espee, que i'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceincture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouïssement que i'aye senty iusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy, aprez avoir essayé, par touts les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenants pour mort, me prindrent entre leurs bras, et m'emportoient

avecques beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là, environ une demy lieue françoise. Sur le chemin, et aprez avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, ie commenceay à me mouvoir et respirer ; car il estoit tumbé si grande abondance de sang dans mon estomach, que pour l'en descharger, nature eut besoing de ressusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où ie rendis un plein seau de bouillons de sang pur ; et plusieurs fois par le chemin il m'en fallut faire de mesme. Par là, ie commenceay à reprendre un peu de vie ; mais ce feut par les menus, et par un si long traict de temps, que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchants de la mort que de la vie :

Perchè, dubbiosa ancor del suo ritorno,
Non s'assicura attonita la mente [1].

Cette recordation, que i'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idee si prez du naturel, me concilie aulcunement à elle. Quand ie commenceay à y veoir, ce feut d'une veue si trouble, si foible et si morte, que ie ne discernois encores rien que la lumiere,

Come quel ch' or apre, or chiude
Gli occhi, mezzo tra 'l sonno e l'esser desto [2].

Quant aux functions de l'ame, elles naissoient avecques mesme progrez que celles du corps. Ie me veis tout sanglant; car mon pourpoinct estoit taché partout du sang que i'avoy rendu. La

[1] Car l'âme abattue, encore incertaine de son retour, ne peut se raffermir. Torq. Tasso, *Gerus. liberata*, cant. XII, stanz. 74.

[2] Comme un homme qui, moitié endormi et moitié éveillé, tantôt ouvre et tantôt ferme les yeux. Id. *ibid.* cant. VIII, stanz. 26.

premiere pensee qui me veint, ce feut que i'avois une arquebusade en la teste : de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres ; ie fermoy les yeulx pour ayder, ce me sembloit, à la poulser hors, et prenoy plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste ; mais, à la verité, non seulement exempte de desplaisir, ains meslee à cette doulceur que sentent ceulx qui se laissent glisser au sommeil.

Ie croy que c'est ce mesme estat où se treuvent ceulx qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimants qu'ils soyent agitez de griefves douleurs, ou qu'ils ayent l'ame pressee de cogitations penibles. Ç'a esté tousiours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesme d'Estienne de la Boëtie, que ceulx que nous veoyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caducque,

Vi morbi sæpe coactus
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit ; ingemit, et fremit artus ;
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in iactando membra fatigat [1],

ou blecez en la teste, que nous oyons rommeller et rendre par fois des soupirs trenchants, quoy

[1] Souvent un malheureux, attaqué d'un mal subit, tombe tout à coup à vos pieds, comme frappé de la foudre ; sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent. Hors de lui, il se roidit, il se débat, il respire à peine ; il se roule et s'agite en tous sens. LUCRÈCE, III, 485.

que nous en tirons aulcuns signes par où il semble qu'il leur reste encore de la cognoissance, et quelques mouvements que nous leur veoyons faire du corps ; i'ay tousiours pensé, dis ie, qu'ils avoient et l'ame et le corps ensepveli et endormi,

> Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ [1] ;

et ne pouvoy croire qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande defaillance des sens, l'ame peust maintenir aulcune force au dedans pour se recognoistre ; et que par ainsin ils n'avoient aucun discours qui les tormentast, et qui leur peust faire iuger et sentir la misere de leur condition ; et que, par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre.

Ie n'imagine aulcun estat pour moy si insupportable et horrible, que d'avoir l'ame vifve et affligee, sans moyen de se declarer, comme ie diroy de ceulx qu'on envoie au supplice, leur ayant couppé la langue (si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieulx seante, si elle est accompaignee d'un ferme visage et grave) ; et comme ces miserables prisonniers qui tumbent ez mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tormentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessifve et impossible ; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensees et de leur misere. Les poëtes ont feinct quelques dieux favorables à la delivrance de ceulx qui traisnoient ainsin une mort languissante ;

[1] Il vit, mais sans savoir s'il jouit de la vie.
Ovid. *Trist.* I, 3, 12.

Hunc ego Diti
Sacrum iussa fero, teque isto corpore solvo [1] :

et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelquesfois, à force de crier autour de leurs aureilles et de les tempester, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil, avant qu'il nous ayt du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix, d'une ouye trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame ; et faisons des responses, à la suitte des dernieres paroles qu'on nous a dictes, qui ont plus de fortune que de sens.

Or à present que ie l'ay essayé par effect, ie ne fois nul doubte que ie n'en aye bien iugé iusques à cette heure : car, premierement, estant tout esvanouy, ie me travailloy d'entr'ouvrir mon pourpoinct à beaux ongles (car i'estoy desarmé), et si sçay que ie ne sentois en l'imagination rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de nostre ordonnance ;

Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant [2] :

ceulx qui tumbent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se prestent des offices et ont des agitations à part de nostre discours.

[1] J'exécute, dit Iris, l'ordre que j'ai reçu ; j'enlève cette âme dévouée au dieu des enfers, et je brise ses chaînes mortelles. VIRG. *Énéid.* IV, 702.

[2] Les doigts mourants s'agitent, ressaisissent le fer qui leur échappe. VIRG. *Énéid.* X, 396.

Falciferos memorant currus abscindere membra...
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum, quum mens tamen atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem [1].

I'avoy mon estomach pressé de ce sang caillé : mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souvent où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaulx, et des hommes mesmes, aprez qu'ils sont trespassez, ausquels on veoid resserrer et remuer des muscles : chascun sçait par experience qu'il a des parties qui se branslent, dressent et couchent souvent sans son congé. Or ces passions, qui ne nous touchent que par l'escorce, ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il fault que l'homme y soit engagé tout entier ; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous.

Comme i'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desia couru, et que ceulx de ma famille m'eurent rencontré avecques les cris accoustumez en telles choses, non seulement ie respondoy quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores ils disent que ie m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que ie veoyoy s'empestrer et tracasser dans le chemin, qui est montueux et mal aysé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillee ; si est ce que ie n'y estoit aulcunement : c'estoient des pensements vains, en nue, qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des aureilles ; ils ne venoient pas de chez moy. Ie ne sçavoy pourtant ny

[1] On dit qu'au fort de la mêlée les chars armés de faux coupent les membres avec tant de rapidité, qu'on les voit palpitants à terre, avant que la douleur d'un coup si prompt ait pu parvenir jusqu'à l'âme. LUCRÈCE, III, 643.

d'où ie venoy, ny où i'alloy; ny ne pouvoy poiser et considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eulx mesmes, comme d'un usage; ce que l'ame y prestoit c'estoit en songe, touchee bien legierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Cependant, mon assiette estoit à la verité tres doulce et paisible : ie n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy ; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse sans aulcune douleur. Ie veis ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, ie sentis une infinie doulceur à ce repos ; car i'avois esté vilainement tirassé par ces pauvres gents, qui avoient prins la peine de me porter sur leurs bras par un long et tres mauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les aultres. On me presenta force remedes, dequoy ie n'en receus aulcun, tenant pour certain que i'estoy blecé à mort par la teste. C'eust esté, sans mentir, une mort bien heureuse ; car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien iuger, et celle du corps d'en rien sentir ; ie me laissoy couler si doulcement, et d'une façon si molle et si aysee, que ie ne sens gueres aultre action moins poisante que celle là estoit. Quand ie veins à revivre et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convaluere mei [1],

qui feut deux ou trois heures aprez, ie me sentis tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres touts moulus et froissez de ma cheute ; et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez, que

[1] Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur. OVID. *Trist.* I, 3, 14.

i'en cuiday remourir encores un coup, mais d'une mort plus vifve ; et me sens encores de la secousse de cette froissure. Ie ne veulx pas oublir cecy, que la derniere chose en quoy ie me peus remettre, ce feut la souvenance de cet accident ; et me feis redire plusieurs fois où i'alloy, d'où ie venoy, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celuy qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'aultres. Mais long temps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir, et me representer l'estat où ie m'estoy trouvé, en l'instant que i'avois apperceu ce cheval fondant sur moy (car ie l'avoy veu à mes talons, et me teins pour mort ; mais ce pensement avoit esté si soubdain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un esclair qui me frappoit l'ame de secousse, et que ie revenois de l'aultre monde.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que i'en ay tiree pour moy : car, à la verité, pour s'apprivoiser à la mort, ie treuve qu'il n'y a que de s'en avoysiner. Or, comme dict Pline, chascun est à soy mesme une tres bonne discipline, pourveu qu'il ayt la suffisance de s'espier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude ; et n'est pas la leçon d'aultruy, c'est la mienne ; et ne me doibt on pourtant sçavoir mauvais gré si ie la communique ; ce qui me sert peult aussi, par accident, servir à un aultre. Au demourant, ie ne gaste rien, ie n'use que du mien ; et si ie fois le fol, c'est à mes despens, et sans l'interest de personne ; car c'est en folie qui meurt en moy, qui n'a point de suitte. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens qui ayent battu ce chemin ; et si. ne

pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette cy, n'en cognoissant que les noms. Nul depuis ne s'est iecté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations ; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommendees. Il y a plusieurs annees que ie n'ay que moy pour visee à mes pensees, que ie ne contreroolle et n'estudie que moy ; et si i'estudie aultre chose, c'est pour soubdain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire : et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des aultres sciences sans comparaison moins utiles, ie fois part de ce que i'ay apprins en cette cy, quoy que ie ne me contente gueres du progrez que i'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme, ny certes en utilité : encores se fault il testonner, encores se fault il ordonner et renger, pour sortir en place : or ie me pare sans cesse, car ie me descris sans cesse. La coustume a faict le parler de soy vicieux, et le prohibe obstineement, en hayne de la ventance qui semble tousiours estre attachee aux propres tesmoignages : au lieu qu'on doibt moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser :

In vitium ducit culpæ fuga [1] ;

ie treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais quand il seroit vray que ce feust necessaire-

[1] Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
HOR. *de Arte poet.* v. 31. (Trad. de Boileau.)

ment presumption d'entretenir le peuple de soy, ie ne dois pas, suyvant mon general desseing, refuser une action qui publie cette maladifve qualité, puisqu'elle est en moy ; et ne dois cacher cette faulte, que i'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire ce que i'en croy, cette coustume a tort de condemner le vin, parce que plusieurs s'y enyvrent : on ne peult abuser que des choses qui sont bonnes ; et croy de cette reigle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saincts, que nous oyons si haultement parler d'eulx, ny les philosophes, ny les theologiens, ne se brident ; ne fois ie moy, quoy que ie soye aussi peu l'un que l'aultre. S'ils n'en escrivent à poinct nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se iecter bien avant sur le trottoir. De quoy traicte Socrates plus largement que de soy ? à quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eulx, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et bransle de leur ame ? Nous nous disons religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme nos voysins à tout le peuple. « Mais nous n'en disons, me respondra on, que les accusations. » Nous disons donc tout ; car nostre vertu mesme est faultive et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre : qui me deffend d'en parler selon mon sens, experience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastiments non selon soy, mais selon son voysin, selon la science d'un aultre, non selon la sienne. Si c'est gloire, de soy mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense, Hortense, celle de Cicero ? A l'adventure entendent ils que ie tesmoigne de moy par ouvrage et effects, non nuement par des paroles.

Ie peins principalement mes cogitations, subiect informe qui ne peult tumber en production ouvragiere ; à toute peine le puis ie coucher en ce corps aëré de la voix : des plus sages honmes et des plus devots ont vescu fuyants touts apparents effects. Les effects diroient plus de la fortune que de moy : ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est coniecturalement et incertainement ; eschantillons d'une monstre particuliere. Ie m'estale entier : c'est un skeletos où, d'une veue, les veines, les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege : l'effect de la toux en produisoit une partie ; l'effect de la palleur ou battement de cœur, une aultre, et doubteusement. Ce ne sont mes gestes que i'escris ; c'est moy, c'est mon essence.

Ie tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy, et pareillement conscientieux à en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifferemment. Si ie me sembloy bon et sage tout à faict, ie l'entonnerois à pleine teste. De dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie ; se payer de moins qu'on ne vault, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote : nulle vertu ne s'ayde de la faulseté, et la verité n'est iamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'y en a, ce n'est pas tousiours presumption, c'est encores souvent sottise : se complaire oultre mesure de ce qu'on est, en tumber en amour de soy indiscrette, est à mon advis la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceulx icy ordonnent, qui en deffendant le parler de soy, deffendent par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensée, la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part.

De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se

plaire en soy ; de se hanter et practiquer, que c'est se trop cherir : mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement ; qui se veoyent aprez leurs affaires ; qui appellent resverie et oysifveté, de s'entretenir de soy ; et s'estoffer et bastir, faire des chasteaux en Espaigne ; s'estimants chose tierce et estrangiere à eulx-mesmes. Si quelqu'un s'enyvre de sa science, regardant soubs soy, qu'il tourne les yeulx au dessus, vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds : s'il entre en quelque flatteuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armees, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eulx. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quand et quand en compte tant d'imparfaictes et foibles qualitez aultres qui sont en luy, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes au precepte de son dieu, « de se cognoistre, » et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de sage. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiement à cognoistre par sa bouche.

CHAPITRE VII

DES RECOMPENSES D'HONNEUR

CEULX qui escrivent la vie d'Auguste Cesar remarquent cecy en sa discipline militaire, que des dons il estoit merveilleusement liberal envers ceulx qui le meritoient ; mais que des pures re-

compenses d'honneur, il en estoit bien autant espargnant : si est ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires, avant qu'il eust iamais esté à la guerre. Ç'a esté une belle invention, et receue en la pluspart des polices du monde, d'establir certaines marques vaines et sans prix pour en honnorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte, la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuict avecques flambeau, quelque assiette particuliere aux assemblees publicques, la prerogative d'aulcuns surnoms et tiltres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, dequoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encores.

Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voysins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien bonne et proufitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des payements qui ne chargent aulcunement le publicque, et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté tousiours cogneu par experience ancienne, et que nous avons aultrefois aussi peu veoir entre nous, que les gents de qualité avoient plus de ialousie de telles recompenses, que de celles où il y avoit du gaing et du proufit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doibt estre simplement d'honneur, on y mesle d'aultres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravalle et en retrenche. L'ordre Sainct Michel, qui a esté si long temps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que

celle là, de n'avoir communication d'aulcune aultre commodité ; cela faisoit qu'aultrefois il n'y avoit ny charge ny estat, quel qu'il feust, auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur ; la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les aultres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toutes sortes d'occasions. Par des richesses, on satisfaict le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancer, le voltiger, le parler, et les plus vils offices qu'on receoive ; voire et le vice s'en paye, la flatterie, le maquerelage, la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et espargnant de cette cy que de l'aultre ; d'autant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté ; et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest [1] ?

On ne remarque pas, pour la recommendation d'un homme, qu'il ayt soing de la nourriture de ses enfants, d'autant que c'est une action commune, quelque iuste qu'elle soit ; non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesme. Ie ne pense pas qu'aulcun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance, car c'estoit une vertu

[1] A qui nul ne paraît méchant,
Nul ne saurait paraître juste.
MARTIAL, XII, 82.

populaire en leur nation ; et aussi peu de la fidelité, et mespris des richesses. Il n'escheoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passee en coustume ; et ne sçay avecques, si nous l'appellerions iamais grande, estant commune.

Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont aultre prix et estimation que cette là, que peu de gents en iouissent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre, il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation : et peult ayseement advenir que plus le meritent ; car il n'est aulcune des vertus qui s'espande si ayseement que la vaillance militaire. Il y en a une aultre vraye, parfaicte et philosophique, dequoy ie ne parle point, et me sers de ce mot selon nostre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et asseurance de l'ame, mesprisant egualement toute sorte de contraires accidents, equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple et la coustume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle dequoy ie parle, et la rendent ayseement vulgaire, comme il est tres aysé à veoir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourroit ioindre à cette heure, et acharner à une entreprinse commune tout nostre peuple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance ; elle regardoit plus loing : ce n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux ; la science d'obeir ne meritoit pas un loyer si honnorable. On y requeroit an-

ciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la pluspart et les plus grandes parties d'un homme militaire : *neque enim eædem, militares et imperatoriæ, artes sunt*[1] ; qui feust encores, oultre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais ie dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultrefois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal ; et eust mieulx vallu faillir à n'en estrener pas touts ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aulcun homme de cœur ne daigne s'advantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs ; et ceulx d'auiourd'huy qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque qui leur estoit particulierement deue.

Or, de s'attendre, en effaceant et abolissant cette cy, de pouvoir soubdain remettre en credit et renouveller une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licentieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la derniere encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner l'aultre. Les reigles de la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoing d'estre extremement tendues et contrainctes, pour luy donner auctorité ; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reiglee : oultre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu.

[1] Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. Tite-Live, XXV, 19.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, et difference de cette vertu aux aultres ; mais Plutarque estant souvent retumbé sur ce propos, ie me mesleroy pour neant de rapporter icy ce qu'il en dict. Cecy est digne d'estre consideré, que nostre nation donne à la vaillance le premier degré des vertus, comme son nom monstre, qui vient de Valeur : et qu'à nostre usage, quand nous disons un homme qui vault beaucoup, ou un homme de bien, au style de nostre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire aultre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine ; car la generale appellation de vertu prend chez eulx etymologie de la force. La forme propre, et seule, et essentielle, de noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vraysemblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, et qui a donné advantage aux uns sur les aultres, ç'a esté cette cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere, d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de langage ; ou bien, que ces nations estants tres belliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus qui leur estoit plus familiere, et le plus digne tiltre : tout ainsi que nostre passion, et cette fiebvreuse solicitude que nous avons de la chasteté des femmes, faict aussi que Une bonne femme, Une femme de bien, et Femme d'honneur et de vertu, ce ne soit en effect à dire aultre chose pour nous que Une femme chaste ; comme si, pour les obliger à ce debvoir, nous mettions à nonchaloir touts les aultres, et leur laschions la bride à toute aultre faulte, pour entrer en composition de leur faire quitter cette cy.

CHAPITRE VIII

DE L'AFFECTION DES PERES AUX ENFANTS

A MADAME D'ESTISSAC

MADAME, si l'estrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, ie ne sors iamais à mon honneur de cette sotte entreprinse ; mais elle est si fantastique, et a un visage si esloingné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tres ennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques annees que ie m'estoy iecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis me trouvant entierement despourveu et vuide de toute aultre matiere, ie me suis presenté moy mesme à moy pour argument et pour subiect. C'est le seul livre au monde de son espece, d'un desseing farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette besongne digne d'estre remarqué que cette bizarrerie ; car à un subiect si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à m'y pourtraire au vif, i'en eusse oublié un traict d'importance, si ie n'y eusse representé l'honneur que i'ay tousiours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre ; d'autant que parmy vos aultres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez monstree à vos enfants, tient l'un des premiers rengs. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac, vostre mary, vous laissa veufve, les

grands et honnorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et fermeté dequoy vous avez soustenu, tant d'annees, et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduicte de leurs affaires, qui vous ont agitee par touts les coings de France, et vous tiennent encores assiegee, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune ; il dira ayseement, avecques moy, que nous n'avons poinct d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que le vostre. Ie loue Dieu, madame, qu'elle aye esté si bien employee ; car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac, vostre fils, asseurent assez que quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeissance et recognoissance d'un tres bon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remarquer les extremes offices qu'il a receus de vous en si grand nombre, ie veulx, si ces escripts viennent un iour à luy tumber en main, lorsque ie n'auray plus ni bouche ni parole qui le puisse dire, qu'il receoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encores plus vifvement tesmoigné par les bons effects dequoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doibve plus à sa mere qu'il faict ; et qu'il ne peult donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu, qu'en vous recognoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct qui se veoye universellement et perpetuellement empreint aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), ie puis dire, à mon advis, qu'aprez le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuyr ce qui nuit, l'affec-

tion que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce reng. Et parce que nature semble nous l'avoir recommendee, regardant à estendre et faire aller avant les pieces successifves de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des enfants aux peres, elle n'est pas si grande : ioinct cette aultre consideration aristotelique, que celuy qui bien faict à quelqu'un, l'ayme mieulx qu'il n'en est aymé ; et celuy à qui il est deu, ayme mieulx que celuy qui doibt ; et tout ouvrier ayme mieulx son ouvrage qu'il n'en seroit aymé, si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous avons cher Estre ; et Estre consiste en mouvement et action ; parquoy chascun est aulcunement en son ouvrage. Qui bien faict, exerce une action belle et honneste ; qui receoit, l'exerce utile seulement. Or l'utile est de beaucoup moins aymable que l'honneste : l'honneste est stable et permanent, fournissant à celuy qui l'a faict une gratification constante ; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si doulce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté ; et le donner est de plus de coust que le prendre.

Puis qu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, à fin que, comme les bestes, nous ne feussions pas servilement assubiectis aux loix communes, ains que nous nous y appliquassions par iugement et liberté volontaire, nous debvons bien prester un peu à la simple auctorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doibt avoir la conduicte de nos inclinations. I'ay, de ma part, le goust estrangement mousse à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre iugement ; comme, sur ce

subiect duquel ie parle, ie ne puis recevoir cette passion dequoy on embrasse les enfants à peine encore nayz, n'ayants ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aymables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reiglee debvroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx ; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quand et quand la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle : et en iuger de mesme, s'ils sont aultres ; nous rendants tousiours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours ; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignements, ieux et niaiseries pueriles de nos enfants, que nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formees ; comme si nous les avions aymez pour nostre passetemps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de iouets à leur enfance, qui se treuve resserré à la moindre despense qu'il leur fault estants en aage. Voire il semble que la ialousie que nous avons de les veoir paroistre et iouyr du monde quand nous sommes à mesme de le quitter, nous rende plus espargnants et retrains envers eulx : il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous soliciter de sortir ; et si nous avions à craindre cela, puis que l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne debvions pas nous mesler d'estre peres.

Quant à moy, ie treuve que c'est cruauté et iniustice de ne les recevoir au partage et société de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos

affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrencher et resserrer nos commoditez pour prouveoir aux leurs, puis que nous les avons engendrez à cet effect. C'est iniustice de veoir qu'un pere vieil, cassé et demy mort, iouisse seul, à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'advancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse ce pendant, par faulte de moyens, perdre leurs meilleures annees sans se poulser au service publicque et cognoissance des hommes. On les iecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour iniuste qu'elle soit, à prouveoir à leur besoing : comme i'ay veu, de mon temps, plusieurs ieunes hommes de bonne maison si addonnez au larrecin, que nulle correction les en pouvoit destourner. I'en cognoy un, bien apparenté, à qui, par la priere d'un sien frere tres honneste et brave gentilhomme, ie parlay une fois pour cet effect. Il me respondit et confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cette ordure par la rigueur et avarice de son pere ; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'aultres. Il me feit souvenir du conte que i'avois ouy faire d'un aultre gentilhomme, si faict et façonné à ce beau mestier du temps de sa ieunesse, que venant aprez à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner cette traficque, il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose dequoy il eust besoing, de la desrobber, en peine de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts à cela, que parmy leurs compaignons mesmes, ils desrobboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Ie suis Gascon,

et si n'est vice auquel ie m'entende moins : ie le hay un peu plus par complexion, que ie ne l'accuse par discours; seulement par desir, ie ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la iustice, des hommes de maison, d'aultres contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. Ie crains que de cette desbauche, il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres.

Et si, on me respond ce que feit un iour un seigneur de bon entendement : « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruict et usage que pour se faire honnorer et rechercher aux siens; et que l'aage luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour eviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde; » de vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose ; mais c'est la medecine à un mal duquel on debvroit eviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoing qu'ils ont de son secours, si cela se doibt nommer affection : il fault se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aymable par sa bonté et doulceur de ses mœurs ; les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix ; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peult estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels

il fault avoir reiglé l'ame à leur debvoir par raison, non par necessité et par le besoing, ny par rudesse et par force :

> Et errat longe, mea quidem sententia,
> Qui imperium credat esse gravius, aut stabilius,
> Vi quod fit, quam illud, quod amicitia adiungitur [1].

I'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a ie ne sçay quoy de servile en la rigueur et en la contraincte ; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se faict iamais par la force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, ie n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. I'ay deu la pareille aux enfants que i'ay eu : ils me meurent touts en nourrice ; mais Leonor, une seule fille qui est eschappee à cette infortune, a attainct six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduicte et pour le chastiement de ses faultes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayseement), aultre chose que paroles, et bien doulces : et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'aultres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline, que ie sçay estre iuste et naturelle. I'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nayz à servir, et de condition plus libre : i'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. Ie n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres.

[1] C'est se tromper fort, à mon avis, que de croire mieux établir son autorité par la force que par l'affection. TÉRENCE, *Adelph.* act. I, sc. 1, v. 40.

Voulons nous estre aymez de nos enfants ? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny iuste ny excusable, *nullum scelus rationem habet*[1]) ? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous fauldroit pas marier si ieunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur ; car cet inconvenient nous iecte à plusieurs grandes difficultez : ie dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes ; car ailleurs, où la vie est questuaire, la pluralité et compaignie des enfants, c'est un adgencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instruments à s'enrichir.

Ie me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristote. Platon ne veult pas qu'on se marie avant les trente ; mais il a raison de se mocquer de ceulx qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condemne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes ; qui, ieune, respondit à sa mere le pressant de se marier, « qu'il n'estoit pas temps ; » et, devenu sur l'aage, « qu'il n'estoit plus temps. » Il fault refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommendoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en aage leur pucelage, d'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes :

[1] Car nul crime n'est fondé en raison. TITE-LIVE, XXVIII, 28

Mà or congiunto a giovinetta sposa,
E lieto omai de' figli, era invilito
Ne gli affetti di padre e di marito [1].

Muleasses, roy de Thunes, celuy que l'empereur Charles cinquiesme remeit en ses estats, reprochoit la memoire de Mahomet son pere, de sa hantise avecques les femmes, l'appellant brode, effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire grecque remarque de Iccus, Tarentin, de Crisso, d'Astyllus, de Diopompus, et d'aultres, que pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des ieux Olympiques, de la palestrine, et tels exercices, ils se priverent, autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien. En certaine contree des Indes espaignoles, on ne permettoit aux hommes de se marier qu'aprez quarante ans ; et si le permettoit on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres, et en la court de son prince : il a besoing de ses pieces ; il en doibt certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour aultruy. Et à celuy là peult servir iustement cette response, que les peres ont ordinairement en la bouche : « Ie ne me veulx pas despouiller devant que de m'aller coucher. »

Mais un pere, atterré d'annees et de maulx, privé, par sa foiblesse et faulte de santé, de la commune societé des hommes, il se faict tort, et aux siens, de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller, à fin de se coucher, non pas iusques à la chemise, mais iusques à une robbe de nuict

[1] Uni à une jeune épouse, il goûtait le bonheur d'être père ; et ces sentiments si doux avaient amolli son courage. T. TASSO, *Gerusal. liber.* canto X, stanz. 39.

bien chaulde : le reste des pompes, dequoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener volontiers ceulx à qui, par ordonnance naturelle, cela doibt appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puis que nature l'en prive : aultrement sans doubte il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là, à l'imitation d'aulcuns anciens de son qualibre, d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller, quand nos robbes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les iambes nous faillent : il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat [1].

Cette faulte, de ne sçavoir recognoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame (qui, à mon opinion, est eguale, si l'ame n'en a plus de la moitié), a perdu la reputation de la pluspart des grands hommes du monde. I'ay veu, de mon temps, et cogneu familierement, des personnages de grande auctorité, qu'il estoit bien aysé à veoir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance que ie cognoissoy par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans : ie les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaittez retirez en leur maison à

[1] Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup, efflanqué, hors d'haleine,
Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène.
HOR. *Epist.* I, 1, 8 (imitation de Boileau).

leur ayse, et deschargez des occupations publicques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. I'ay aultrefois esté privé en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte ; cettuy cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desia en aage de paroistre : cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soing de l'espargne, mais encores plus pour avoir, à cause de l'aage, prins une forme de vie fort esloingnee de la nostre. Ie luy dis un iour, un peu hardiement, comme i'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieulx de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale (car il n'avoit que celle là de bien logee et accommodee), et se retirer en une sienne terre voysine, où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puisqu'il ne pouvoit aultrement eviter nostre importunité, veu la condition de ses enfants. Il m'en creut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire : ie leur lairroy, moy qui suis à mesme de iouer ce roolle, la iouïssance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion ; ie leur en lairroy l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode ; et de l'auctorité des affaires en gros, ie m'en reserverois autant qu'il me plairoit : ayant tousiours iugé que ce doibt estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contrerooller leurs deportements, leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison

en la main de ses successeurs, et se respondre par là des esperances qu'il peult prendre de leur conduicte à venir. Et pour cet effect, ie ne vouldroy pas fuyr leur compaignie ; ie vouldroy les esclairer de prez, et iouyr, selon la condition de mon aage, de leur alaigresse et de leurs festes. Si ie ne vivoy parmy eulx (comme ie ne pourroy, sans offenser leur assemblee par le chagrin de mon aage et la subiection de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les reigles et façons de vivre que i'auroy lors), ie vouldrois au moins vivre prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme ie veis, il y a quelques annees, un doyen de Sainct Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que lorsque i'entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas ; et si avoit toutes ses actions libres et aysees, sauf un rheume qui luy tomboit sur l'estomach : à peine une fois la sepmaine vouloit il permettre qu'aulcun entrast pour le veoir ; il se tenoit tousiours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet luy portoit une fois le jour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir : son occupation estoit de se promener, et lire quelque livre, car il cognoissoit aulcunement les lettres, obstiné, au demourant, de mourir en cette desmarche, comme il feit bientost aprez. I'essayeroy, par une doulce conversation, de nourrir en mes enfants une vifve amitié et bienveillance, non feincte, en mon endroict, ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produict à milliers, il les fault haïr et fuyr pour telles.

Ie veulx mal à cette coustume d'interdire aux

enfants l'appellation paternelle, et leur en enioindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité. Nous appellons Dieu tout puissant, Pere ; et desdaignons que nos enfants nous en appellent : i'ay reformé cette erreur en ma famille. C'est aussi folie et iniustice de priver les enfants qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeïssance : car c'est une farce tres inutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et qui pis est, ridicules. Ils ont la ieunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde ; et receoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines, vrays espoventails de cheneviere. Quand ie pourroy me faire craindre, i'aimerois encores mieulx me faire aymer : il y a tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens ; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. I'en ay veu quelqu'un, duquel la ieunesse avoit esté tres imperieuse ; quand c'est venu sur l'aage, quoy qu'il le passe sainement ce qui se peult, il frappe, il mord, il iure, le plus tempestatif maistre de France ; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un battelage, auquel la famille mesme complotte : du grenier, du cellier, voire et de sa bourse, d'aultres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs en sa gibbeciere, plus cherement que ses yeulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts

de sa maison, en ieu, et en despense, et en l'entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance. Chascun est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y addonne, soubdain il luy est mis en souspeçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit ; combien il veoyoit clair en ses affaires !

Ille solus nescit omnia[1].

Ie ne sçache homme qui peust apporter plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict ; et si en est descheu comme un enfant : partant l'ay ie choisy, parmy plusieurs telles conditions que ie cognoy, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique, « s'il est ainsi mieulx, ou aultrement. » En presence, toutes choses luy cedent ; et laisse lon ce vain cours à son auctorité, qu'on ne luy resiste iamais. On le croit, on le craint, on le respecte, tout son saoul. Donne il congé à un valet ? il plie son paquet, le voylà party, mais hors de devant luy seulement : les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres loingtaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieulx faire : par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despesche qui desplaise ? on la supprime, forgeant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte d'execution ou de response. Nulles lettres estran-

[1] Il ignore, seul, tout ce qu'on fait chez lui. TÉRENCE, *Adelph.* act. IV, sc. 2, v. 9.

gieres ne luy estants premierement apportees, il ne veoid que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'adventure, il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on y treuve sur le champ ce qu'on veult ; et faict on, à touts coups, que tel luy demande pardon, qui l'iniurie par sa lettre. Il ne veoid enfin ses affaires que par une image disposee et desseignee, et satisfactoire le plus qu'on peult, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. I'ay veu, soubs des figures differentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

Il est tousiours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster ; la premiere excuse leur sert de pleniere iustification. I'en ay veu une qui desrobboit gros à son mary, pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aumosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation ! Nul maniement leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary ; il fault qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fierement, et tousiours iniurieusement, pour luy donner de la grace et de l'auctorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent elles ce tiltre, et en servent leur passion avecques gloire ; et comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont masles grands et fleurissants, ils subornent aussi incontinent, ou par force ou par faveur, et maistre d'hostel, et receveur, et tout le reste. Ceulx qui n'ont ny femme ny fils tumbent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps,

« qu'Autant de valets, autant d'ennemis : » veoyez si, selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils et valets, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doulx benefice d'inappercevance et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit ce de nous, mesme en ce temps, où les iuges qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance, et interessez ? Au cas que cette piperie m'eschappe à veoir, au moins ne m'eschappe il pas à veoir que ie suis tres pipable. Et aura lon iamais assez dict de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles ? L'image mesme que i'en veoy aux bestes, si pure, avecques quelle religion ie la respecte ! Si les aultres me pipent, au moins ne me pipe ie pas moy mesme à m'estimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour m'en rendre : ie me sauve de telles trahisons en mon propre giron, non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par diversion plustost et resolution. Quand i'oy reciter l'estat de quelqu'un, ie ne m'amuse pas à luy ; ie tourne incontient les yeulx à moy, veoir comment i'en suis : tout ce qui le touche me regarde ; son accident m'advertit, et m'esveille de ce costé là. Touts les iours et à toutes heures, nous disons d'un aultre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier, aussi bien qu'estendre, nostre consideration. Et plusieurs aucteurs blecent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celles qu'ils attaquent, et lanceant à leurs ennemis des traicts propres à leur estre relancez plus advantageusement.

Feu monsieur le mareschal de Montluc ayant

perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentilhomme, à la verité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoit, de ne s'estre iamais communiqué à luy; et sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de gouster et bien cognoistre son fils, et aussi de lui declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, et le digne iugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garson, disoit il, n'a rien veu de moy qu'une contenance renfrongnee et pleine de mespris ; et a emporté cette creance, que ie n'ay sceu ny l'aimer ny l'estimer selon son merite. A qui gardoy ie à descouvrir cette singuliere affection que ie luy portoy dans mon ame ? estoit ce pas luy qui en debvoit avoir tout le plaisir et toute l'obligation ? Ie me suis contrainct et gehenné pour maintenir ce vain masque ; et y ay perdu le plaisir de sa conversation, et sa volonté quand et quand, qu'il ne me peult avoir portee aultre que bien froide, n'ayant iamais receu de moy que rudesse, ny senty qu'une façon tyrannique. » Ie treuve que cette plaincte estoit bien prinse et raisonnable : car, comme ie sçay par une trop certaine experience, il n'est aulcune si doulce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avecques eulx une parfaicte et entiere communication. O mon amy ! en vaulx ie mieulx d'en avoir le goust ? ou si i'en vaulx moins ? I'en vaulx certes bien mieulx ; son regret me console et m'honnore : est ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout iamais les obseques ? est il iouïssance qui vaille cette privation ?

Ie m'ouvre aux miens tant que ie puis, et leur

signifie tres volontiers l'estat de ma volonté et de mon iugement envers eulx, comme envers un chascun : ie me haste de me produire et de me presenter ; car ie ne veulx pas qu'on s'y mescompte, de quelque part que ce soit. Entre aultres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dict Cesar, cette cy en estoit l'une, que les enfants ne se presentoient aux peres, ny s'osoient trouver en publicque en leur compaignie, que lorsqu'ils commenceoient à porter les armes ; comme s'ils eussent voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

I'ay veu encores une aultre sorte d'indiscretion en aulcuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé, pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu'ils debvoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encores aprez eulx à leurs femmes cette mesme auctorité sur touts leurs biens, et loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay cogneu tel seigneur, des premiers officiers de nostre couronne, ayant, par esperance de droict à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux, et accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere, en son extreme decrepitude, iouïssant encore de touts ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aulcunement raisonnable. Pourtant treuve ie peu d'advancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot ; il n'est point de debte estrangiere qui apporte plus de ruyne aux maisons : mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos, et moy aussi. Mais ceulx qui nous desconseillent les femmes

riches, de peur qu'elles soient moins traictables et recognoissantes, se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole coniecture. A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison que par dessus une aultre ; elles s'ayment le mieulx où elles ont plus de tort : l'iniustice les alleiche ; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses ; et en sont debonnaires d'autant plus qu'elles sont plus riches ; comme plus volontiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge ; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois, à la verité, plus contre nature de faire dependre les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doibt donner largement dequoy maintenir leur estat, selon la condition de leur maison et de leur aage ; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus malseante et mal aysee à supporter à elles qu'aux masles : il fault plustost en charger les enfants que la mere.

En general, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre les laisser distribuer à l'usage du pays : les loix y ont mieulx pensé que nous ; et vault mieulx les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puisque, d'une prescription civile, et sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encores que nous ayons quelque liberté au delà, ie tiens qu'il fault une grande cause, et bien appa-

rente, pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis, et à quoy la iustice commune l'appelloit ; et que c'est abuser, contre raison, de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles et privees. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir presenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. I'en veoy envers qui c'est temps perdu d'employer un long soing de bons offices : un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se treuve à poinct pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage ! la voysine action l'emporte : non pas les meilleurs et plus frequents offices, mais les plus recents et presents, font l'operation. Ce sont gents qui se iouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chasque action de ceulx qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suitte, et de trop de poids, pour estre ainsi promenee à chasque instant ; et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardants surtout à la raison et observance publicque. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une eternité ridicule à nos noms. Nous poisons aussi trop les vaines coniectures de l'advenir, que nous donnent les esprits pueriles. A l'adventure eut on faict iniustice de me desplacer de mon reng, pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgousté en ma leçon, non seulement que touts mes freres, mais que touts les enfants de ma province, soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations, ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peult blecer cette reigle, et corriger les destinees au chois qu'elles ont faict de nos

heritiers, on le peult, avecques plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamendable, et selon nous, grands estimateurs de la beaulté, d'important preiudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon avecques ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment doncques, disent ils, sentants leur fin prochaine, ne pourrons-nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira ? O dieux ! quelle cruauté, qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servy en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins, selon nos fantasies ! » A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doubte bientost à mourir, il est mal aysé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suyvant l'inscription delphique. Moy, qui fois les loix, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous iouïssez. Et vos biens et vous estes à vostre famille, tant passee que future ; mais encores plus sont au publicque et vostre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous solicite mal à propos de faire testament injuste, ie vous en garderay : mais ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celuy de vostre maison, i'establiray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doibt ceder à la commune. Allez vous en ioyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'aultre, qui, autant que ie puis, me soigne du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes

façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deue sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle ; si ce n'est pour le chastiement de ceulx qui, par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aulcunement les vieilles, dequoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration qui nous a faict forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne ; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vraysemblance de raison qui l'auctorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux aultres. Il est dangereux de laisser à leur iugement la dispensation de nostre succession selon le chois qu'elles feront des enfants, qui est à touts les coups inique et fantastique : car cet appetit desreiglé et goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses, elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules ; comme les animaulx, qui n'ont cognoissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demourant, il est aysé à veoir, par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines bien foibles : pour un fort legier proufit, nous arrachons touts les iours leurs propres enfants d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge ; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chestifve nourrice à qui nous ne voulons pas

commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur deffendant non seulement de les allaicter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encores d'en avoir aulcun soing, pour s'employer du tout au service des nostres : et veoid on, en la pluspart d'entre elles, s'engendrer bientost, par accoustumance, une affection bastarde plus vehemente que la naturelle, et plus grande solicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres. Et ce que i'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez moy, de veoir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeller des chevres à leur secours : et i'ay à cette heure deux laquais qui ne tetterent iamais que huict iours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duictes à venir allaicter ces petits enfants, recognoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un aultre que leur nourrisson, elles le refusent ; et l'enfant en faict de mesme d'une aultre chevre. I'en veis un l'aultre iour à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntee d'un sien voysin : il ne peut iamais s'addonner à l'aultre qu'on luy presenta, et mourut, sans doubte de faim. Les bestes alterent et abbastardissent, aussi ayseement que nous, l'affection naturelle. Ie croy qu'en ce que recite Herodote, de certain destroict de la Libye, il y a souvent du mescompte ; il dict qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant ayant force de marcher, treuve son pere celuy vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or, à considerer cette simple occasion d'aymer nos enfants pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons aultres nous mesmes, il semble

qu'il y ayt bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommendation ; car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantements de nostre esprit, de nostre courage et suffisance, sont produicts par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres : nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos aultres enfants est beaucoup plus leur que nostre, la part que nous y avons est bien legiere ; mais de ceulx cy, toute la beaulté, toute la grace et le prix, est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vifvement que les aultres. Platon adiouste que ce sont icy des enfants immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les deïfient, comme Lycurgus, Solon, Minos. Or les histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette cy. Heliodorus, ce bon evesque de Tricca, aima mieulx perdre la dignité, le proufit, la devotion d'une prelature si venerable, que de perdre sa fille, fille qui dure encores bien gentille, mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnee pour fille ecclesiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et auctorité, et entre aultres qualitez, excellent en toute sorte de litterature, qui estoit, ce croy ie, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui feurent soubs Cesar en la guerre des Gaules, et qui depuis s'estant iecté au party du grand Pompeius, s'y mainteint si valeureusement, iusques à ce que Cesar le desfeit en Espaigne : ce Labienus dequoy

ie parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise, et des humeurs paternelles qu'il retenoit encores contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuyvirent devant le magistrat à Rome, et obteindrent de faire condemner plusieurs siens ouvrages qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce feut par luy que commencea ce nouvel exemple de peine, qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres, de punir de mort les escripts mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a exemptees de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit, et si nous n'allions communiquer les maulx corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se feit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres ; là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est mal aysé de monstrer aulcune aultre plus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Severus, homme tres eloquent, et son familier, veoyant brusler ses livres, crioit que, par mesme sentence, on le debvoit quand et quand condemner à estre bruslé tout vif ; car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident adveint à Cremutius Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condemna ses escripts au feu. Il feut content de faire compaignie à leur mort, et se tua

par abstinence de manger. Le bon Lucanus estant iugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desia escoulé par les veines des bras, qu'il s'estoit faictes tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eut saisy les extremitez de ses membres, et commencea à s'approcher des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce feurent aulcuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit ; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux et les estroicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et en effect de cette naturelle inclination qui rappelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie ?

Pensons nous qu'Epicurus, qui en mourant, tormenté, comme il dit, des extremes douleurs de la cholique, avoit toute sa consolation en la beaulté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nayz et bien eslevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escripts ? et que s'il eust esté au chois de laisser, aprez luy, un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'aultre ? Ce seroit à l'adventure impieté en sainct Augustin (pour exemple), si, d'un costé, on lui proposoit d'enterrer ses escripts, dequoy nostre religion receoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aymoit mieulx enterrer ses enfants. Et ie ne sçay si ie n'aymeroy pas mieulx beaucoup en avoir produict un, parfaicte-

ment bien formé, de l'accointance des Muses que de l'accointance de ma femme. A cettuy cy, tel qu'il est, ce que ie donne, ie le donne purement et irrevocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien que ie luy ay faict, il n'est plus en ma disposition : il peult sçavoir assez de choses que ie ne sçay plus, et tenir de moy ce que ie n'ay point retenu, et qu'il fauldroit que, tout ainsi qu'un estrangier, i'empruntasse de luy, si besoing m'en venoit ; si ie suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes addonnez à la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'Aeneïde, que du plus beau garson de Rome, et qui ne souffrissent plus ayseement une perte que l'aultre : car, selon Aristote, de touts ouvriers, le poëte est nommeement le plus amoureux de son ouvrage. Il est mal aysé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroient un iour honneur à leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenti d'eschanger celles là aux plus gorgiases de toute la Grece ; ou qu'Alexandre et Cesar ayent iamais souhaitté d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et heritiers, quelque parfaicts et accomplis qu'ils peussent estre. Voire ie fais grand doubte que Phidias, ou aultre excellent statuaire, aymast autant la conservation et la duree de ses enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avecques long travail et estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encores s'en treuve il de pareilles en cette aultre sorte de parenté :

tesmoing ce que l'on recite de Pygmalion, qu'ayant basty une statue de femme, de beaulté singuliere, il deveint si esperduement esprins de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage les dieux la luy vivifiassent :

> Tentatum mollescit ebur, positoque rigore
> Subsidit digitis [1].

CHAPITRE IX

DES ARMES DES PARTHES

C'EST une façon vicieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le poinct d'une extreme necessité, et s'en descharger aussitost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le dangier soit esloingné : d'où il survient plusieurs desordres ; car chascun criant et courant à ses armes sur le poinct de la charge, les uns sont à lacer encores leur cuirasse, que leurs compaignons sont desia rompus. Nos peres donnoient leur salade, leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvee duroit. Nos trouppes sont à cette heure toutes troublees et difformees par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloingner leurs maistres à cause de leurs armes. Tite Live parlant des nostres, *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant* [2]. Plusieurs nations vont encores, et

[1] Il touche l'ivoire, et l'ivoire, oubliant sa dureté naturelle, cède et s'amollit sous ses doigts. OVIDE, *Métamorph.* X, 283.

[2] Incapables de souffrir la fatigue, ils avaient peine à porter leurs armes. TITE-LIVE, X, 28.

alloient anciennement à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles deffenses :

> Tegmina queis capitum raptus de subere cortex [1].

Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui feut iamais, s'armoit fort rarement. Et ceulx d'entre nous qui les mesprisent, n'empirent pour cela de gueres leur marché : s'il se veoid quelqu'un tué par le default d'un harnois, il n'en est gueres moindre nombre que l'empeschement des armes a faict perdre, engagez soubs leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou par un contrecoup, ou aultrement. Car il semble, à la verité, à veoir le poids des nostres et leur espesseur, que nous ne cherchions qu'à nous deffendre, et en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soustenir le fais, entravez et contraincts, comme si nous n'avions à combattre que du choc de nos armes ; et comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, qu'elles ont à nous. Tacitus peinct plaisamment des gents de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez pour se maintenir seulement, n'ayants moyen ny d'offenser, ni d'estre offensez, ny de se relever abbattus. Lucullus veoyant certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armee de Tigranes, poisamment et mal ayseement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les desfaire ayseement, et par eulx commencea sa charge et sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit, ie croy que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en guarantir, et nous faire traisner à la guerre enfermez dans

[1] Ils se faisaient des casques avec la molle écorce du liège. VIRG. *Énéid.*, VII, 742.

des bastions, comme ceulx que les anciens faisoient porter à leurs elephants.

Cette humeur est bien esloingnee de celle du ieune Scipion, lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chaussetrapes soubs l'eau, à l'endroict du fossé par où ceulx d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy ; disant que ceulx qui assailloient debvoient penser à entreprendre, non pas à craindre : et craignoit, avecques raison, que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dit aussi à un ieune homme qui luy faisoit monstre de son beau bouclier : « Il est vrayement beau, mon fils ; mais un soldat romain doibt avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche. »

Or il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes,

> L'usbergo in dosso haveano, e l'elmo in testa,
> Duo di questi guerrier, dei quali io canto ;
> Nè notte o dì, dopo ch' entraro in questa
> Stanza, gl' haveano mai messi da canto ;
> Che facile a portar come la vesta
> Era lor, perchè in uso l'havean tanto [1].

L'empereur Caracalla alloit par païs à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armee. Les pietons romains portoient non seulement le morion, l'espee et l'escu (car quant aux armes, dict Cicero, ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres, *arma enim, membra militis esse dicunt* [2], mais quand et quand encores ce qu'il

[1] Deux des guerriers que je chante ici avaient la cuirasse sur le dos et le casque en tête : depuis qu'ils étaient dans ce château, ils n'avaient quitté ni jour ni nuit cette double armure, qu'ils portaient aussi aisément que leurs habits, tant ils y étaient accoutumés. Ariosto, cant. XII, stanz. 30.

[2] Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. Cic. *Tusc. quæst.* II, 16.

leur falloit de vivres pour quinze iours, et certaine quantité de paulx pour faire leurs remparts, iusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius, ainsi chargez, marchants en battaille, estoient duicts à faire cinq lieues en cinq heures, et six s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre ; aussi produisoit elle de bien aultres effects. Le ieune Scipion reformant son armee en Espaigne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuict. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il feut reproché à un soldat lacedemonien, qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu soubs le couvert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu soubs un autre toict que celui du ciel, quelque temps qu'il feist. Nous ne meinerions gueres loing nos gents à ce prix là !

Au demourant, Marcellinus, homme nourry aux guerres romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer, et la remarque d'autant qu'elle estoit esloingnee de la romaine. « Ils avoient, dict-il, des armes tissues en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leur corps ; et si estoient si fortes, que nos dards reiaillissoient venants à les heurter » (ce sont les escailles dequoy nos ancestres avoient fort accoustumé de se servir). Et en un aultre lieu : « Ils avoient, dict il, leurs chevaulx forts et roides, couverts de gros cuir : et eulx estoient armez, de cap à pied, de grosses lames de fer, rengees de tel artifice, qu'à l'endroict des ioinctures des membres elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer ; car ils avoient des accoustrements de teste si proprement assis, et representants au naturel la

forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds qui respondoient à leurs yeulx, leur donnant un peu de lumiere, et par des fentes qui estoient à l'endroict des naseaux, par où ils prenoient assez mal ayseement haleine. »

Flexilis inductis animatur lamina membris,
Horribilis visu ; credas simulacra moveri
Ferrea, cognatoque viros spirare metallo.
Par vestitus equis : ferrata fronte minantur,
Ferratosque movent securi vulneris armos [1].

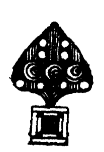
Voylà une description qui retire bien fort à l'equipage d'un homme d'armes françois, à tout ses bardes. Plutarque dict que Demetrius feit faire, pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui feust prez de luy, à chascun un harnois complet du poids de six vingt livres, là où les communs harnois n'en poisoient que soixante.

[1] Leur cuirasse flexible semble recevoir la vie du corps qu'elle enferme ; les yeux étonnés voient marcher des statues de fer : on dirait que le métal est incorporé avec le guerrier qui le porte. Les coursiers ont aussi leur armure : le fer couvre leur front superbe ; et leurs flancs, sous un rempart de fer, bravent les traits impuissants. CLAUDIEN, *contre Rufin*, II, 358.

FIN DU TOME PREMIER

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

PRINTED IN GREAT BRITAIN



NELSON, ÉDITEURS
25, rue Denfert-Rochereau